



HISTOIRE

D'ANGLETERRE,

REPRÉSENTÉE PAR FIGURES,

ACCOMPAGNÉES

DE DISCOURS.

TOME SECOND.

HISTOIRE
D'ANGLETERRE
Représentée par Figures

Gravée par F. A. David.

Accompagnées de Discours.

Par le Citoyen Guyot.

Contenant 48 Estampes,

TOME II.

A Paris, chez M. David rue pierre Sarazin N° 13

1784.

HISTOIRE D'ANGLETERRE,

REPRÉSENTÉE PAR FIGURES,

ACCOMPAGNÉES

DE DISCOURS.

Les Figures gravées par François-Anne DAVID, le Discours par LE TOURNEUR et GUYOT.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez l'AUTEUR, F. A. DAVID, rue Pierre-Sarrazin, n°. 13.

M. DCC. LXXXIV.



LE COMTE DE PEMBROCK

presente Henri III a la Noblesse.

en 1216

Dessiné par le Jeune — *Gravé par David*

HISTOIRE D'ANGLETERRE.

LE COMTE DE PEMBROCK

Présente à quelques serviteurs fidèles du roi Jean, le fils de ce prince, à peine âgé de dix ans; et par la force de son éloquence, ainsi que par son habileté à faire valoir les droits de cet enfant, et à effrayer le peuple sur les dangers d'une guerre civile, il remue si puissamment le coeur de toute l'assemblée, qu'elle n'a qu'un voeu pour proclamer roi Henri III (en 1216).

LE François, presque toujours confiant, souvent a perdu par ce défaut, qui tient à son caractère, une partie de ses avantages. Facile à s'alarmer du moindre revers, il s'aveugle aussi aisément au premier rayon de la prospérité; et c'est à cet écueil des premiers succès de Louis de France, que le foible rejeton du malheureux Jean put attribuer la révolution qui le plaça sur le trône de son père. Tout avoit semblé l'en éloigner dans les premiers exploits de Louis. Déja Londres avoit ouvert ses portes à ce prince, qui disposoit en souverain des emplois et des affaires du gouvernement. Presque toutes les villes avoient suivi cet exemple. Louis, dans son usurpation, n'avoit à réclamer qu'un droit prétendu par Blanche de

Castille, sa femme, nièce du roi détrôné; c'est-à-dire, un de ces titres qui n'ont que la force de l'homme qui les fait valoir; aussi avoit-il entraîné le peuple et les troupes par l'activité de sa marche, par l'éclat de ses exploits et la séduction de ses promesses si puissantes sur un peuple las et mécontent de son maître; et, dans cette position, il sembloit n'avoir rien à craindre d'un enfant qui avoit contre lui et sa foiblesse, et la mémoire odieuse de son père.

Heureusement pour l'Angleterre, qui par cette conquête eût perdu toute son existence, Louis compta trop sur ses avantages. Il fit une de ces fautes que ne pourroit se permettre le conquérant le plus affermi, en montrant pour son nouveau peuple le mépris le plus insultant, dans la distribution des grâces et des emplois. Toutes les faveurs furent pour les François, qui, dans l'abus de leur prospérité, furent aussi imprudens que la libéralité de leur maître étoit inconsidérée.

La politique veut qu'on tienne une autre marche, lorsqu'il s'agit d'une nation qui s'offre librement, et dont on ne peut s'attacher les grands seigneurs qu'en flattant leur orgueil et leur sensibilité par les distinctions et la confiance. Louis eut à se repentir d'avoir refusé le gouvernement d'Herford à un seigneur anglois qui le sollicitoit. Cependant soyons justes envers les François d'alors; et convenons qu'ayant affaire à une nation qui venoit d'abandonner lâchement son trône, il étoit difficile de se défendre à son égard de la défiance et du mépris, même en profitant de sa défection. C'est le reproche humiliant que fit, au siége de la forteresse de Lincoln, le comte du Perche à l'officier qui le pressoit de lui remettre les armes: *retire-toi*, lui dit-il, *je périrai plutôt que de me rendre à une nation infidelle qui trahit son roi.*

L'Anglois, qui expioit ainsi sous les premiers essais de la souveraineté de Louis, le crime de son infidélité envers le

sang de ses maîtres, revint sur ses pas, lorsqu'il vit que non-seulement il avoit commis une injustice gratuite en portant à un étranger le sceptre de l'Angleterre ; mais que par-là même il se préparoit une servitude plus humiliante que ne pouvoit l'être la tyrannie du roi Jean. Le mécontentement des seigneurs et la fermentation redoublèrent, selon quelques historiens, quand on les avertit secrètement d'une résolution prise dans le conseil de Louis, de châtier et de bannir loin du royaume, comme traîtres à leur patrie, ceux qui lui avoient livré l'Angleterre. Le repentir étoit donc déja dans la nation ; un reste d'amour et de confiance eût pu rendre à Jean le cœur et la fidélité de son peuple ; et cet heureux retour eût effacé en partie l'odieux qui s'est attaché à sa mémoire. Mais il parut que le moment seul de sa mort pouvoit ramener l'Anglois à ses intérêts et à son devoir.

Cette époque fut en effet celle d'une révolution aussi prompte qu'inattendue. On put croire qu'un corps opaque avoit offusqué pendant dix-sept années l'éclat du trône, et que l'éclipse cessoit à la mort de l'infortuné monarque. La nation n'ayant plus ce prince sous les yeux, rougit et même eut horreur de faire tomber sa haine sur un foible enfant. Rendue à la réflexion, elle s'étonna de la rapidité de ses écarts, et frémit de l'abyme qu'elle se creusoit par sa défection.

L'Anglois du XVIIIe. siècle, qui seroit peu instruit de ce point de son histoire, auroit un autre genre de surprise, en voyant qu'au XIIIe. siècle l'Angleterre dut à deux papes, Innocent et Honoré III, la conservation de sa couronne, et que leur autorité empêcha que cette monarchie ne devînt une province de la France. Il est vrai qu'Honoré ne se déclara contre Louis qu'autant qu'on promit de respecter l'ouvrage

de son prédécesseur, dont la protection avoit été le prix d'une soumission odieuse. Mais ce n'étoit pas le moment de discuter des prétentions, quelque dépourvues qu'elles fussent de principes. On avoit fait un faux pas qui alloit culbuter la monarchie; la prudence vouloit qu'on employât les ressources les plus efficaces comme les plus promptes, pour venir au secours de la nation. Or, il n'en étoit point dont on pût autant espérer que de l'autorité et de l'ascendant des papes. Persuadé que Louis seroit forcé de s'y soumettre, on eut soin de présenter au souverain pontife la cause du jeune Henri, comme celle de l'honneur du saint siége.

Peut-être cette ressource eût-elle été impuissante auprès d'une partie de la nation, qui n'avoit vu que son déshonneur dans l'hommage d'une couronne indépendante, s'il ne s'étoit trouvé alors en Angleterre un homme capable de rappeler le peuple à ses intérêts ainsi qu'à ses devoirs, d'animer ses concitoyens du beau feu de son patriotisme, d'étouffer en eux tout germe de passions haineuses et vindicatives, pour y faire naître celui de la justice, de l'humanité et d'une piété tendre pour le sang de leurs rois, et d'enflammer le zèle de sa nation, en exerçant sur elle le double empire du génie et de la vertu.

Ce fut l'héroïsme du grand maréchal d'Angleterre, Guillaume, comte de Pembrock. Pendant que Louis se laissoit encore amorcer à Londres par les faveurs fugitives de la fortune, le sage général assembloit à Glocester les prélats, les comtes et barons du royaume, ceux surtout qui étoient demeurés fidèles à leur légitime souverain. C'est là qu'en présence de Galon, légat du saint siége, ayant conduit à la tête d'une forte cavalerie le jeune Henri, à peine à son second lustre : . Braves Anglois, leur dit-il, du ton le plus imposant, . plaignons le sort du dernier monarque assez puni des fautes

« de son règne par ses humiliations et ses malheurs. S'il a « dégradé le trône par sa lâcheté, est-ce à nous de déshonorer la nation par une injustice, et de sacrifier sa « félicité et son repos à une vengeance insensée! Seigneurs! « voici votre roi; c'est aux pieds de ce tendre enfant, étranger aux fautes de son père, que doit expirer tout ressentiment et se ranimer l'amour de vos maîtres. Son ame « encore innocente n'a point de torts à expier, ne voyez « en lui que des droits à votre fidélité et un objet à vos « espérances. Croyez qu'en grandissant il ne pourra se défendre d'admirer et la sagesse de votre politique, et la « force de votre zèle pour la gloire d'une nation qui vous « devra son salut.

Le discours de Pembrock entraîna l'assemblée. Henri fut reconnu par acclamation. Pembrock, déclaré régent et tuteur du jeune roi, le fit couronner peu de jours après devant le légat. Henri renouvela entre ses mains l'hommage de son royaume au saint siége, et la promesse du tribut annuel de mille marcs d'argent : sept cents pour l'Angleterre, et trois cents pour l'Irlande. Cette servitude coûta sans doute à la fierté angloise, mais la sagesse du régent crut, d'après la maxime de Salomon, qu'il est un temps pour se taire, comme il en est un pour parler.

UN CHEVALIER

Porte au légat Martin l'ordre de sortir du royaume, au nom de la nation, le roi n'ayant pas eu la force de réprimer lui-même les exactions des ministres de la cour de Rome (en 1245).

On a vu sous quels auspices Henri ouvroit une carrière très-étendue, dont sa minorité fit à-peu-près tout le lustre. Cette gloire fut celle de trois ministres qui sauvèrent l'Angleterre d'une partie des maux dont elle étoit menacée. Ces trois hommes, le comte de Pembrock, Pierre des Roches, évêque de Winchester, et Hubert de Bourg, presque l'unique ressource que Jean eût laissée à son fils, servirent utilement l'Angleterre, mais non pas au même degré de gloire et de fidélité.

Ce double mérite ne souffrit aucune tache dans le sage Pembrock. Maître du suffrage de l'assemblée, qui avoit couronné le jeune Henri, il lui fut également facile de subjuguer par lettres les comtes et les barons pour les amener à l'obéissance, tandis que de Bourg, vaillant capitaine, fortement attaché à son devoir, désoloit à Douvres l'héritier de la France; et dédaignant ses caresses comme ses menaces, le forçoit de se retirer honteusement du siége de cette ville.

La politique vigilante de Pembrock met à profit l'échec de Louis; une trève qu'il négocie, en l'absence de ce prince qui va chercher en France de nouveaux secours, lui donne le temps de miner tout l'édifice de la rebellion. Louis revient se mesurer avec la fortune, comptant sur de nouvelles troupes que sa femme lui avoit rassemblées. A ce trait, nos lecteurs se de-



LE LEGAT MARTIN

reçoit l'ordre de sortir du Royaume.

en [illegible]

Dessiné par le Jeune — *Gravé par David*

manderont quel principe pouvoit rassurer la conscience de la vertueuse Blanche de Castille, lorsqu'elle déployoit tant de zèle et d'activité pour dépouiller, en faveur de son époux, l'héritier légitime de l'Angleterre, et comment elle donnoit un exemple dont on pouvoit abuser contre elle dans la minorité de son fils ?

Pembrock rendit inutile la dernière tentative de Louis, dont il mit l'armée en déroute au siége de Lincoln. Toujours menaçant, toujours harcelant le prince françois, ce brave capitaine n'eut de repos que lorsqu'il eut assuré celui de son pupille, et qu'au nom d'un prince de dix ans, il eut forcé Louis d'abdiquer dans Londres sa royauté, pour ainsi dire, éphémère. Encore fallut-il, pour qu'il pût retourner librement en France, que ce prince s'engageât de restituer, à son avénement au trône, les provinces conquises.

L'Angleterre alloit respirer sous une régence aussi glorieuse ; et que d'espérances ne pouvoit-elle pas concevoir d'un jeune roi, dont l'ame devoit mûrir sous la garde et la tutelle de la sagesse même ? Mais au moment du plus beau calme, Pembrock meurt, et le royaume a perdu son pilote. Cette perte fut un deuil général pour l'Angleterre, ce fut, aux termes de son épitaphe, l'éclipse du soleil sur cet horison. Il fallut deux hommes pour le remplacer; et ces deux hommes, quoique les premières têtes du royaume, se montrèrent insuffisans.

Henri, devenu majeur, mais n'ayant plus depuis quelque temps le sage Pembrock, tomba et parut ramper comme un lierre détaché de son appui. L'évêque de Winchester et Hubert de Bourg pouvoient, en concertant leurs talens et leurs mesures, former l'ame du jeune roi et agrandir ses ressources. Leur égoïsme ne produisit entre eux que la jalousie et la division, et celui des deux qui, par les circonstances, se

trouva le plus fort, régna bien plus souverainement sur le monarque que celui-ci sur ses sujets. Cependant il y eut quelques actions capables d'illustrer un règne : on les dut à l'expérience et à la valeur de de Bourg, à l'habileté de l'évêque de Winchester. On fit honneur à ces ministres de la fermeté de Henri dans la réclamation du traité de Londres, que Louis VIII avoit oublié en arrivant au trône, de sa juste sévérité dans le châtiment d'une sédition et dans le maintien du bon ordre, de sa sagesse et de sa modération, en traitant avec les barons de leurs priviléges, que ces seigneurs ne demandoient encore qu'avec circonspection et modestie. La nation put concevoir quelques espérances du nouveau règne.

C'est qu'alors les deux ministres ne faisoient qu'essayer sur le jeune roi leur pouvoir, le talent de lui plaire et l'art de le gouverner. Mais, sitôt qu'ils eurent senti la foiblesse du maître, chacun fit son plan pour s'en emparer. Le premier obstacle étoit la concurrence. Hubert de Bourg connut sa force, et en usa pour éloigner l'évêque de Winchester. Le peuple, attaché à ce prélat, vit sa retraite d'un mauvais œil. Les cœurs s'aliénèrent bien davantage, lorsqu'on s'apperçut que le ministre favorisoit dans son prince une avidité d'argent basse et impardonnable ; qu'il lui inspiroit à l'égard de ses barons une fierté que son caractère n'étoit pas en état de soutenir, et que, livrant le monarque à son penchant pour la mollesse, le prince et son ministre s'endormoient sur le parti avantageux qu'ils pouvoient tirer de la minorité de Louis IX.

Le contraste étoit frappant entre la France et l'Angleterre. Dans ce temps de l'anarchie féodale, l'un et l'autre état éprouvoit des chocs presque continuels au centre de ces petits souverains, dont l'inégalité des forces et de l'importance n'en laissoit voir aucun dans leur orgueil, quelquefois même dans leur mutinerie. De-là, chacun d'eux croyoit pouvoir se

mesurer

mesurer avec le monarque ; et quand plusieurs se réunissoient, ils pensoient pouvoir lui faire la loi. Mais la France trouvoit à la tête des affaires une régente sage et habile, dont le coup-d'œil pénétroit toutes les intrigues, que sa politique dissipoit par des ménagemens, ou que sa fermeté déconcertoit par des coups d'éclat. Le jeune Louis, dont elle étoit bien éloignée de prolonger l'enfance, offroit à sa tutrice un grand caractère, et ne lui laissoit que le soin de développer de vraies vertus, une sage politique et une intrépide bravoure, dont ce prince avoit en lui les germes.

L'Angleterre voyoit sur son trône un de ces hommes foibles et bornés, qui, dans une monarchie paisible, peuvent sans gloire, comme sans honte, suivre le cours des événemens, et ne laisser après eux de traces que de la nomenclature de l'histoire. On eût aimé dans Henri, simple gentilhomme, sa piété, sa douceur ; on fut révolté de ne trouver dans un roi qu'un esprit inconstant, une hauteur ou une foiblesse toujours imprudentes, et le triste jouet de l'ambition de ses ministres. Un méchant n'a quelquefois qu'un terrible défaut, un prince foible s'imprégne de tous les vices qui l'avoisinent. Aussi le roi d'Angleterre, après avoir obéi quelque temps aux impressions de de Bourg, et l'avoir ensuite proscrit par des motifs injustes ou même superstitieux, donna tête baissée dans toutes les entreprises de l'évêque de Winchester.

Ingrat envers les Anglois qui s'étoient affligés de sa disgrace, ce ministre, après son rappel, sembla dresser toutes ses batteries contre la nation, qu'il s'efforça de rendre odieuse au souverain. La défiance s'établit dans le peuple, à la vue de celle que le roi et son ministre montrèrent en appelant des étrangers au secours de l'état, les murmures se firent entendre ; et, dans un pays où le peuple n'aiguise point l'arme du ridicule contre ceux qui le maltraitent, les murmures annoncent

des révoltes. Il se déclara une ligue redoutable des barons contre le prince, dont les troupes furent battues en toute rencontre par celles des seigneurs confédérés.

Malheureux dans ses guerres contre le roi de France, Henri voyoit de tous côtés s'épuiser ses trésors. Le peuple écrasé gémissoit des profusions du monarque, et ce n'étoit plus par des remontrances, mais à main armée qu'on proposoit des réformes.

La foiblesse du roi entretenoit à Rome une autre cause de déprédations, qui révoltoit encore plus son peuple. On a déja vu dans nos tableaux, et avec bien plus de développement dans d'autres monumens historiques, comment la vénération profonde qu'inspiroit la haute vertu des souverains pontifes, étoit devenue le fondement de leur grandeur temporelle, et comment cette grandeur, quelquefois funeste aux vertus, avoit enfanté l'orgueil des prétentions. Nul royaume ne semble avoir fourni plus d'alimens que l'Angleterre à la politique ambitieuse de quelques-uns de ces pontifes, dont ce royaume devint et fut long-temps tributaire; mais au temps dont nous parlons, l'ambition parut faire place à la cupidité, qui, s'irritant de jour en jour, par la facilité qu'elle trouvoit à se satisfaire, changea les ministres du pape en autant d'exacteurs, pour mettre à prix la protection et les grâces les plus ordinaires, qui émanoient du saint siége. Cette avidité, trop foiblement désavouée par les pontifes, souleva bien plus les esprits que n'avoit pu le faire le despotisme de la domination.

Il y avoit déja cinq ans que le légat Othon avoit mis tellement à contribution le clergé séculier et régulier de l'Angleterre, que retournant à Rome, il y avoit transporté plus d'argent qu'il n'en restoit dans le royaume. Une légation si fructueuse ne pouvoit vaquer long-temps. Honoré la confia à

Martin, dont le génie lui sembla propre à moissonner dans un champ si fertile. A sa suite on vit une légion d'Italiens, dont la hardiesse, la souplesse et l'astuce ne se trouvèrent point en défaut. La masse des biens ecclésiastiques du royaume devint entre leurs mains une ferme si opulente, qu'en trois ou quatre années ils réunirent plus de revenus que n'en avoit la couronne d'Angleterre. Alors la clameur devint universelle.

La nation ne pouvoit attendre le remède à tant de maux ni du pape, dont on soupçonnoit la collusion et dont les plus modérés blâmoient la mollesse, ni d'un roi craintif, qui dans l'orage n'avoit d'autre boussole que la cour de Rome : poussés à bout par ces abus crians, les barons prirent sur eux de venger à la fois l'honneur de l'église, la sainteté de sa discipline, l'intérêt du clergé ainsi que celui de la nation. Pour agir plus de concert, on prétexta un tournois; et, dans cette assemblée, sans attendre l'intervention du prince, on résolut d'envoyer au légat Martin un chevalier, pour lui enjoindre de sortir du royaume, dans trois jours, sous peine d'être livré à tout le ressentiment d'un peuple en fureur. L'ordre lui fut intimé. Martin, aterré de ce coup imprévu, ne crut pas devoir se compromettre avec cette noblesse irritée; puissance nouvelle, qui déja commençoit à lutter contre celle du roi. Insulté dans sa personne et dans sa suite, le légat put comprendre qu'il est un point où les abus deviennent intolérables et où leur excès même en amène le remède. Il pensa donc que le parti le plus prudent étoit de retourner vers son maître. Ce premier triomphe des barons en prépara d'autres bien plus importans.

HENRI

Confirme solemnellement les deux chartes, savoir, la grande et la forestière, en tenant la main sur sa tête, en présence des seigneurs spirituels et temporels d'Angleterre, chacun d'eux ayant à la main un cierge allumé (en 1253).

Voici l'époque où le trône d'Angleterre voit s'élever à ses côtés une puissance rivale, qui, sans détruire entièrement la monarchie, désormais en partagera l'autorité, et composera tellement la suprême magistrature, que le prince et la nation en deviendront concurremment les agens et les ministres nécessaires. Le règne de Henri offre les premières traces de l'association du peuple au gouvernement. Les communes paroissent à mesure que le parlement ou l'assemblée des seigneurs prend quelque consistance.

En Angleterre, comme ailleurs, les rois eurent besoin, pour civiliser les peuples et pour porter le fardeau de la royauté, d'appeler auprès du trône les hommes les plus considérables de l'état, pour s'aider de leurs lumières et leur départir une portion de l'autorité. Toute puissance subalterne, aussi-bien que supérieure, tend toujours à s'accroître. Cette confiance du prince donna des titres, et, dans plusieurs états, ces titres devinrent des droits. Ainsi s'érigea, comme de lui-même, le parlement d'Angleterre, pour devenir le contre-poids d'une puissance dont ces seigneurs n'étoient dans l'origine que des agens auxiliaires.

Au plus simple coup-d'œil sur ce gouvernement, vu sous



HENRI III.

Confirme les deux Chartres.

en 1253.

Deſſiné par le Jeune *Gravé par David*

le premier règne après la conquête, il semble qu'on ne devoit point y craindre une semblable révolution. La verge du despotisme, dans la main de Guillaume-le-Conquérant, devoit avoir assoupli le caractère de la nation; et ce fut précisément cette domination absolue et arbitraire, qui, sous les rois ses successeurs, hâta l'insurrection des seigneurs de tous les ordres. Un usage plus équitable et plus modéré de l'autorité n'eût point produit un pareil effet, parce qu'on n'eût point eu de raison pour en tempérer l'exercice.

Nous avons vu comment le sceptre de Guillaume vacilla dans les mains qui le portèrent après lui. Cette foiblesse n'échappa point aux yeux de la noblesse. Un essai heureux amena un essor plus hardi; on multiplia les demandes pour obtenir des priviléges, et la pusillanimité les accorda. Honteuse en quelque sorte d'avoir trop cédé, l'autorité voulut revenir sur ses pas; mais alors elle commença à rencontrer une résistance qui l'avertit de l'imprudence de ses concessions. Si, dans ces momens, l'Angleterre eût eu à sa tête un génie ferme, mais circonspect, qui eût su enchaîner la nation, sans trop lui faire sentir ses liens, le trône se fût relevé de ces premiers échecs. Mais, jusqu'à Jean Sansterre, les coups de vigueur, frappés à l'aveugle, laissèrent presque toujours voir de l'irrésolution, et la fermeté n'eut point de tenue.

Jean étoit bien éloigné de trouver en lui les ressources qui pouvoient faire respecter sa puissance. Aussi l'avons-nous vu à la merci de toutes les prétentions des grands de son royaume; et de ces prétentions, dont on alloit chercher l'origine chez les premiers rois saxons, commença à se former ce système de gouvernement qui balança, par une véritable aristocratie, le pouvoir du monarque. Nos tableaux ne nous permettent point le détail de ces deux chartes fameuses qui enchaînèrent le prince, étendirent la liberté des seigneurs et créèrent parmi

eux un nouveau tribunal, juge suprême des prérogatives du trône.

Ce que nous avons à peindre est cette révolution frappante, dont l'effet persévère de nos jours, et à laquelle on a dû ce parlement qui, sans aucune forme légale, sans l'aveu du monarque, qui n'y concourut que par sa foiblesse, donna à la nation un corps souverain et législatif. Henri III y contribua plus qu'un autre, parce qu'avec plus de cupidité, avec plus de dissipation dans ses finances, il eut plus souvent besoin de caresser l'orgueil des seigneurs, pour trouver des ressources. Mais alors même il entra en tutelle. Sa dépense fut fixée, et le droit d'imposer des subsides sortit de ses mains pour passer dans celles de la nation. Ainsi une autorité abusive dans son origine, devint, par succession de temps, par la force des circonstances, par l'adoption qu'en firent et le prince et la nation, une autorité légitime.

Le règne de Henri III et celui de Louis IX son contemporain, médités attentivement par un prince qui joindroit à un esprit pénétrant une raison saine et une ame droite, seroient une école intéressante pour se former dans le grand art de régner. D'un côté une bonté judicieuse, une piété éclairée, une sagesse constante, une bonne-foi irréprochable, une fermeté de principes et non de boutade, apprendroient à rendre l'autorité chère et majestueuse, et toujours redoutable aux méchans. De l'autre, une douceur de foiblesse, une piété de pratique sans conduite morale, des projets sans vues, une administration sans plan, une prodigalité indiscrète, et dès-lors toujours injuste, une alternative de hauteur et de condescendance, qui rend un prince tributaire de toutes les passions, découvriroient, dans le seul tableau du règne de Henri III, presque tous les écueils et les orages de la royauté, ainsi que le discrédit inévitable du souverain.

C'est de-là qu'on vit se former cette ligue audacieuse, qui trancha si hardiment sur les prérogatives du trône. Ce nom de *ligue*, que les François retrouvent plus tard dans leurs annales, et qui, sous le règne de Henri IV, parut si odieux au sultan lui-même, que cette seule aversion lui fit offrir des secours au roi de France, fut en Angleterre celui de la faction qui tourmenta continuellement Henri III, et exerça sur ce prince un vrai despotisme. Ces ligueurs furent les barons de ses états, qui, excédés de ses prodigalités, jaloux de la faveur des étrangers qu'il attiroit dans le royaume, irrités de se voir investis de leurs soldats, enhardis par le caractère du roi, crurent enfin devoir lui donner un maître.

Ce levain fermenta quelques années, qui se passèrent en animosités réciproques, en demandes du prince, tantôt basses et tantôt impérieuses, en refus hautains de la part des barons. Le moment vint où il se déclara, lorsque Henri, voyant la plus grande partie de la Guienne qui lui échappoit, recourut à son parlement pour de nouveaux subsides. L'opposition la plus formelle éclata de la part des évêques et des seigneurs. On reprocha hautement au roi ses profusions, ses inconséquences et son peu d'égard pour la nation. On passa des reproches aux menaces; et Henri put voir le moment qui lui préparoit le sort de Jean Sansterre. Il lui convint de céder à la force, qui n'étoit pas moins celle de la vérité que celle des circonstances.

« Qu'on se figure donc dans le palais de Westminster,
« lieu qu'on verra dans la suite bien autrement fatal à la ma-
« jesté du trône, un prince humilié devant ses barons, con-
« fessant les abus de son autorité et leur jurant une prompte
« et solide réforme. Et, comme il ne pouvoit y en avoir au
« gré de ces seigneurs, sans l'observation des deux chartes,
« il fallut que Henri en promît de nouveau l'exécution. Rien

ne manque à la pompe du serment, les deux chartes sont lues devant l'assemblée, on exige des assistans qu'ils ayent tous un cierge à la main; et qu'alors le roi, la main sur sa tête, jure d'observer les chartes dans toute leur rigueur, sous peine de déchoir de la royauté. Ce serment est suivi des anathêmes de l'archevêque de Cantorbéry. A ce moment, les seigneurs renversent leur cierge, en dévouant les infracteurs aux flammes éternelles.. Respectons cette pompe auguste, mais regrettons de voir dans ces temps la religion si souvent employée à couvrir le parjure.

LA REINE

Près de périr dans une barque, auprès du pont de la Tamise, par les pierres dont elle est assaillie (en 1263.)

SI la parole d'un roi doit être, selon Alphonse d'Arragon, aussi inviolable, aussi sacrée que le serment d'un particulier, que dire et que penser d'un monarque qui croit pouvoir ne donner à ses sermens qu'une fidélité de circonstance ? Telle fut cependant la conduite de Henri avec ses barons et son peuple. Aussi mobile que l'élément qui environne ses états, elle eut son flux et son reflux. La pression qui les causa vint toujours de l'influence de la cour de Rome. A mesure que la foiblesse de Henri le soumettoit à de rigoureux engagemens, le pape intervenoit toujours pour les annuller ; et le prince essayoit alors de reprendre le terrain qu'il avoit abandonné.

L'Angleterre, nous l'avons vu, n'avoit échappé à la

souveraineté



LA REINE

près de périr dans une Barque.

en 1263.

Dessiné par le Jeune *Gravé par David*

souveraineté de la France, qu'en devenant feudataire du saint siége; mais le suzerain sembla regarder son ouvrage comme imparfait, s'il n'exerçoit au moins sur les biens du clergé de cette île, tous les droits d'un propriétaire. Quelques circonstances vinrent à propos l'aider à pallier ce qu'auroit eu de révoltant une pareille prétention. D'ailleurs, ce crédit s'usoit par ses abus mêmes. La cupidité des Italiens qui envahissoient les bénéfices, le scandale que donnoit l'agent secret de la cour de Rome, Marcel, chapelain du roi, pourvu lui seul, nous dit Mathieu Pâris, de sept cents bénéfices, avoient soulevé la nation. Il falloit donc à de nouvelles exactions des prétextes plausibles; le pape et Henri les avoient trouvés dans une nouvelle croisade, et la vénération qu'obtenoient encore ces entreprises, fit accorder le subside.

Cette ressource bientôt épuisée, le pape en imagina une nouvelle, qui satisfaisoit en même temps sa vengeance contre l'empereur Frédéric : ce fut d'appeler Richard, frère du roi, à la couronne de Sicile; et, au refus de ce prince, qui connoissoit trop le pontife pour se laisser prendre à ses piéges, de l'offrir à Henri, pour Edmond, son second fils. Cet appât réussit; le clergé fut mis à une forte contribution, mais le parlement refusa toute espèce de ressource.

Ainsi l'ambition et la cupidité sembloient se concerter pour dévorer l'Angleterre; et pour comble de maux, Richard, qui avoit rejeté la couronne de Sicile, voulut se faire élire roi des Romains. Sept cent mille livres sterlings lui donnèrent les suffrages. Qu'on joigne à cette somme neuf cent cinquante mille marcs d'argent qu'avoit engloutis la cour de Rome, sous les pontificats d'Innocent et d'Alexandre, c'en étoit bien assez pour pousser à bout la patience des Anglois. Aussi la ligue prit-elle alors avec Henri un ton plus imposant que jamais. On ne s'en tint pas à des plaintes tant de fois

éludées, on ne proposa plus de serment, dont on avoit été le jouet si souvent. Les barons voulurent une nouvelle forme de gouvernement qui réduisît le prince à une vraie minorité ; et vingt-quatre commissaires partagèrent entre eux une espèce de régence, qui leur livra la souveraineté presque entière. On chassa les étrangers, les Italiens surtout, devenus si odieux par leurs pillages. Les frères utérins du roi furent bannis, et ce malheureux prince fut spectateur, sinon tranquille, du moins oisif de cette scène humiliante qui se passa dans Oxford.

Un homme important étoit l'ame de toute cette faction. Montfort, comte de Leycester et beau-frère du roi, avoit révolté tout le peuple contre lui, dans son gouvernement de Gascogne; il vint se justifier à la cour de Henri; mais bientôt il s'y trouva plus fort que le prince même, auquel il osa donner en public un démenti. Dès ce moment, ces deux hommes devinrent irréconciliables. Leycester, à la tête de la ligue, après avoir lié Henri par les statuts d'Oxford, concerta avec les barons les moyens d'assurer le repos de la Guienne. Il n'en avoit point d'autres que d'aller lui-même, sans mission du monarque, traiter avec Saint Louis, au nom de la nation, en cédant à la France les droits ou les prétentions de Henri sur la Normandie et l'Anjou ; et Henri fut encore trop heureux de souscrire à cette cession.

Cependant les chaînes qu'il avoit reçues dans l'assemblée d'Oxford, l'humilioient trop, pour que son orgueil n'épiât point tous les moyens de s'y soustraire. Il étoit dur pour lui de voir dans ses états la cause du roi séparée désormais de celle de la nation, Henri voulut encore s'étayer du pape ; mais il ne tarda pas à sentir que cette protection trop décréditée ne pouvoit que hâter sa ruine. Le prince Édouard, qui prit en main la cause de son père, lui redonna quelque

vigueur. Alors il voulut agir en maître, et reprendre sur ses barons toute sa puissance, tandis que lui-même ne se croyoit pas en sûreté dans sa capitale, dont le maire avoit abandonné son parti.

Ce roi, qui vouloit se montrer si absolu, n'avoit d'autre asile et d'autre siége que la tour de Londres, après s'être sauvé de Winchester, où les barons irrités de sa mauvaise foi, avoient comploté de le surprendre.

C'est de là cependant qu'il annulloit les statuts d'Oxford, qu'il cassoit les vingt-quatre commissaires, et qu'il détruisoit tout leur ouvrage, avec autant de confiance qu'il eût pu le faire au retour de la plus brillante prospérité. Ces accès de vigueur, plus semblables à ceux d'une fièvre chaude qu'à l'énergie d'un caractère soutenu, n'en imposèrent point aux barons. A la faveur de quelques négociations, toujours lentes, Henri voyagea en Guienne : mais, rappelé par les progrès de la ligue, il fut trop heureux de retrouver encore la tour de Londres pour retraite. La ville étoit au pillage, le peuple assuré de l'impunité par la défection du maire, Fitz-Richard, n'eut plus de frein dans sa fureur. Il massacra plus de cinq cents Juifs, dépouilla tous les autres, tomba sur les banquiers lombards, qui n'échappèrent à la mort qu'en livrant leurs richesses. Rien ne fut épargné, on pénétra dans les maisons des riches bourgeois. Tout ce qui montra de la résistance fut ou passé au fil de l'épée ou livré aux flammes. Tant la faction de Leycester avoit produit de fanatisme et de frénésie !

« Henri put voir de ses yeux cet affreux spectacle, l'ouvrage de sa foiblesse ; mais la reine, enfermée comme lui dans la tour et justement effrayée, ne put tenir contre tant d'horreurs. Elle voulut s'évader, et gagner par eau le château de Windsor. Le peuple en est bientôt informé, et se rend pêle-mêle sur le pont de la Tamise. Elle n'a pas plu-

. tôt mis le pied dans son bateau, qu'elle s'y voit assaillie de
. fange, d'œufs pourris, et sur le point d'être assommée de
. grosses pierres qu'on lui lançoit pour couler à fond sa
. barque. *Noyez, noyez cette sorcière* (1), s'écrioit cette
. troupe frénétique; et la reine eût infailliblement péri, si elle
. n'eût cédé à ces furieux, en rentrant dans la tour. .

Que de réflexions il y auroit à faire sur un pareil peuple, sur le danger de la foiblesse dans les rois! Car ce n'est point ici une vengeance exercée sur un méchant prince.

LEYCESTER,

Combattant à pied, demande grâce aux royalistes, qui la lui refusent (en 1265).

L'ÉVÉNEMENT que doit présenter ce tableau n'aura lieu que quand la fortune fera passer brusquement le comte de Leycester du plus haut période de sa gloire au dernier écueil, qui presque toujours attend les traîtres à la fin de leur carrière.

Au milieu des agitations d'un peuple, ni entièrement assujetti, ni absolument indocile, de cette nation, qui comme Galba le disoit des Romains à Pison, en l'associant à l'empire, semble ne vouloir connoître ni une liberté entière, ni un entier esclavage, Henri et sa femme, retirés dans le palais de Londres, ne pouvoient se croire à l'abri de l'orage. Pour obtenir quelques momens de calme, à la faveur desquels on pût prendre une forte résolution et réparer ses malheurs, il alloit tout accorder : le renouvellement des statuts d'Oxford,

---

(1) D. Hume.

V.



LEYCESTER

demande grace aux Royalistes.

en 1265.

Deßiné par le Jeune — Tom. II. — *Gravé par David*

des places fortes en otage, l'exclusion des étrangers, et sacrifier presque tous les droits de la royauté, pour en conserver le simulacre.

Dans cette extrémité accablante, Henri attendoit tout de son fils Edouard. Ce prince, qui se formoit à l'école du malheur, déja luttoit de toute la force de son caractère contre les avantages que prenoit chaque jour une noblesse mutinée, qui parvenoit à se rendre indépendante; et lorsque l'ame de Henri se flétrissoit par l'infortune, celle d'Edouard y développoit le germe de sa grandeur.

Ce fut dans la suite la ressource du monarque, à qui la bravoure et la fermeté de son fils donnèrent du ressort. Cette ressource n'eut pas d'abord son effet. Edouard étoit jeune, et l'impétuosité de son sang, qui bouillonnoit de vengeance et de colère, le rendit plus d'une fois imprudent. Dur et despotique, il commence par se brouiller avec les habitans de Bristol; il ne leur échappe que par une ruse, et se voit forcé d'abandonner aux ligueurs le château de Windsor.

Tant d'avantages enfloient l'orgueil de Leycester; mais, comme il est rare que le joug d'un usurpateur ne soit pas plus odieux que celui du maître légitime, même le plus dur, la noblesse ne vit bientôt dans Leycester qu'un oppresseur dont il étoit temps d'arrêter les violences.

Au défaut de ce sceptre impuissant qui se courboit dans les mains de Henri, un sage, qu'une politique ordinaire eût intéressé à la ruine de l'Angleterre, Louis, roi de France, le modèle des princes de l'Europe et l'honneur de la religion, veilloit par un sentiment naturel à une grande ame, au bonheur des hommes, de ceux mêmes qui ne lui étoient pas soumis. Louis assembloit ses états à Boulogne, pour le couronnement de son fils et pour une nouvelle croisade: il avoit sommé le roi d'Angleterre de s'y rendre avec ses barons. Plus

éclairé qu'un autre sur les droits d'un monarque, parce qu'il en connoissoit mieux les principes et l'usage, il tenta de ramener le roi d'Angleterre à la modération, et la ligue à l'obéissance. Le premier essai fut infructueux, le fier Leycester ne voulut rien entendre, dès qu'il fut question d'annuller les prétentions de la ligue ; et cette faction se montra livrée plus que jamais à son esprit d'indépendance, nous dirons même à son fanatisme.

Quel autre esprit en effet pouvoit conduire des hommes qui, à la veille d'une bataille, recevoient de l'évêque de Worchester l'absolution de tous les crimes, pour prix de leur révolte, et pour pénitence l'injonction de combattre à outrance contre leur maître? Seroit-ce par un semblable modèle que le François il y a deux siècles auroit consacré des erreurs dont nous ne pouvons trop éloigner le triste souvenir ?

De nouvelles catastrophes signalent de nouvelles hostilités. Leycester reprend sur les barons l'ascendant que son orgueil lui avoit fait perdre. Henri, trop crédule sur le retour de leur fidélité, s'apperçoit bientôt que la mesure de ses humiliations n'est pas remplie, il échoue devant Douvres, il est encore plus humilié aux portes de Londres, qui ne s'ouvrent pendant l'assaut, que pour lui opposer, ainsi qu'à son fils, une populace insolente qui les repousse, pour introduire sous leurs yeux dans Londres, et y recevoir en triomphe le coupable Leycester.

Qui ne connoîtroit point la mobilité du peuple, désespéreroit à ce moment du salut de Henri. Mais le premier calme ramena la ligue à de nouveaux projets d'accommodemens. On se souvint de la tentative du roi de France, et l'on sembla rougir de la résistance qu'on avoit opposée à sa généreuse médiation. De part et d'autre on prit le parti d'invoquer son intégrité et sa sagesse, on fit serment d'en adopter les arrêts;

la vengeance et la rebellion, l'ambition et la haine parurent attendre leur frein du plus vertueux des rois.

Amiens fut cette fois le lieu de l'assemblée. On y discuta en présence du Salomon des François les prétentions respectives, on y pesa rigoureusement les droits du prince, de la noblesse et du peuple d'Angleterre. C'est donc entre les mains d'un roi que cette nation, déja par son génie l'ennemie irréconciliable de l'autorité monarchique, remit la cause des rois et des peuples. Jamais Louis ne sembla plus grand que dans ce jour où la vénération publique lui érigea au milieu de l'Europe un tribunal auguste, dont le jugement devoit annuller ou consacrer les prétentions et les titres. Rome, dans les beaux jours de sa république, n'en eut point de plus glorieux, autant que l'empire des vertus peut balancer celui de la terreur.

Louis accorda au peuple tout ce que les deux chartes lui donnoient de priviléges, et revendiqua pour le trône tout ce que le parlement et les statuts d'Oxford lui avoient ôté d'indépendance et de pouvoir. Les têtes étoient encore trop échauffées pour adopter les arrêts d'une raison froide ; mais ces fièvres d'état ne devoient avoir qu'un temps, après lequel les fruits de la sagesse du roi de France devoient germer utilement, au moins sous quelques règnes, chez ce peuple à demi-républicain.

En attendant, la faction s'enhardit à de nouveaux excès. Londres en étoit le foyer principal ; de-là se faisoient journellement des excursions sur les terres des royalistes, qui se trouvoient livrées à tous les brigandages. L'intérieur de la ville ne fut qu'une sanglante boucherie de tous les Juifs qu'on y rencontra. Cinq cents hommes de cette nation y furent massacrés.

Cependant les armes de Henri prospéroient au loin, Nor-

thampton lui ouvroit ses portes, d'illustres prisonniers formoient son cortége; et Leycester lui-même, à la vue du ravage de ses terres et de celles des ligueurs, sembloit perdre toute confiance. Mais il échappe au roi par des stratagêmes; et rassemblant une forte armée, il se voit en état de présenter la bataille au monarque campé près du couvent de Lèves, dans le Sussex. On en vient aux mains, la fortune se déclare d'abord pour Edouard; mais l'acharnement aveugle du prince à poursuivre la milice fuyarde de Londres, sur laquelle il vouloit venger l'outrage fait à sa mère au pont de la Tamise, lui fait oublier la position fâcheuse de Henri, qui déja, succombant à la fureur des nombreuses troupes de Leycester, étoit tombé ainsi que son frère au pouvoir des factieux. Edouard ne tarda pas à éprouver le même sort. Cinq mille hommes restèrent sur le champ de bataille; et la ligue se saisit du sceptre, sous le nom de Henri.

C'est au sortir de ce carnage, et c'est pour ainsi dire en caractères de sang que se tracèrent les nouvelles constitutions, qui donnèrent au gouvernement anglois la forme que depuis il a conservée, en divisant le pouvoir monarchique et en donnant une base démocratique au gouvernement. Les *communes* parurent ici pour la première fois dans les députés des bourgs, qui, sous le titre de *conservateurs* des priviléges du peuple, entrèrent dans le conseil de la nation. Ce contre-poids donné à l'autorité royale ainsi qu'à l'aristocratie, et qui dénatura la constitution primitive de l'Angleterre, au moins à dater de la conquête, ce tempérament qui devint par l'adoption des rois eux-mêmes un systême légal et constitutif, sortit du sein des troubles et des factions comme un rayon se fait jour à travers les nuages.

Cette admission du peuple fut l'ouvrage des intérêts respectifs et du roi et de Leycester, tremblant presque également

tous

tous deux devant les barons. Cependant Leycester étoit encore le vrai monarque, Henri ne recevoit d'hommages que ceux qui étoient étrangers à toute soumission. Il signoit tout et n'ordonnoit rien, et, pour prix de la liberté de sa personne, il falloit bien qu'il prêtât son nom à tous les actes du despotisme insensé de Leycester.

Fatigués de pareilles scènes, il n'est aucun de nos lecteurs qui n'en attende avec impatience le dénouement dans la chute de l'usurpateur, dans la dispersion des factieux et le rétablissement de la majesté du trône. Ce sera l'ouvrage d'Edouard, rendu à sa liberté par l'effet de la jalousie du comte de Glocester contre le chef des ligueurs. Edouard réparera entre Evesham et Kénilvorth, par une habile manœuvre, l'imprudence de la fatale journée de Lèves.

. Ce prince venoit de surprendre Simon de Montfort, fils
. de Leycester; par une marche forcée, il s'avance vers le
. père en faisant porter devant ses troupes les étendards du
. fils. Ce stratagême réussit à Edouard; Leycester prend pour
. un renfort cette portion de l'armée qui doit l'écraser. Ajou-
. tons à l'effet de cette ruse tout ce que le ressentiment put
. donner à Edouard d'ardeur et d'intrépidité pour attaquer
. une armée dont le général avoit l'audace de faire marcher
. contre lui le roi son père. Au moment d'en venir aux mains,
. Leycester reconnoît son erreur, et le bon ordre de l'armée
. d'Edouard achève de lui ôter tout espoir. *Nous sommes*
. *perdus*, s'écrie-t-il, *Dieu ait pitié de nos ames*, *nos corps*
. *sont à la merci du prince.* Ces mots devinrent le signal d'une
. entière déroute, les Gallois culbutés abandonnent Ley-
. cester et le reste de sa troupe au plus horrible carnage.
. Leycester soutient ce choc pendant dix heures, il succombe
. enfin et demande quartier en tombant. *Il n'en est point pour*
. *les traîtres*, lui dit-on; et à l'instant il est blessé à mort. .

Ce qui resta de factieux canonisa son fanatisme, le parti des royalistes l'outragea après sa mort; Edouard, plus juste, honora dans lui, par ses regrets, la mémoire d'un grand capitaine, digne par sa bravoure d'une meilleure cause. Ce prince vole aussitôt à Henri et le ramène dans son camp. C'est ainsi qu'Edouard préparoit la grande réputation que devoient lui assurer sa bravoure et sa politique.

ÉDOUARD

Combat Adam, baron de Gourdon, et lui accorde la vie (en 1266).

CATILINA étoit tombé, car c'est ainsi que les historiens du temps qualifient le comte de Loycester; et ce chef des ligueurs, dont Roger de Mortimer avoit envoyé la tête à sa femme, ayant disparu, la conjuration ne jeta plus que quelques étincelles qu'il fut aisé d'éteindre. On a dit que rien n'étoit plus divin sur la terre qu'une ame forte aux prises avec le malheur; mais faut-il moins de grandeur pour se garantir de l'ivresse de la prospérité? La fortune put bien rendre à Henri ses faveurs; mais elle ne lui donna ni grandeur d'ame, ni sagesse; il sembla n'avoir acquis d'autre avantage que le pouvoir de se livrer à son avarice et à sa vengeance.

Il convenoit de punir Londres et de châtier par l'humiliation de cette ville des citoyens qui étoient entrés dans la ligue avec une aveugle fureur. La prudence et l'équité vouloient qu'on les dépouillât des prérogatives dont ils avoient abusé pour insulter au trône. Il falloit que, sans portes, sans chaînes, sans barricades, cette ville orgueilleuse annonçât à tous les yeux sa disgrace; que Fitz-Thomas, ce lord-maire



EDOUARD ACCORDE
la vie à Adam Gourdon.

en 1266.

Dessiné par le Jeune *Gravé par David*

si fougueux, qui déja avoit dévoué à la mort quarante des plus riches citoyens, devînt lui-même par son supplice la terreur des rebelles. Tel étoit sans doute l'ordre d'une juste vengeance que l'autorité se devoit à elle-même.

La passion favorite de Henri en décida autrement. A chaque acte de sévérité que voulut frapper le monarque, on désarma toujours sa vengeance en caressant son avarice. Londres cria merci, en présentant au prince l'or à pleines mains, et cessa de paroître coupable. Ses chartes, ses magistrats, ses priviléges lui furent rendus, sans qu'on parût craindre de fournir des alimens à son génie séditieux. Le plus coupable d'entre ses citoyens, le lord-maire, racheta sa liberté par la perte d'une partie de ses biens; et les barons poursuivis n'échappèrent qu'en sacrifiant leurs domaines.

On sait que dans nos premières lois, la plûpart des crimes se compensoient par des amendes pécuniaires; mais on n'imaginoit pas que la rebellion et le crime de lèse-majesté pussent devenir des objets de composition. Il ne falloit rien moins que l'avarice de Henri pour leur trouver un tarif, au prix duquel les coupables pussent l'être avec impunité.

Ce n'est point ainsi que chez les François Charles VII, long-temps victime d'une marâtre, exilé loin de son trône par des factions puissantes, rentra dans ses domaines et dans l'exercice de sa puissance. Ce n'est point ainsi que chez cette nation, le grand Henri pardonna au chef des ligueurs et aux violens écarts d'un peuple fanatique. Aussi ces deux monarques retrouvèrent-ils, au sortir de leurs revers, et la gloire et le cœur de leurs peuples. Henri d'Angleterre n'obtint ni l'un ni l'autre. Si les troubles s'appaisèrent, si le calme se rétablit dans le royaume, ce prince toujours foible, toujours sans considération comme sans caractère, eut peu de part à ces avantages.

Rome elle-même, jusqu'alors si puissante, n'eut pas à cette époque la même influence sur la nation angloise. Le cardinal Ottoboni, légat du pape, reconduisant la reine d'Angleterre dans son royaume, put bien accorder au roi, de la part du saint père, le dixième des revenus du clergé; mais, lorsqu'il voulut faire usage de ses foudres contre les restes de la ligue, il éprouva son impuissance; et la nation eût été replongée dans ses malheurs, si les factieux n'eussent eu d'autre frein pour les contenir.

Le salut du royaume et l'honneur de la couronne étoient entre les mains d'Edouard, prince d'un génie aussi ferme que sa valeur étoit intrépide. La soumission de la plûpart des barons n'en imposa point à ce prince pénétrant, parce qu'il ne vit dans le fils de Leycester qu'une fidélité chancelante. L'ombre seule du père représenté pár son fils, qui n'étoit pas à beaucoup près aussi grand capitaine, pouvoit encore ébranler les uns dans leur soumission, et porter le reste des mutins à la sédition et à la vengeance. L'esprit de révolte s'agitoit au loin, dans les comtés septentrionaux; et c'étoit-là que Simon de Leycester, échappé de la cour, pouvoit, à la tête de quelques brigands, braver l'autorité, tandis que ses partisans entretiendroient au sein du royaume l'esprit de révolte. Mais le trône avoit dans Edouard et dans Henri, fils du roi des Romains, deux appuis formidables à la ligue. Le roi eut la sagesse de leur donner toute sa confiance. Les factieux furent poursuivis dans tous leurs retranchemens. Chassés de Winchelsea et réfugiés dans l'île d'Axholme, ils y furent également défaits. Bientôt le fils de Leycester perdit l'attachement de tout ce qui lui restoit de confédérés, et se vit réduire au rôle très-subalterne de corsaire.

Un nouvel acteur parut sur la scène. Adam de Gourdon, gouverneur du château de Dunstar, s'étoit mis à la tête des

rebelles. Edouard, qui déja se connoissoit en hommes, prévit que cet autre chef, développant les talens de Leycester, pouvoit seul ranimer la ligué et rallier les confédérés. Adam campoit avec quatre-vingts cavaliers dans les bois de Hamshire, d'où il faisoit sur les cantons voisins des excursions désastreuses.

Emporté par son impétueuse valeur, Edouard le surprend dans son camp; et, sans confier sa gloire au sort d'une bataille, il se jette seul sur cet adversaire, qu'il trouve digne de se mesurer avec lui. L'étonnement et l'admiration, autant que l'ordre d'Edouard, arrêtent les deux armées, à la vue de ce combat singulier, qui tient longtemps la fortune indécise. Tous deux à pied, ces vaillans guerriers se colletent et se battent avec un égal avantage, jusqu'à ce que le pied ayant glissé au baron de Gourdon, Edouard se vit maître de son ennemi.

Cette action décisive pour la réputation d'Edouard, rendit un héros à la patrie, par la générosité du vainqueur, qui eut la grandeur d'ame d'estimer son ennemi, et la sage politique de se l'attacher. Gourdon eut non-seulement la vie sauve; mais la faveur du jeune prince, qu'il mérita toujours de conserver.

ÉDOUARD,

En Palestine, est blessé par un assassin aux ordres de l'amiral de Jaffa. Le prince, percé de plusieurs coups, arrache le poignard des mains du meurtrier, et le tue (en 1262).

IL falloit au règne de Henri les cinq années dont il nous reste à offrir le tableau, pour le montrer à l'Europe avec quelque avantage. Il étoit temps d'arrêter les succès de la ligue, dont l'ascendant auroit bientôt consommé une révolution qui, chez les Anglois, devoit éprouver plus d'une crise violente, avant d'acquérir cette sorte de consistance, qu'aujourd'hui même on à peine à prendre pour une forme de gouvernement imperturbable.

L'affoiblissement de la faction des barons vint de la nature même des élémens qui la formèrent, dans les intérêts divers des ligueurs, qui, après avoir combattu le trône, s'entrechoquèrent assez vivement pour donner au monarque, ainsi qu'à ses enfans, une belle occasion de reprendre le terrain qu'avoit perdu l'autorité.

Le roi Henri, nous l'avons observé, étoit un de ces hommes qui, manquant absolument d'énergie pour se porter de lui-même à de grandes choses, et souvent aux résolutions les plus simples, ont cependant cette espèce de force qui peut recevoir et suivre d'heureuses impulsions. Les succès d'Edouard ranimèrent chez lui un reste de vigueur, il alla promptement recueillir dans le sein de plusieurs villes importantes les fruits de la victoire de son fils. Il eut de vrais succès, il en eut d'assez importans pour alarmer le comte de Glocester.

VII.



EDOUARD

est blessé par un assassin.

A. 1271.

Dessiné par le Jeune *Gravé par David*

Tom. II.

Ce jeune guerrier, qui s'annonçoit avec au moins autant de présomption que de bravoure, Glocester, encore ligueur dans l'ame, quoique combattant dans l'armée du roi, craignit que Henri, en réparant ses torts aux yeux de la nation, ne vînt à recouvrer, à fortifier même les prérogatives de la couronne. Il eut bientôt un prétexte pour s'échapper d'auprès du monarque, qui le vit sans inquiétude faire des levées nombreuses de soldats. La sédition tout-à-coup allumée dans Londres éclaira le prince sur les projets du rebelle. Henri montra cette fois de la force, en paroissant tout-à-coup à la tête de trente mille hommes; mais à ce moment, qui eût dû écraser Glocester, on retrouva la foiblesse de Henri, qui pardonnant à ce factieux, n'exigea de lui qu'un simple engagement de payer au roi vingt mille marcs à la première révolte. Quoi de plus étrange que de voir un sujet acheter en quelque sorte de son maître, à pareil prix, la faculté de se révolter encore!

Pour cette fois, la paix s'établit sérieusement dans la nation; et la valeur d'Edouard, qui ne pouvoit demeurer oisive, alla s'ouvrir au-delà des mers un autre théâtre. A ce tourment de la célébrité, si naturel aux grandes ames, se joignirent chez lui les motifs religieux qui avoient donné naissance aux croisades, l'exemple et les sollicitations du monarque françois, dont les vertus avoient sur toutes les cours de l'Europe un si puissant empire. Edouard s'étoit appauvri par ses guerres; Louis leva tout obstacle à son embarquement, en lui prêtant trente mille marcs d'argent pour cette expédition.

Louis part, il entraîne encore dans sa marche tout ce que le zèle de la religion, le goût du grand et du merveilleux, le goût favori du siècle pour toute image guerrière, enfin même le goût de la nouveauté, purent lui donner de prosélytes. Mais

le ciel avoit marqué le terme des sacrifices du saint monarque ; celui des exploits, et le moment qui devoit couronner tant de vertus. Attiré par son zèle auprès du roi de Tunis, Louis succombe au fléau qui désoloit ces contrées; et, victime de sa charité, il laisse à d'autres le soin de poursuivre ces expéditions, où la politique et le commerce eurenc peut-être plus à gagner que la religion, où la valeur trouva plus de malheurs encore que de gloire.

Celle d'Edouard n'eut que peu de durée dans la Palestine ; ses exploits s'y bornèrent à quelques actions passagères contre les Sarrasins, toutes si meurtrières pour ces infidèles, que son nom seul en devint la terreur.

Mais que de scènes tragiques et déshonorantes pour l'humanité se mêlèrent à ces guerres, où le chrétien et l'infidèle semblèrent quelquefois se disputer de férocité et de perfidie ! Ici le fils du roi des Romains, le prince Henri, passant en Italie pour se rendre en Palestine, est assassiné à Viterbe, par les deux fils du comte de Leycester ; là, rendu en Palestine, le prince Edouard n'échappe que par son sang froid et sa bravoure au plus lâche assassinat.

« Un de ces hommes que le vieil de la Montagne avoit « formé au crime, entreprend de venger par la mort d'un seul « guerrier la honte des Sarrasins, et de relever leur cou- « rage. Muni d'une lettre du gouverneur de Jaffa, il se mé- « nage avec Edouard plusieurs conférences, que ce prince « prolongeoit avec plaisir, parce que cet infidèle l'entretenoit « en langage françois. Le perfide épioit les momens de con- « sommer son crime. Seul avec Edouard à demi-déshabillé « sur un lit, à cause de l'excessive chaleur, il essaye de lui « plonger son poignard dans le ventre. Edouard a bien- « tôt paré le coup ; mais en recevant dans le bras trois bles- « sures profondes. D'un coup de pied, il étend par terre l'as-

« sassin,

sassin, lui arrache son poignard et lui en perce le cœur.

Guéri en moins de quinze jours, par l'habileté d'un chirurgien anglois, de la blessure de cette arme empoisonnée, Edouard se hâte de conclure avec le sultan une trève avantageuse, et renonce pour toujours à une expédition qui, respectable dans ses motifs religieux, eût demandé, pour être consommée avec gloire, la paix générale de l'Europe, la bonne foi et le concert des chefs, la bonne discipline et l'union des croisés. Tout rappeloit Edouard en Europe. Le vieil Henri y terminoit sa longue carrière par le châtiment des habitans de Norvich, qui avoient massacré plusieurs moines et brûlé leurs monastères. La douleur de la mort du roi des Romains son frère, vint abréger ses jours. Il les finit à Westminster, où il avoit désigné sa sépulture près de la châsse d'Edouard, qu'il y avoit fait transporter.

Toutes les disparates du règne de Henri tiennent à son caractère. Il ne fut tyran que parce qu'il fut foible, il ne se montra absolu que par ressentiment, et jamais par principes; il ne perdit l'affection de son peuple que pour avoir méprisé son attachement et sa confiance. L'homme de ses favoris, il oublia qu'un prince est par état l'homme de la nation. Son courage ne fut que de l'emportement, son avarice fut sans économie, et ses profusions furent sans libéralité. On a loué sa dévotion et sa continence : on sait que Henri entendoit chaque jour trois messes chantées, après lesquelles il baisoit la main du prêtre, et que, voulant persuader à Saint Louis que cette assiduité étoit plus méritoire que celle qu'il auroit pu donner à des discours de piété : *Pensez-vous*, lui dit-il, *que je n'aime pas mille fois mieux voir mon ami, que d'en entendre parler?* Mais la religion n'est vraiment honorée par un prince qu'autant qu'elle consacre en lui les devoirs d'état. Les ames lâches n'ont rien de commun avec la vraie vertu.

L'Angleterre aura lieu d'oublier ces temps nébuleux, sous le beau règne qui va s'ouvrir.

ÉDOUARD

Fait ouvrir à Glaftembury le tombeau d'Arthur, ancien roi breton, plus de sept siècles après la mort de ce prince (en 1277).

ULYSSE, qu'une longue et périlleuse expédition avoit porté loin de sa patrie, étoit encore chez les Phéaciens quand ses états, presque en proie à l'anarchie, sembloient inviter l'audace des usurpateurs. Cependant son retour n'aura point la célérité que semble exiger sa position. Il parcourera des nations, il verra ses provinces, il connoîtra les hommes avant d'être rendu à sa patrie; et cette conduite prudente ramènera la paix et le calme dans ses états. Ulysse connoissoit ses forces, le grand homme a toujours une sorte de confiance de sa supériorité.

Edouard savoit au sein de l'Afrique, qu'à une très-grande distance de sa personne, son génie dominoit puissamment les factions qui n'avoient dû leur existence qu'à la foiblesse du gouvernement de son père. A la nouvelle de la mort de Henri, il s'achemine vers l'Europe. Mais quand on voit s'écouler une année entière pendant laquelle Edouard visite la France, s'arrête à cette cour, sans montrer la plus légère inquiétude sur la fidélité de son peuple, on est en quelque sorte dans le secret de ce prince, qui n'ignoroit pas que son nom régnoit déja sur l'Angleterre, avant qu'il pût s'y faire voir; et que l'opinion des peuples y cimentoit déja sa puissance.

Aussi, tandis que les grands, devenus plus sages par l'ex-

VIII.



EDOUARD I

fait ouvrir le Tombeau d'Arthur.

en 1277

Deßiné par le Jeune *Gravé par David*

périence des anciens troubles, proclamoient Edouard en Angleterre, et lui juroient fidélité; tandis que la machine du gouvernement se montoit avec succès par l'habileté, la prudence, et surtout par le concert des trois régens, l'archevêque d'Yorck, le comte de Cornouailles et le comte de Glocester, Edouard visitoit paisiblement en Italie le pape Grégoire X, son ami, se montroit à Châlons sur-Saône dans un tournois, y désespéroit dans une joute la valeur des chevaliers françois; de-là, rendu à Paris, il y étudioit et la cour et le génie du monarque françois, lorsqu'il ne sembloit occupé que de lui rendre hommage pour la Guyenne et ses autres domaines dans le royaume.

Appelé en Gascogne, par la révolte d'un de ses vassaux, il y subjugue les mutins par sa présence et par la réputation de ses armes, il y forme des alliances avec le roi de Navarre, et l'aîné des enfans d'Arragon; il renouvelle à Montreuil, en s'avançant vers sa patrie, un traité de commerce entre les Anglois et les Flamands, qu'avoit interrompu l'animosité des deux peuples. Tout est sagement combiné, tout est mis à profit dans la marche de ce roi voyageur; et, par le bon ordre qu'il établit dans ses domaines éloignés, il assure la tranquillité de son administration en Angleterre, il en fournit l'augure à son peuple. Arrivé à Westminster, il accorde à l'empressement et à l'affection des Anglois, à la splendeur de son trône, la pompe d'un couronnement dispendieux.

Édouard avoit vu de trop près les malheureuses suites de la foiblesse et de l'impuissance du dernier roi, pour ne pas sentir la nécessité de régénérer en quelque sorte la monarchie, par une économie sévère, et par le plus beau présent qu'un prince puisse faire à son peuple, l'administration d'une justice exacte et universelle. De-là des recherches rigoureuses contre les malversations des magistrats et des shérifs, pour

connoître de tous les abus qui avoient épuisé le trésor, ou qui tendoient à l'oppression des peuples. De-là ce parlement fameux dans les annales de la nation, ces *statuts de Westminster*, qui rappelant toute la force de la *grande charte*, rétablissant entre les ordres inférieurs et les grands la balance des priviléges et des devoirs, protégeoient à la fois tous les ordres des citoyens, en faisant disparoître tout pouvoir oppressif et arbitraire. Le trône d'Angleterre parut être alors ce qu'il sera toujours dans une monarchie bien réglée, la source unique de toute grandeur et de toute justice, l'appui du foible et l'asile du malheureux.

Qu'un prince est fort et qu'il est puissant quand la nation peut s'enorgueillir de la grandeur et des vertus de son maître, et qu'elle peut se reposer sur sa justice! Aussi tous les ordres de l'état allèrent au-devant des besoins d'Edouard. Le pape lui avoit accordé le dixième sur les biens ecclésiastiques; car cette puissance ne laissoit point alors au clergé l'hommage libre de ses revenus. Le parlement combla Edouard en lui assignant le quinzième sur les biens mobiliaires; le commerce s'imposa, pour subvenir à ses projets, une taxe perpétuelle. Le François reconnoît ici quelques traits de ce zèle qui lui appartient dans tous les temps, et qui, dans nos dernières guerres, s'est signalé par des sacrifices presque inconnus jusqu'alors.

Dans ces momens Edouard méditoit une guerre importante, dont le succès devoit couronner huit cents ans de tentatives infructueuses. Au fond de leurs rochers et de leurs forêts presque inaccessibles, les Gallois, reste des anciens Saxons qui avoit échappé, du temps de la conquête, au joug de Guillaume, formoient une souveraineté indépendante, qu'ils eussent conservée plus long-temps, si l'amour de la célébrité et le goût des entreprises ne les eussent tirés des remparts que la

nature avoit donnés pour sauve-garde à leur liberté. La ligue des barons, dans laquelle ils crurent devoir aider le comte de Leycester, devint funeste à ces peuples. Leur prince Leulyn ne s'étoit racheté sous Henri III du ravage de ses provinces, qu'en se rendant tributaire de la couronne d'Angleterre. Son petit-fils, qui, sous le dernier règne, avoit vu plus d'une fois qu'on pouvoit impunément se mesurer avec le nonarque, se trompa étrangement sur le caractère et les ressources d'Edouard; il osa lui refuser et l'hommage et le tribut.

C'étoit trop oser contre un roi vaillant et sévère, qui d'ailleurs avoit à venger sur le prince de Galles sa confédération avec les ligueurs; et, quoique tout semblât pardonné dans l'accommodement qui avoit suivi la bataille d'Evesham, Leulyn devoit savoir que le pardon de la politique n'est jamais un oubli. Il en eut bientôt la preuve. Edouard crut devoir préluder à son entreprise par des formes judiciaires. Leulyn et ses partisans, dénoncés comme rebelles, furent frappés à la fois du glaive de la justice et de celui du sanctuaire. Le parlement jugea Leulyn, ordonna la confiscation de ses domaines. L'archevêque de Cantorbéry et ses suffragans l'accablèrent des foudres de l'église; et, ce qui sans doute fut plus décisif pour le sort de ce prince, Edouard, à la tête d'une armée formidable, s'ouvrit une route dans les bois de la principauté de Galles, escalada les rochers, fortifia les passages qu'il laissa derrière lui, intercepta toutes les communications de ce peuple aux abois, le bloqua sur mer par une flotte des cinq ports, et laissa se consommer par la famine la défaite de ces malheureux.

Les rochers de Snoudon, asile jusqu'alors de la paix et de la liberté, ne retentirent plus que des cris de la douleur et du désespoir. Tout chéri qu'étoit Leulyn de ce peuple rempli jusqu'alors de confiance dans la bravoure de son

prince, le Gallois ne vit plus en lui que l'auteur de ses maux. Ainsi pressé de toutes parts, en butte à ses sujets et au roi d'Angleterre, Leulyn demanda la paix et l'obtint, en recevant la loi du vainqueur et en se déclarant son tributaire. Cette paix, qui, comme on le verra, ne fut qu'une espèce de trève, donna quelques momens de repos à ces montagnards, ne fit que suspendre la grande entreprise d'Edouard, et peut-être ne fut-elle de la part de ce prince qu'un trait de prudence, en ce qu'il évita de pousser à bout de braves gens qui n'avoient d'autre crime que de défendre leurs foyers. Il lui convenoit de ne point se rendre odieux à des peuples dont il se préparoit à devenir le maître.

Relégués dans leurs bois et leurs cavernes, dès-lors grossièrement ignorans, ces peuples n'en étoient que plus livrés à l'orgueil des prétentions fabuleuses. Se croyant descendus des Troyens, reste du sang des anciens Bretons, ces Gallois ne cessoient d'attendre le retour d'Arthur, de ce fameux monarque, instituteur des chevaliers de la *Table ronde*, qui, blessé dans un combat par le fils du roi des Pictes, avoit disparu tout-à-coup, et devoit se montrer après bien des siècles pour gouverner l'Angleterre. Mais le tombeau d'Arthur, retrouvé par Edouard, dut ôter à cet égard tout espoir à ces peuples.

. Au cimetière de Glastembury, où Edouard vint tenir son
. parlement, après la paix conclue avec Leulyn, se trouvoit
. un tombeau entre deux pyramides. Le prince y fit fouiller;
. et dans une pièce de chêne creusé, on vit des ossemens,
. dont l'inscription latine portoit en lettres gothiques : *Ici*
. *repose le vaillant roi Arthur.* La guerre du pays de
. Galles avoit pu faire connoître à Edouard quelques chan-
. sons des poètes de cette province, qui lui révélèrent la
. sépulture de cet ancien héros de la Bretagne. .

IX.



JEAN BAILLOL ROI DÉCOSSE

ſe preſente devant Edouard I.

en 1297

Deſsiné par le Jeune — *Gravé par David*

Tom. II.

Si cet Arthur eût dû reparoître, il n'eût pu le faire plus à propos que lorsque, ainsi que nous le verrons, Edouard conquit pour toujours cette province.

JEAN BAILLOL,

Roi d'Ecosse, se rend dans un cimetière, monté sur un mauvais cheval, et se présente avec une verge blanche en main devant le monarque anglois, qui le traite avec mépris (en 1297).

EDOUARD I, tel que l'offrent les fastes de l'Angleterre, idole d'un peuple dont il exalta l'admiration par ses exploits, fléau de ses voisins, au milieu desquels son ambition ne s'agita presque jamais sans les inquiéter, héros farouche, né, ce semble, pour le malheur des Gallois et de l'Ecosse, n'offre, dans les époques les plus brillantes de son règne, que

Des vœux outrés, des projets vastes,
Des rois vaincus par des tyrans. *J. B. Rousseau.*

Edouard a cependant divers genres de grandeur. Administrateur éclairé, justicier inflexible, il assure par les *statuts de Glocester* les droits et la liberté de son peuple, il s'occupe à détruire une espèce d'oppression causée par l'altération des monnoies. Une recherche et une punition rigoureuse des Juifs vengent l'Angleterre de ces hommes de sang, qui ne prospèrent jamais que par la misère publique. De son plan d'administration on voit sortir ces *statuts de main-morte* déja ébauchés dans la charte du roi Jean, mais dont la vigueur lui parut nécessaire pour que l'état n'eût point à craindre l'accroissement des biens du

clergé. Une autre loi connue sous le nom de *Quo Waranto*, ou de garantie, devoit ramener à la couronne et dans la main des propriétaires légitimes les biens usurpés dans les derniers temps de troubles, loi sage en elle-même, mais dont l'avarice d'Edouard rendit l'exécution odieuse ; et le mérite du prince s'affoiblit sous cet aspect. Nommé le Justinien de son siècle, il remplit l'étendue de ce beau nom, en veillant avec sévérité sur l'administration de la justice, en réglant l'ordre des juridictions, en facilitant la perception de l'impôt, souvent plus onéreuse que l'impôt même; en favorisant le commerce intérieur ainsi que l'étranger par un affranchissement général des ports de l'Angleterre, inconnu jusqu'alors. Voilà l'homme d'état.

On l'a vu guerrier, développant sous le règne de son père de grands talens, qui vengèrent le trône de la pusillanimité de Henri ; et le tableau de son règne, qui le montre presque toujours les armes à la main, soit dans la souveraineté de Galles, soit en Ecosse, le fait voir partout grand homme de guerre. Mais c'est ici qu'Edouard perd ses titres à l'héroïsme par d'injustes victoires, parce que des usurpations ne sont point de vraies conquêtes, et que les jeux de la fortune ne sont point le sceau des vertus.

Le ciel parut d'abord favoriser la justice de la cause des Gallois. Les troupes d'Edouard avoient été battues, et Leulyn, que l'intérêt de la vengeance avoit réconcilié avec David son frère, cantonné sur la montagne de Snoudon, pouvoit long-temps encore protéger le canton et faire respecter ses propriétés. Le vrai courage demandoit ici plus de constance que d'activité ; et le sort du prince de Galles étoit bien plus dans la main du temps, que dans la valeur de ses soldats. Ebloui de quelques succès momentanés, sa vivacité l'emporta,

l'emporta; il descendit dans la plaine; et ce fut-là qu'il perdit avec son poste tous ses avantages, son armée et la vie. Sa tête, portée presqu'aussitôt sur la tour de Londres, annonça au loin le malheur des Gallois, auquel mit bientôt le comble la fin tragique de David, seul reste du sang de leurs princes. Une cruauté de sang-froid décida de son sort. Edouard le fit écarteler, et les quatre quartiers de son corps furent en quelque sorte les hérauts dont le roi se servit pour publier dans quatre villes principales de l'Angleterre, son triomphe barbare, le désespoir des Gallois, qui depuis huit cents ans jouissoient de leur indépendance, et la conquête de leur province, unie désormais à la couronne pour devenir l'apanage de l'héritier présomptif de cette monarchie.

L'apanage de l'aîné des fils de France, eut, au XIVe. siècle, une origine plus analogue à l'humanité de nos maîtres ainsi qu'à celle de nos mœurs. Un dauphin de Viennois se voit enlever par la mort un fils unique, tendrement chéri. Son ame affaissée ne se relève de ce coup funeste, qu'en déposant pour sa consolation le poids et les honneurs de cette souveraineté entre les mains du roi de France; et le choix du nouveau maître, qu'il doit laisser à ses peuples, semble être pour lui l'adoucissement de sa douleur. Ainsi ce titre de dauphin ne rappelle à nos princes que le sentiment qui rendit cette donation si touchante. Mais un prince de Galles ne peut oublier que l'action à laquelle il doit son titre, fut ensanglantée par le carnage des Gallois et par le meurtre de leurs légitimes souverains.

La mort d'une princesse de neuf ans, Marguerite, petite-fille du dernier roi d'Ecosse, Alexandre III, fut pour ce royaume l'époque du trouble et de la confusion, ainsi que celle d'une guerre sanglante, qui le mit à deux doigts de sa perte. Cette crise fut l'origine d'une haine irréconci-

liable, également funeste aux deux nations. Les contendans à la couronne furent nombreux; mais on y distingua Robert Brus, Jean Baillol et le roi de Norvége. Celui-ci fut bientôt écarté par les deux autres; et ceux-ci attirèrent à eux les douze factions qui avoient un moment partagé l'Ecosse. Mais la nation n'osant point prendre sur elle un choix qui pouvoit entraîner une guerre civile, eut recours à la médiation d'Edouard.

La fiction n'a point encore imaginé de fable où le renard, au sortir du carnage d'un troupeau, ait été appelé pour pacifier un troupeau voisin. Ici l'histoire va plus loin que la fable; et le caractère d'Edouard justifie pleinement l'allégorie. Ce monarque, rendu arbitre de la couronne, en devient bientôt le maître. Il accorde à la justice de prononcer contre les titres de Brus, et de reconnoître les droits de Baillol au sceptre de l'Ecosse. Mais son ambitieuse cupidité enchaîne le nouveau roi par un serment qui le soumet à la couronne d'Angleterre.

Baillol rougit bientôt d'un sceptre qui se courbe si honteusement dans sa main, et cherche à se ménager une ressource dans une ligue avec Philippe-le-Bel. Mais il lui fut plus facile de se faire délier par le pape de son serment de fidélité envers le monarque anglois, que d'échapper à sa vengeance. Elle fut complette. Aux forces de Baillol, Edouard opposa et la force et la ruse. Les Ecossois trompés perdirent vingt mille hommes; toutes les places considérables, et leur roi lui-même, tombèrent au pouvoir du vainqueur.

Maître de la couronne d'Ecosse et du monarque, Edouard voulut jouir avec éclat de son triomphe, quand il permit à ce malheureux prince de venir implorer sa clémence. Le cimetière de Stricka-Throe fut le lieu de l'audience. Edouard, accompagné de la noblesse d'Ecosse et d'Angle-

. terre, attendit Baillol, qui se présenta sans suite, monté
. sur un misérable cheval, dont la maigreur et l'air ignoble
. sembloient annoncer l'opprobre et la détresse du cava-
. lier. Celui-ci, une verge blanche à la main, sollicita la
. pitié d'Edouard, qui, après l'avoir dépouillé de tous ses
. titres et de ses biens, ne donna qu'un mépris insultant
. à son humble démarche, et d'autre asile à sa personne
. que la tour de Londres. .

Dix années du règne d'Edouard se passèrent dans les agitations que lui causa l'Ecosse, qui ne cessa de protester contre l'usurpateur, dont le despotisme et la cruauté lui firent regretter plus d'une fois ses anciens maîtres. Ce prince n'y trouva qu'un peuple révolté, qui lui vendit chèrement les plus légers avantages, et ne lui laissa prendre dans ce royaume aucune consistance. Le monument qui reste de ses exploits, se voit encore à Westminster; c'est la pierre qui, disent d'anciennes chroniques, avoit servi d'oreiller à Jacob, et qui, enchâssée dans du bois, servoit au couronnement des rois d'Ecosse. Edouard meurt les armes à la main contre les Ecossois; et, voulant que sa haine lui survive, il ordonne à son fils, en mourant, de marcher contre eux, en faisant porter avec lui les ossemens de son père, comme un gage de son succès, jusqu'à ce qu'il ait exterminé ce malheureux peuple.

LE COMTE DE LANCASTRE

Traverse la ville de Pontfract, pour se rendre au lieu de son supplice (en 1322).

VOICI donc encore dans la même nation un triste exemple de la puissance avilie et d'un monarque dégradé par la foiblesse et la pusillanimité de l'homme. L'aigle, quoi qu'en dise Horace, ne produit donc pas toujours des aiglons! Trois acteurs principaux s'emparent ici de la scène. Deux favoris qui se succèdent, balottent le prince, auquel ils impriment tout le désordre de leurs passions. Une reine perfide et atroce, femme infidelle, couvre du bien public son commerce criminel, insulte à la foiblesse de son époux, et consomme sur lui sa vengeance par le plus noir des attentats.

On voit qu'ici notre premier tableau doit être celui de l'insolence de ce gentilhomme gascon, attiré à la cour d'Angleterre, pour y partager la faveur méritée dont y jouissoit son père; mais que l'ivresse de la prospérité mena long-temps d'écarts en écarts, jusqu'à ce qu'elle l'eût fait tomber dans le précipice.

Qu'on se figure un bel homme, d'une riche taille, d'une figure agréable, doué de cette fleur d'esprit, de cet enjouement qui caractérisent sa nation, et surtout de cette souplesse de caractère qui réussit merveilleusement dans les cours, parce qu'elle est le sacrifice adroit de l'amour-propre à la vanité des grands; on aura connu Gaveston, ce courtisan avantageux, qui prit le plus funeste ascendant sur son jeune maître, et qui le premier ourdit la trame de ses malheurs. Il n'en falloit pas tant pour séduire un génie borné tel que le

X.



LE COMTE DE LANCASTER

traverse la Ville de Pontfract.

en 1322.

Dessiné par le Jeune — Tom. II. — *Gravé par David*

jeune Edouard, dont l'ame confiante et le cœur aimant, alloient d'eux-mêmes au-devant des piéges.

Edouard I, qui avoit senti tout le danger d'un pareil favori, l'avoit exilé de la cour; il avoit même, en mourant, fait promettre à son fils de ne le rappeler jamais. Promesse trop tôt oubliée de la part du jeune roi, qui donna au rappel de son favori tout l'éclat d'un triomphe. Les dignités, les biens, les alliances accablèrent à la fois Gaveston, qui ne les supporta qu'en forçant toutes les mesures. Valet rampant devant son maître, il ne fit voir à ses rivaux qu'une supériorité odieuse, un orgueil inconsidéré, un faste insultant.

Tout à la fois conspira contre l'imprudent favori; les princes, les seigneurs et le parlement, le comte de Lancastre à leur tête. Edouard, au milieu de ces orages, tel qu'un vaisseau battu de la tempête et dépourvu de son pilote, n'eut plus rien de libre dans sa marche. Trois fois il exila Gaveston, et trois fois il le rappela, selon l'impression plus ou moins forte de ses terreurs. L'audace du favori sembla s'enhardir à chaque rappel. En butte à tous les grands, il osa même insulter la reine et la brouiller avec son époux. Les barons désespérant de fixer l'inconstance du monarque, n'épargnèrent plus rien pour le pousser à bout. On vit donc un roi fugitif devant ses sujets, errer de châteaux en châteaux, au gré de son favori, et lui sacrifier hautement son repos et son honneur. Forcé de l'abandonner à Scarborough, il le laissa à la merci des seigneurs. En vain Edouard implora leur pitié, pour obtenir d'eux un dernier entretien avec Gaveston; le comte de Varvick fut inflexible. Jugé militairement, le favori paya de sa tête l'abus de la fortune et de la faveur.

Ainsi humilié par ses sujets, qu'il fut trop heureux de ramener en accordant des amnisties, sa foiblesse ne faisant

que changer d'écueils, Edouard ne recouvra point sa gloire avec l'étranger. L'Ecossois mit en fuite ce prince à la journée de *Sterling*, la plus malheureuse que la monarchie eût essuyée depuis sa fondation.

Une ame naturellement foible ne prend point d'énergie dans le malheur. L'Ecossois au contraire puisoit une nouvelle hardiesse dans sa prospérité. Quelques trèves donnèrent à ce peuple le temps de se préparer à de nouveaux exploits. Mais un autre échec attendoit Edouard à Barvick ; une partie de ses soldats, commandés par l'archevêque d'Yorck et par des prêtres en surplis, y furent la victime du comte de Murray ; et cette action fut pour cela même nommée *le combat blanc*.

Edouard pleuroit depuis sept ans la perte de Gaveston. Un nouveau favori, du choix des barons, mais qui trompa leurs espérances, Hugues Spenser, vint prendre sa place et sa faveur. Aussi insinuant, aussi fier, aussi emporté, mais plus habile que Gaveston et plus avide encore, Hugues soumit également le roi à ses enchantemens ; et, sitôt qu'il se crut assez fort, il ne connut plus d'obstacles ni de bornes. Aidé de son père, politique plus rafiné que lui, il osa marcher à l'égal des plus grands seigneurs de la nation et du premier prince du sang, le comte de Lancaster.

La ligue reprit alors plus d'activité que jamais. La sédition même s'empara de Londres, dont les habitans vexés dans la répartition des impôts, blessés dans leurs priviléges, crièrent à l'oppression, et nommèrent dans les deux Spenser les auteurs de leurs maux. Le comte de Lancastre, d'abord protecteur du plus jeune de ces deux favoris, mais irrité ensuite de son audace, parut à la tête de la nouvelle confédération. Le parlement déploya son autorité et bannit les deux Spenser. Cette mortification donnée au monarque

n'eut pas de durée. A la faveur de quelques avantages que ce prince obtint contre la ligue, les deux favoris reparurent. De nouveaux succès les enhardirent. C'étoit singulièrement sur le comte de Lancastre que devoit s'appesantir la vengeance du roi et des deux Spenser; elle ne tarda pas à s'accomplir. Tout habile qu'étoit ce général, il fit des fautes en se laissant envelopper par une armée inférieure, qui sut profiter de son poste. Il fut pris à Borough-Bridge, avec plus de cent chevaliers.

Lancastre étoit coupable, parce que l'abus de la puissance n'autorise jamais un sujet à prendre les armes contre son maître. Un pardon généreux étoit trop au-dessus de l'ame d'Edouard; et la mort du rebelle étoit décernée par la loi. Mais la vengeance du roi et de ses favoris ajouta à cette peine toute l'humiliation qui pouvoit satisfaire leur ressentiment. Une première sentence l'avoit condamné à être écartelé ; sa qualité de premier prince du sang fit commuer la peine. On prononça qu'il perdroit la tête ; mais, dans l'appareil de la mort de Lancastre, Edouard sembla vouloir caresser encore l'ombre de Gaveston.

. On fit monter ce prince sur un cheval sans selle, ni
. bride ; on lui mit un capuchon sur la tête, et dans cet
. équipage on le fit s'avancer dans la ville de Pontfract,
. au milieu des huées de la populace, pour se rendre au
. lieu de son supplice. Il le subit, le visage tourné contre
. l'Ecosse. .

Ce moment fut sans doute une jouissance pour Edouard et les deux Spenser. Mais le monarque, livré dans la suite à d'inutiles remords et abreuvé d'humiliations, ne vengea que trop l'ombre de Lancastre.

ÉDOUARD II

Est dépouillé de la royauté (en 1327).

LA présomption rend imprudent; et les Spenser, qui se crurent aussi infaillibles dans leurs mesures qu'invulnérables dans leur faveur, firent partager au monarque crédule leur indiscrétion et ses dangers. Lancastre avoit des complices; et sa tête abattue en laissoit subsister trois, qui devoient donner au trône de vives secousses, et au roi de mortels déplaisirs. On va les voir entrer dans les complots de la reine, et servir son ressentiment, en excitant de nouveaux troubles. Ces hommes étoient les évêques de Lincoln et d'Héreford, tous deux suspects à Edouard, qui avoit fait entamer leur procès, qu'arrêtoient la prérogative et les réclamations du clergé. Le troisième étoit Roger de Mortimer, deux fois condamné comme rebelle, et deux fois soustrait au supplice, et dont l'intrigue criminelle avec Isabelle souilla la mémoire de cette princesse, et fut la trame principale des malheurs d'Edouard.

Un roi si peu maître des siens, doit au moins éviter toute guerre avec l'étranger. La faute des Spenser fut d'avoir armé Charles-le-Bel contre l'Angleterre, en lui faisant refuser l'hommage de la Guyenne; mais l'imprudence qui les perdit, ainsi que le foible monarque, fut d'avoir aliéné son cœur de la reine Isabelle, et d'avoir comblé à l'égard de cette princesse la mesure des mortifications qu'il étoit en leur pouvoir de lui donner, soit en éloignant ses domestiques affidés, soit par le retranchement indécent de ses finances.

La

XI.



EDOUARD. II.

est dépouillé de la Royauté.

en 1327.

Deßiné par le Jeune Tom. II. *Gravé par David*

La guerre allumée mit Isabelle à portée de poursuivre avec acharnement sa vengeance contre les favoris et contre son foible époux. Edouard, qu'effrayoient les préparatifs du roi de France, y donna les mains en aveugle. Il demanda la paix; des obstacles renaissans, des lenteurs affectées désespèrent le roi d'Angleterre. En proie à son dépit et à son chagrin, on lui présenta une fausse lueur dans la médiation d'Isabelle auprès de son frère; il la saisit imprudemment; et la reine, qui n'attendoit que le succès de ce piége pour donner un libre cours à son ressentiment, passe la mer, conclut avec la France une paix insidieuse, qui devoit être cimentée par l'hommage qu'Edouard iroit rendre en personne à son seigneur suzerain.

Isabelle connoissoit les Spenser, dont tout l'intérêt étoit de retenir Edouard à Londres, comme l'appui de leur faveur et de leurs vexations. C'étoit-là qu'elle les attendoit; mais on va voir qu'un piége qu'ils voulurent éviter les attira dans un autre. Pour retenir le monarque à la cour, ils imaginent de substituer le fils au père. Le jeune Edouard, créé duc de Guyenne, se rend en cette qualité auprès de sa mère. C'étoit l'instrument le plus efficace qu'on pût fournir à la vengeance de cette princesse.

Mais personne n'eut sur elle un ascendant plus connu que Roger de Mortimer. Aussi bel homme que le jeune Spenser, il avoit de plus l'esprit vif et fécond en ressources; il y joignoit une bravoure reconnue. Odieux aux Spenser, deux fois il s'étoit vu au moment de porter sa tête sur l'échafaud. Sauvé par la protection de la reine, il fut tout entier à sa libératrice, auprès de laquelle il se rendit.

Leurs amours et leurs intrigues concentrées jusqu'alors, éclatèrent sitôt qu'ils furent en liberté. Edouard le sut; ses plaintes, qui retentirent à la cour de France, donnèrent un

nouvel éclat au scandale; en vain il redemanda sa femme, qui, après la paix signée, n'avoit plus de motif pour s'arrêter en France. Isabelle avoit levé le masque; ni les remontrances de son mari, ni l'abandon de son frère même ne purent l'abattre. Déclarée ainsi que son fils ennemie de l'état, elle n'en devint que plus entreprenante et plus hardie dans ses ressources. Aidée des conseils du comte de Kent, son beau-frère, livrée au génie de Mortimer et à l'esprit de faction que respiroit toute sa suite, elle s'évade de Paris et d'une cour où elle se croit trahie, va négocier dans le Hainault le mariage de son fils avec Philippine, fille du souverain de ce comté. Sa beauté, ses malheurs attendrissent Jean de Hainault, frère du comte, une de ces ames ardentes toujours prêtes à s'enflammer pour l'honneur et la vengeance des belles. Trois mille hommes, dont trois cents gentilshommes, s'embarquent aussitôt à l'ordre d'Isabelle, et cette troupe exaltée à la fois par la valeur chevaleresque, et par l'emportement d'une vengeance forcenée, va décider du sort de l'infortuné Edouard et de ses favoris.

Rien n'arrêta la marche d'Isabelle. Maîtresse de Bristol, elle y fait pendre le vieux Spenser, première victime que demandoit le parti. Londres lui ouvre ses portes; l'évêque d'Excester, dont le zèle indiscret avoit révélé et empoisonné peut-être l'intrigue de Mortimer, y perd la tête; Glocester suit l'exemple de Londres; et c'est de-là qu'après une feinte invitation au monarque de venir prendre le timon de l'état, elle lui fait demander le grand sceau, qu'Edouard ne se sent plus la force de refuser.

Une seconde victime devoit préluder à la perte entière du monarque, qui venoit de tomber au pouvoir de la reine, dans le château de Lautressan, avec le jeune Spenser et plusieurs autres seigneurs. C'étoit surtout Spenser que vouloit immo-

ler Mortimer à son ressentiment; mais on ne sembla réunir toutes les formes dans sa procédure, que pour cumuler sur lui tous les genres de supplices. Mutilé dans les parties comme coupable dans l'opinion publique de crimes contre nature, il eut, comme traître à la patrie, le cœur et les entrailles arrachés, la tête coupée, et les morceaux de son cadavre écartelé furent envoyés aux extrémités de l'Angleterre.

Quel état que celui d'Edouard, à la vue de tant de crimes compliqués, qui outrageoient et les lois et la nature! Le moment qu'il devoit prévoir arriva. Conséquente dans son affreuse politique, Isabelle pensa qu'elle ne pouvoit plus laisser le sceptre dans une main qui tôt ou tard vengeroit ses forfaits. Le parlement s'assemble à Westminster: la méchanceté s'épuise en recherches, pour trouver des crimes au monarque, qui n'en avoit d'autres que sa foiblesse et son indolence. Un arrêt solemnel le dépose de la royauté. A l'instant l'hypocrite princesse verse un torrent de larmes, le jeune Edouard est ému, et déclare qu'il ne veut recevoir la couronne que de son père.

Isabelle, qui par cet artifice vouloit se concilier la nation, député à Kennilvorth, prison du malheureux roi, trois évêques, deux comtes, des abbés et plusieurs autres seigneurs, pour lui annoncer le vœu des grands et du peuple. L'ame flétrie du monarque ne pouvoit retrouver dans ce moment de crise une grandeur et une fermeté qu'elle n'avoit jamais eues, ses yeux se mouillent de larmes, et son corps aussi affoibli que son esprit succombe sous le poids de cette disgrace inouie. Edouard ne revient de sa foiblesse que pour obéir à la terreur et se soumettre à l'attentat qui le dépose. Aussitôt le sénéchal de sa maison casse devant lui sa baguette, ainsi qu'il se pratique aux ob-

sèques des rois; et le peuple, dans sa joie frénétique, couronne le fils d'un père proscrit.

Sans doute, cette fureur devoit s'amortir; mais il falloit que par un autre attentat Edouard épuisât sur lui toute la rage des factieux. Un trait, que notre pinceau ne décrit qu'en frémissant, consomme par un affreux parricide la vengeance des rebelles. Deux ames de boue, deux scélérats, Montravers et Gournay, l'un et l'autre aux ordres de Mortimer, qui gardoient l'infortuné prince au château de Berkley, osent lever sur lui une main sacrilége, le pressent sur un lit entre deux planches; et pour ne laisser aucune trace de leur barbarie, lui introduisent à travers une corne un fer rouge dans les entrailles, et assouvissent ainsi leur fureur. On imputeroit à tort à une nation brave, quoique fière et indépendante, ce crime, qui n'eut que peu de complices; mais prévoit-on toutes les suites horribles d'une révolte, et toutes les catastrophes d'une passion?

LA COMTESSE DE MONTFORT

Montre aux Bretons son fils, âgé de trois ans (en 1342).

QUELLE impression dut faire sur les Anglois un prince que la nature sembloit avoir formé pour régner, dont la taille majestueuse, l'air imposant, le regard vif et pénétrant, le ton affable, l'éloquence forte et naturelle commandoient le respect et l'amour; roi sans favoris, tirant ses ressources de lui-même, et imprimant son caractère à toutes ses actions; guerrier assez heureux pour mortifier, quoique sans fruit, humilier même une puissance rivale; sage administrateur, qui ne cessoit de maintenir le calme et la paix

XII.



JEANNE DE FLANDRES

anime a la vangeance les Habitans de Rennes.

en 1342.

Deſsiné par le Jeune *Gravé par David*

dans son île, tandis qu'au loin il assembloit des orages, il excitoit des tempêtes; législateur, politique habile, qui dans une monarchie informe et composée d'élémens incompatibles, sut bannir l'esprit de troubles et de factions, et régner paisiblement sur un peuple soumis.

Tels se développèrent avec l'âge l'homme et le grand monarque dans Edouard. Placé sur le trône avant la fin de son troisième lustre, il sut respecter les malheurs de son père et se respecter assez lui-même, pour ne vouloir tenir sa couronne, ni de la main des factieux, ni de sa mère; mais de celui-là seul que les titres de père et de roi lui rendoient sacré.

Nos lecteurs attendent avec impatience qu'une prompte catastrophe venge avec éclat sur Mortimer et sur Isabelle les droits de la nature et de l'autorité, outragés sur la fin du dernier règne. Mais déja d'écueils en écueils Mortimer s'approche du précipice. Artisan, ainsi qu'Isabelle, d'une paix honteuse, qui dépouilloit le jeune roi de toutes ses prétentions sur l'Ecosse, et renversoit l'édifice de grandeur qu'Edouard Ier. avoit élevé par cette conquête, Mortimer mécontenta le peuple, qui bientôt se rangea du parti des grands. Ce n'étoit qu'avec horreur que la nation voyoit la régence et le pouvoir despotique de la reine et de son amant.

Jusqu'alors docile et sans volonté, Edouard avoit sacrifié son oncle à la reine et à Mortimer. Cette cruauté dessilla ses yeux, il sentit enfin sa force. Heureusement entouré de gens de bien, qui n'attendoient que ce moment pour déposer dans le sein du jeune monarque de terribles secrets, que son ame pure n'avoit pu même soupçonner, il ne vit plus dans sa mère et dans Mortimer que les fléaux de la nation, les bourreaux de son père et l'opprobre du pouvoir. Il eut l'habileté de s'en rendre maître; en un

moment, pour ainsi dire, tous les protégés de la reine furent écrasés, son parlement fut dissous, un autre le remplaça ; et la première fonction de ce nouveau tribunal fut de faire une justice éclatante de l'indigne favori. Mortimer, pendu à un gibet dans le voisinage de Londres, dut effrayer la reine sur son propre sort, à la vue de celui de son amant. Mais dans cette femme coupable, le jeune roi sut respecter sa mère, en enchaînant cependant pour toujours son pouvoir et sa liberté.

Edouard, dont le parlement avoit avancé la majorité, ouvre une brillante carrière, dont il ne devra la gloire qu'à lui-même. Aux fautes du règne précédent, qu'il s'empresse de réparer, se joint le plus vif ressentiment contre la France. Il en avoit demandé la régence à la mort de Charles-le-Bel, il en avoit réclamé la couronne lorsqu'il avoit vu que la reine Jeanne étoit accouchée d'une fille ; et les François, fidèles à la loi salique, avoient rejeté ses prétentions. L'ambition aveugle du roi d'Angleterre ne lui permit pas de voir, que n'étant neveu du dernier roi de France que par sa mère, elle ne pouvoit lui avoir transmis un droit qui jamais n'avoit pu reposer sur sa tête. Il jura dès ce moment la perte de Philippe de Valois, et la ruine de la France ; il tint parole, et l'on verra jusqu'à quel point il poussa cette injuste vengeance. Un prince fugitif vint à propos seconder ses projets.

Robert, comte de Beaumont, plus connu sous le nom de Robert d'Artois, proscrit de la France, où il s'étoit déshonoré par de fausses lettres et des titres fabriqués, renonce à la clémence du roi pour se jeter dans les bras du plus mortel ennemi de Philippe. Edouard méditoit de trop grandes entreprises pour ne pas s'étayer de toutes les forces qui pouvoient accabler la France : il a pour lui l'empereur Louis de Bavière, de puissans princes d'Allemagne ; il a dans son parti, par le

moyen de Robert d'Artois, le fameux Artevelle, génie audacieux et tranchant avec la noblesse, souple et populaire avec ses citoyens; Artevelle, brasseur de bière, qui, par le tribunat qu'il se créa à lui même, parvint à faire la loi à son maître, à le chasser de son poste; et, tel que le préteur de Rome, le trop *heureux Sylla*, vint à bout de faire trembler toute la Flandre, par les ressources de son éloquence, par l'audace de ses injustices et le despotisme de ses proscriptions. C'est entre ces deux tisons fumans qu'Edouard couve sa vengeance. Il abat la fierté de l'empereur, en le prenant à sa solde; il se concilie tous les princes. Confiant dans sa fortune et son génie, par-tout il cherche le roi de France. Cambray voit se déployer l'armée nombreuse des Anglois, trois provinces de la France sont ensuite ravagées; la flotte françoise est défaite au combat de l'Ecluse. Quelques échecs forcent Edouard de recourir à la négociation; mais ces trèves n'amèneront point la paix et ne serviront qu'à préparer sérieusement la guerre.

Les troubles de la Bretagne arracheront Edouard aux charmes de la comtesse de Salisbury, nouvelle étincelle pour rallumer la guerre entre l'Angleterre et la France.

Si la politique des princes étoit toujours conséquente, on auroit lieu d'être étonné de voir Edouard se ranger, en épousant la cause de Montfort, du parti de la loi salique, à l'égard du trône de la Bretagne auquel cette loi est étrangère, tandis qu'il l'attaquoit en France où cette loi étoit devenue un principe sacré de la monarchie. Nantes fut l'écueil de la fortune de Montfort, à qui n'avoient pu résister les plus fortes places de la Bretagne; il y tomba dans les mains de Charles de Blois, et bientôt il se vit dans la tour du Louvre, à la discrétion du roi de France.

Mais la cause de Montfort, désespérée en apparence, re-

prend le plus grand éclat entre les mains d'une héroïne, l'honneur de son sexe par la hardiesse de sa bravoure, par l'activité de ses ressources et l'intrépidité de sa résolution. . Jeanne de Flandre, épouse de l'infortuné Mont-
. fort, concentrée jusqu'à ce moment dans des occupa-
. tions domestiques, élève son courage à la hauteur de
. ses destinées. Son génie reçoit de la position de son époux
. une énergie puissante. Elle se montre au milieu des ha-
. bitans de Rennes, tenant son fils dans ses bras. *Le brave*
. *Montfort*, leur dit-elle, *languit dans les fers; mais sa*
. *douleur, mais sa bonté, mais sa valeur héroïque... Ah!*
. *croyez, généreux Bretons, que le germe de ces grandes*
. *qualités est dans ce malheureux rejeton de vos princes,*
. *que je vous présente; et que dans mes bras il accuse la*
. *lenteur du temps. Il sera digne de vous. C'est assez*
. *vous dire.* L'émotion se communique à l'instant de
. proche en proche, l'acclamation est générale, le sen-
. timent n'a qu'un cri. Tous veulent vivre et mourir pour
. la défense du brave Montfort, pour l'honneur de la
. princesse et de son fils. .

L'histoire citeroit encore cette femme comme unique dans son héroïsme, si, quatre siècles après, elle n'avoit pas eu à partager sa gloire avec l'impératrice Marie-Thérèse.

XIII.



EDOUARD. III ACCORDE LA VIE

à Eustache de S.t Pierre, maire de Calais.

en 1347.

Dessiné par le Jeune Tom. II. *Gravé par David*

EUSTACHE DE SAINT-PIERRE

Et cinq habitans de Calais se présentent à Edouard, pieds nus et la corde au cou, pour être conduits au supplice (en 1347).

Nous avons admiré le courage de l'intrépide comtesse de Montfort. Elle étoit digne d'Edouard, qui se montra dans toute la Bretagne l'émule de sa bravoure, et soutint puissamment sa querelle. Mais, au sortir des guerres de cette province, se forme une chaîne de catastrophes où l'histoire d'Angleterre ne présente que des scènes d'éclat.

Un roi insatiable de gloire, emporté par une ambition effrénée, dévoue à son ressentiment les plus riches provinces de la France et des milliers d'hommes. Un prince traître à sa patrie perd son honneur dans Vannes, et vient mourir de dépit et de ses blessures à Hennebon. Un autre traître le remplace aussitôt dans l'armée d'Angleterre; il y porte avec lui la victoire. Geoffroy de Harcourt cherchera et trouvera sa célébrité dans l'opprobre de sa patrie, et souillera ses lauriers du sang de ses concitoyens. Un jeune prince, prodige de bravoure, *le prince noir*, étonnera les plus grands capitaines, jetera au loin un éclat qui offusquera même la gloire de son père, frappera sur la France un coup mortel, et le roi d'Angleterre pourra s'enivrer à longs traits de sa fortune, en voyant à sa table deux rois prisonniers.

Quand le Vésuve semble méditer les scènes effrayantes qu'il va donner sous le ciel de l'Italie, un long mugissement les prépare, et de fréquentes convulsions dans cette partie du globe, avertissent la province de ses malheurs. Tels s'annon-

cèrent les exploits terribles d'Edouard, d'abord par les pillages qu'en son nom exerça Darby dans la Guyenne, et bientôt par la vengeance du monarque lui-même, qui ne connut plus de repos après sa première explosion. Elle se fit en Normandie, où Saint-Lo, Valogne, Caen et plusieurs autres villes furent livrées aux flammes et au carnage. Philippe avoit provoqué le ressentiment d'Edouard, en faisant massacrer Olivier de Clisson et dix à douze seigneurs bretons, dont il suspectoit la fidélité.

Qu'on joigne à cet aliment de la colère du monarque anglois le souvenir de l'affront qu'il croyoit avoir reçu en se voyant enlever la couronne de France, la haine de Geoffroy de Harcourt contre son ancien maître, le génie de ce héros fécond en ressources, pour punir sa patrie des brigues ou de l'injustice de la cour, enfin l'invention de ces machines foudroyantes, dont ce siècle connut les premiers essais, et dont l'Anglois employa alors plus habilement que nous les ressources; rien n'étonnera dans l'impétuosité d'Edouard, ni dans les désastres de la France, qui, dans Philippe *le Fortuné*, prince juste, pieux et magnanime, ne trouva ni le bonheur ni le génie qui pussent balancer les destins d'Edouard.

Le monarque s'avançoit vers Paris, d'où le citoyen tremblant pouvoit appercevoir tous les villages embrasés qui marquoient la route du vainqueur. Mais c'étoit dans les plaines de Crecy que la fortune devoit faire éprouver aux François toute sa perfidie. Philippe y concourut par son imprudence. Tacite disoit que l'adversité ôte le jugement, et, quand tout manque au malheureux, celui-ci double son infortune, en se manquant à lui-même. Quatre hommes en valent à peine un seul. Et c'est ainsi qu'une armée de cent vingt mille guerriers, harassée par une longue marche, dépourvue de son canon,

rangée tumultuairement par l'impétuosité françoise et l'impatience de Philippe, courut à sa perte, et devint la proie d'une armée de trente mille hommes, commandés par un chef prudent et expérimenté; et par un jeune prince déja assez maître de lui-même, pour ne montrer qu'une valeur mesurée, assez modeste pour ne recevoir qu'à genoux, au sortir de la bataille, les félicitations de son père.

Edouard vainqueur, mais toujours prudent, n'aspire plus qu'à se saisir de la clef de la France; et sur le champ il marche vers Calais, tandis qu'à Durham, Philippine sa femme met en fuite le roi d'Ecosse, et qu'en Bretagne son nom et ses soldats arrêtent et enchaînent Charles de Blois. Il atteint, comme la foudre, aux endroits les plus opposés.

Calais, un an entier aux prises avec la fortune d'Edouard, battu par une autre ville élevée en face de ses remparts, et qui ne cesse de vomir sur l'ancienne des torrens de feu, voit échouer dans ses murs toutes les ressources du courage. D'invincibles guerriers, désarmés par la disette et par une horrible contagion, n'ont que la mort pour asile de l'honneur. Et c'est un prince, qui se dit *roi de France*, que l'on voit s'annoncer par ces scènes d'horreur à la nation la plus humaine ! c'est un conquérant, par-tout ailleurs juste et réfléchi, qui prétend régner dans un désert sur des monceaux de cadavres et de cendres !

Mais le tableau le plus révoltant sans doute est celui de cette tranquille férocité, de cette clémence feinte, qui ne pardonne à la ville de Calais qu'en appelant sous le glaive du bourreau six de ses plus respectables citoyens. Moment à jamais glorieux pour l'honneur françois, que celui qui doit sauver la patrie, par le dévouement volontaire de ces victimes !

L'arrêt est prononcé. Un vieillard vénérable, Eustache de Saint-Pierre, s'avance vers Edouard avec cinq de ses

concitoyens, tous pieds nus et la corde au cou. Les cris perçans, les sanglots des familles éplorées déchirent en vain les cœurs, celui d'Edouard se roiduit à ce spectacle. Un morne silence, un frémissement involontaire s'emparent des témoins de cette scène effrayante. Un regard foudroyant du monarque a d'abord fermé toutes les bouches.... Mauny, le généreux Mauny, ose-t-il élever la voix en faveur de ces braves citoyens : *Non*, lui répond le furieux Edouard, *il n'en sera rien*, *qu'on appelle le coupe-tête.* Il n'est plus qu'un chemin pour aller au cœur d'Edouard; et c'est sa digne épouse qui le tente. Philippine, aux genoux de son mari, Philippine enceinte amollira ce cœur de bronze. *Gentil Sire*, lui crie-t-elle, *j'ai repassé la mer, où ne vis oncques un tel orage. Par la vierge Marie, par le fruit que je porte, par amour pour moi, faites merci à ces six braves hommes.* Aussitôt le bandeau tombe des yeux d'Edouard; son ame un instant irrésolue, s'ouvre enfin à la pitié, les victimes entendent leur arrêt de grâce. L'éloquence d'une femme et la tendresse d'une épouse, ont rendu Édouard à l'humanité et à l'honneur.

Pourquoi faut-il que la gloire de Philippine s'obscurcisse par la demande qu'elle fit, peu de jours après, des maisons confisquées sur un de ces généreux citoyens? Pourquoi le nom même d'Eustache eut-il à souffrir une éclipse, en acceptant dans la suite les bienfaits d'Edouard? Oublions ce trait étranger au noble enthousiasme de son héroïsme; et disons avec la même véracité historique, que la fidélité inviolable de ses héritiers, constamment persécutés par Edouard, rétablit toute la gloire de leur nom.

XIV.



JEAN ROI DE FRANCE.

ſervi à table par le Prince de Galles.

en 1357.

Deſsiné par le Jeune *Gravé par David*

JEAN

Prisonnier à Londres, servi à table par le prince de Galles (en 1357).

LE prince de Galles avoit *gagné ses éperons*, ainsi que l'avoit annoncé son père, à la fameuse bataille de Crecy. D'autres exploits et de plus grands honneurs devoient l'illustrer et le mettre au rang des plus heureux capitaines de son siècle. La fortune fit plus pour lui que le génie, et sa bravoure le servit moins que l'imprudence de son rival. Ce rival fut le roi Jean : Philippe de Valois n'étoit plus, la France le jugea sur ses malheurs ; et son peuple, surchargé d'impositions, le vit disparoître comme un fléau. Il fallut les désastres du règne suivant pour lui rendre en partie sa gloire.

Après tant de convulsions violentes, les deux royaumes avoient besoin de repos. Jean le mit à profit pour se montrer en état de tenir tête à un adversaire redoutable. Edouard s'en servit pour s'affranchir de toutes les alarmes que pouvoit lui donner l'Ecosse ; il ne fut tranquille que lorsqu'il eut fait disparoître dans Baillol cette ombre de roi qui laissoit encore une sorte de consistance à ce royaume. Maître de l'Ecossois qu'il relégua dans une prison, de la couronne dont il s'empara, des peuples qu'il contint par la terreur, Edouard fut tout entier à ses projets sur la France ; il avoit juré de la conquérir, comme un patrimoine dont il se croyoit toujours frustré ; et la rapidité de ses succès étoit bien de nature à l'aveugler sur la justice de sa cause. Cependant il respecta assez l'opinion qui pouvoit s'élever contre cette guerre ruineuse, étrangère en tout à son peuple, pour leurrer au moins ses sujets par des négociations arti-

licieuses. Mais, toujours hors de mesure dans ses préten-tions et ses demandes, il ne laissa au roi de France d'autre ressource que de reprendre les armes.

En étudiant la conduite d'Edouard, on est révolté de voir se ternir sa gloire par cette politique odieuse, qui presque toujours associa des traîtres à ses exploits. On a vu Robert d'Artois à sa suite. Geoffroy de Harcourt devient après lui son bras droit; Charles-le-Mauvais, roi de Navarre, accusé de trahison, trouve un protecteur dans le roi d'Angleterre, qui s'appuie de la haine du prince de Navarre contre la France. Plus d'une fois on aura pu se demander, dans le cours de ce règne, qu'est-ce qu'une politique, qui le plus souvent n'opère qu'en abjurant la bonne foi?

Tout est en feu dans le midi de la France. Le prince de Galles s'y montre presque toujours en conquérant, le Languedoc est ravagé; et tout, jusqu'au Berry, auroit plié sous la fortune du jeune Edouard, si la marche du roi Jean, qui conduisoit une armée de soixante mille hommes, n'eût mis ce prince sur la défensive. Mais, quelque puissant que paroisse un grand nombre de soldats, sa force est toujours dans la tête qui meut ce vaste corps. Jean croyoit mener une armée florissante à la victoire. Intrépide dans son courage, ardent dans sa résolution, emporté dans sa haine, il crut avoir donné un frein au prince de Galles et le tenir en sa puissance. Le prince en effet se trouva dans une crise violente; mais l'aveugle présomption du roi Jean fit plus pour le sauver que n'eût fait une armée nombreuse.

Sans avoir combattu, ce monarque crut pouvoir trancher en vainqueur. En vain le prince de Galles demande la paix, en vain il offre de réparer tous les dommages causés par son invasion, en vain deux légats s'entremettent pour désarmer le roi; Jean inflexible exige que le prince de Galles et son

armée se rendent à discrétion. L'ivresse de sa prospérité lui dérobe le danger de réduire au désespoir un jeune prince plein d'honneur, de prudence et de courage. Jean peut mettre sa gloire à couvert par un accommodement honorable. Il peut même, sans trop changer sa manœuvre, envelopper et affamer l'Anglois. L'imprudent monarque hasarde dans la plaine de Maupertuis, près de Poitiers, une bataille. Sa cavalerie, à qui il fait mettre pied à terre, est enfoncée par le prince de Galles et mise en déroute, trois de ses enfans l'abandonnent, l'exemple de cette retraite entraîne les lâches et le gros de l'armée à la débandade; et combattant avec l'ardeur la plus inutile comme la plus opiniâtre, Jean et son quatrième fils tombent au pouvoir de l'Anglois. Nouvel éclat sans doute pour la gloire du prince de Galles; mais la modestie plus touchante encore du vainqueur permet à peine d'admirer ici sa bravoure.

Après l'hiver passé en Guyenne, le prince victorieux fait entrer son prisonnier dans Londres, monté sur un cheval blanc superbement enharnaché. Le vainqueur marche respectueusement à ses côtés, sur une petite haquenée noire, et semble solliciter tous les hommages pour son auguste captif.

. Un nouveau trait couronne la modération du prince . de Galles. Il fait servir dans sa tente un festin somptueux. Tous les princes et seigneurs françois y sont invités . et placés à différentes tables; celle du roi Jean est pour . lui seul : en vain il sollicite le jeune Edouard de prendre . place auprès de lui. *A Dieu ne plaise*, répond le prince . de Galles, *que je m'asseye auprès d'un si grand et si . vaillant roi;* et se tenant debout, il ne veut être que . le premier des officiers qui le servent. .

Quel dommage pour l'Angleterre, qu'avec tant de titres

à l'amour et à la vénération des peuples, ce jeune prince n'ait pas assez vécu pour soutenir la gloire de ce beau règne, qui se ternit après sa mort; et qui, par la révolution qu'opéra en Europe le génie de Charles-le-Sage, ne donna jusqu'à la fin d'Edouard III que des signes de décadence. Il mourut en 1377.

LE COLLECTEUR WAT-TYLER

Est abattu aux pieds de Richard par le maire de Londres (en 1381).

PLAÇONS-NOUS un instant au commencement du XVIIIe. siècle. Un de nos plus grands rois y voit la fortune déserter ses drapeaux, après quarante années de prospérités, et, par une suite de son infidélité, ne lui montrer la paix qu'au prix des plus humilians sacrifices. Père d'une nombreuse famille, il apperçoit la mort qui investit sa maison, et semble vouloir marquer tous les degrés de son trône par autant de victimes. C'est le tableau de la dernière partie du règne d'Edouard III. Même éclat à l'entrée et au midi de sa carrière, même dégradation de grandeur à son déclin, mêmes désastres au sein de sa famille. Ainsi la fortune semble vouloir quelquefois consoler, par ces vicissitudes, la portion des humains qu'elle oublie dans ses faveurs.

Le règne de Richard II parut destiné à faire sentir encore plus vivement aux peuples la perte du prince de Galles. Deux factions puissantes commençoient à jeter en Angleterre les premières étincelles qui devoient embraser la nation : *la Rose-Blanche* et *la Rose-Rouge* : les deux maisons de Clarence

XV.



WAT-TYLER

est tué par Walworth.

en 1381.

Deßiné par le Jeune | *Gravé par David*

Tom. II.



et de Lancastre : et quel génie n'eût-il pas fallu pour gouverner dans ces temps difficiles ! Edouard n'avoit pensé qu'à faire entrer dans sa famille les grands biens de ces deux maisons puissantes ; et sa politique fournit ainsi, sans le prévoir, des armes à la cupidité et à l'ambition de ses enfans pour détruire notre ouvrage, en chassant du trône le malheureux Richard.

Quelle nation que ce peuple farouche, qui, tel qu'étoit l'Anglois de ces siècles, sembloit ne recevoir de mouvement que par des secousses, et ne vouloir dans ses princes que de grandes vertus ou que de grands vices ! Sans talens, sans qualités, sans vertus, triste jouet des favoris, des maîtresses et des ministres, avec un caractère bizarre et indolent, avec des actions déplacées presque en tout genre, Richard, méprisé de ses oncles, se vit bientôt isolé de tout crédit et de toute autorité sur son trône. Aussi les passions qui l'entouroient, se trouvant sans frein, se déchaînèrent pour maîtriser à la fois le monarque et les événemens.

Les premiers orages s'élevèrent dans sa minorité ; mais il les calma. Sans être grand guerrier, il eut par ses capitaines quelques avantages contre l'Ecosse et la France. . Mais il eut presque seul la gloire d'un beau moment, dans une sédition violente qui, des campagnes, vint embraser la capitale. De nouveaux besoins avoient produit une surcharge d'impôts qu'on eût pardonnés à la réputation d'Edouard ; mais dont on fit un crime au jeune roi. Un collecteur insolent, qui insulta la fille d'un couvreur, pour s'assurer de son âge, avoit mis Londres en combustion dans un instant. Cent mille hommes s'y trouvèrent sous les armes : les palais, les hôtels furent livrés aux flammes. La faction fougueuse qui les brûla fit couper la tête à l'archevêque de Cantorbéry et au grand-trésorier. Un chapelain animoit

sans cesse ce peuple frénétique, en lui prêchant l'enthousiasme de l'égalité des conditions sur ce texte :

Alors qu'Adam bêchoit
Et qu'Eve filoit,
Où la noblesse étoit ?

Enhardi par le succès de cette férocité, Wat-Tyler, le chef de la troupe, vint demander au roi raison de sa conduite, le sabre levé sur sa tête. Le scélérat fut aussitôt puni par le maire de Londres, qui l'étendit mort sur la place. Richard saisit avec intrépidité ce moment, qui pouvoit lui être funeste, harangua le peuple avec bonté, le soumit et le désarma sans effusion de sang. Ce fut le dernier trait de lumière que jeta son génie, et le dernier élan de son ame. Une faction bien plus importante en dévoila toute la foiblesse.

Les trois oncles du roi, trois hommes d'un grand caractère, d'une bravoure reconnue et d'un génie fécond en ressources, quoique divisés d'intérêts, unirent leurs forces pour perdre Richard et mettre le royaume en combustion : tels qu'on voit le feu, l'air et l'eau se rallier dans un orage, pour la désolation de la terre. Avec la première jeunesse de Richard, s'étoient évanouies toutes les espérances qu'on avoit pu concevoir de son courage et de son sang froid. Un mignon, vraie peste pour une jeune cour, Robert de Vère, dégradoit par ses bassesses le caractère du monarque. D'autres favoris amollissoient son ame, et s'emparant de son esprit, l'entraînoient loin des soins de son état. Cependant les catastrophes se multiplioient sous ses yeux, la sédition fermentoit dans les provinces, le schisme détournoit à une croisade stérile une portion des forces de l'Angleterre, nécessaire à ses besoins ; et le roi de France, qui ne s'oublioit point, épioit les momens de retirer de l'Anglois les villes maritimes que

lui avoit enlevées le dernier règne. Mais le fort de l'orage se forma par les demandes inconsidérées des favoris, par le mécontentement des oncles et le soulèvement de la noblesse.

A ce moment, la défiance commença à s'emparer de Richard. Devenu veuf, il crut devoir chercher un appui dans la cour de France ; et le trouva dans son alliance avec Isabelle, fille de Charles VI, et dans une trève de vingt-huit ans, qu'il conclut avec ce prince. Ce traité fut le fruit d'une entrevue, où, dans les inquiétudes d'une défiance réciproque, ces deux rois déployèrent une pompe imposante.

Richard partit de Calais, et Charles, de Saint-Omer, à la même heure. Après que le cérémonial eut été réglé par les oncles, les rois s'avancèrent dans une plaine, entre Ardres et Guines. Quatre cents gentilshommes françois et autant de l'Angleterre, n'ayant pour arme que leur épée, formèrent une double haie autour de cet espace, dont l'accès étoit interdit sous peine de mort. Charles se montra accompagné des ducs de Lancastre et de Glocester ; Richard parut de son côté avec les ducs de Bourgogne et de Berry, et vint, ainsi que Charles, jusqu'au pilier planté au milieu de l'espace. Au moment de la réunion, les chevaliers des deux nations tombèrent à genoux ; les deux rois se donnèrent la main et s'embrassèrent. Un grand festin, dont Charles régala Richard dans sa tente, signala cet événement. La jeune princesse fut présentée et reçue le lendemain. La trève signée, Richard quitta ce beau ciel, où tout sembloit ne respirer qu'une joie pure, pour entendre bientôt gronder les orages, sous le ciel nébuleux de l'Angleterre.

RICHARD

Est assassiné par Exton et huit scélérats (en 1400).

Déja le duc de Glocester étoit devenu l'ame de la conjuration. Par-tout il dénonçoit Richard à la nation, comme infecté de tous les vices, sans aucune qualité qui pût en couvrir la honte; et, selon lui, le parlement n'attendoit qu'un signal pour tout oser. Il ne se trompoit point, et déja l'Anglois avoit pris ce ton farouche et menaçant, qui si souvent montra depuis à son maître une autorité plus que rivale. Glocester découvert et aussitôt arrêté, le roi le fit étrangler secrètement avec une serviette; supplice clandestin, indigne de la majesté royale; mais tel que le décerne un prince foible, qui ne sait ni punir ni pardonner à propos. On devoit s'attendre que cette punition lâche et ténébreuse, exercée contre l'oncle du roi, trouveroit sa vengeance dans la maison de Richard : un événement imprévu ne fit que la suspendre.

Deux personnages attirèrent l'attention de la cour et du peuple : les ducs d'Héreford et de Norfolk. Le premier, fils du duc de Lancastre, connu également sous le nom de Derby, prince habile dans la guerre et la politique, téméraire quelquefois dans sa bravoure, mesuré dans la conduite de ses intrigues, affable et populaire, chéri éperduement de la nation, est le même que nous verrons, sous le nom de Henri IV, s'asseoir de sang froid sur le trône de son oncle, après l'en avoir ignominieusement repoussé. Norfolk, traître envers le duc de Glocester, qui l'avoit servi et animé dans sa révolte, rebelle tour à tour et délateur de ses complices,

XVI.



RICHARD II. ASSASSINÉ.

par Exton.

en 1400.

Deßiné par le Jeune — *Gravé par David*

Norfolk accusé par Henri de propos et de projets outrageans contre la majesté royale, mais qu'Héreford ne pouvoit prouver qu'en trahissant la confiance, lui donne un démenti. Ce démenti est suivi d'un cartel donné en présence du roi, qui le permit d'abord; mais rappelé par l'archevêque d'York et d'autres seigneurs aux suites que pouvoit avoir dans la nation un pareil combat, en perpétuant la vengeance dans deux maisons illustres, il arrêta d'un signe et d'un mot les deux guerriers et leur ordonna de sortir du royaume.

Henri d'Héreford se retire en France; il y demande à signaler sa valeur dans l'armement que le maréchal de Boucicault préparoit contre le Turc; mais la mort du duc de Lancaster, son père, fait naître un nouvel ordre d'événemens, où les fautes et les malheurs de Richard se succèdent avec rapidité, où l'indépendance se joue de la majesté royale, où le roi devient, pour la seconde fois depuis la conquête, le justiciable de son peuple. Idole de l'Anglois, le nouveau duc de Lancastre avoit emporté dans son exil les regrets et les vœux de la nation. Il demande au roi les biens de son père, que lui avoit assurés ce monarque; et c'est dans ce pas si délicat que Richard fit une marche qui acheva de le perdre. Devenu injuste par foiblesse, il croit devoir dépouiller celui dont il craint la puissance. Il falloit gagner Lancastre; le roi et son conseil ne cherchèrent qu'à l'irriter, en le présentant à la cour de France comme un traître, et en s'opposant à son mariage avec la fille du duc de Berry.

Qui croiroit que l'aveugle Richard, qui venoit d'abuser de l'absence de Henri, pour l'outrager et le dépouiller, ne sentit point tout ce qu'il avoit à craindre en quittant lui-même son royaume, et passant en Irlande pour venger la mort du comte de la Marche, héritier présomptif de la couronne, tué par les Irlandois? Mais il n'écouta qu'une valeur indiscrète. Peut-

être aussi le dégoût de Londres hâta-t-il son voyage d'Irlande. De nouveaux succès chez ces insulaires, où dans une précédente campagne il avoit soumis quatre princes, prolongèrent sa sécurité ; mais elle dura peu.

Au temps de l'assassinat du duc de Glocester, d'Arundel, son complice, avoit perdu la tête sur un échafaud ; le traître méritoit la mort. Mais si l'équité devoit épargner le frère, archevêque de Cantorbéry, au moins la prudence devoit-elle le surveiller, ce que ne fit point Richard. Echauffé par le ressentiment, ce coupable prélat ne pensa qu'à venger sur le roi lui-même le sang de son frère. Par la mort du comte de la Marche, Lancastre étoit devenu le plus proche héritier du trône. Prince ambitieux, il est vrai, mais trop prudent pour ne pas concerter ses démarches ; sujet mécontent, mais encore assez fidèle pour respecter jusqu'au nom d'un maître dans un roi foible et abusé, Lancastre reçut à Bicêtre, maison de campagne du duc de Berry, l'ambassade du fougueux Arundel.

Tout ce que le bien public a de plus spécieux, tout ce que l'éclat d'une couronne facile à conquérir a de plus séduisant, arma l'éloquence de l'archevêque, dont le génie séditieux et insinuant versa goutte à goutte, dans un cœur trop facile à corrompre, le poison de la révolte. Lancastre devint rebelle en peu de jours ; il fut vainqueur, et tous les degrés du trône s'abaissèrent sous ses premiers pas. Ce fut-là que la voix du peuple, qui cette fois ne fut point celle du ciel, lui marqua sa place.

L'ame de Richard, éveillée par ce violent orage, pouvoit encore sortir de sa léthargie. Pour le tromper et l'endormir sur le danger, le prince rebelle préfère la dissimulation à la force, et ne porte à son roi que des paroles de paix. Mais, au moment où ce prince semble vouloir le protéger contre son peuple, Richard est déja dans le château de Flint, prisonnier

de Lancastre. L'excès de son malheur achève de lui ôter le jugement. Son cœur s'avilit dans l'abandon qu'il fait de ses amis et de ses serviteurs. Le lévrier de Richard sembla vouloir les venger de cette ingratitude. *Math* (car l'histoire a conservé le nom de ce chien) *Math*, jusqu'alors fidèle au roi, quitte son maître pour ne plus caresser que le duc de Lancastre. Richard sentit vivement la leçon ; mais sans reprendre d'énergie.

Un appareil de justice a consommé la perte de Richard, par la proclamation du duc de Lancastre , sous le nom de Henri IV ; et une atrocité délivrera à jamais le nouveau roi de son rival. Le parlement s'assemble et dépose Richard comme indigne de régner. Richard convient de son indignité , et ne la prouve que trop par ce triste aveu L'infortuné ne demandoit que la vie ; et l'on doit croire que Henri se fût épargné un crime de plus , si la découverte d'une conjuration subite ne l'eût rendu sanguinaire. Au moins le silence de Henri sur la mort du roi semble accuser sa complicité. . Sir . Piers Exton et huit scélérats se rendent à Pontfract , nouvelle prison de Richard. Plus courageux pour sauver sa vie, qu'il ne l'avoit été pour défendre son trône , il enlève la hache d'un des assassins , et en abat quatre à ses pieds. Mais il expire enfin sous les coups des quatre autres , à l'âge de trente-trois ans. , Quel augure pour le nouveau règne !

BATAILLE D'AZINCOURT
(en 1415).

ON sent que nos tableaux ne peuvent avoir la régularité de l'histoire, qui doit ses crayons à tous les événemens d'un règne, à tous les caractères des principaux personnages, ainsi qu'à toutes les nuances que prennent la législation et les mœurs. Notre pinceau peut bien laisser appercevoir dans le lointain des révolutions d'une moindre importance, des hommes dont l'existence n'excite pas un vif intérêt, quelques traits de lumière, qui, dans les vicissitudes des grandes maisons, des lois et des mœurs, ne font encore que préparer des scènes d'éclat; et cette attention, que nous devions à nos lecteurs, ne nous a point échappé.

Mais cet ouvrage, qui tient en quelque sorte du drame, veut un choix d'événemens ou de héros qu'il doit offrir sur cette sorte de théâtre. Et dès-lors que Henri IV ait été loué par le clergé, dont il crut devoir ménager le crédit, pour ne pas l'éveiller sur son usurpation et sur la malheureuse fin du dernier roi; qu'il ait pris pour un titre à la couronne une prétendue résignation de Richard, comme si ce prince avoit pu, de son autorité, renverser l'ordre de succession; que, par cette injustice, il ait allumé une guerre longue et sanglante entre les maisons d'Yorck et de Lancastre; qu'il ait séduit son parlement, jusqu'à lui faire consacrer cet attentat; que d'abord il ait exclu les femmes de la couronne, et qu'ensuite il leur ait assuré le droit de s'y maintenir; qu'assis sur ce trône chancelant, il n'ait presque cessé d'avoir à le garantir des différentes secousses que lui donnèrent les défenseurs de la maison d'Yorck, et les Gallois révoltés; qu'échappé à ces orages, il ait

XVII.



BATAILLE D'AZINCOURT

en 1415.

Dessiné par Mortimer *Gravé par David*

Tom. II.

ait trouvé dans ses remords son plus terrible ennemi ; que, jadis infidèle au sang de son maître, tremblant sur la fin de ses jours de retrouver l'effet de ses exemples dans son fils, Henri IV ait terminé sa vie dans l'agitation continuelle de la crainte et dans l'horreur d'une lèpre infecte ; ce prince, poussé et repoussé sans cesse par le choc successif des événemens, ne montrant ni de grandes vertus, ni des vices d'éclat, ne fournit à nos tableaux aucune scène importante, tandis que le règne de son successeur appelle nos lecteurs à de plus grands intérêts.

Il falloit encore plus d'une révolution avant que la couronne, qui, selon les lois de l'Angleterre, appartenoit aux descendans de Lionnel, second fils d'Edouard III, entrât dans la maison d'Yorck. Henri IV avoit commis une imprudence, en négligeant l'alliance de son fils avec l'héritière de Mortimer, princesse qui eût transporté à son mari tous les droits de la *Rose-Blanche* au trône. Des remords tardifs ne pouvoient ni réparer une pareille faute, ni justifier l'usurpation. L'exemple eut plus de force sur l'ame de Henri V que les leçons d'équité que lui donne son père en mourant. *Cette couronne*, répondit-il à l'inquiet moribond, *vous ne la tenez que de votre épée, je saurai bien la conserver de même.*

Henri eut bientôt occasion de faire ses preuves en ce genre. Sa valeur et son intrépidité déja connues sous le règne du feu roi, assoupirent à sa naissance une conspiration qui devoit placer sur le trône Edmond Mortimer, et rétablir la maison d'Yorck dans ses droits. Plus flétri par la terreur que maîtrisé par l'ambition, Mortimer la révéla lui-même.

Il ne falloit pas moins que la réputation la plus imposante, pour que Henri pût élever sa nation et surtout son parlement, dont le vœu lui étoit si nécessaire, à la hauteur des grands

projets qu'il méditoit contre la France, projets où ce peuple indépendant avoit tout à risquer pour sa liberté, et si peu à espérer pour lui-même dans la ruine des François.

Ne falloit-il pas d'ailleurs que Henri eût une grande confiance dans l'opinion et la fidélité de ses peuples, pour abandonner ses états, en marchant à une conquête incertaine? Mais, quand la fortune et la renommée travaillent ensemble au bonheur ou à la gloire d'un prince, tout s'aplanit dans les obstacles et tout double dans les moyens. Henri trouva audedans de son royaume un clergé intéressé à lui voir porter la guerre au loin, pour éluder les atteintes dont les communes commençoient à menacer les biens ecclésiastiques. Il vit dans son parlement une ardeur incroyable à cumuler les secours, dans le peuple une facilité très-grande à s'enivrer d'avance de la gloire de son maître, et dans la prison où il retenoit le jeune Stuart, le gage du repos de l'Ecosse.

Henri pouvoit-il être mieux secondé au-dehors qu'il ne le fut par l'état malheureux de la France? Un roi n'est pas parmi nous ce qu'il est chez beaucoup d'autres peuples. Le prince est à la France ce que le soleil est à la nature: son éclipse est une nuit pour la nation.

Ainsi le triste état de Charles VI plonge ce royaume dans l'obscurcissement de tous les principes; un oncle, le duc de Bourgogne, trahit les intérêts du roi, son neveu, en s'alliant avec une puissance rivale; des assassinats souillent les degrés du trône; l'apologie qu'on ose en faire corrompt la morale publique; une mère dénaturée place sur la tête d'un étranger la couronne de son fils; le sang combat contre le sang, et le corps politique qu'il devroit vivifier, s'appauvrit et se dissout.

Quelle proie pour l'ambition de Henri! Les trêves multipliées ne sont qu'insidieuses; la demande qu'il fait de la fille de Charles, révolte par les conditions qu'il y met de trois belles

provinces en dot. Mais bientôt ce ne sont plus de simples provinces, c'est le royaume entier que ce monarque veut joindre à l'Angleterre. Déja cinquante mille hommes portent le ravage et la consternation dans la Normandie, et l'Anglois, après bien des périls, passe la Somme, pour se mesurer avec l'armée françoise.

. Cependant effrayé de cette armée nombreuse qu'il se
. voyoit en tête, Henri rebroussoit chemin. Mais qu'est-ce
. que soixante mille hommes sans ordre et sans discipline,
. contre une troupe heureuse et aguerrie? Egaré par une
. confiance aveugle, le connétable d'Albret dispute le pas-
. sage au monarque anglois, et se choisit un terrain désavan-
. tageux; l'action s'engage : le François ne vouloit qu'ar-
. rêter Henri; le premier ne s'attendoit point au combat,
. et le second vouloit l'éviter; un moment les met aux
. prises. Henri, qui apperçoit le tumulte de l'ennemi, en-
. fonce cette armée en désordre. La noblesse françoise
. fait des prodiges inouis de valeur et d'imprudence, sans
. attendre son artillerie, sans écouter la voix du général,
. se précipitant en aveugle dans les plus grands dangers;
. elle ne se défia point de ce courage calme et sombre de
. l'Anglois, qui combine sa marche et calcule les fautes
. de son ennemi. Ce premier choc, où le François se
. montre presque toujours au-dessus de l'homme, se di-
. rige contre la personne de Henri. Assailli par dix-huit
. chevaliers françois, ce prince tombe sur ses genoux;
. mais il est à l'instant sauvé par ses gardes. Ce péril met
. l'Anglois en fureur, le François est surpris en flanc, et
. tous combattent jusqu'au dernier soupir. Le plus beau
. sang de la nation inonde la plaine d'Azincourt, où le
. roi d'Angleterre remporte la victoire la plus éclatante
. comme la plus imprévue. .

LA PUCELLE D'ORLÉANS

Fait lever aux Anglois le siége de cette ville (en 1249).

QUELLE marche imposante que celle du vainqueur d'Azincourt, qui traîne en triomphe deux princes du sang, seize cents chevaliers françois, et qui laisse derrière lui une campagne jonchée de dix mille de ses ennemis ! Prudence, bravoure, habiles manœuvres, succès d'éclat et inespérés : jusqu'alors, sa gloire est entière. Faut-il que la cruauté de son caractère perce au milieu de tant de grandeur, et que l'ordre féroce donné à ses soldats de massacrer les prisonniers contre la foi des sermens, ait à jamais dégradé l'homme dans le héros d'Azincourt ? Arrêt barbare, provoqué par un léger pillage, et qui ne peut être exécuté que par des bourreaux de son choix !

Mais le plus grand désastre de la France, le foyer de ses maux étoit au sein de ce royaume, que tous les princes s'acharnoient à détruire. Un roi, qui n'avoit plus que peu d'intervalles lucides dans le dérangement de son esprit, étoit devenu le triste jouet et le pitoyable instrument de toutes les passions qui frémissoient autour de son trône; une mère dénaturée y conspiroit contre son fils, à qui la mort de ses deux frères venoit de porter le droit à la couronne; un prince, le duc de Bourgogne, à qui sa proximité du trône faisoit un devoir sacré de le soutenir dans ces temps orageux, donnoit au dauphin, qu'il haissoit, les plus vives secousses, pour l'écarter du trône, et tramoit sourdement sa perte, en traitant de la couronne avec l'étranger; la famille royale souillée par les perfidies et les assassinats ; tous les états tourmentés par la bourasque des factions; les François frappés de l'esprit de vertige.... O France ! O peuple, si ami de tes

XVIII.



LA PUCELLE D'ORLÉANS.

fait Lever aux Anglois le Siege de cette Ville.

en 1420

Dessiné par le Jeune — Tom. II. — *Gravé par David*

rois ! quelles mœurs méconnoissables ! Quelle révolution s'étoit faite dans ton caractère !

La Normandie a déja subi le joug de Henri. Un mariage avec la fille de Charles VI donne à ses prétentions un nouvel appui. La vengeance de Philippe de Bourgogne, qui ne voit dans le dauphin que le meurtrier de son père, la haine d'Isabelle, l'égarement de Charles VI, consomment à Troyes cet affreux traité, qui, au mépris des lois et de la nature, donne à Henri la régence du royaume de France et lui en assure la couronne après son beau-père.

Henri connoissoit le caractère de ce peuple qui se donnoit à lui, sans autre impulsion que celle qu'il recevoit des mouvemens convulsifs de tous les états. Il dut moins craindre encore l'inconséquence, qui pouvoit ramener cette nation à son maître légitime, que cette force d'attraction qu'aura toujours pour le François un rejeton de la race de ses maîtres. Cependant jusques-là tout prospère à Henri; son épouse lui donne un héritier, ses exploits subjuguent la nation; et déja il a conquis la moitié du royaume, quand la mort l'arrête dans sa course, la main sur cette couronne, qu'il avoit su ravir sans pouvoir la porter.

Un enfant de neuf mois, Henri VI, recéloit dans sa destinée celle de deux grands royaumes. Ce moment devoit être le plus beau de sa vie; deux couronnes ombrageoient son berceau, mais on verra qu'une seule étoit de trop pour un prince de cette trempe.

Quel génie formera d'aussi foibles mains à porter ce sceptre de fer, qui doit humilier la France et la culbuter presque jusque dans ses fondemens? Les oncles du roi, deux hommes sages, tous deux grands dans la guerre, mais plus grands encore dans l'art sublime de maîtriser les esprits, le duc de Glocester et le duc de Bedfort, se partagèrent la régence des

deux royaumes. Union de principes et de moyens, pour conduire deux peuples rivaux, et les amener au même but; prudence dans les conseils, concert dans l'exécution, attentions prévoyantes pour lier à la fortune de leur pupille tous les ordres de l'état, pour décréditer son rival dans l'esprit des peuples, pour harceler le prince fugitif et ruiner toutes ses ressources : rien ne manqua à la gloire de leur régence, qu'une meilleure cause.

Qu'on imagine ce que devoit produire une pareille union dirigée contre une nation malheureuse, dont le chef avoit contre lui sa jeunesse, son inexpérience, une valeur sans tenue, une douceur efféminée, l'éloignement des affaires, l'amour excessif du plaisir, qui voyoit la moitié de son peuple aux prises avec l'autre? Rien assurément ne pronostiquoit alors le règne de Charles *le Victorieux.* La France voyoit à la fois dans son sein deux rois, deux reines, deux régens et deux parlemens; et personne ne se présentoit pour réunir les factions et rendre à leur droit respectif le sang des Capets et celui des Plantagenètes. L'ardeur guerrière frémissoit encore sans doute dans les veines du François; elle y palpitoit plutôt qu'elle n'agissoit avec activité. Heureux un instant au combat de la Gravelle, ils ne montrèrent à Cravant, à Verneuil, que le François imprudent et indiscipliné de Crécy et d'Azincourt.

Fière de ses succès, l'armée angloise se déborde comme un torrent qui menace d'engloutir le cœur du royaume. Orléans, centre de la France, en est devenu comme le boulevard; et, s'il faut que l'Anglois force cette barrière, ce coup fatal consommera la perte des François, et ne laissera pas même au monarque errant l'ombre de la royauté.

Un événement sans exemple, mais que le progrès de nos lumières a dépouillé des fables et des prestiges dont

se repaissoit encore le XVe. siècle, opère contre toute espérance le salut de l'état.

Une fille, une jeune bergère, sans connoissance, sans éducation, sans appui; mais dont la tête s'exalte, et dont le cœur s'enflamme au récit des malheurs de la France, arrive à la cour de Charles, et propose un bras novice dans l'art des combats, pour soutenir une grande monarchie sur son penchant. Rebutée d'abord, éprouvée ensuite, elle embrase du noble feu qui l'inspire, le monarque, sa cour et ses généraux. Elle est d'un sexe dont l'empire étoit encore celui d'une seconde divinité sur les François; elle s'annonce comme envoyée de Dieu, et l'on sait tout ce que peut l'excès du malheur sur un peuple sensible, pour en faire un peuple religieux! La Pucelle s'exprime avec modestie, mais avec intrépidité; des réponses naïves, simples, mais d'une simplicité sublime, décèlent une ame franche et élevée; un regard plein de feu donne à ses prédictions un caractère de prophétie; sa noble audace, son zèle ardent et sa religieuse confiance remuent toutes les ames; la progression de l'enthousiasme suit celle de l'admiration et du respect qu'elle inspire.

. C'est le plus beau moment qu'ait eu l'empire de l'opi-
. nion sur les François. Les généraux, qui sentent tout
. ce que peut cette dernière ressource, n'ont garde de la
. laisser échapper. La Pucelle demande des troupes, elle
. se compose dans Blois un bataillon sacré du clergé de
. cette province, qu'elle fait marcher avec nos soldats : les
. généraux cependant sont à leur poste, et rien n'est donné
. au hasard; mais c'est de la Pucelle qu'ils semblent re-
. cevoir l'ordre. Emportés par l'enthousiasme de l'inspira-
. tion et celui de la valeur, six mille hommes conduits par
. cette héroïne pénètrent au milieu du camp de l'Anglois,

. enlèvent ses postes nombreux, et conduisent comme en
. triomphe le convoi dans Orléans. L'Anglois n'est déja
. plus le même, la terreur l'enchaîne; ces François qu'il
. a si fort méprisés sont des dieux ou des démons, qui
. glacent son courage et le frappent de vertige. Jeanne
. blessée à la gorge, disparoît un instant, revient ensuite
. au combat, emporte les tourelles, dernier asile de l'An-
. glois, et plante son étendard au pied du fort. Humaine,
. au milieu du carnage inévitable, Jeanne laisse à l'épou-
. vante et au découragement à compléter sa victoire. .

Orléans est libre; l'Anglois qui a laissé six mille hommes sur le champ de bataille, pour y réparer la perte de cent de nos soldats, abandonne le théâtre de sa déroute et rend le François à sa gloire et à son maître légitime. Jeanne vole en Touraine, pour annoncer ce grand événement à Charles, dont alors presque tout le mérite étoit de laisser vaincre pour lui. On peut ajouter aux prodiges de cette héroïne d'avoir triomphé dans ce moment des divisions d'une petite cour intrigante, de la bassesse des favoris et de la foiblesse du monarque lui-même, pour le conduire à travers quatre-vingts lieues de terres ennemies, au temple, où l'onction royale devoit consacrer tant d'exploits.

XIX.



HENRI VI RECONNU

dans sa retraite pendant qu'il est à table.

en 1463

Dessiné par le Jeune — Tom. II. — *Gravé par David*

HENRI VI,

Reconnu dans sa retraite, pendant qu'il est à table (en 1463).

Il ne fallut autrefois, pour ramener la fortune au camp du dictateur Posthumius, que cette apparition magique, qui fit voir aux Romains Castor et Pollux, arrivant à toute bride à leur secours. La France et son roi durent bien davantage à ces deux génies tutélaires, à ces deux guerriers célèbres dans nos fastes, la Hire et Xaintrailles, qui avec plus de réalité rétablirent l'espérance du François et la confiance du soldat, éveillèrent le monarque dans les bras de la mollesse, et lui rendirent son activité, sa valeur et sa gloire, qui se perdoient au sein des plaisirs.

Victime de la haine, d'un orgueil humilié, de l'hypocrisie et du fanatisme, l'héroïne d'Orléans avoit expié sur un bûcher le bonheur inespéré de sa patrie ; mais que cette vengeance, dont l'Anglois aura éternellement à rougir, devint pour lui une malheureuse époque!

La France, qui s'étoit perdue par les fureurs d'une femme, sembla vouloir s'en venger dans le présent funeste qu'elle fit à l'Angleterre de Marguerite d'Anjou, fille de l'oncle du roi de France. La plus belle princesse, la mieux faite de son siècle, plus spirituelle que belle, plus fière encore, plus hardie, plus courageuse que spirituelle, Marguerite changea toute la face de l'Angleterre, et s'y montra l'ame des grandes révolutions. Le duc de Bedfort n'avoit pu survivre à la décadence des affaires de l'Angleterre en France ; le duc de Glocester, oncle du roi, régnoit véritablement sous le nom de son pupille, quand Marguerite sentit qu'un caractère aussi altier,

aussi fait à voir tout plier à ses volontés, ne pouvoit s'allier avec le projet qu'elle avoit conçu, en montant sur le trône, de n'y souffrir aucun rival de son pouvoir et de sa gloire. Elle suspecta, ou elle feignit de suspecter son ambition; on revint sur son despotisme envers le monarque et la nation, tout fut crime en lui, sitôt qu'on le vit malheureux; et chassé de la cour, arrêté ensuite, un cordon asiatique délivra la reine de ce trop puissant rival.

Nous avons observé que Henri V avoit manqué à sa politique, en laissant subsister dans Richard un rejeton de la *Rose-Blanche*. Ce Richard est le duc d'Yorck, qui va jouer le plus grand rôle, jusqu'à ce qu'il ait préparé et affermi les degrés qui ramenèrent sa maison sur le trône. Cet adversaire étoit bien le plus redoutable pour la reine; mais long-temps une dissimulation réciproque les tint sur leurs gardes. Richard retarda par des exploits glorieux la prospérité des François; et ne parut servir le roi et l'état, que pour contre-balancer par ses succès le crédit de la reine. Plus d'une fois il crut le moment favorable pour éclater; des conspirations, tantôt sourdes, tantôt ouvertes, laissèrent entrevoir ou découvrir ses desseins. La reine lui opposa le duc de Sommerset, prince de la maison de Lancastre. Sommerset, honnête homme, clair-voyant et sincère, vit tout le danger de l'ascendant que prenoit le duc d'Yorck, il le dénonça au roi et à la nation; mais aussi peu écouté que Calchas, il ne put déchirer le bandeau fatal qui aveugloit le monarque sur ses prochaines destinées.

Richard absous, ne pensa plus qu'à consommer et sa vengeance et les projets de son ambition. Sommerset en fut la première victime dans une bataille; Richard ne connut plus alors de rival pour le trône. La reine avoit abâtardi l'esprit de son époux, soulevé le peuple contre elle et contre le gou-

vernement. Richard échoue dans ses deux premières batailles; mais une troisième lui livre le roi, tandis que la reine et son fils se réfugient en Northumbre. La *Rose-Blanche* reprend donc un instant ses droits, que le parlement lui confirme; mais la reine, dont nous avons annoncé la bravoure, reparoît bientôt avec avantage; elle se montre digne de la couronne, en la reprenant à main armée, dans la bataille de Wakefield, où Richard trouva une mort glorieuse à travers des piquets d'Ecossois. Avec la couronne, Marguerite ramène son mari dans Londres.

Mais le repos, que la mort de Richard rendit à ce monarque, ne fut que momentané. Le rival heureux, qui devoit le lui ravir pour toujours, étoit ce prince que nous allons voir sur le trône, sous le nom d'Edouard, et que la nation y porta avec enthousiasme, parce qu'elle ne connut d'abord en lui que la moitié de l'homme qui, jusqu'à la mort de Richard son père, ne s'étoit montré aux peuples que par les grâces de l'esprit, de l'éloquence et de la figure; que par cette libéralité, cette bonté populaire, magie efficace sur un peuple dégoûté de son maître, et avide de révolutions. Les révolutions furent promptes. La bataille de Toulon décide du trône. Edouard vainqueur est couronné; Henri, rejeté du trône, croit n'avoir d'asile qu'en Ecosse; mais la frayeur l'y saisit, au seul bruit des traités de l'Angleterre avec l'Ecosse et la France; il pense que les montagnes de Galles le déroberont à Edouard, et que les Gallois, sensibles à ses malheurs, lui accorderont au moins de la pitié.

. Edouard le veilloit de trop près, pour qu'il lui échappât.
. Des gens gagnés lui indiquent la retraite de Henri. Ce prince
. étoit à table; et, à la faveur d'un déguisement qui le ren-
. doit méconnoissable, il espéroit au moins quelque repos,
. loin d'un ciel orageux. Mais, sous prétexte d'une révolte

. en Mercie, dont il peut tirer quelqu'avantage, on l'arrache
. de cet asile. Des soldats apostés l'arrêtent; et lui ayant lié
. les jambes sous un mauvais cheval, ils le conduisent à
. Londres, au milieu des huées de la populace, et le ren-
. ferment dans la tour. Henri nous semble-t-il avoir assez
. expié l'usurpation d'une couronne?

RICHARD III.

Montre au parlement son bras desséché (en 1483).

DONNONS au moins un coup-d'œil aux malheurs et à l'héroïsme de l'épouse de Henri, de cette femme, qui par son intrépidité se montra supérieure au trône dont on l'exiloit, et à la célébrité que lui avoit donné dans les révolutions l'essor de son génie. Sept batailles perdues n'avoient fait qu'exalter son ame au lieu de la flétrir. A la veille de perdre son mari, toute l'énergie de son caractère la porte à sauver son fils, le prince de Galles, et à le remettre entre les mains des Gallois, dont elle se fait suivre. La frayeur qui saisit ces soldats, lui ôte bientôt cette ressource; forcée de fuir avec son fils dans ses bras, elle n'a d'asile qu'une épaisse forêt. Des brigands l'y surprennent et la dépouillent, elle ne les vit que pour se voir bientôt la proie d'un autre voleur qu'elle rencontre; mais, au moment où tout lui échappe, il lui reste la majesté de son rang et celle d'un grand caractère. *Vois*, dit-elle à cet homme qu'un instant alloit rendre parricide, *vois le fils de ton roi, c'est à toi que je confie ses jours!* A ces mots le cœur du barbare est changé; ému de respect et de zèle, il se déclare le défenseur de la mère et du fils, et les dérobe à l'armée d'Edouard.

Nous avons vu que ce prince s'étoit affranchi des inquiétudes

XX.



RICHARD III.

montre au Parlement ſon bras deßeché.

en 1483.

Deſsiné par le Jeune Tom. II. *Gravé par David*

que Henri pouvoit lui donner, en le confinant dans la tour de Londres. Peu inquiet des démarches de la reine, qui dans toutes les cours de l'Europe alloit crier vengeance et solliciter des secours contre l'usurpateur, Edouard laissoit à Warvich le soin de sa gloire, tandis qu'il alloit s'oublier dans les fêtes et aux pieds des plus belles femmes de la cour, qui se disputoient la conquête du prince le plus beau, le plus spirituel et le plus aimable de son siècle, jalouses d'ailleurs d'enchaîner un grand roi, le plus brave des princes. L'amour égara sa politique, en lui fermant les yeux sur une fausse démarche, qui faillit à le précipiter du trône.

Edouard devoit tout à Warvich; et de pareilles dettes sont un terrible pronostic contre la stabilité d'un favori. Tôt ou tard l'orgueil du monarque cherche à s'affranchir de sa dette. Edouard veut épouser la belle-sœur de Louis XI, Warvich est chargé de négocier ce mariage, et il y réussit; mais dans les bras de la belle comtesse de Grey, cette négociation est oubliée; et cette jeune veuve est déja sur le trône, quand le contre-ordre arrive à Warvich. Edouard commettoit une grande imprudence, en irritant un allié aussi puissant que le roi de France; mais le favori, qui dans ce manque de parole ne vit qu'un affront personnel, ne put jamais en perdre l'amertume. Ne trouvant dans son maître qu'un ingrat, il ne connut plus que la maxime de Médée, pour arracher au prince ce qu'il avoit su lui donner.

Warvich dans sa vengeance recueille les restes de la *Rose-Rouge*, corrompt le frère d'Edouard; et bientôt, se montrant à la tête d'une armée formidable, il ose se mesurer avec son maître, que cette vive secousse avoit éveillé au sein des plaisirs. Le père de la reine est tué dans le combat; Edouard négocie et se laisse tromper par Warvich, qui marche à sa tente et le fait prisonnier. Maître absolu de l'Angleterre, cet heureux

capitaine lui rend son ancien maître. Cependant, au plus haut période de son crédit, Warvich délibère, s'attendrit sur Edouard, et incline vers le retour à la fidélité. Edouard, qui s'apperçoit qu'il est moins surveillé, lui en ôte le mérite, en corrompant ses gardes et se sauvant à Yorck. Henri VI est déja déchu deux fois du trône, et nous allons voir que jamais la roue de la fortune ne fit plus rapidement ses révolutions. Une bataille a changé à Stafford le destin d'Edouard; Warvich fugitif et proscrit n'attend plus rien que de la France. La politique de Louis XI vient à son secours, et les circonstances devenues très-impérieuses pour la reine et Warvich, rapprochent deux ennemis qui sembloient irréconciliables : Marguerite, qui avoit fait décapiter le père de Warvich, et ce général qui avoit détrôné l'époux de la reine. Ainsi les droits les plus sacrés se tûrent devant l'intérêt personnel.

Cette réunion, fortifiée des troupes et de l'argent du roi de France, alloit changer encore la face des affaires. La nouvelle en retentit au sein de la cour voluptueuse d'Edouard, où l'honneur et la bravoure sembloient enchaînés par les femmes. L'approche du péril put seule tirer ces guerriers de leur honteux assoupissement. Fort des ressources de la reine, des secours de Louis XI et de tous les partisans de la *Rose Rouge*, qui ne demandoient qu'à combattre Edouard, Warvich avoit triomphé devant Dieppe, à la faveur d'une tempête, d'une flotte redoutable du duc de Bourgogne; l'imprudence d'Edouard acheva sur terre son triomphe. Edouard, plus réfléchi dans sa conduite, eût dû sentir tout le risque de confier à Montagu, frère de Warvich, le corps le plus considérable de ses troupes. Il ne tarda pas à s'en repentir. Séparé du reste de l'armée par un pont, Montagu s'avançant vers son frère, cria : *vive le roi Henri!*

Ce fut pour Warvich le cri de la victoire, et pour Edouard le signal d'une déroute complète. Le monarque, l'officier, le soldat, tous tremblans d'effroi, sont trop heureux de trouver des vaisseaux qui les dérobent à Warvich. Celui-ci se rend à Londres, et Henri, après dix années de prison, se retrouve sur son trône : la valeur de Warvich lui a soumis en onze jours toute l'Angleterre.

Six mois seront le terme de la nouvelle fortune de Henri, et Warvich y trouvera celui de son bonheur et de sa vie. Il avoit dû en partie ses succès à une trahison, une trahison causa également sa défaite. Edouard, qui de la Flandre où il s'étoit formé une puissante armée, étoit rentré dans Londres, avoit déja reconduit dans la tour Henri VI, ce pitoyable jouet des hasards, et de-là étoit descendu dans la plaine de Barnet. Warvich voit son gendre, le duc de Clarence, passer tout-à-coup dans le camp d'Edouard. A ce moment tout se rallie à la *Rose-Blanche.* Le destin de la maison d'Yorck n'est plus que dans le combat singulier d'Edouard et de Warvich, qui se rencontrent dans la mêlée et se battent en soldats désespérés, jusqu'à ce que Warvich ne voyant plus qu'une ressource pour l'honneur, la saisit en se jetant impétueusement au milieu des bataillons anglois, et met en mourant le dernier sceau à la gloire du plus vaillant capitaine de l'Angleterre.

Fier d'avoir vu couler le sang du brave Warvich, Edouard sentit que son repos lui demandoit d'autres victimes. La première fut le prince de Galles, et la seconde fut Henri lui-même, qu'il alla égorger dans la tour de Londres. Richemond, seul reste de la maison de Lancastre, eût subi le même sort, si la politique de la Bretagne n'eût servi ses intérêts et les destins qui l'appeloient au trône.

Tant d'ombres royales gémissantes autour d'Edouard furent

en quelque sorte vengées par les serpens de la jalousie, qui déchirèrent le cœur de ce prince, et par l'arrêt de mort que lui dicta cette passion contre le duc de Clarence, son frère, qui, ayant le choix de son supplice, voulut finir dans un tonneau de malvoisie. Triste désormais, languissant, en horreur à lui-même, Edouard mourut plus paisiblement que ne pouvoit l'espérer un rebelle, un tyran, un parricide.

Edouard V, âgé de douze ans, n'essaya que deux mois de ce trône mouvant, souillé du plus beau sang de la nation. Son aurore n'eut pas même un midi. L'orage qu'il entendit gronder autour de lui, ne lança que des clartés funestes. Richard, duc de Glocester, l'environna de tempêtes, qui ne durent lui donner que d'affreux pronostics; et l'image de la mort, qui par-tout s'offrit à ses yeux, lui annonça qu'il n'avoit d'autre terme à sa carrière, que celui qu'il plairoit à son oncle de lui prescrire. Il fut court. Un enchaînement de crimes avoit fait taire les principes, mille traces de sang avoient effacé les lois. Ces traces marquoient la route ordinaire de ce trône, Richard n'en choisit point d'autre.

Fidélité hypocrite, barbarie artificieusement combinée, rapidité d'opérations, tout réussit à Glocester. Pontfract, lieu déja si célèbre par tant d'exécutions, le délivre des créatures de la reine et des amis du feu roi. La tour de Londres resserre le jeune Edouard et son frère, désormais à la discrétion de l'usurpateur; le fidèle Hastings, trompé jusqu'alors, paye de sa tête son dévouement à ces deux princes. Richard voit donc s'abaisser toutes les barrières qu'il avoit trouvées entre le trône et lui : il lui reste à maîtriser l'opinion; mais que ne persuadera-t-il pas à un peuple avili, comme l'Anglois l'étoit alors, par tant de parjures, et abruti par tant de scènes d'horreur? Déja les deux princes prisonniers ne sont plus que

des

XXI.



LE CORPS DE RICHARD III.
est jetté sur le dos d'un Cheval

en 1485.

Dessiné par le Jeune — *Gravé par David*

des bâtards que doit repousser le trône; Elisabeth n'est pas seulement adultère, elle est magicienne.

Pour le prouver, Richard s'avance au milieu de son conseil, d'un air morne, mais qui, dans son agitation, laissoit voir toute la fureur de son ame. *Connoissez*, leur dit-il, *braves Seigneurs, l'horrible danger dont m'a sauvé la Providence. Elisabeth, cette femme déja si coupable envers son époux, a voulu par ses sortiléges assouvir sur moi sa vengeance. Voyez*, leur ajouta-t-il, en montrant son bras gauche desséché, *à quels forfaits se seroit porté cette femme!* La lâcheté de ses auditeurs suppléa à cette illusion, qui cependant ne fut pas complète : l'impudence de Richard acheva de les terrasser. Il voulut être roi, il le fut. Le trône changea de maître; le crime ne fit que changer de scène.

LE CORPS DE RICHARD III,

Après la bataille de Bosworth, est jeté sur le dos d'un cheval (en 1485).

L'ANGLETERRE voit dans Richard son dix-huitième roi depuis la conquête. Déja deux de ces princes ont péri d'une mort violente. Deux, à qui l'on semble avoir fait grâce, ont perdu leur couronne, en conservant la vie. Richard ajoutera sa catastrophe à cet affreux tableau; et cette catastrophe, qui ne se fera point attendre, paroîtra toujours trop tardive. Après tant de scènes sanglantes, le cri de l'humanité et de la religion sollicitent le châtiment de ce prince. *Le bonheur de Sylla* fut, aux yeux des Romains, *le crime des Dieux;* certainement ils

eussent pensé qu'un monstre tel que Richard ne pouvoit périr trop tôt pour absoudre le ciel.

Il est heureux, pour la société, que les méchans ne soient point à l'abri des grandes imprudences, et que la présomption qui les aveugle, prépare le dernier écueil de leur tyrannie.

Richard avoit fait assassiner ses deux neveux, dont Charles II fit dans la suite déterrer les corps sous un escalier; et dans leur sang il s'imagina qu'il avoit éteint la dernière étincelle des factions. Mais Henri de Richemond, unique rejeton de la maison de Lancastre, vivoit à la cour de Bretagne, et s'y fortifioit ainsi qu'auprès des autres puissances, par la haine et l'exécration attachées au nom de Richard dans toute l'Europe. Mais dans le duc de Buckingham, Richard se donnoit un ennemi d'autant plus redoutable, que ce seigneur, qui avoit eu le crédit de lui mettre la couronne sur la tête, ne douta point qu'il n'eût celui de l'en priver, et de détruire son ouvrage, au premier moment où Richard perdroit de vue ses importans services. Buckingham, aussi ambitieux que son maître, ne s'étoit point oublié dans la dernière révolution. Il s'étoit fait promettre la succession de Héreford, sur laquelle il se croyoit des droits; ces droits disparurent aux yeux de Richard, sitôt qu'un calme apparent lui fit croire que Buckingham cessoit d'être utile. Il refusa fièrement le duc; et ce refus devint le signal d'une fermentation d'abord sourde, mais dont ensuite les éclats retentirent au loin.

La couronne fut bientôt proposée à Henri de Richemond. Le peuple avoit besoin d'être gagné, il le fut par le projet d'une alliance de Henri avec Elisabeth, fille d'Edouard IV; alliance qui réunissant les deux maisons d'Yorck et de Lancastre, annonçoit à la nation un repos depuis long-temps désiré, après que le choc de ces deux maisons puissantes avoit

si souvent et si vivement ébranlé la monarchie. Il falloit opposer à un tyran ambitieux et vindicatif les apprêts d'une vengeance formidable ; il falloit réveiller la faction de Lancastre qui sembloit assoupie, pour donner au peuple et aux soldats une énergie nouvelle. La haine de Buckingham contre le roi, le courage, l'ambition et l'intrépidité de Richemond, opèrent cette révolution importante, dont Buckingham ne vit point l'effet. Trahi par une de ses créatures et livré à Richard, il paya de sa tête les premiers efforts de sa faction.

Le furieux Richard ne connut plus de bornes; plus que jamais avide de meurtres, il empoisonna sa femme, pour être en état de ravir à Henri l'alliance de la princesse Elisabeth ; six mois s'écoulèrent dans les proscriptions et le carnage, où sa cruauté étoit secondée par la basse et lâche complaisance du chevalier Ashton. Au milieu de ces scènes tragiques, Richard, plus troublé que jamais, eut lieu de sentir que si la vengeance est, comme on le dit, le plaisir des dieux, elle n'est pas toujours le repos des méchans princes.

Une bataille, celle de Bosvorth, abrégea ses alarmes avec sa vie. Cinq mille hommes du côté de Henri en battirent douze à treize mille de l'armée royale. Stanley, courtisan jusques sous la cuirasse, s'étoit placé entre les deux armées ; n'attendant pour se déclarer qu'à voir incliner la victoire, il vola bientôt vers le comte de Richemond. Richard fut tué sur ce champ de bataille ; et sur ce théâtre même, Richemond, sous le nom de Henri VII, reçut de Stanley la couronne.

Le corps d'Edouard avoit disparu. Le soldat qui se crut affranchi de tous égards envers un homme qui n'avoit respecté ni les lois, ni son propre sang, chercha à s'emparer de ses dépouilles. Le corps du monarque fut trouvé nu dans un monceau de cadavres ; on se hâta de le jeter en travers sur le dos d'un cheval ; et la populace, qui le reçut ainsi

M 2

« à Leycester, se vengea par des huées et des imprécations, « de ce silence de la terreur que lui avoit imposé le règne « du tyran. »

Il ne resta de ce monstre qu'un fils naturel, qui, effrayé du sort de son père, fut trop heureux d'aller ensevelir à Éastvel, dans l'humble état de briquetier, sa naissance et toute ambition.

HENRI VII

Traite avec tant de mépris Lambert Simler, qu'il en fait son marmiton (en 1487).

L'ANGLETERRE semble enfin toucher au moment de son repos; mais que de secousses il a fallu pour le préparer, et par combien de catastrophes Henri de Richemond s'est-il vu conduire sur le trône? Soixante années qu'avoit duré la querelle des *deux Roses*, avoient vu le sang s'élever contre le sang et couler ensuite dans les champs de bataille, sans utilité comme sans honneur pour la nation. Quatre-vingt-cinq mille hommes y périrent, deux rois, un prince, dix ducs; trente autres seigneurs qualifiés, cent trente deux chevaliers et quatre cent quarante écuyers y perdirent la vie. Cette guerre sanglante finit au moment où Henri s'annonça sur le trône pour réunir tous les droits des maisons de Lancastre et d'Yorck. Henri VI, quand Pembrock le lui présenta jeune encore, le jugea bien, en déclarant qu'il voyoit dans ce prince le futur vengeur du sang de Lancastre. La prison avoit mûri le germe de ses grandes qualités; il se développa avec avantage sur le trône.

Dans son nouveau maître, le peuple trouva une physionomie heureuse, un air grand et martial, une ame haute et

XXII.



HENRI VII TRAITE

avec tant de mépris Lambert Simler, qu'il en fait son marmiton.

en 1487.

Dessiné par le Jeune | Tom. II. | Gravé par David

bien placée, de la valeur, de l'adresse, de la générosité, de la droiture, une majesté naturelle et imposante à la fois, souvent austère; un administrateur pénétrant et laborieux, qui, dans ses momens de retraite, combinoit le talent et le caractère des hommes qu'il devoit employer, avec une méthode aussi réfléchie que celle de l'astronome qui établit le systême du monde sur les calculs des corps célestes, homme que Bacon nous peint d'un seul trait, en le montrant tout à son état et tout par lui-même (1).

Avec d'aussi grandes qualités un homme est déja roi par le génie, il est assuré de l'empire de l'opinion. Cependant Henri se vit deux fois au moment de le perdre, parce que sa haine contre le sang d'Yorck pensa égarer sa politique. Il devoit épouser Elisabeth pour réunir ses droits à ceux de la *Rose Rouge*, il fit attendre ce mariage. Il devoit la montrer au peuple la couronne en tête; et ce couronnement se fit long-temps attendre. Le peuple murmura, parce qu'il chérissoit la maison d'Yorck, et sembla dans son murmure appeler encore une révolution. Henri, qui, dans la secrète perplexité que lui laissoit la légitimité de son droit, s'étoit étayé de la faveur de son parlement, des bulles de Rome, et qui dans la tour de Londres resserroit le comte de Warvich, dernier rejeton de la maison d'Yorck, le seul prince qui pût inquiéter sa jouissance, étoit bien éloigné de soupçonner le foyer obscur d'une conspiration, qui s'annonça tout-à-coup avec un grand éclat.

Sirmond, prêtre et jadis précepteur du comte de Warvich, crut que Henri ne s'étoit point épargné cette victime nécessaire à son ambition, et que le jeune Warvich avoit été sacrifié aux alarmes du nouveau roi. Il trouva dans le fils

(1) *Totus in illis et totus ex se.* Baco, Verul.

d'un boulanger, Lambert Simler, un instrument dont il se proposa de tirer le plus grand parti. Simler étoit de l'âge de Warvich, et présentoit dans sa taille et ses traits une ressemblance frappante avec ce prince. Son caractère simple, son esprit borné, son inexpérience devenoient utiles aux vues de Sirmond. Celui-ci s'en servit avec avantage; adroit et vain dans sa petite politique, il crut que si d'un boulanger il pouvoit faire un roi, il lui seroit facile ensuite de faire du prêtre Sirmond au moins un évêque, et peut-être un premier ministre.

Mais ce qui semble incroyable, c'est que ce faux Warvich ait fait sur un peuple aussi las de révolutions l'impression la plus prompte. L'Irlande reçoit avec enthousiasme ce roi de théâtre. L'illusion gagne de proche en proche, on l'aborde avec curiosité, on le reconnoît, ou l'on croit le connoître; on se jette avec empressement sur son passage, Dublin le proclame, le chancelier Gérardin donne à cette approbation le sceau de son caractère public, la noblesse est gagnée, la faction grossit et cherche à s'accroître de tous les rebelles qu'on peut tirer d'Angleterre. Sirmond, que déja sa fortune enivre, voit son pupille protégé et défendu par une armée puissante.

Henri, qui d'abord ayant cru que ce premier feu se consumeroit faute d'alimens, ne l'avoit regardé qu'avec mépris, voit le péril s'accroître, propose une amnistie aux rebelles; jusqu'à ce qu'enfin, pour rompre le prestige, il tire de sa prison le véritable Warvich, le montre au peuple et à la noblesse. Londres se désabuse; mais, soit amour de la nouveauté, soit mécontentement du nouveau règne, la faction conserve au loin toute sa force. Bientôt elle s'accroît du comte de Lincoln, qui, neveu d'Edouard IV, auroit voulu travailler pour lui même; mais qui trouva plus sûr de venger

la mort de son père Jean de Poll, qu'avoit fait mourir Henri à son avénement, en grossissant le parti du faux Warvich. Par ses soins, Simler est couronné à Dublin, sous le nom d'Edouard VI. Vingt mille hommes sont aux ordres de Lincoln, et s'avancent dans la plaine de Stoke, à la rencontre de Henri, qui de son côté menoit au combat l'élite de la noblesse.

Henri se battoit sans doute pour de grands intérêts; mais il étoit dur, il étoit humiliant d'avoir à défendre sa couronne contre un rival aussi ignoble. Cependant la bataille fut longue, elle fut sanglante; Lincoln s'y surpassa en prodiges de valeur; mais enfin la fortune se rangea sous les drapeaux du roi légitime. Lincoln et les chefs de son armée périrent, quatre mille rebelles furent massacrés; et la fuite ne put dérober Sirmond et son pupille à la vengeance du roi.

. La vengeance de Henri fut celle d'un grand homme; il ne
. vit dans Sirmond que l'agent obscur d'une faction, dont il
. connut les vrais chefs, et se borna à le confiner dans une
. prison. Il méprisa Simler comme un automate indigne de
. sa colère, et ne crut pouvoir mieux humilier la ligue,
. qu'en donnant à ce fantôme de roi un poste de marmiton
. dans ses cuisines. On conviendra qu'il étoit difficile d'ima-
. giner un réveil plus digne d'un pareil songe. .

Le reste du règne de Henri VII se passa dans ces oscillations qu'on doit attendre d'un état en proie depuis si longtemps à tant de mouvemens convulsifs. Deux ans après la conjuration de Simler, un homme de Tournay, Pierre Varbec, personnage qui n'étoit accrédité que par la duchesse de Bourgogne, s'annonça pour le frère d'Edouard V. Rien ne lui manquoit pour ourdir une pareille trame : candeur apparente, esprit agréable et délié, manières insinuantes, éloquence pleine de feu, connoissances étendues des événemens passés,

dont la trace pouvoit diriger sa route. La séduction, bien au-dessus de celle qu'avoit produite Simler, gagna les cours de France, d'Espagne et d'Ecosse, alla jusqu'à lui donner en mariage une princesse écossoise. Le génie anglois, encore avide de nouveautés et de révolutions, ne vit point ou ne voulut point voir la grossièreté du piége; mais la contenance et l'activité de Henri, déconcertèrent le rebelle, qui fut trop heureux de racheter sa vie par sa soumission, et qui bientôt rentré dans une faction nouvelle, termina par le gibet toutes ses aventures. La proscription et la mort du vrai Warvich parurent alors nécessaires à Henri, et la raison d'état, qui décida du sort de cet infortuné prince, éteignit, après une querelle de cent ans, la dernière étincelle du sang de Lancastre. La *Rose Rouge* n'eut plus de rivaux de la couronne.

Il étoit dans les destinées de Henri de ne sortir d'une crise que pour rentrer dans une autre. Délivré de Warvich et de Varbec, il se vit aux prises avec Suffolck, dont le titre le plus réel étoit dans ses richesses et dans le génie inquiet de la nation; mais l'archiduc Philippe lui livra ce rebelle. Privé d'Arthur, son fils aîné, qu'il venoit de perdre, après l'avoir marié à Catherine d'Arragon, le roi donna cette princesse à son second fils, Henri. Cet acte, dont nous verrons les suites les plus étranges, fut le dernier d'un règne de près de vingt-quatre ans.

Ami de la paix par caractère, Henri VII vécut sans cesse au milieu des troubles et des orages; mais il ne négligea ni la politique des alliances, ni la balance des prérogatives du trône et des droits de la nation, qu'il fit pencher quelquefois vers le despotisme. Il fut religieux, il aima les lettres. Une lésine honteuse et des rapines fiscales furent les seules taches qui ternirent le règne de ce *Salomon de l'Angleterre*.

XXIII.



HENRI VIII. FAIT ROMPRE.
son mariage avec la Reine Catherine

en 1529.

Dessiné par le Jeune Tom. II. *Gravé par David*

HENRI VIII

Fait comparoître la reine Catherine devant son conseil et le légat, pour rompre son mariage (en 1529).

LAISSONS Henri se peindre lui-même d'un seul trait, lorsqu'il avoua hautement, à sa mort, qu'*il n'avoit jamais refusé la vie d'un homme à sa haine, ni l'honneur d'une femme à ses désirs*. Sous un prince de cette trempe, que deviendront l'honneur, la religion et les lois? Une foule d'horribles catastrophes va nous l'apprendre. La férocité qui naîtra de l'emportement des passions et des obstacles qu'elles auront à vaincre, dégradera la candeur et tous les traits aimables de la jeunesse; un mélange de foiblesse et de dureté associera au pouvoir du tyran des ministres sans foi, qui ne seront que des fléaux de plus pour le peuple; la *majesté* royale, devenue pour la première fois le titre de cette couronne, va s'avilir par la lubricité, le despotisme et la barbarie; le lit nuptial va frémir sous l'adultère et l'inceste, l'ivresse de l'amour et celle de la colère se disputeront l'ame farouche de ce monstre. La religion, en le rejetant de son sein, ne pourra pleurer sa perte; mais regrettera éternellement celle d'une belle contrée, celle d'un peuple savant, que lui enlèvera ce prince, d'un peuple long-temps illustré par ses martyrs, par la régularité de sa discipline, et par ses lumières; toujours précieux par cette énergie de caractère que cette religion sublime auroit élevé à la hauteur de ses principes. Un seul homme va produire la plus étrange métamorphose dans la morale et la croyance de tout un peuple; et ce peuple, si peu souple par lui-même dans la main de ses rois; ce peuple, qui de la *franchise de son corps* a su former une barrière à l'autorité royale, se laissera,

par une sorte de fatalité, maîtriser comme un enfant dans son esprit et dans les intérêts les plus sacrés pour son ame.

Hâtons-nous d'esquisser ces différentes scènes d'horreur, faisons connoître ce règne, époque d'un schisme qui persévère encore, et celle de la violation de tous les principes. Néron avoit trompé les Romains dans le premier essor de son caractère. Un prince qui pâlissoit et trembloit en signant un arrêt de mort, n'annonçoit point au peuple le meurtrier de Sénèque et d'Agrippine. L'Anglois, qui, dans la jeunesse de Henri, ne voyoit qu'une bravoure sans ostentation, un caractère de franchise, une libéralité noble, qui contrastoit avec l'avarice de son père; un grand amour du peuple, dont il châtia deux oppresseurs dans le supplice d'Empton et de Dudley, méchans ministres de son père; un esprit cultivé et adouci par le commerce des lettres, étoit bien loin de pressentir tout ce que la contagion du pouvoir suprême corromproit dans un caractère de cette trempe.

Une des plus belles personnes de son siècle, élevée à la cour de France dans le manége de la coquetterie, tempérant cette liberté par un reste de pudeur angloise, enflamma le jeune prince, et porta plus de désordre encore dans son esprit que dans ses sens. Anne de Boulen, cet objet dont la séduction devoit causer de si grands ravages, vit après ses premières entrevues avec le roi, s'accumuler sur elle et sur les siens toutes les faveurs qui pouvoient la rapprocher du rang suprême. La reine Catherine ne tarda pas à devenir odieuse; et, pour la précipiter du trône, le masque de la religion prêta à la passion forcenée du monarque, tout ce que la sévérité de la morale a de plus imposant.

Ce fut après avoir eu trois enfans de Catherine, que ce prince osa déclarer sa couche incestueuse et demander à Rome,

son divorce. Le cardinal de Volsey l'y portoit, pour le marier avec la sœur de François Ier. Henri, à l'insu de Volsey, étoit animé dans ses poursuites par l'ambition active, mais adroite, de sa maîtresse, qui eut l'art incroyable d'irriter pendant douze années les désirs du roi le plus impétueux, sans les satisfaire, et voulut une couronne pour prix de ses faveurs.

Rome, alarmée par divers intérêts politiques autant que révoltée de la nouveauté de la demande, temporisa sans fruit. L'impatient monarque trouva dans Thomas Cranmer, théologien sans mœurs, et que l'Angleterre verra sur le premier siége du royaume, l'agent le plus expéditif et le plus intrépide de cette grande affaire. Les universités de l'Europe furent consultées; et huit d'entr'elles opinèrent pour le divorce. Un conseil extraordinaire assemblé par Henri, et manégé par l'intrigant Cranmer, trancha la difficulté.

Cette assemblée se tint dans le réfectoire des frères prêcheurs, à Londres. La reine y vint en personne; mais le roi n'y comparut d'abord que par procureur. La résistance de Catherine, qui ne cessa de récuser ses juges, força le roi de paroître à la troisième séance. L'infortunée Catherine se jeta aussitôt à ses pieds, consentant à tout perdre pour conserver la qualité d'épouse, dont sa conscience lui faisoit un devoir. Henri fut inflexible, et l'assemblée, trop docile au vœu du monarque, prononça le divorce. Anne de Boulen n'ayant plus de rivale, monta sur le trône. La rumeur publique, qui la donnoit à Henri pour fille naturelle, portoit cette horreur à son comble.

A ce flambeau d'un hymen incestueux s'alluma bientôt celui d'un schisme déplorable. Rome lança ses foudres sur les deux époux. François Ier. en avoit ralenti l'activité dans les mains de Clément VII. Elles se ranimèrent par le zèle de Charles-Quint, qui vouloit venger l'honneur de Catherine,

sa tante, et l'année suivante 1534, on vit la terrible explosion qui déchira l'église, pour en arracher Henri et ses peuples. Ce *défenseur de la foi*, qui, peu d'années auparavant, s'étoit glorifié de ce nouveau titre, qui lui-même dans un livre intitulé : *des sept Sacremens*, avoit dénoncé Luther et ses erreurs au saint siége, ne voulut plus être connu que comme le *chef suprême de l'église anglicane*, après s'être séparé, ainsi que son royaume, de la communion romaine.

Sans doute, la religion et les bonnes mœurs durent souscrire à l'anathême lancé par le pontife; mais si le zèle trop humain de l'empereur n'en eût point précipité l'effet, la violence de la passion de Henri en eût fait prévoir l'instabilité, et d'heureux délais eussent peut-être épargné à l'église une plaie funeste et profonde.

En effet, tel qu'un vaisseau qui n'a plus ni pilote ni boussole, Henri n'eut plus de mesure ni de direction. La nouvelle reine qu'avoit couronnée sa passion, victime de la fureur de la jalousie du monarque, porta sa tête sur un échafaud. Quatre épouses se succédèrent, une d'entr'elles eut le sort d'Anne de Boulen, deux furent répudiées. Toute contradiction devint un crime d'état, qui ne put être expié que par le sang, tant la soif de le répandre étoit devenue comme un besoin pour cette ame féroce.

Volsey n'échappa au glaive du bourreau que par la mort qui le surprit en revenant à Londres pour y être jugé; prélat que son orgueil et son faste avoient rendu odieux à l'Angleterre, mais qui sut intéresser dans sa retraite par ses malheurs et ses vertus. L'évêque de Rochester, Jean Fischer, paya de sa tête son opposition à la suprématie du roi. Le chancelier Morus, ce Platon de l'Angleterre, aussi célèbre par sa science que par sa sagesse, finit en héros de la reli-

XXIV.



CRANMER FORCE EDOUARD VI.
de signer le Warrant de mort contre des Hérétiques

en 1549.

Dessiné par le Jeun. *Gravé par David*

gion, en philosophe supérieur à la fortune, à la vie même, après avoir rejeté le serment impie. Il sembla que le tombeau de la religion catholique en Angleterre devoit être arrosé du sang d'autant de victimes que l'avoit été sous les empereurs païens le berceau de l'évangile. Les lois de Henri les plus sages, celles même qui, après son schisme consommé, maintenoient le respect pour la discipline de l'église, n'eurent d'autre nom que celui de *statuts de sang*.

Henri meurt après un règne de trente-huit années. Nous laisserons à l'Anglois et au parlement de cette nation à juger d'un prince le plus arbitraire dans son gouvernement, le plus dangereux dans ses inconséquences, le plus bizarre dans ses passions, et à décider par quel prestige ou plutôt par quelle dégradation ce sénat et ce peuple, qu'un siècle après l'on verra plus que rival de son maître, ne parut sous la verge de Henri qu'un esclave sans résistance.

CRANMER,

Archevêque de Cantorbéry, force Edouard VI de signer le Warrant de mort contre des hérétiques (en 1549).

LE règne d'Edouard, qui monta sur le trône à l'âge de dix ans, et dont la carrière ne s'étendit point au-delà de sept années, fut bien moins l'ouvrage de son administration que de celle des seize régens que lui avoit désignés le testament de son père. Cependant un ministre principal, Sommerset, en tenoit les rênes; et sous le nom imposant de *protecteur*, gouvernoit son pupille et la nation. Une si haute faveur, qui rangeoit l'amiral Seymour, son frère, à une trop grande distance, enflamma la jalousie de ce prince; et cette passion forcenée, qui souilla le monde à son berceau, du premier

fratricide, provoqua l'arrêt de mort contre Seymour, que le protecteur fit décapiter sur la place de la tour, après l'avoir fait condamner sur trente-trois chefs d'accusation, sans qu'il lui fût permis de connoître ses accusateurs.

Tandis que le duc de Sommerset environnoit ainsi le trône de la terreur et de l'effroi, pour en écarter tout ce qui pouvoit balancer le pouvoir suprême, dont il ne laissoit que l'ombre à son pupille, un archevêque, l'homme le plus factieux et le plus corrompu, sembloit s'être réservé l'horrible tâche de dénaturer la douceur et l'amabilité du jeune Edouard, en formant ses foibles mains au carnage. Par une de ces contradictions que la réforme a eu souvent à se reprocher, lorsqu'au mépris de la foi de ses pères, l'Anglois consommoit le schisme de Henri VIII, en abolissant la messe, en réformant le culte des images et la liturgie de l'église catholique, en violant, en détruisant les asiles sacrés de la vertu, on s'effraya dans Londres de quelques anabaptistes, réfugiés d'Allemagne. On craignit la contagion de leurs erreurs; et, comme dans cette contrée, qui si souvent a crié à l'intolérance contre l'église romaine, on ne connoissoit alors que le ministère du bourreau pour maintenir toute espèce d'autorité, le primat Cranmer crut devoir contenir les peuples par un *auto-da-fé*, qui leur fît sentir la nécessité de respecter ses projets et son plan de réforme, dans lequel il n'avoit pas jugé à propos d'admettre l'anabaptiste.

Un bûcher fut donc élevé au milieu de Londres. Une inquisition sévère découvrit quelques négocians accusés d'opinions erronées, qu'ils furent contraints de désavouer à la vue des flammes. Une femme qui osa persévérer dans sa secte, fut la première victime de Cranmer. Jeanne Bochet, ou Jeanne de Kent, ne voulut écouter ni les commissaires,

ni l'archevêque, et professa l'anabaptisme au pied du bûcher. Présent à cette scène, Edouard plus humain et plus compatissant que les juges, voulut l'absoudre. Cranmer en fureur l'alarma sur l'impunité d'une pareille hérésie. Le jeune prince ne put retenir ses larmes; mais il fallut signer. *Primat*, dit-il au barbare Cranmer, *je signe sous votre dictée*; *mais votre conscience répondra à l'Etre-suprême du supplice de cette malheureuse.* Jeanne fut jetée au feu. Un Hollandois, accusé d'arianisme, subit le même sort. .

Edouard fut bientôt aguerri à ces scènes de sang. Il avoit vu périr un de ses oncles. Un nouvelle faction lui demanda le supplice du protecteur, ce fut celle de Warvich, fils de Dudley. Le roi négocia pour le protecteur son oncle; mais effrayé des projets ambitieux qu'on prêtoit à Sommerset, il signa son arrêt de mort : juste représaille du supplice de son frère Seymour.

On croit bien que la France ne s'oublia pas au milieu des troubles de l'Angleterre. Le génie de Coligny donna des alarmes aux Anglois; leurs divisions intestines les rendirent traitables, et Henri II vint à bout de s'affranchir du tribut de deux millions d'écus et de se faire restituer Boulogne.

Edouard se mouroit à l'âge de dix-sept ans, et après qu'on eut dégradé son caractère par plus d'un attentat contre la religion et les lois, il n'en coûta pas beaucoup pour lui faire consommer sa carrière par une injustice : Edouard avoit deux sœurs, Marie et Elisabeth; Warvich, devenu duc de Suffolck, les fit exclure du trône, pour y placer Jeanne Gray, sa fille; et l'ivresse du crédit que se préparoient les Dudley, les aveugla sur l'horreur que ce nom, qui sembloit voué à la tyrannie, avoit inspirée pour toujours à la nation, sous Henri VII.

UNE MÈRE,

Ses deux filles et leur enfant nouveau-né, *jetés au feu par ordre du magistrat* (en 1556).

C'EST sur un lac de sang que la malheureuse Jeanne Gray, victime de l'ambition et de l'injustice de son beau-père, est portée pour arriver à un trône dégouttant de carnage. Hélas ! il ne lui est permis de s'y asseoir que huit jours : et ce funeste essai d'une couronne qu'avoient repoussée ses larmes et ses sanglots, lui coûta la vie dans la tour de Londres, où Marie la fit décapiter. La politique put faire croire à Marie que la royauté momentanée de Jeanne étoit un attentat punissable contre sa souveraine légitime; mais ce premier trait du caractère sombre et cruel de cette reine, ne fut que le prélude des scènes sanglantes qui marquèrent toutes les époques de son règne.

En vain un des plus célèbres historiens de l'Angleterre (1) nous assure que Marie rentra dans tous ses droits sans effusion de sang; des annales trop véridiques laissent encore subsister la trace des autels de sa vengeance, où tant d'illustres victimes expièrent leur complaisance pour l'ambition du beau-père de Jeanne, où les Northumberland, les Warvich, les Guilfort, les Wiat et deux cents autres complices furent immolés au repos de la nouvelle reine. On verra, dans le reste de son règne, que chez elle tous les sentimens, même celui de la religion, prirent la teinte de son caractère mélancolique, violent et sanguinaire.

Elle aima le comte de Devonshire, et cet amour ulcéré par

(1) Smollet.

la

XXV.



UNE MERE SES DEUX FILLES

et leur enfant nouveau né jetté au feu.

en 1556.

Dessiné par le Jeune

Gravé par David

la jalousie, sitôt qu'il trouva de la résistance dans l'amant d'Elisabeth, devint fureur et cruauté, à laquelle sa sœur ne se déroba que par le pouvoir de ses charmes sur trois assassins envoyés par la reine. Marie prend un époux, et décèle encore son ame dans le choix qu'elle fait de Philippe II, de ce prince que l'histoire de son temps a dénoncé au tribunal incorruptible de la postérité, comme le *démon du midi*, par sa cruauté et ses artifices. Mais nous allons voir que c'étoit assez de Marie pour le malheur de l'Angleterre, pour celui même de la religion catholique, qu'elle rendit odieuse, en voulant l'établir par les moyens les plus opposés à la douceur et à la sagesse évangéliques.

Pour qui connoît le peuple et son penchant à parcourir les extrêmes, n'est-il pas sensible que les cruautés de Marie aigrirent la nation, l'indisposèrent contre la religion romaine, et préparèrent la prompte et funeste révolution qui se fit sous Elisabeth?

Il eût été glorieux pour Marie, de réparer les pertes de l'église, et de lui rendre en Angleterre sa première splendeur. Ce rétablissement n'eût point été au-dessus d'une ame dont la piété, la bonté et la prudence eussent dirigé et tempéré le zèle et les démarches. Le prestige de la nouveauté, qui avoit séduit et entraîné le peuple, s'étoit évanoui, et il laissoit approfondir les horreurs dont il avoit été l'instrument. L'ombre de Henri, menant à sa suite des bûchers, des glaives, des bourreaux, épouvantoit encore dans le lointain. Le règne d'Edouard avoit été trop court pour affermir une révolution, dont presque toutes les circonstances avoient outragé les mœurs et la nature.

Dans cette position, où le peuple auroit tendu les mains à un maître sage, qui l'eût éclairé sur un schisme, dont les causes et les premiers effets n'offroient que l'arbitraire et la

corruption, sur l'incertitude à laquelle se verroit livrée une nation qui perdroit la base de sa croyance, sur ce foyer d'agitation et de troubles, qui ne cesseroient de menacer également le trône et la patrie; que devoit faire Marie, catholique dévouée au culte de ses pères, et voulant ramener ses peuples à l'ancienne foi ?

Il lui convenoit de leur faire voir, au flambeau d'une raison épurée, la lâcheté d'une soumission basse au despotisme d'un maître aveuglé par la corruption et la vengeance, et de les faire rougir d'une complaisance si opposée à la fierté du caractère anglois. Elle devoit leur peindre la dernière révolution, comme déshonorée par des monstres farouches, les outrages faits à l'humanité comme l'apologie de l'ancienne foi, et le plan de son gouvernement comme celui de leur bonheur, par le règne de la paix et de la vérité.

Marie ne trouva point dans son caractère ces principes de l'autorité paternelle; ou, si quelquefois elle y fut ramenée par la douceur de son sexe, les conseils sanguinaires que lui souffla l'évêque de Winchester, eurent bien plus de force sur son esprit. N'affligeons pas les femmes disgraciées de la nature (Marie étoit de ce nombre); mais, soit ressentiment de ce qu'elle leur a refusé, soit amour-propre qui se dédommage par l'ascendant de la crainte, de celui qu'elles ne peuvent espérer de leurs charmes, il est rare que les passions et les moyens qui tiennent à la haine et à la vengeance n'ayent pas plus de prise sur leur ame.

Gardiner, cet évêque de Winchester, persécuté sous le dernier règne, étoit savant, pur dans ses mœurs, habile dans les affaires, homme d'état, qui se fût rendu précieux à la tête d'une administration aussi critique, si l'amertume et la férocité même de son zèle n'eussent flétri tant de belles qualités. Bonner, autre évêque de sa trempe, appelé au conseil, n'é-

toit pas propre à tempérer les emportemens de son confrère. Le cardinal Polus, que la reine avoit fait venir d'Italie, prélat doux et d'un zèle plus digne de la religion, ne put obtenir l'influence que lui méritoient ses vertus; Marie et son conseil semblèrent ne respirer que le sang. Il coula dans toutes les parties du royaume, sitôt qu'à l'instigation de Marie le parlement eut rétabli le culte de l'église romaine et fait sa paix avec le saint siége.

Voilà donc cette malheureuse île en proie, dans le cours de vingt-cinq années, à deux violentes tempêtes, qui, déchaînées en sens contraire, ne parurent que changer de rives, pour y porter leurs ravages ! On s'étoit égorgé pour accréditer la réforme, on versa le sang pour la détruire.

Dans ces victimes, on ne regrettera point le barbare Cranmer, l'auteur du schisme, l'arc-boutant de la rebellion contre l'église et le bourreau des catholiques, prélat inconstant et forcené, apostat sous Henri, pour se marier en liberté, abjurant sous Marie, à la vue du supplice, rétractant son abjuration lorsqu'il la voit inutile; et qui, s'il eût trouvé de la clémence dans cette reine, eût complété, sous Elisabeth, par un nouveau parjure, la honte de la réforme. Quatre évêques, treize prêtres et soixante-sept personnes, expirèrent en 1556, sur les bûchers allumés par le zèle sanguinaire de Marie et de Bonner.

. Mais à Guernesey il se passa une scène affreuse, qui n'a
. d'exemple ni chez les tyrans du paganisme, ni chez les
. sauvages les plus altérés de sang humain; et dont, après
. plus de deux siècles, le seul souvenir glace d'effroi et saisit
. l'ame d'une morne terreur. Une mère et ses deux filles sé-
. duites par les novateurs, et condamnées sur leurs réponses
. contraires à la foi catholique, sont traînées au bûcher.
. L'approche des flammes, la force de la douleur font ac-

. coucher au poteau une de ces femmes, qui se trouvoit
. dans le dernier mois de sa grossesse. Emu de pitié, un des
. spectateurs veut retirer aussitôt l'enfant. Le magistrat
. l'arrête, délibère deux minutes ; et c'est ensuite avec une
. fureur réfléchie qu'il fait rejeter l'enfant dans les flammes,
. où il est consumé avec sa mère. .

Croyons, par respect pour le trône et pour l'honneur de Marie, qu'elle eût épargné l'innocente victime. Mais quel avertissement pour les princes, qui doivent toujours craindre que loin de leurs yeux, les passions de leurs ministres n'ajoutent à la sévérité de leurs ordres! Les protestans se multiplièrent sous le glaive ; et ce siècle de fer sembla ne servir que les intérêts de la réforme. Ceux de l'état ne prospérèrent point au milieu de ces troubles. Philippe eut quelques avantages contre la France ; mais la prise de Calais, qui vengea cette nation, décrédita en Angleterre la politique de Philippe et de Marie. La reine ne put survivre à ce malheur, dont le ressentiment fut si vif, qu'elle assuroit à sa mort que si l'on vouloit disséquer son cœur, on y trouveroit le nom de *Calais*, dont l'image étoit son poison. Ce dernier trait achève de prouver combien les passions de cette femme étoient extrêmes.



MORT DE MARIE STUART.

Reine d'Ecoſse.

en 1587.

Deſsiné par le Jeune *Gravé par David*

MORT DE MARIE STUART,

Reine d'Ecosse, décapitée par l'ordre d'Elisabeth (en 1587).

On a dit qu'*Elisabeth ne devoit être jugée que par des hommes d'état.* Nous n'aurons donc pas la présomption d'approfondir ces vues supérieures, ces desseins vastes, ce choix habile de moyens, cette prévoyance imperturbable, qui la rendirent presque toujours maîtresse des cabinets de l'Europe, portèrent l'Angleterre au plus haut degré de puissance sur les deux hémisphères, disposèrent à son gré de la guerre et de la paix, firent mouvoir tous les souverains comme autant d'instrumens nés de sa grandeur, et concoururent à marquer sa place au rang des grands hommes.

Mais nous regretterons qu'une femme si supérieure à son sexe et à la plûpart des maîtres du monde, ait abusé des ressources de son génie pour séduire son peuple et le tromper dans sa religion, de la politique, pour bouleverser au gré de ses intérêts le culte de la Divinité, les dogmes et la morale de l'ancienne foi; qu'elle ait outré la mesure de son pouvoir, en opposant, dans les premières années de son règne, à la cruauté de la feue reine une intolérance aussi barbare; qu'une si grande princesse ait dégradé son caractère par la vanité d'une femmelette; qu'elle ait avili son administration et son rang par une sordide avarice, qui épuisa sa cour et la plûpart des nobles en contributions odieuses, par des emportemens et une fureur grossière qu'on ne trouve que chez la populace; et qu'enfin une administration admirable à tant d'égards, se soit flétrie aux yeux de la postérité par la haine qu'elle voua

à Marie Stuart, et par la basse et féroce jalousie qui lui fit immoler cette infortunée reine, dont le seul crime réel étoit de la surpasser en grâces et en beauté.

L'histoire ne seroit pas plus utile aux hommes que les froides tapisseries qui décorent les palais, si, quand les princes ont disparu du trône, elle n'exerçoit sur celles de leurs actions qui intéressent le bonheur des peuples ou la morale publique, une censure équitable, qu'arrêtent le respect et le bon ordre, pendant leur exercice du pouvoir suprême.

Le protestantisme ne fut pour Elisabeth qu'une affaire de politique. Elle avoit refusé la main de Philippe II, son beau-frère; elle crut devoir l'éloigner encore plus en protégeant les protestans et la république naissante des Provinces-Unies, foyer de la réforme. Elisabeth étoit instruite, elle avoit orné son esprit dans la retraite; et la nouveauté dans les opinions pouvoit amorcer l'amour-propre d'une femme et d'une reine savante. Enfin, la moitié au moins de l'Angleterre étoit encore protestante; dans la partie catholique, beaucoup d'hommes sages avoient blâmé les persécutions du dernier règne; elle-même n'y avoit échappé qu'avec peine..... Que de fausses lueurs pour égarer Elisabeth, et que de piéges pour l'entraîner dans la réforme!

Le sage et prévoyant Polus en avoit connu certainement tout le danger, quand, à la nouvelle de la mort de Marie, qui ne précéda la sienne que de seize heures, il s'écria, en regardant son crucifix: *Sauvez-nous, Seigneur, car nous périssons.*

En effet, la révolution trouva peu d'obstacles. Le parlement s'assembla à Londres. Son ouvrage fut un code monstrueux, qui associa la hiérarchie et l'indépendance, les dogmes de Calvin et une partie de la liturgie catholique, déclara, tant au spirituel qu'au temporel, la suprématie de la reine et la

nécessité pour tout Anglois d'en prêter le serment. Ainsi un Bacon, un chef de la magistrature, l'un des plus beaux génies de son siècle, les premiers hommes de l'état, les plus grands politiques, les ministres des lois procédèrent gravement à créer pour une femme le pouvoir nouveau d'instituer des évêques, de régler le culte, de fixer des dogmes et de statuer arbitrairement sur la religion !

Elisabeth, qui d'abord avoit dissimulé jusqu'à se faire couronner par un évêque catholique, arbora le drapeau de la réforme; elle y tint avec plus d'opiniâtreté, quand Rome se fut déclarée contre elle, et l'eut frappée d'anathêmes. Alors elle s'annonça comme le centre de ralliement pour les réformés, et les protégea ouvertement dans les Provinces-Unies, dans la France et dans l'Ecosse. Tandis qu'elle allumoit la persécution dans l'intérieur de son royaume, elle travailloit à inquiéter dans leurs états les puissances qui pouvoient traverser le plan de son administration; elle amusoit la France par des projets de mariage, par des traités ébauchés; elle désoloit Philippe, en soutenant l'essor de la Hollande vers sa liberté; elle ruinoit en Ecosse le parti d'une malheureuse reine, qu'un zèle peut-être trop peu mesuré et quelques indiscrétions, sans aucun crime véritable, conduisirent à l'échafaud.

Marie, reine d'Ecosse huit jours après sa naissance, joignit ensuite à cette couronne celle de la France, en épousant François II. Sa naissance et les lois lui en donnoient en Angleterre une troisième, que la fille d'Anne de Boulen n'avoit pu lui ravir, parce que Catherine n'avoit jamais cessé d'être la légitime épouse de Henri VIII. Mais le grand crédit d'Elisabeth, ainsi que les progrès de la réforme, éclipsèrent les titres de Marie; et ses efforts pour les faire valoir préparèrent ses disgraces. Elisabeth étoit trop impérieuse pour les

lui pardonner, et Marie trop foible pour se soutenir. Tous les pas de la reine d'Ecosse la conduisirent à sa perte.

Deux tableaux qu'offrit cette île orageuse et ensanglantée de tant de victimes, durent, par leur rapprochement, glacer d'effroi toute ame sensible et vertueuse. Ici, sur le trône des Tudors, une femme vaine, mais ambitieuse; violente, mais dissimulée; se jouant de la religion comme du sang des hommes, se choisit une tendre et illustre victime, qu'elle trompe par mille artifices, qu'elle entraîne de piége en piége, qu'elle brouille avec ses sujets, qu'elle amorce par une protection apparente, qu'elle met dans les fers sitôt qu'elle la tient en sa puissance, et dont avec une froide barbarie et une politique artificieuse elle prolonge pendant dix-huit années la captivité, signant ensuite avec une joie atroce son arrêt de mort, et donnant à l'exécution de l'arrêt les larmes et le deuil d'une pitié hypocrite : là, sous la couronne des Stuarts, s'offre à nous une reine de vingt ans, qui, maîtresse légitime de trois royaumes, se voit sans asile et sans appui, livrée à une bonne foi, à une inexpérience qui égarent son zèle et sa politique; en proie à la jalousie d'un second mari, accusée injustement de la mort du troisième, trahie dans sa confiance par des voies ténébreuses, emprisonnée contre le droit des gens et celui de tous les souverains, captive de son irréconciliable ennemie, et par elle enfin conduite sur un échafaud.

C'est à des adresses réitérées de son parlement, c'est à l'intérêt pressant de la religion nouvelle, c'est à une conspiration dont Marie a toujours ignoré la trame, qu'Elisabeth semble sacrifier cette infortunée princesse. Mais la jalousie et la haine ont déja prononcé l'arrêt; et quatre seigneurs ont ordre d'aller le notifier à cette illustre victime, dans sa prison de Forthéringhai.

Jusqu'alors

Jusqu'alors timide et craintive, Marie, par une de ces révolutions que les situations de force ne produisent point dans une ame ordinaire, n'a plus à ce moment que du sang froid, du courage et de la dignité. Fière de son innocence, elle appelle de ce jugement inique, au tribunal du souverain juge; fidelle à la foi de ses pères, elle la professe avec intrépidité; présente à tout, elle relit son testament, elle écrit au roi de France et au duc de Guise, et passe dans un sommeil paisible la nuit qui précède son dernier jour.

Marie voit avec la même sérénité le moment de son supplice. Parée comme dans un jour de représentation, couverte d'un long voile, un crucifix à la main, suivie du grand-maître de sa maison et de deux de ses femmes, elle s'avance dans une salle du palais tendue en noir; elle y trouve un fauteuil, un coussin, un bloc, et deux bourreaux qui doivent achever cette scène tragique; une prière tranquille la précède, et sa tête tombe sous la hache de la haine et du despotisme.

A cette nouvelle, Elisabeth ne montre qu'une douleur hypocrite. Les remords qu'elle devoit à cet horrible abus de son pouvoir, elle les réservoit au supplice du comte d'Essex, son favori. Un soufflet que la reine lui avoit donné dans la colère, l'avoit rendu rebelle. L'arrêt de sa mort ouvrit pour Elisabeth un abyme de mélancolie et de chagrin, dont rien ne put la faire sortir. Elle y succomba dans la sombre inquiétude des horreurs de son règne et dans les inutiles regrets de la puissance et des plaisirs qui lui échappoient. Son dernier jour fut le premier du trop fameux Cromvell.

JACQUES

Crée cent baronnets, et exige d'eux une énorme finance (en 1614).

IL étoit donc dans les décrets éternels que la première tête des Stuarts, destinée à réunir les trois couronnes de l'empire britannique, commenceroit la chaîne des malheurs qui devoient accabler cette illustre maison, si intéressante par la bravoure, la loyauté et la douceur de ses princes, par le sacrifice de plusieurs d'entre eux à la foi de leurs ancêtres; et dont encore aujourd'hui l'on ne peut voir les augustes restes, sans vénération et sans attendrissement. Au souvenir de l'échafaud de Marie, ses descendans durent frémir du poids de cette triple couronne, qui rendoit la majesté justiciable d'un peuple altier, violent dans ses haines et familiarisé avec des révolutions sanguinaires.

Où l'homme sage respecte les secrets de la providence, le fataliste retrouveroit ces jeux étonnans du sort, qui ramenèrent au repos et au bonheur de Jacques presque toutes les fautes de ce monarque; cette étoile funeste qui ne cessa d'égarer le malheureux Charles Ier. par les voies de la douceur, de la bonté et de la complaisance, qui devoient lui gagner son peuple.

Quel étoit donc ce roi d'Ecosse, qui le premier régna sur l'Angleterre? Henri IV, contemporain d'Elisabeth, l'avoit déja pénétré. Connoissez dans le roi Jacques, écrivoit-il à M. de Beaumont, son ambassadeur en Angleterre, un prince artificieux et souvent pris dans ses piéges, un homme qui va au gré du temps et non des principes, un homme léger

XXVII.



JACQUES I.

Creé Cent Baronnets.

en 1614

Dessiné par le Jeune Tom. II. *Gravé par David*

et dont le peu de droiture repousse toute confiance ; un galant, plein de morgue avec les femmes et pusillanime avec ses mignons ; un pédant bouffi de son savoir, et qui ne peut au plus régenter qu'une école. C'est l'esprit de l'instruction donnée par notre judicieux Henri, que Jacques avoit souvent amusé, comme il l'avoit fait de l'Italie et de l'Espagne.

La foiblesse de Jacques ne produisit pas sous son règne tous les maux qu'on en pouvoit craindre ; mais elle apprit à son parlement que les rênes de l'état, dans les mains du prince, n'avoient déja qu'une direction subordonnée à l'impulsion puissante des deux chambres ; et les fruits amers de cette corruption du gouvernement furent réservés à son infortuné successeur. Cependant cette timide circonspection, qui tenoit Jacques sur la défiance, louvoyant sans cesse, s'avançant lorsqu'il ne trouvoit point d'entraves, se repliant à chaque obstacle, ménageant les esprits, et toujours craignant de les cabrer, ne le mit point à l'abri des conjurations.

Tous nos lecteurs connoissent l'horrible complot de remplir de matières combustibles les souterrains de la salle du palais, pour exterminer, par une seule explosion, le roi, sa famille, le parlement et ses ministres. L'esprit de parti, le guide le plus infidèle que puisse avoir l'histoire, ne voulut voir que des catholiques, des prêtres, et sur-tout des jésuites à la tête de cette conspiration. Jacques, échappé heureusement à ce ténébreux attentat, étoit intéressé à accréditer ces imputations, qui, paroissant le charger de la haine des catholiques, le rendoient le héros de la réforme. Il a fallu, pour fixer les idées de notre siècle, que le flambeau de la critique et de l'équité montrât des seigneurs protestans à la tête de ce complot ; et que, supérieur à tout préjugé, le célèbre Arnaud fît lui-même à cet égard l'apologie des jésuites.

Au milieu de ces troubles, dans cette administration em-

barrassée par la foiblesse et par l'entêtement du monarque ; se formèrent les deux partis des *Torys* et des *Wighs*, dévoués l'un à la prérogative royale, l'autre aux priviléges du peuple, cette balance des deux pouvoirs, qui tempère encore aujourd'hui une monarchie si absolue dans son origine ; que le docteur Blackvood osa, dans ces temps critiques, faire paroître sous les auspices de Jacques un ouvrage où il établit, que tout Anglois étoit devenu serf à l'égard du roi depuis la conquête.

Ainsi biaisant avec son parlement, disputant avec ses théologiens, s'avilissant avec ses favoris, rarement il arrivoit à Jacques de faire le personnage de roi. Son règne fut surtout celui des mignons ; et nous avons appris, nous François, ce qu'on peut espérer d'une pareille administration, à moins que l'ascendant d'un grand homme ne lui communique de son énergie ; mais sous le roi Jacques, Bacon, tout grand génie qu'il étoit, n'étoit point Richelieu.

Robert Carr, gentilhomme qui avoit été page du roi Jacques, en Ecosse, captiva sa faveur par sa taille et par les grâces de la beauté et de la jeunesse. Le roi s'étoit établi son maître de latin, bientôt il lui donna un rang distingué dans sa cour. Mais la foiblesse, qui chez les princes amène toujours la prodigalité, comme celle-ci l'oppression, alloit ruiner les ressources de Jacques, sans un stratagême qui lui réussit un instant. . De nouveaux subsides l'eussent com-
. promis avec son parlement ; il imagina, pour les rempla-
. cer, de créer cent *chevaliers baronnets*, nouvelle classe
. qui tiendroit le milieu entre les barons et les chevaliers.
. Chacun d'eux, outre la finance de 2000 livres sterlings,
. devoit entretenir, pendant trois ans, trente soldats en
. Irlande, ou racheter entre les mains du roi cette contri-
. bution par une somme d'argent. Ainsi, pour achever

XXVIII.



CHARLES I.

se sauve d'Amptoncourt.

en 1647.

Peint par Vandik — Gravé par David

d'avilir la dignité de la couronne, le trône devint un comptoir. .

Carr perdit et mérita de perdre sa faveur. Il fut condamné à mort, et son supplice commué dans une prison perpétuelle. Georges Villiers, si connu depuis sous le nom de duc de Buckingham, se saisit auprès du roi d'un poste qui ne pouvoit long-temps vaquer.

Ainsi s'écoula un règne de vingt-deux années dans les alternatives d'une fermeté de boutade et d'une mollesse de caractère, de quelques momens d'une vraie grandeur et de longs intervalles de foiblesse. Un distique latin, qui rapproche Elisabeth de ce prince, les a caractérisés l'un et l'autre :

Rex fuit Elisabeth, at nunc regina Jacobus,
Error naturae sic in utroque fuit.

Ainsi, dérogeant à sa loi,
Nature, sans beaucoup de peine,
Ne fit de Jacques qu'une reine,
Et fit d'Elisabeth un roi.

CHARLES

Se sauve d'Hamptoncourt (en 1647).

CE sera toujours pour la destinée d'un homme un terrible pronostic, si, dans le poste que lui assigne la Providence, il ne trouve en lui-même ni les qualités, ni le génie de sa place. Il pourra, comme Charles Stuart, se montrer bon père, bon maître, bon ami, bon époux; mais l'assemblage de ces vertus domestiques laissera toujours désirer en lui l'homme d'état, l'homme du trône et l'homme de son peuple. Les

rênes, que ne pourront tenir ses mains impuissantes, seront saisies par l'intrigue et l'ambition, qui, dans leur direction souvent opposée, entraîneront la volonté du monarque dans une mer orageuse de contradictions; et s'il faut, pour son malheur, qu'à la suite de ces secousses, la lassitude laisse voir en lui une sorte d'affaissement, il aura bientôt en tête une puissance rivale, qui le fera trembler lui-même sur son trône. Que la crainte, ou qu'une bonté peu judicieuse vienne à lui arracher des concessions et des sacrifices indiscrets, un peuple tel que l'Anglois, à qui les essais d'indépendance ont si souvent réussi, n'aura plus rien qui l'arrête pour abattre à la fois et le monarque et le trône.

Ce coup de pinceau a déja esquissé le tableau des catastrophes du règne désastreux que nous avons à décrire. Essayons si, dans l'art de peindre au cœur et à l'esprit, il est des couleurs assez fortes pour en tracer l'horreur.

On eût dit que la nature ne formoit qu'avec peine cette victime, qui devoit tomber sous le glaive du fanatisme. Charles, dans son enfance, n'avoit montré qu'une constitution foible et délicate, qui long-temps l'avoit rendu incapable des exercices du corps. L'homme physique s'ébauchoit en lui si lentement, que son frère, le prince Henri, lui plaçant un jour sur la tête le bonnet carré de l'archevêque de Cantorbéry: *voilà, mon petit frère*, lui dit-il, *la couronne que je vous garde et qui vous convient.* Henri mourut et n'eut point la couronne d'Angleterre; Charles se saisit à la mort de son père de ce funeste présent, sous la plus sinistre des constellations, qu'on put appeler, dans le bonheur de Cromvell, l'étoile des grands scélérats.

C'est par l'intrigue et l'ascendant de ce trop fameux génie, que, pendant un règne de vingt-quatre années, on va voir la bonne foi sans cesse aux prises avec la fausseté, la poli-

tique voilée de l'hypocrisie, accréditée par le fanatisme ; un peuple séduit par des vertus apparentes, ébloui par des actions d'éclat qui offusquent le trône ; qu'on verra des factions trompées par un secret profond, entraînées vers le même but par une tolérance artificieuse, portées par l'enthousiasme au plus affreux attentat ; qu'à côté des crimes d'un usurpateur, on trouvera dans le même homme les hautes qualités d'un administrateur habile et d'un grand général. A ce tableau, l'on reconnoît Olivier Cromvell, qui, dans les ressorts de sa politique, se joua également de la religion, des lois, de la monarchie, du monarque et du peuple.

L'amour ne se montre qu'une fois dans les passions de ce fougueux et raffiné politique, mais il n'y dure pas assez pour assouplir son caractère. Ce n'est qu'un éclair qui l'enflamme un moment pour la belle Acatha. Il s'apperçoit qu'elle se partage entre lui et le comte de Holland ; son cœur altier se révolte et rompt pour toujours avec les femmes.

Un génie de cette trempe avoit en soi trop de ressorts pour avoir besoin de chercher dans les femmes un appui à sa faction. Il eut assez du caractère de Charles, pour tout oser impunément auprès de la noblesse, du clergé et du peuple. Charles avoit dans Henriette de France une épouse catholique, et la tendresse qu'il lui porta ne fut pas une des moindres alarmes pour les partisans de la réforme. Bien d'autres causes concoururent à produire et fortifier le soulèvement du peuple.

Une des premières fut la haine violente que la nation avoit conçue contre Buckingham, l'idole du peuple sous le dernier règne. Le roi eut besoin de subsides pour la guerre d'Espagne, dans laquelle l'avoit engagé la nation ; à cette époque, le parlement, qui déja combinoit son systême d'indépendance, commença de se mesurer avec son maître.

Charles venoit d'être couronné à Witehall ; mais, après l'éclat passager de son sacre, il entra, pour ainsi dire, dans une nuit affreuse, où tous les objets vinrent se confondre et tous les pouvoirs se combattre ; où tous les hommes lui parurent des spectres et où tous les éclairs ne lui donnèrent que de fausses lueurs. La guerre devint nécessaire contre Henri III, qui attaqua Charles, pour avoir raison de l'injure faite aux François, qu'on avoit chassés de la cour de la reine d'Angleterre ; mais la guerre ne pouvoit être sans subsides ; et Charles n'en obtenoit que par d'importans sacrifices.

La nation en vouloit surtout à sa prérogative ; et Cromvell, encore dans l'ombre, en minoit sourdement la base. Chef de secte, avant que d'être général, il s'étoit mis à la tête des puritains. Il les ameutoit en Ecosse contre le synode de Perth, dont les statuts reconnoissoient la mission divine de l'épiscopat. A Londres, il les indisposoit contre le vertueux Laud, primat de Cantorbéry, prélat chéri et respecté du peuple, comme un savant aimable, d'une éloquence douce, insinuante, et comme un évêque d'une conduite ferme et exemplaire. Le zèle de Charles, si déclaré pour l'épiscopat, qu'on l'appeloit le *chevalier de l'archevêque de Cantorbéry*, prêta des armes à Cromvell, pour perdre le monarque, et le nom odieux de *papisme*, fut le tocsin qui rassembla toutes les factions. Elles fermentent au nord et au sud de l'Angleterre, et en peu de temps les trois royaumes s'embrasent.

La nation ne voit point encore le précipice vers lequel toutes les factions l'entraînent, mais les opérations sont rapides ; elles sont combinées par le génie de la rebellion et de l'hypocrisie. Les parlemens se renouvellent fréquemment ; à quelques déférences artificieuses succèdent de leur part envers

vers le roi les plus arrogantes injonctions. Tous ses droits lui sont enlevés ; déja il n'a plus même, ni les milices, ni la tour de Londres, ni les places fortes. L'histoire, dans cette première crise et dans cette affreuse dégradation de la royauté, ne nous montre plus qu'un prince fugitif devant son parlement et ses sujets armés, soutenu quelques instans par la noblesse ; allant perdre à Glocester, dans l'inaction, le fruit de sa victoire ; harcelé ensuite dans toutes ses démarches, défendu long-temps par le brave Montross ; mais toujours poursuivi par les drapeaux de Fairfax, jusqu'au moment où il tombe en sa puissance.

Qu'attendre d'un roi bon, généreux et sensible ; mais qui, après avoir tergiversé quand la faction lui demande la tête de son ami et du plus ferme appui de son trône, le comte de Strafford, son beau-frère, finit par signer l'arrêt de mort qui le conduit à l'échafaud ? Disons qu'au moment où Charles étoit à la discrétion de l'armée, ce prince n'étoit plus à lui-même. Quelques élans passagers de vigueur étoient aussitôt révoqués par foiblesse. Celle-ci l'entraînoit dans une confiance indiscrète. Pour l'en tirer, il fallut lui faire voir dans les hommages et le langage captieux d'Ireton et de Cromvell, la perfidie qui déja menaçoit ses jours. Charles ne pense plus qu'à les mettre à couvert ; mais ses mesures, qui n'ont plus de base, ne font que hâter sa cruelle destinée.

. Pressé de tous côtés dans Hamptoncourt, par une armée
. de factieux, dont le succès fortifioit chaque jour l'orgueil
. insolent, Charles ne voit plus de salut que dans la fuite.
. Suivi de deux gentilshommes de sa chambre, il s'évade
. à minuit par une porte du jardin. On lui promet un vais-
. seau pour sortir de l'Angleterre ; cette ressource lui man-
. que, il n'a plus que celle de se confier aveuglément à toutes

. les apparences de la cordialité et de la bonne foi; et ce . malheureux prince, plus fait qu'un autre pour trouver dans . de vrais amis les sentimens qui honoroient son ame, ne fut . plus que le jouet de la plus barbare trahison. .

CHARLES

Ecoute la sentence de mort prononcée contre lui (en 1649).

Nous touchons à la plus étonnante et la plus horrible catastrophe qu'ayent jamais conçu et consommé l'esprit de révolte et de faction. Rome étoit une monarchie renaissante, quand les Brutus et les Cassius jurèrent de renverser cette nouvelle puissance et de briser ce sceptre du même coup qui trancheroit les jours de César. Mais la conjuration des Romains ne frappa que sur lui, et sa mort ne sembla qu'un crime isolé. L'empereur tomba, le sceptre courbé par sa chute, se redressa bientôt, et n'en devint que plus florissant dans les mains d'Auguste.... Chez l'Anglois, la conjuration eut son effet entier, le régicide scella l'indépendance, une faction le prescrivit et le consomma, comme si c'eût été le vœu de la nation; et le monarque, en tombant, entraîna le trône dans sa chute. Avec lui disparut la monarchie.

Une suite de vingt-quatre rois, depuis la conquête, donnoit à Charles I un droit imprescriptible à la couronne d'Angleterre. Ce n'étoit point, comme à Rome, un heureux républicain, sur lequel le peuple eût à reprendre un pouvoir usurpé. Charles avoit, à la fidélité des Anglois, un droit bien supérieur à celui même des descendans de Guillaume. Son sang étoit celui de Malcolm ô Connor, roi d'Ecosse, neveu

XXIX.



CHARLES I.ER COUTE

La Sentence de mort prononcée contre lui.

en 1649

Dessiné par le Jeune *Gravé par David*

par sa mère d'Edgar Etheling, dernier roi des Anglo-Saxons. Et c'est de ce sang auguste, du sang de ses premiers maîtres, que va s'abreuver un peuple fanatique.

Fairfax s'étoit démis du commandement des troupes, et Cromvell, devenu généralissime par l'acçlamation de l'armée, sans attendre le vœu du parlement, marchoit à grands pas vers son but. La ligue, commencée par les presbytériens, se fortifia par les puritains d'Ecosse et d'Irlande. On vit ensuite des *aplanisseurs*, des *agitateurs*. C'est à qui, de ces cabales insensées, donnera au gouvernement son génie et son délire. Toutes veulent avoir le mérite de régénérer l'état à leur manière; et chacune, sans s'en douter, présente une hache à Cromvell pour frapper le trône.

Au milieu de ces convulsions, la noblesse conservoit sa loyauté, sa franchise; mais ses vertus et ses réclamations furent perdues pour ce moment. Le parlement s'apperçut trop tard qu'il ne faisoit que changer de maître; l'armée, dans la main de Cromvell, n'étoit plus que la faction des *indépendans*, qui commençoit à planer sur tous les pouvoirs. Les communes elles-mêmes eurent à trembler qu'il n'entrât dans la politique de Cromvell de se passer de leur appui.

Dans ce conflit de tous les ordres, que gagnoit la défiance, un moment de crise suffisoit pour perdre le tyran et sauver l'infortuné monarque. L'orage qui pouvoit opérer cette heureuse révolution, se forma tout-à-coup dans la chambre des communes. Cromvell présent y fut dénoncé comme traître à la patrie; des témoins intrépides y dévoilèrent sans ménagement ses manœuvres secrètes contre la chambre. L'émotion, qui se communiquoit de proche en proche, ébranloit déja son parti. Mais jamais une politique artificieuse ne déploya plus habilement ses ressorts. Timide en apparence et consterné, l'hypocrite général tombe à genoux, bénit la

Providence dans cette nouvelle épreuve qu'elle lui suscite, et, du ton ensuite le plus hardi comme le plus véhément, force l'assemblée d'adorer l'oeuvre de Dieu dans l'horrible attentat qu'il prépare. Eloquent autant que fanatique, il a, leur dit-il, comme les Jéhu, les Jahel, les Samson, les David, sa mission spéciale, qui le met au-dessus des règles.

Echappé de ce danger, Cromvell sent qu'il n'y a plus d'autre parti que de se faire craindre et de précipiter la révolution, s'il veut la consommer. Il étoit vraiment roi à la tête de son armée; les lois, les principes les plus sacrés se taisoient en sa présence. Tous les autres pouvoirs avoient perdu l'équilibre : le parlement sans consistance, les communes réduites à un petit nombre de factieux déterminés, les places de Londres hérissées de gibets et d'échafauds, tout annonçoit à la nation la plus terrible scène.

Elle fut l'ouvrage d'une *haute cour de justice*, nouveau tribunal de sang composé de soixante parricides, qui reçut ses pouvoirs de l'armée de Cromvell et de la faction des *indépendans*. Jean Bradshau la présida, Olivier Cromvell en fut l'ame. Le traître, aussi raffiné politique qu'enthousiaste, sentit bien qu'un instant de réflexion pouvoit faire reculer d'horreur les complices de ses forfaits; que le moindre délai pouvoit lui attirer sur les bras les puissances de l'Europe, qu'intéresseroient le sort de Charles et l'honneur du trône. Mais le fanatisme lui prêta de nouvelles armes, exalta les têtes et fortifia l'ivresse de la ligue. Tandis que quelques sujets fidèles portoient au ciel leurs gémissemens et leurs vœux secrets pour le salut de l'infortuné prince, un jeûne et des prières publiques ordonnés par Cromvell, des aumônes distribuées avec éclat semblèrent imprimer à cette œuvre de ténèbres le caractère d'un héroïsme religieux. On voyoit des enthousiastes à ses ordres, qui effrayoient et subjuguoient

l'imagination des assistans par un langage mystérieux, par des visions bizarres et d'horribles convulsions. Ainsi, par une méchanceté profonde et par le mépris le plus insultant pour des hommes, Cromvell forgeoit au feu du fanatisme les instrumens de son attentat.

Quatre séances le consommèrent. Charles, au pied d'un tribunal qui ne lui montroit que des justiciables de sa couronne, en réclama les prérogatives et l'indépendance; et n'opposa qu'un silence majestueux à l'audace de ses juges. Cependant quelques cris s'élevèrent dans l'assemblée contre l'horreur du parricide. L'épouse de Fairfax et celle de Bradshau accusèrent hautement Cromvell et demandèrent la liberté du monarque. On craignit que cette pitié ne germât dans l'ame des assistans, on rompit brusquement l'assemblée. La dernière séance, où les commissaires parurent en robes rouges, annonça au malheureux prince que ses ennemis alloient consommer leur forfait. Supérieur à ses opprobres, il leur rappela avec force et dignité l'origine de son pouvoir, confirmé par une succession de dix siècles, les lois fondamentales, qui veilloient sur la liberté et la vie du moindre citoyen, et réclama la présence des lords et des communes. La passion avoit déja dicté aux juges toutes leurs réponses; et l'arrêt de mort se lisoit dans les yeux de Cromvell, où cette troupe fanatique prenoit sa criminelle assurance.

. Placé sur une chaise et couvert, au milieu du parquet,
. le roi ne montroit qu'un visage serein, un maintien noble,
. et ne donnoit qu'un regard de bonté à cette populace qui
. l'outrageoit par ses cris, et à la fureur de ses juges, qui
. dévoroient des yeux leur victime. On dut craindre l'effet
. de ce spectacle attendrissant, qui pouvoit ramener les plus
. fanatiques à la pitié et à la vénération. On se hâta de con-
. clure, et le greffier eut ordre de lire à Charles la sentence

. de ce tribunal de sang : *Charles Stuart, ayant été ac-*
. *cusé par le peuple de tyrannie, de malversations, et,*
. *ayant toujours refusé de répondre aux crimes dont il étoit*
. *accusé, est condamné à avoir la tête tranchée.* En vain le
. roi voulut parler encore et retenir ses juges, on se leva,
. et Charles fut livré aux soldats et à la populace, qui ne
. mirent plus de bornes à leurs outrages. .

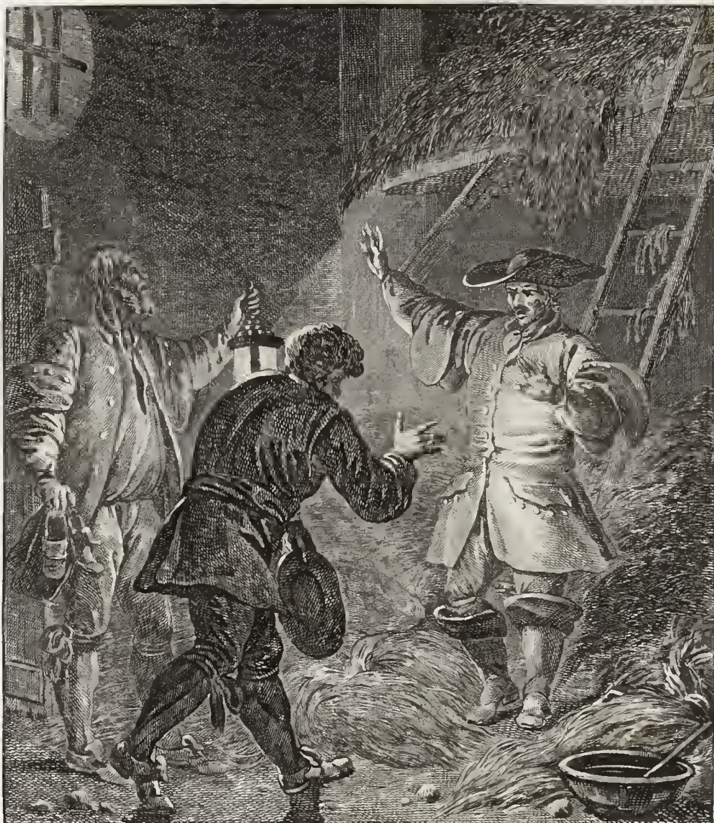
La méchanceté alla jusqu'à empoisonner les derniers momens que Charles donnoit au soin de sa conscience, et à la tendresse paternelle, en dressant sous les fenêtres de sa chambre l'échafaud où devoient se terminer tant d'horreurs. C'étoit-là que l'attendoit un bourreau masqué, dont la hache, enveloppée d'un crêpe, se voyoit sur le billot. Charles y est amené par le régiment de Cromvell. Ses derniers vœux sont pour la nation qui le condamne et pour ce peuple qui l'outrage. La bonté, le courage et la majesté rendent cette tête auguste mille fois plus vénérable, au moment où elle tombe sous le glaive.

PASSANT, ARRÊTE ICI LES YEUX :
LIS, PLEURE, DOUTE, ADMIRE, TREMBLE, IMPLORE
LA VENGEANCE DES CIEUX (1).

---

(1) Inscription envoyée alors pour être mise sur son tombeau.

XXX.



CHARLES II.

eſt forcé de ſe cacher dans une grange.

en 1651.

Deſsiné par le Jeune — *Gravé par David*

Tom. II.

CHARLES II

Est forcé de se cacher dans une grange (en 1651).

QUI oseroit aujourd'hui juger le François sur cette affreuse journée, dont le souvenir nous glace encore d'horreur, et dont nous voudrions arracher le récit des fastes de notre nation ! Le François fut-il donc semblable à lui-même, dans ce jour où le fanatisme dénatura sur le trône le caractère humain de ses rois, et où l'on fit couler dans le royaume des flots de sang, au nom sacré de la religion ? C'est dans le calme, c'est dans le refroidissement qui suivent les convulsions d'état, qu'un peuple reprend la trempe qu'avoit altéré le feu des factions.

En se rappelant nos précédens discours, on ne peut se dissimuler l'antipathie du caractère anglois pour la monarchie, et l'on voit par combien de formes diverses il a été tenté d'en altérer la constitution. Mais cet état d'anxiété et d'inquiétude d'un peuple qui se tourmente pour donner une assiette à son gouvernement, et que nous retrouvons encore chez ces insulaires, est bien loin d'un régicide.

L'équité veut donc que l'on distingue ici entre un peuple séduit jusqu'à l'ivresse, par la popularité la plus insidieuse de Cromvell, par l'écorce imposante de la religion, par le caractère audacieux et despotique de ce général ; et cette nation rendue à elle-même, à son sang froid, à ses réflexions, après le dénouement tragique qui venoit de faire pâlir d'effroi tous les citoyens. Ce n'est qu'ainsi que l'on connoîtra les vrais complices du crime de Cromvell, l'impression qui suivit cette scène d'horreur et les ressources de l'infortunée maison de

Stuart, dans le caractère même du peuple, et dans la fidélité glorieuse et persévérante de la noblesse. Charles I obtint, après sa mort, des regrets de cette nation dont il reçoit aujourd'hui une espèce de culte. Les larmes coulèrent dans le secret, parce que, sous les yeux du farouche Cromvell, tout s'observoit, comme Tacite le dit de Domitien, *tout s'écrivoit, jusqu'aux soupirs.*

En voyant les hautes qualités de ce fameux chef de parti, tour-à-tour politique profond, général expérimenté, administrateur habile, on éprouve une admiration triste et pénible, par le regret que donne l'abus criminel de tant d'avantages. Cromvell jugeoit sa nation, il sentoit qu'après les coups qu'il venoit de frapper, la plus grande partie du peuple secoueroit ses chaînes, et protesteroit en faveur de l'autorité légitime.

Déja en effet Charles II proclamé solemnellement en Ecosse, voyoit un peuple fidèle se ranger sous ses drapeaux. Les généraux anglois étoient forcés de lui céder le terrain, les corps se rapprochoient de lui; et, quoiqu'ils l'humiliassent étrangement par le prix qu'ils mettoient à leur soumission, quoique ce prince eût plus d'une fois à rougir de ses sacrifices, sa route, quelque escarpée qu'elle fût, le ramenoit au trône : une ou deux victoires eussent suffi pour l'y rétablir, et tout le prestige de Cromvell fût tombé avec la fortune de ce héros du fanatisme. Mais Cromvell sait se défier à propos d'une autorité qu'il ne doit qu'à la violence, il sent tout le besoin qu'il a de l'opinion. Ici on le voit en chaire, apôtre illuminé, déployer toute la sollicitude de l'épiscopat, régler les fêtes, ordonner de la liturgie, prescrire avec tout le feu de l'enthousiasme la sanctification des dimanches. Là, dans le secret du cabinet, il pèse l'influence des différentes couronnes de l'Europe, il évalue les alliances, *il se fait des*

amis

amis, comme on le disoit alors de lui, *pour se préparer des victimes à sacrifier au besoin;* c'est ainsi que, pour gagner la France, dont il vouloit recevoir un ambassadeur, il ne craignit point, lorsqu'il se sentit assez fort, de mortifier l'Espagnol, qu'il força de céder le pas au président de Bordeaux. Tantôt chef de la justice, et de fait, dictateur suprême, il ordonne la proscription des Stuarts, il abat la noblesse, il n'épargne pas plus le parlement dont il soupçonne la fidélité.

En effet, mille chevaux dans un clin-d'œil investissent le palais, il y entre au bruit d'une musique guerrière, harangue avec fierté les juges, leur enjoint, au nom de l'armée, de se séparer. Au premier signe de résistance, les soldats s'emparent des sénateurs, les chassent deux à deux, au milieu des railleries les plus insultantes; Cromvell prend les clefs de la salle, et fait écrire sur la porte *maison à louer*. La nouvelle république n'a plus d'autres pères de la patrie qu'une troupe lâche de traîtres et d'ames viles, sous le nom de *chambre basse :* ombre infortunée de Charles, vous receviez dans ce jour une première expiation ! l'ame du tyran va vous fournir la sienne. Il se trouble en effet, son buste renversé et mutilé par le peuple, des placards injurieux, des billets menaçans lui annoncent ce qu'il doit craindre du morne silence qu'imposent ses regards. Plus agité que les tyrans de Syracuse, tandis qu'il livre la ville à l'espionage et aux délations, victime lui-même de la terreur, il s'isole de tous les humains ; son palais est une citadelle hérissée d'armes et de soldats, chaque nuit il découche, et toujours son asile est un secret. Mais son ame, révoltée de cette servitude, l'avertit que ce n'est qu'à la tête de sa milice qu'il peut se montrer avec avantage.

Charles II avoit fui devant lui à Dumbar, et des amis fidèles de ce prince avoient péri par les mains du bourreau. L'Ir-

lande, qui d'abord avoit tenu pour son roi, venoit de céder à la fortune de Cromvell. Elle sembla d'abord s'éclipser à Worchester. Charles y attendoit le rebelle avec trente-deux mille hommes de troupes, celui-ci marchoit avec une armée inférieure en nombre, mais, de part et d'autre, l'ardeur fut égale. Jamais Charles ne se montra plus digne de la couronne. On a dit, et l'on a toujours vu que la position la plus glorieuse pour les Stuarts étoit dans les situations de force, et leur plus beau moment, de se trouver aux prises avec l'infortune. Charles fut vraiment grand dans cette journée, qui sembla devoir décider de son sort. Les deux chefs se cherchèrent avec acharnement, et Cromvell qui put de ses yeux mesurer le prince, eut à craindre le dernier écueil de sa gloire. Mais la jalousie des Anglois et des Ecossois, qui ne permettoit point au monarque de commander à son gré l'une ou l'autre troupe, produisit dans son armée le plus funeste désordre. L'Ecossois abandonna lâchement son maître. Charles veut les rallier, et voit de l'autre côté déserter les Anglois. En peu d'heures, l'armée royale est taillée en pièces; et l'infortuné Charles, souverain de trois royaumes, se voit sans armée, sans sujets, sans asile.

Worchester est au pouvoir de Cromvell. Charles, qui s'en est échappé au galop, prend sa retraite au château de Boscobel; mais bientôt investi, il est forcé de se déguiser en valet, et de grimper sur un chêne, d'où il peut voir l'agitation et la fureur des soldats de Cromvell. Les seigneurs de sa suite, qui craignoient de le trahir par leur cortége, se sont éloignés.

. Cinq laboureurs, les frères Pendrell, le reçoivent dans . leur ferme de Wite-Ladies. Habillé en bûcheron, il y . travaille dans le bois. Cet asile n'est pas encore sûr, il lui . en faut chercher un autre à travers les ronces, marchant . pieds nus sur des pierres coupantes. Son premier moment

XXXI.



OLIVIER CROMWEL

refuse le titre de Roi, et accepte celui de Protecteur.

en 1657.

Dessiné par le Jeune *Gravé par David*

Tom. II.

de repos, il le prend dans une grange, où il est trop heureux de s'ensevelir sous la paille, et de trouver pour sa nourriture un peu de laitage et du pain noir.

Ce n'est qu'après ces rudes épreuves que les frères Pendrell le conduisent à Bentley. Là, et dans quelques châteaux où il se cacha, Charles eut lieu d'éprouver la générosité de la noblesse angloise, que la terreur du nom de Cromvell avoit dispersée au loin dans les campagnes. Ce fut à ces sentimens qu'il dut le bonheur d'échapper au tyran et à ses émissaires, et de trouver dans un port d'Essex un vaisseau qui le rendit en France à celui de Fécamp.

OLIVIER CROMWELL

Refuse le titre de roi, et accepte celui de protecteur (en 1657).

EN violant toutes les lois, la nation angloise avoit perdu sa base; et, dans l'essai de toutes les formes du gouvernement, elle se voyoit en proie à tous les désordres de l'anarchie. Cromvell, qui s'étoit joué de tous les partis, les combattoit, les humilioit et les détruisoit l'un par l'autre. Quel maître en politique, que le puissant génie qui, voulant se créer et organiser en quelque sorte un nouveau monde, soumis en tout à ses impressions, sut choisir ainsi les élémens de son ouvrage, leur donner un mouvement combiné d'après ses vues, balancer leur action, établir et rompre à son gré leur équilibre, les réduire à n'avoir plus de force et d'activité que par son souffle!

Par les presbytériens, il avoit humilié la cour, le clergé

et la noblesse; il combattit ceux-là par les indépendans. Le parlement avoit tout fait pour son autorité, bientôt il écrasa par sa milice cette puissance, qui ne pouvoit que lui être odieuse. Les communes elles-mêmes, si fières de planer un moment sur tous les pouvoirs et sur tous les partis, ne furent plus qu'une poignée d'esclaves, qui fléchit à son tour sous le nouveau joug. C'est par cette force motrice et cette puissance inouie jusqu'alors, qu'il résulta du conflit de tous les partis un tempérament, un état de calme qui permit à ce hardi réformateur de tout oser.

Cependant, comme il falloit présenter au peuple le simulacre au moins d'une république, Cromvell, tantôt en chaire et tantôt en prière, toujours prêt à se montrer sous la cuirasse, crut qu'au degré d'avilissement où il avoit réduit la nation, une inspiration annoncée lui suffisoit pour maîtriser les esprits. Appuyé des millénaires, espèce d'illuminés qui fondoient toute domination sur la grâce, et n'accordoient la grâce qu'à l'extérieur de la piété, tout-à-coup il fait paroître au milieu de Londres cent trente-neuf hommes, comme autant d'envoyés de la Providence, qui ne les a choisis la plûpart dans la lie du peuple, que pour se réserver la gloire de leur établissement. C'est au nom du Ciel qu'il les investit de l'autorité suprême, et qu'en langage prophétique, et par l'abus le plus impudent des Saintes-Ecritures, il assigne à cette *commission des saints*, (car c'est ainsi qu'il la présente) sa mission, ses devoirs et sa puissance. Et c'est devant ce fantôme de république que se prosterne l'amant fanatique de la liberté !

Mais tout ce qu'un tel gouvernement avoit de méprisable, entroit dans les vues de Cromvell, et consommoit son projet. Il n'en avoit pas d'autre que de régner. Sa politique en médita les moyens ; et ses manœuvres, toujours imposantes,

toujours efficaces, lui érigèrent au milieu de l'Europe un trône distingué de celui des autres souverains, où, concentrant en lui seul tous les pouvoirs d'un despote, il n'effaroucha point le peuple par l'idée d'une monarchie, et s'affranchit de toute influence et des grands et du peuple. Cromvell, *protecteur*, fut, sous ce simple titre, le maître le plus absolu qu'eussent reconnu les trois royaumes.

Cet heureux chef, qui comptoit si fort sur l'enthousiasme, donnoit peu à la fortune qui ne l'aveugla jamais. La maison Stuart, quoique errante dans les différentes cours de l'Europe, n'avoit pu perdre ses droits, et trouvoit encore des appuis que lui donnoient ses vertus et la justice de sa cause. La noblesse, indignée de voir à sa place de vils fanatiques, n'attendoit qu'un cri de ralliement pour se montrer ; le peuple anglois, dans un état d'oppression, tendoit, par le génie même des révolutions, à briser des fers, qu'il n'avoit reçus que dans une sorte d'ivresse. Si, dans cette position, Cromvell eût licencié ses troupes, ainsi que le parlement le demandoit sous le spécieux prétexte de l'économie, et dans le fait pour désarmer son despotisme, bientôt il eût vu l'Anglois, ou réclamer fièrement une indépendance à laquelle la nation avoit sacrifié son repos et ses devoirs les plus sacrés, ou rappeler son maître légitime, pour écraser une autorité sacrilége.

La guerre devenoit donc nécessaire à Cromvell ; il la déclare à la Hollande, puissance inférieure, qu'il pense pouvoir attaquer impunément, et qu'il prétend punir de l'asile qu'elle a donné aux enfans du malheureux Charles. Dès ce moment, l'amiral anglois prit avec les vassaux de cette république un ton insultant. Tromp rendoit alors son nom fameux sur les mers, il fit payer chèrement à Cromvell ses mépris ; et s'il ne put l'abattre dans deux batailles, presque

également meurtrières pour les deux flottes, au moins sut-il balancer la fortune du protecteur.

Rien de plus inoui que l'ascendant que prenoit sur toute l'Europe ce chef audacieux. C'étoit peu d'écraser l'Irlande par les armes d'Ireton, et ensuite par son fils Richard, qu'il mit à la tête de cette expédition sanguinaire. Il ose menacer, et il réussit à intimider presque toutes les puissances ; il arbore son pavillon dans la rivière de Lisbonne ; à Londres, il fait trancher la tête au frère de l'ambassadeur de Portugal, pour avoir tué en duel un Anglois ; en Suède, le bruit de son nom détermine le roi à s'allier avec lui ; il se joue de l'Espagnol et de son flegme ; à la Porte, il enlève le résident de Charles II, et réduit au silence le divan. Dans les Pays-Bas, il déconcerte, par une suite de trahisons, les mesures de ce roi fugitif ; en France, il se mesure long-temps avec Mazarin, dont il trompe la politique, et force ce cardinal d'accorder sa protection aux calvinistes des Vallées, et à se déclarer contre les princes Stuart.

Si tant de faits éblouissans rendent probables la défiance qui gagnoit de plus en plus la nation, et les conspirations qui se renouveloient chaque jour contre un chef si terrible au-dedans et si puissant au-dehors, sera-t-on étonné de la basse complaisance et de l'inconséquence absurde que montra le parlement de Cromvell, quand, du même trait dont il abrogea les droits sacrés de la maison Stuart, il signa l'acte qui déféroit au protecteur le titre de *roi ?*

La motion fut formée par l'alderman Pack ; un cri de républicain, qui s'éleva d'une troupe de factieux, quoique dévouée à Cromvell, la repoussa avec indignation ; mais à cela près, le vœu général des partis divisés fut pour rétablir le trône. Ainsi, lorsque dans un malade, une fièvre brûlante a porté les humeurs et tous les élémens du corps humain

à un certain degré de fermentation, la nature, qui s'est épurée par ce travail, ramène l'homme à la constitution qui doit lui rendre son ancienne force. La monarchie reprit donc son ancien crédit, et le bill passa pour offrir le sceptre à Cromvell. Ce moment fut pour lui celui d'une crise violente. Instruit de la résistance d'une grande partie de son armée, vivement agité par la soif de régner, et par le danger de fronder sans pudeur, aux yeux de tant de braves gens, des principes émanés, selon lui, d'une inspiration divine, effrayé de l'opprobre dont il couvroit leur conduite passée, en abjurant tout-à-coup des maximes qui leur avoient mis le glaive à la main contre leur roi, Cromvell, nous le disons d'après ses historiens, perd la tête, balbutie un discours obscur, inintelligible, et d'une absurdité, qu'on n'auroit pu pardonner qu'à un homme de la lie du peuple. Ce qu'il y eut de plus clair, articula le refus absolu de la couronne.

A ce refus, le parlement, qui semble reprendre son autorité, croit devoir, par l'acte le plus solemnel, former la république, et créer de nouveau son protecteur. Le gouvernement le plus informe devient l'ouvrage de trois grandes nations. On tempère l'autorité du protectorat; mais on accorde à Cromvell le droit de se choisir un successeur. Une médaille annonce cette prérogative à la postérité. Cromvell s'y trouve représenté dans son costume et décoré de ses titres. Le revers de la médaille offre deux petits *oliviers*, qu'un plus grand couvre de son ombre, avec cette inscription : *Non deficient Olivarii*.

Quel progrès n'a pas dû faire une nation, qui, de cet état d'aveuglement, et en quelque sorte de stupidité, a passé dans l'espace d'un siècle, selon l'opinion de quelques François, au plus haut période de la philosophie et de la politique?

RICHARD CROMWELL

Signe son abdication du protectorat (en 1659).

LA prospérité de Cromvell n'étoit point sans alarmes. Ce colosse, aussi foible dans sa base que celui du roi d'Assyrie, puisqu'il ne s'étoit élevé que sur l'alliage des principes et des factions les plus insociables, pouvoit être brisé d'une seule petite pierre. La main d'une fille, Lucrèce de Greenvill, dont il avoit tué l'amant, exercée depuis trois ans à décharger chaque jour un pistolet sur l'image de Cromvell, avoit osé tirer sur le protecteur, à son entrée solemnelle dans Londres, et n'avoit manqué son coup que par l'effet du hasard. Un fanatique, ou l'un de ces mécontens, tels qu'ils fourmilloient alors dans la nation, pouvoit avoir une audace plus heureuse. Les gens sages commençoient à croire qu'il étoit temps pour Cromvell de quitter un personnage trop violent pour être d'une longue durée, et de terminer une carrière où il avoit épuisé à la fois l'admiration des fanatiques et la servile soumission des peuples.

Cromvell avoit rendu successivement tous les ordres des trois royaumes victimes de son ambition; il avoit fait et défait les parlemens, avec autant de facilité que le même feu forme et dissipe l'écume, révolté le peuple par des fardeaux dix fois plus lourds que ceux des différens règnes, et dégradé par le ridicule toutes les religions et toutes les sectes. Grand guerrier, on l'avoit vu subjuguer l'Ecosse et l'Irlande, couvrir l'Océan de ses voiles, assurer par les célèbres Penn et Vénable, la Jamaïque à l'Angleterre. Politique audacieux et fécond en moyens, du nord au midi

de

XXXII.



RICHARD CROMWEL

Signe son abdication du Protectorat.

en, 1659.

Dessiné par le Jeune — Gravé par David

de l'Europe il avoit tenu en respect toutes les puissances, et chassé au loin les enfans de son ancien maître.

Mais, dans ce monde, tout a sa révolution ; et les ressources de Cromvell sembloient usées. Odieux à sa famille, qui, par lui, se voyoit chargée de l'indignation de son siècle et de celle de la postérité ; à l'armée et à la république qu'il avoit humiliées l'une par l'autre ; méprisant les hommes, après les avoir si souvent trompés ; tremblant de rencontrer la probité et l'honneur, comme le criminel pâlit devant son juge ; cherchant la solitude, et craignant de se retrouver avec lui-même ; tourmenté sans cesse du souvenir de ses forfaits et de la crainte d'en perdre tout le prix au premier instant... Le ciel laissa mourir dans son lit ce trop fameux tyran ; mais il livra ses derniers jours aux alarmes et aux remords. Le ciel sembloit devoir à la terre cette espèce de vengeance. Cromvell meurt le 23 août 1658, dans la 68e. année de son âge. Cet homme, que dans d'autres conjonctures, ou chez tout autre peuple, on eût enfermé comme insensé, ou flétri comme fanatique, ou puni de mort comme séditieux, prouve assez combien les circonstances ont d'empire sur la destinée des hommes.

Il s'en falloit bien que la nature eût préparé Richard Cromvell pour remplacer son père, et qu'elle l'eût formé pour de semblables crises. Richard n'avoit en lui-même ni le génie des factions, ni l'essor de l'ambition, ni les ruses de la politique. Droit, bon et généreux, sans ennemis comme sans partisans, il se trouva *protecteur* parce que son père l'avoit décidé, et qu'une partie de la nation le voulut ainsi, et parce que l'ombre du tyran agitoit encore les esprits d'une impression d'admiration et de terreur. Ce moment d'illusion, où l'armée, la flotte, les comtés proclamèrent Richard, et rendirent hommage à son autorité, fut très-court. Tandis

que les puissances étrangères félicitoient le nouveau *protecteur*, l'ambition des uns, l'inquiétude des autres, et, dans le gros de la nation, un commencement de retour vers les plus sages principes, donnèrent à l'état une nouvelle crise, qui, de loin, préparoit son repos. Le fanatisme sur-tout déploya la plus grande activité.

Fletvood, beau-frère du *protecteur*, devint l'ame d'une puissante cabale. Il intéressa l'armée à reprendre un pouvoir que Richard et son conseil n'étoient point de caractère à lui disputer. Ce parti de la *domination des saints* eut son antagoniste. Ce fut à qui, dans les différens corps, essayeroit de recouvrer, sous une administration foible, ses prérogatives et son ancienne énergie.

Richard étoit bien éloigné de faire face à ces flots agités. Doux et prudent, il préféra de ramener paisiblement sa barque au rivage. Des conseils violens lui suggérèrent de se rendre redoutable par le supplice d'un des chefs: *Je ne veux point*, répondit-il, *d'un pouvoir ni d'un empire acquis par des voies sanglantes.* On vouloit lui faire dissoudre le parlement, Desborough conduit en tumulte sa cabale chez le *protecteur*. Richard, à l'air insolent, au ton menaçant du factieux, sent tout le danger de sa position, et se voit sans ressource pour ramener ou châtier ces mutins. Déja les voies de fait avoient prévenu sa réponse, cassé le parlement et renversé le *protectorat*. Richard, sans passions, parce qu'il étoit sans intrigue, n'oppose à leur fougue qu'une modeste assurance, et confond leur audace par le sacrifice volontaire d'une grandeur momentanée au repos de la république. Il signe sur le champ sa démission.

Le moment fortuné qui devoit voir rentrer tous les partis dans l'ordre, n'étoit pas encore venu. Il falloit que cette mal-

heureuse république, l'ouvrage et le jouet de tant de factions, éprouvât, une année entière, les maux de l'anarchie. Acharnés l'un contre l'autre, l'armée et le parlement se disputèrent le fruit des forfaits de Cromvell, dont la mémoire étoit déja en exécration chez les Anglois. Le parlement, qu'il avoit écrasé, se releva de lui-même; et de lui-même ensuite se cassa, lorsque le grand crédit de l'armée lui fit craindre de voir sa sûreté et sa dignité compromises. L'audace et la confiance que Cromvell avoit autrefois inspirées à cette milice, alloient mettre l'état à la discrétion des troupes; mais les généraux se divisèrent, et cette discorde, fomentée par les émissaires du parlement, amena le salut de la république.

La Providence sembla l'avoir placé dans la main d'un général de la plus haute réputation. Politique profond, d'une prudence consommée dans toutes ses mesures, d'un zèle à toute épreuve pour le sang de ses anciens maîtres, *le brave*, *l'honnête Monck* (qualités qu'il mérita toujours de conserver), eut la gloire de rétablir Charles Stuart sur le trône de ses pères. Cromvell et lui offrirent deux hommes aussi différens dans les ressorts que dans le but de leur politique. Cromvell trompa les Anglois en paroissant tout rapporter à la république, lorsqu'il ne sacrifioit qu'à son ambition. Le sage Monck ne leur donna le change, qu'en consacrant uniquement au rétablissement de son maître tout ce qu'il sembla diriger à sa gloire personnelle.

CHARLES II

Arrive à Douvres, et il est reçu par Monck (en 1660).

DOUZE années d'oppression, sous le joug des indépendans, des fanatiques et de l'armée, qui s'étoient succédés pour tourmenter la nation, sans donner une base à son gouvernement, avoient lassé les esprits et découragé la plûpart des factions. La position étoit précieuse pour Charles fugitif; errant dans les cours de l'Europe, il mendioit de tous côtés des appuis et des ressources, pour conjurer sa malheureuse destinée. Il soupiroit après ce trône, qui, tout souillé qu'il étoit du sang de son père, n'avoit pas cessé d'être son patrimoine.

Alors se traitoient aux pieds des Pyrénées les intérêts de deux grandes puissances, dont les mouvemens et les vicissitudes donnoient le branle à presque tous les états de l'Europe. Deux hommes, d'un génie différent, y balançoient le sort des peuples. D. Louis de Haro y fatiguoit Mazarin par ses lenteurs et ses irrésolutions, Mazarin le désoloit par une politique impénétrable. La fierté espagnole étoit aux prises avec l'astuce italienne. L'Espagnol étoit exigeant; l'Italien, malgré le secret ressentiment qu'on lui prêta contre la France, demanda et obtint de grands sacrifices. L'infortuné Charles porta sa cause à ce tribunal. On le jugea malheureux, on le plaignit. Charles sollicitoit d'autres ressources; mais il n'en obtint, ni de l'Espagne qui prétexta son épuisement, ni de Mazarin, pour qui l'infortune n'étoit pas un attrait.

Le brave Monck le vit d'un autre œil. Son roi malheureux fut pour lui un objet sacré; et dans son dévouement, ce

XXXIII.



CHARLES II. ARRIVE A DOUVRES
et Il est reçu par Monck.

en 1660.

Dessiné par le jeune

Tom. II.

Gravé par David

vertueux général développa bien autant de génie que l'eût fait Mazarin pour sa grandeur personnelle. Qu'on en juge par la marche adroite de ce fidèle serviteur.

Pénétré de cette maxime, que l'autorité ne prend jamais plus de vigueur qu'en divisant les factions, il eut l'art de leur prêter successivement tout ce qu'il leur falloit de forces pour s'entre-combattre. Seul paisible et froid au milieu de ces troubles, et de l'effervescence des partis, il afficha pour le parlement toute la déférence et la soumission qui pouvoit le séduire. On lui laissa tout oser, parce que long-temps il ne s'annonça que comme un agent docile. A l'ombre de cette puissance, qu'il faisoit mouvoir à son gré, il maîtrisa bientôt les trois royaumes. Il avoit protégé le parlement contre la ville, il devint ensuite le médiateur de leurs intérêts. A la faveur de ce haut crédit, Monck travailla sourdement à la refonte de son armée, dans laquelle il ne vouloit garder que des hommes dévoués à ses projets. Sa politique ne le trompa point. Des hommes, qui n'avoient pu endurer le joug d'un roi légitime, devoient craindre jusqu'à l'ombre du pouvoir dans un particulier. Le parlement commençoit d'ouvrir les yeux sur les progrès énormes de l'autorité de Monck. Mais déja l'armée qu'il avoit détachée du parlement, fit sentir au sénat qu'il n'étoit plus qu'un corps isolé, une troupe impuissante ; et la ville que le général eut le secret de s'attacher, doubla presque ses forces.

Cependant la faveur de quelques royalistes secrètement appuyés par Monck, rendoit soupçonneux les ennemis de la maison Stuart, dont l'auguste nom sembloit encore un épouvantail pour le gros d'une nation à laquelle l'ombre de Charles reprochoit sans cesse son crime. Mais c'est ici que le sage et généreux Monck conduit sa barque en habile rameur, qui ne s'avance jamais plus sûrement à son terme qu'en se

présentant de face au côté opposé. C'est toujours vers la république qu'il pousse les différens flots des factions, en éloignant toute idée de protectorat et de monarchie. Son crédit augmente par ce stratagême, on lui laisse rappeler les exilés, presque tous royalistes. L'armée murmure; mais l'armée, qui se voit à la merci d'un nouveau parlement, de la création de Monck, sent qu'elle n'a plus que la voie d'une humble supplique. En peu de jours, une nouvelle milice, dévouée au général et à son roi, annonce aux militaires mutinés l'impuissance de leur révolte. Le parlement lui-même se débat en vain dans les filets dont l'enveloppe l'habile artisan de ce grand ouvrage. La république n'a plus ni lien, ni appui, et se dissout naturellement par cette position inattendue. Un nouveau conseil d'état, un corps inconnu, formé des partisans de la monarchie, s'élève au milieu de tous ces pouvoirs dispersés.

Monck n'a pas encore prononcé le nom intéressant de Stuart, et déja ce nom vole de bouche en bouche. A ce cri de ralliement, la révolution s'opère dans les esprits, le prestige du fanatisme est tombé, les amis de Charles, cachés jusqu'alors, marchent tête levée dans Londres, étonnent et consternent les factions par leur assurance. Toujours prudent et toujours fidèle, tandis que par son commerce secret avec Charles, Monck porte l'espérance et la joie dans l'ame du monarque, il lui prépare à Londres le cœur des peuples. C'est leur vœu qu'il doit porter au prince, comme l'hommage le plus flatteur; et ce vœu, le roi n'a pas long-temps à l'attendre.

Le conseil redemande hautement le roi; son rappel n'est plus ni un simple projet, ni un problême; c'est un coup de vigueur de l'autorité du conseil; c'est le chef-d'œuvre de la politique de Monck, qui se déclare enfin. Prévenu de ces

négociations, le prince avoit écrit à son peuple, auquel il vouloit faire entendre sa voix par l'orateur du conseil. Sa lettre est reçue avec respect, ses ordres sont attendus avec soumission; et son nom, ce nom proscrit il y a peu de jours par une haine frénétique, n'est prononcé qu'avec attendrissement. La faction républicaine, encore palpitante, voit tomber à ses côtés les statues de Cromvell et de son fils; déja Londres n'est plus la même. En voyant l'enthousiasme qui la ramène à son roi, on ne peut croire qu'un peuple si bon, si aimant, ait jamais pu se souiller d'un régicide, ou vivre une année entière éloigné des Stuarts.

Proclamé à Londres et dans Westminster, Charles l'est également en Irlande. Royalistes et presbytériens répètent avec le même transport les cris d'alégresse. En Hollande, ce prince jouit de tous les honneurs de son rang, et bientôt il y voit à ses pieds l'offre de trois couronnes et l'hommage empressé d'une nation qui soupire ardemment après son retour.

Charles se rend aux vœux de son peuple. Une flotte de vingt-six grands vaisseaux, commandée par l'amiral Montague, va recevoir ce prince à Scheveling, auprès de la Haie. Le duc d'Yorck dispute à l'amiral le bonheur de ramener son frère. La mer reçoit ce dépôt. Charles descend à Douvres; il touche enfin cette terre, qui depuis si longtemps le repoussoit avec fureur. C'est le soleil levant, qui semble ranimer toute la nature; tout se renouvelle, et les yeux du monarque ne voient que des royalistes. Monck tombe à ses genoux, le prince reconnoissant le relève, l'embrasse, et l'appelle son père. La noblesse et le peuple à ses pieds forment une de ces scènes attendrissantes, dont rarement l'Angleterre est le théâtre, et dont le François, malgré l'habitude, connoît si bien le prix. L'heureux Monck jouit dans ce spectacle, d'un triomphe mérité; c'est celui

d'un zèle héroïque, de sa sagesse et de son désintéressement.

Mais Londres appelle Charles : il se doit aux désirs d'un peuple passionné. L'enthousiasme va tout faire pour le bonheur du roi. Heureux prince, s'il sait en profiter !

CHARLES

Vend à Louis XIV la ville de Dunkerque (en 1662).

TOUT-A-COUP l'Angleterre a changé de face, et, dans cette île où le fer du bourreau a souvent été l'instrument le plus efficace de la politique, on voit avec surprise un général puissant et accrédité, combattre par les seules ressources de son génie les factions diverses, enchaîner les partis les plus turbulens, réduire au silence le fanatisme, et produire, sans le glaive de la mort, sans qu'il en coûte un prodige à la nature, sans le concours des puissances étrangères, la révolution la plus éclatante pour l'honneur de la nation, pour la dignité du trône et le repos des peuples. L'intelligence, la fermeté et la valeur : tels sont les ressorts de Monck, de cet illustre restaurateur de la monarchie. En vain, déconcerté par la politique de ce général, dont il n'a pas pénétré le but, le souple Mazarin lui propose l'appui de sa couronne, soit pour l'élever au protectorat, soit pour rétablir Charles Stuart; Monck rejette des offres aussi tardives qu'insidieuses. Il lui suffit de sa loyauté et de son zèle pour voir couronner ses travaux par la gloire de son maître.

L'entrée de Charles dans Londres eut l'éclat d'un triomphe. Tout y prit un air de fête, et la joie alla jusqu'à l'ivresse. Le souvenir des maux passés embellit la perspective du nouveau

XXXIV.



CHARLES II VEND A LOUIS XIV
la Ville de Dunkerque.

en 1662.

Dessiné par le jeune *Gravé par David*

Tom. II.

veau règne. Charles s'annonçoit à l'Angleterre par tout ce qui pouvoit exalter les espérances. Elevé à l'école du malheur, son ame avoit dû recevoir de sa position une plus grande énergie. La retraite avoit étendu ses connoissances, qu'il avoit portées fort loin dans la physique et singulièrement dans la marine. Il avoit fait de la politique une étude sérieuse; ses voyages, ses épreuves, les malheurs de son père, tout sembloit garantir la sagesse de son gouvernement. Sa jeunesse, un ton plein de grâces, une physionomie charmante, répandoient autour de sa personne une douce sensibilité qui lui ouvroit les cœurs; les ames s'épanouissoient, et le ciel de l'Angleterre, si troublé, si terni par les derniers orages, se montroit sous les couleurs les plus riantes.

Le prince crut avec raison que son premier acte de souveraineté devoit être une expression de sa reconnoissance. Monck fut créé duc d'Albemarle, et reçut l'ordre de la-Jarretière aux acclamations du peuple. Chaque parti se berça des espérances les plus analogues à son génie. Le presbytérien crut devoir tout attendre de la reconnoissance de Charles. Les épiscopaux trouvoient sa conduite tracée dans la déclaration par laquelle le monarque s'étoit lié à Bréda; les ligueurs même purent espérer, d'après la réputation de sa douceur, que le roi d'Angleterre ne vengeroit point les outrages faits au prince de Galles.

Cependant il étoit une vengeance dont l'honneur du trône, le respect et l'amour filial faisoient à Charles un devoir sacré. Ce devoir, il le remplit avec zèle; mais avec une sage modération. On avoit renversé la statue de son père, il la releva, et l'inscription qu'il y mit annonça à la postérité le martyre et l'apothéose du dernier roi. Charles eut aussi la sienne, que lui érigea le peuple; mais ce prince voulut qu'elle portât le caractère de son ame, en annonçant l'amnistie :

Oblivioni, *Carolus II.* Ce pardon devoit avoir ses bornes, et les juges, qui avoient signé l'arrêt de mort de son père, ne pouvoient jamais être un objet de sa clémence. Dix d'entre eux furent exécutés, plusieurs autres le furent dans la suite. On jugera du fanatisme de l'un d'eux, Thomas Scot, qui ordonna par son testament, que la sentence de mort du feu roi fût gravée sur son tombeau. On avoit brisé la statue de Cromvell, son corps déterré fut brûlé par le bourreau. Mais Charles épargna sa famille, qui se condamna elle-même à une sage obscurité.

Après tant de mouvemens convulsifs, qui avoient culbuté le trône, agité en tous sens l'Angleterre, sans donner aucune forme stable à son gouvernement, il étoit doux de voir cette nation se régénérer elle-même par son retour à l'autorité légitime. Jamais roi de la Grande-Bretagne n'eut un plus beau moment, pour plier à la constitution monarchique une nation fatiguée de l'instabilité de ses formes, et que l'amour vif qu'elle portoit à son maître, éloignoit de toute défiance.

Charles, dans ses voyages en France, avoit été frappé des premiers rayons de la gloire de Louis XIV. Il avoit dû voir s'étendre par degrés la puissance de ce prince, l'un des plus absolus qui ait gouverné les hommes dans une monarchie, le roi le plus respecté de l'Europe, et qui donnoit à sa nation ainsi qu'à son gouvernement une dignité imposante. L'ame de Charles, ainsi préparée, tendoit à un caractère de grandeur et d'indépendance. Ses courtisans l'y portoient : leur intérêt pouvoit autant que le sien leur faire adopter le génie de la cour de France, en le rendant maître absolu des parlemens, dont les prétentions avoient été si funestes au repos et à l'autorité de ses prédécesseurs. Charles rejeta cet avis; soit qu'il craignît de rouvrir des plaies à peine cicatrisées, soit que, par un triste effet de l'humanité, l'homme au terme

de ses vœux et prévenu dans tous ses désirs, eût perdu, dans Charles, l'activité du zèle et la vigueur que lui avoient donnée les revers. Plus d'une époque de son règne nous attristera sur cette dégradation sensible, qui fut le crime de Buckingham et de Percy.

Le goût de Charles se satisfit par les fêtes multipliées à l'entrée de son règne. Celui de la dépense alla toujours croissant. Plus de sept millions de France que lui accorda son parlement pour sa dépense personnelle, disparurent bientôt dans ses mains. La vente de Dunkerque lui offrit une ressource momentanée.

Dunkerque, pris par Cromvell, devenoit, entre les mains des Anglois, un fort presque également redoutable à la France, à l'Espagne et aux Pays-Bas. Mais, au bruit que commençoient à faire en Europe les armes de Louis XIV, on devoit bien penser que les ministres et les généraux de ce prince marqueroient bientôt cette place à la tête de ses conquêtes. Louis XIV en demandoit le rachat. Clarendon et Southampton y décidèrent sans peine le roi Charles. Schomberg se déclara contre cette vente, qui privoit l'Angleterre d'une place regardée comme imprenable. Cependant la vente fut résolue de l'avis du parlement. Le comte d'Estrades, ministre du roi de France, se rendit à Londres, et, sur sa proposition, cette place fut vendue à Louis XIV, moyennant cinq millions de France, que Charles devoit déposer dans la tour; mais qui devinrent la proie de son luxe et de ses maîtresses.

CHARLES II,

Reçoit une ambassade de Louis XIV (en 1665).

S'il n'eût fallu, pour régner paisiblement sur l'Angleterre, que l'assemblage de ces qualités aimables, qui, dans un particulier, font le charme de la société, Charles pouvoit se promettre un règne heureux. Né bon et juste, ennemi de la violence et de l'animosité, simple dans ses mœurs, doux dans son commerce, magnifique dans sa dépense, amateur instruit et curieux des lettres et des arts, ingénieux à varier les plaisirs, séduisant pour les femmes jusqu'à se faire pardonner son inconstance, prince isolé des affaires, il eût fait les délices de sa cour et de ses amis. Si même, plus habile à saisir l'avantage de sa position, et voulant imiter Louis XIV, dont la grandeur élevoit quelquefois son ame, il eût profité de l'enthousiasme, pour donner à son gouvernement, par des degrés imperceptibles, la consistance d'une monarchie absolue, Charles eût régné sur un peuple soumis et heureux. Mais le sceptre ne reprit dans sa main ni la fermeté ni l'éclat auxquels l'Anglois sembloit s'attendre.

Ce prince, dont on a dit qu'*il ne sut pas être roi un quart d'heure de son règne*, et dont, selon Buckingham, l'insouciance étoit la maîtresse favorite, laissa au duc d'Yorck, son frère, les rênes du gouvernement. A comparer Charles avec lui-même, dans les différentes époques de sa vie, on eût dit qu'il n'avoit qu'une mesure d'activité qui devoit cesser avec ses épreuves, ou que, capable de tout oser, au milieu des plus grands dangers, son caractère perdoit dans le calme toute espèce de vigueur. Ce monarque aima le

XXXV.



CHARLES II.

reçoit une Ambaßade de Louis XIV.

en 1665.

Deßiné par le Jeune

plaisir à l'excès ; et ce goût vif qu'il ne sut jamais modérer, l'entraîna loin des affaires.

L'épreuve que son père et lui avoient faite du caractère de la nation, ne cessa de le tenir dans un état de défiance. Toujours en garde, même contre les services, il ne put croire à l'amitié ; passionné pour le commerce des femmes, il ne crut pas davantage à leur retour.

Une reine dont les charmes eussent captivé cette ame sensible et satisfait tous ses goûts, eût pu prendre sur ce prince un ascendant avantageux à la nation, utile à lui-même ; mais l'infante de Portugal étoit laide, il paroît même qu'elle fut stérile. Ce fut une grande faute, de la part de ceux qui lui conseillèrent ce choix, de n'avoir pas senti tout ce que peut sur le trône une belle femme, pour y conserver les mœurs, maintenir la dignité de sa cour, et pour exalter l'ame de son époux, en raison de l'empire qu'elle exerce sur son cœur, et de ce qu'elle-même sait apprécier la vraie gloire. Aucune des favorites de Charles ne prit auprès de lui le rôle de la belle Agnès.

De tous côtés, le prince laissa deviner sa foiblesse, et chacun s'empressa d'en profiter. Placé sur le premier degré du trône, le duc d'Yorck y répandit l'éclat de sa valeur et de ses succès militaires. Il tint la mer avec une dignité imposante, et sut rendre le pavillon anglois redoutable à la Hollande, qui vit échouer l'habileté de ses plus grands amiraux. Mais présomptueux dans ses projets, violent dans ses procédés, indiscret dans ses démarches et son zèle pour la religion catholique, le duc d'Yorck perdit insensiblement et l'amour et la confiance de la nation. Cependant il régna si véritablement sous le nom de son frère, que, quand le parlement proposa le bill qui l'excluoit du trône, le poète Waller osa dire que *Charles*,

pour se venger de cette audace, avoit voulu que son frère régnât d'avance.

Un homme, célèbre encore de nos jours, et comme historien et comme homme d'état, qu'on appeloit alors le *chancelier de la nature humaine*, parce qu'il en connut et ne cessa d'en maintenir les droits, le comte de Clarendon, magistrat impassible comme la justice, plaida avec une égale fermeté la liberté de la nation auprès du roi, et la prérogative du prince auprès de la nation. Seul, il auroit rempli aux yeux de l'Angleterre le vide que l'indolence de Charles laissa voir sur le trône, et sauvé l'honneur de son maître. Mais par cette fatalité, qui trop souvent rend les princes ingrats, Charles devint bientôt injuste. Il s'offusqua du mérite de Clarendon et de ses services, il osa lui faire un crime de l'avoir marié avec l'infante de Portugal, disons mieux: Charles n'osa rien; mais laissa tout oser à la cabale contre le plus grand homme de l'Angleterre, et souscrivit à l'arrêt de proscription qui le bannit du royaume.

Cette révolution releva Buckingham. Rappelé à la cour, il y reprit avec autant de hardiesse que d'indécence son poste de favori. Qu'il est respectable, mais qu'il a peu d'égaux dans l'histoire, le prince dont la sagesse repousse ces vils agens des voluptés de leur maître, ces valets si bas quelquefois dans le plus haut rang, qui, après avoir profané leur propre nom par des turpitudes, se jouent de l'honneur du trône et de celui de leur maître, en le corrompant par les femmes, et finissant par lui faire mépriser les hommes! Charles en fit, jusqu'à ses derniers jours, la trop funeste expérience.

. Tandis que Charles se reposoit sur son frère, ses ministres
. et ses amiraux, de ses querelles avec la Hollande, Louis XIV,
. qui voyoit avec intérêt les débats de ces deux puissances,
. mais qui ne vouloit ni la ruine, ni la prépondérance de

l'une ou de l'autre, s'occupa de les pacifier. Le duc de Verneuil, ambassadeur du monarque françois, parut à Londres, il y déploya cette magnificence par laquelle Louis savoit annoncer au loin sa grandeur. Charles s'efforça d'y répondre avec dignité. On présenta les articles du traité entre la Grande-Bretagne et la Hollande. Il étoit réservé à une autre époque, ainsi qu'à d'autres événemens, d'en consommer l'exécution.

Vingt années, qui s'écoulèrent jusqu'à la fin du règne de Charles, nous le montrent dans des vicissitudes assez fréquentes de despotisme et de relâchement, supprimant ici toutes les distinctions de partis, et là favorisant ceux qui pouvoient militer pour sa prérogative; trompé quelquefois par de fausses mesures et revenant avec facilité sur ses erreurs; environné d'ennemis secrets, les désarmant par sa douceur et sa bonté, sans pouvoir éteindre le foyer des conspirations.

La plus extravagante fut celle des *millénaires*, de ces hommes de la *cinquième monarchie*, qui se disoient envoyés pour détruire au nom de Dieu toutes les monarchies de l'univers. Londres en fit justice au roi, tous furent passés au fil de l'épée par la bourgeoisie; mais l'Angleterre demeura toujours dans un état convulsif, qui troubla souvent le repos et les plaisirs du monarque.

A mesure que l'autorité royale faisoit des pas vers la monarchie absolue, l'enthousiasme de la liberté donnoit l'ame à de funestes complots. Le serment du *test*, établi sous ce règne, et qui devoit rassurer les esprits contre l'influence de l'église catholique, dont il sapoit la hiérarchie, et proscrivoit le mystère de la transsubstantiation, ne laissa point la nation sans alarmes sur le génie du duc d'Yorck, dont on craignit à la fois et le despotisme et le zèle pour l'église romaine.

Charles étoit au moment de calmer son peuple, en renvoyant le duc en Ecosse, en éloignant ceux de ses ministres qui déplaisoient à la nation; quand, au milieu de ces sages desseins pour son bonheur et celui de l'Angleterre, une attaque d'apoplexie lui donna le coup de la mort; entouré d'évêques anglicans, qu'il refusa d'écouter, il mourut dans la communion catholique.

Doux, mais voluptueux à l'excès; aigri au fond de l'ame contre les sectes anglicanes, dont son père avoit reçu tant d'outrages; dégoûté des factions, catholique par goût et par principes, tolérant par politique et par caractère, Charles, à ce degré d'insouciance sur les affaires et la religion, nous semble-t-il éloigné du François de notre XVIIIe. siècle?

Admirateur de Louis XIV, il voulut à son exemple donner aux arts et aux sciences une forte impulsion. Il y réussit dans l'établissement de la *société royale de Londres*, corps illustre, qui, depuis cent vingt ans, n'a point dégénéré de sa célébrité, et auquel on doit d'importantes découvertes dans l'astronomie, la géométrie transcendante; digne émule de l'académie françoise, tribunal auquel la langue nationale a dû sa pureté et sa richesse.

XXXVI.



JACQUES II. APPREND PAR UNE LETTRE

qu'il est abandonné de sa fille.

en 1688.

Dessiné par le Jeune — *Gravé par David.*

Tom. II.

JACQUES II

Apprend, par une lettre, qu'il est abandonné de sa fille
(en 1688).

CE seul titre annonce à nos lecteurs la malheureuse destinée du roi Jacques, le précédent règne l'avoit déja préparée. Le fameux comte de Shaftsbury, aïeul de l'Auteur des *Caractères*, Ashley-Cooper, en avoit été le premier moteur. Tyran sous Cromvell, successivement indépendant et royaliste, ministre des plaisirs de Charles II, il étoit devenu, par cet étrange véhicule, le chef de la justice. Vendu à la France, trompant tour-à-tour le duc d'Yorck et son frère, Shaftsbury, odieux à la cour et à la nation, étoit passé en Hollande; et ce fut là que l'esprit de vengeance lui fit tramer avec le prince d'Orange la révolution qui arracha aux Stuarts le patrimoine de leurs ancêtres.

Guillaume avoit reçu le gage de sa prospérité future dans la princesse Marie, fille de Jacques, qui emporta avec elle les destinées de sa maison et de sa patrie, où elle ne devoit reparoître qu'après avoir consommé la proscription de son père.

Plus éclairé que Charles sur les vrais intérêts de la maison de Stuart, sur l'ambition du prince d'Orange, sur le génie anglois et les sourdes menées des factions, Louis XIV, ce roi si supérieur en politique, avoit présagé tout ce que ce mariage devoit avoir de sinistre, comme il avoit vu avec surprise la défection de Charles, qui par cette alliance s'attachoit à son plus mortel ennemi. La sagesse et l'habileté de l'ambassadeur Barillon ne purent parer ce coup fatal, l'ouvrage de la foiblesse de Charles, de la

condescendance de son frère et de l'intrigue du lord Danby, l'agent secret et artificieux du parti protestant.

Jacques avoit abjuré la réforme dès 1671. L'Angleterre le savoit, et, quoiqu'une partie des Anglois en murmurât, les qualités militaires du duc d'Yorck, ses services envers l'état, et peut-être un peu plus de discrétion dans ses démarches qu'il n'en mit dans la suite, mais plus encore l'espérance de réussir dans les tentatives qu'on avoit multipliées pour l'exclure du trône, empêchèrent le soulèvement de la nation. Mais, lorsqu'après l'avoir entendu déclarer sa résolution de maintenir au péril de sa vie les lois de l'Angleterre, ainsi que le gouvernement établi dans l'église et dans l'état, on le vit aller en pompe à la messe, faire publier avec éclat par un prêtre les signes de catholicité qu'avoit donnés secrètement son frère, déployer auprès d'Innocent XI la plus grande activité pour accélérer, contre le vœu même de ce pontife, le retour de l'église d'Angleterre à la foi catholique, accorder ensuite au nonce l'entrée la plus solemnelle et à toutes les religions l'uniforme de leur milice particulière; quand enfin il annonça ouvertement ses projets d'indépendance du parlement et toute l'extension qu'il entendoit donner à sa prérogative, une contradiction aussi palpable ouvrit les yeux, les hommes sages s'alarmèrent sur les suites, les factions murmurèrent tout bas et Londres fut consterné.

Une conspiration avoit déja menacé les jours du roi. Montmouth, fils naturel de Charles II, corrompu par la tendresse aveugle de son père et par la faveur de Jacques lui-même, avoit osé porter jusques sur le trône ses vues ambitieuses; ingrat et rebelle, il avoit associé le comte d'Argyle à ses coupables projets. Il avoit été facile à Jacques, de dissiper et de détruire la tourbe ignoble que ces deux

rebelles menoient à leur suite, et tous deux ne tardèrent pas à recevoir sur l'échafaud le prix de leurs forfaits. Jacques, qui, après un pareil événement, devoit captiver les esprits par un sage tempérament de douceur et de fermeté, crut pouvoir se livrer à toute l'indiscrétion de son caractère impérieux. La cruauté dicta ses arrêts, et la témérité ne cessa plus d'égarer ses démarches.

Les ministres de sa vengeance étonnèrent l'Angleterre par une barbarie inconnue jusqu'alors. Un colonel Kirke, soldat de fortune, qui s'étoit apprivoisé au carnage chez les Maures, fit voir dans le supplice des rebelles une férocité d'un nouveau genre. Il étoit à table, avec ses compagnons, quand il fit attacher au gibet dix-neuf des prisonniers dont il voulut avoir le spectacle; et, par une cruauté insultante, assimilant à une pantomime les angoisses de leur mort, il les fit accompagner d'une musique militaire.

Ceci ne fut que le prélude d'une scène atroce, où la perfidie la plus révoltante se joignit à la cruauté. Kirke alloit faire pendre un rebelle à la porte de son auberge; une sœur du proscrit, fille jeune, aimable et belle, vient embrasser ses genoux, les arrose de ses larmes, en demandant la grâce de son frère. Le barbare se trouble, la passion l'enflamme, l'ivresse est dans ses sens, et la dissimulation au fond de son ame. Il promet la grâce; mais il l'attache au déshonneur de cette sœur éplorée. En vain celle-ci réclame sa vertu comme le seul bien qu'elle ait au monde, et lui laisse voir dans son ame le combat le plus attendrissant entre l'amour fraternel et la crainte du déshonneur; l'inexorable Kirke la repousse et feint de s'échapper, pour ordonner le supplice. L'ame affoiblie par une position si étrange, l'infortunée court se jeter dans

ses bras, résolue d'expier ensuite par sa mort l'oubli d'un moment. Une nuit s'écoule dans ce honteux triomphe. Le perfide ne réveille la victime de sa brutalité, que pour lui faire voir, avec un souris insultant, son malheureux frère au gibet. Le dépit et la rage ôtèrent pour toujours à cette fille, en lui laissant la vie, le souvenir de son déshonneur.

Tandis que par le carnage de plus de 700 hommes, immolés à la colère de Jacques, le juge Jeffries rendoit ce prince odieux à la nation, Jacques pouvoit encore par la modération et la retenue de ses démarches personnelles, se concilier le parlement, le clergé et la noblesse, à qui l'expérience des troubles passés et des maux de l'anarchie faisoit craindre de rompre avec la couronne. Jamais roi d'Angleterre ne trouva son peuple plus disposé à lui résigner ses libertés, jamais roi ne se vit au moment d'être plus absolu, et ne manqua une plus belle occasion d'étendre à tout sa prérogative.

La politique et l'intérêt même de la religion romaine exigeoient pour les lois du royaume, pour la constitution britannique et pour le clergé protestant, les ménagemens les plus délicats. Jacques, enivré de sa puissance, exalté par le zèle indiscret de quelques catholiques, osa brusquer ce qui ne devoit être conduit qu'avec le plus grand art. Une révocation prématurée du serment du *test*, faite de sa seule autorité, alarma la nation, qui regarde ce serment comme le boulevard de l'église et de l'état. La terreur se manifeste, le dégoût se saisit de l'armée, des faveurs d'éclat accordées aux catholiques aliènent l'église anglicane, la persécution de ses évêques aigrit les esprits, les universités attaquées par des entreprises arbitraires, réclament avec hardiesse leurs priviléges; le pouvoir dispensatif, quoique anciennement reconnu, mais qui, dans ces temps critiques, ne devoit être rappelé qu'avec prudence, annonce hautement le despotisme. La

patience est à bout, la fermentation gagne les esprits, et la chaleur nationale, qui reprend son activité, annonce la plus violente explosion.

Le prince d'Orange observoit, du fond de ses marais, le ciel de l'Angleterre, et n'attendoit que le moment d'y rassembler des orages. Trop prudent pour se conduire aux premiers éclairs des factions, et pour marcher au premier cri d'un peuple qui s'étoit montré si versatile dans ses affections et ses haines, Guillaume vit d'abord avec mépris son beau-père s'envelopper dans ses propres filets. Mais quand il le sut en butte à tous les partis, et frappé d'aveuglement sur son danger, il sentit qu'il étoit temps de se montrer à découvert.

Un armement formidable, concerté avec la Hollande, alloit décider de la destinée de Jacques, qui ne vit d'abord dans ce projet que des préparatifs redoutables à la France. Mais bientôt ses yeux se dessillèrent, quand Guillaume, qui s'étoit annoncé par un manifeste, débarqua tout-à-coup dans le Torbay. La défection fut lente au gré du prince d'Orange; mais elle fut encore assez prompte pour saisir le roi d'un profond accablement. Il en sortit pour faire face à son gendre. Mais la nature éprouva dans lui la plus terrible révolte, quand une lettre de la princesse de Danemarck, sa fille, écrite à la reine, lui annonça la fuite de cette princesse, qui l'abandonnoit à son malheureux sort. *Mon Dieu!* s'écria-t-il, fondant en larmes et d'une voix entrecoupée de sanglots, *ayez pitié d'un roi et d'un père infortuné que tout abandonne, jusqu'à ses enfans!* Cruelle position d'un homme qui, peu de mois auparavant, pouvoit se rendre le plus heureux et le plus chéri des rois!

JACQUES

Se met dans une barque, et jette le grand sceau dans la Tamise (en 1688).

UN événement étranger à Jacques venoit d'échauffer les têtes en Angleterre, et d'y donner à la religion protestante une nouvelle activité, en lui imprimant de vives alarmes. Louis XIV, persuadé que l'uniformité de culte et de croyance assure le repos et la stabilité du gouvernement; que des édits accordés à la nécessité des temps ne peuvent être regardés par des sujets comme des traités irrévocables, lorsqu'ils cessent d'être nécessaires; que des concessions arrachées par la force, perdent leur effet quand l'autorité rentre dans ses droits, venoit de frapper sur l'hérésie un coup mortel, en révoquant l'édit de Nantes, en rappelant à l'unité du culte et de la foi ceux de ses peuples qui s'en étoient séparés.

Cet acte de vigueur, quelquefois si mal jugé de nos jours, où les factions et les révoltes des réformés ne sont vues que dans un lointain qui en diminue l'odieux, où la tolérance, qui a décrédité avec raison le fanatisme, n'en distingue pas toujours le vrai zèle, devoir sacré du chrétien; ce coup d'éclat retentit vivement en Angleterre, où les fugitifs cherchèrent un asile, et communiquèrent à cette nation une forte inquiétude sur l'exemple que Louis XIV sembloit donner à Jacques du despotisme et de l'intolérance.

Heureux cependant le monarque d'Angleterre, si moins confiant dans ses idées et son pouvoir, moins prompt à venger son autorité offensée, il eût reçu de Louis XIV les leçons de modération et de tolérance que ce prince lui fit donner par Lauzun et par Barillon, qui l'obsédèrent en quel-

XXXVII.



JACQUES II. SE MET DANS UNE BARQUE
et jette le grand Sceau dans la Tamise.

en 1688.

Dessiné par le jeune. Tom. II. *Gravé par David.*

que sorte, pour l'engager à des voies de conciliation avec son peuple, lorsqu'il pouvoit encore les prendre avec honneur.

Au moment le plus fort de la crise, où Jacques voit miner sa puissance par tous les ordres de l'état, par les entreprises du prince d'Orange, le roi de France ne l'abandonne point. Le plus grand et le plus respecté des monarques de son siècle, Louis étoit le vengeur naturel de la majesté royale. Le ministre de France offre à Jacques une armée de trente mille hommes, pour repousser son gendre et le faire respecter de son peuple. Fier à contre-temps, Jacques dédaigne un secours qui lui sembleroit trahir sa foiblesse. Peut-être aussi, car l'homme est indéfinissable dans les motifs de sa conduite, quand il lui faut lutter à la fois contre son orgueil et contre les coups du sort, peut-être Jacques craignit-il d'aggraver ses maux, en acceptant la protection d'un prince, le fléau déclaré des protestans. C'est au moins le piége que lui tendit son favori Sunderland, qui, après l'avoir exalté à l'excès sur l'étendue de son pouvoir, ne pensa plus qu'à l'égarer dans sa marche, pour le livrer sans défense à Guillaume.

Un événement heureux avoit consolé quelques instans cette cour affligée. La naissance d'un fils devoit relever toutes les espérances du roi et réduire en fumée tous les projets du prince d'Orange. Lui-même avoit mêlé ses félicitations à celles des cours de l'Europe, sur la naissance du prince de Galles; mais il semble que, dans un air corrompu, tout doive se ressentir de la contagion. La cabale osa empoisonner la joie de ce beau moment par une supposition prétendue, calomnie qui n'eut d'autre autorité que des témoins subornés par les protestans, d'autre motif qu'une haine invétérée contre la religion de la reine et de son époux, d'autre effet que de percer d'un trait de plus le cœur d'un trop malheu-

reux père, et de mettre à découvert toute la noirceur de ses ennemis.

Il ne s'étoit point encore écoulé quarante années depuis l'horrible attentat qui, dans le supplice de Charles, avoit rempli d'horreur presque tous les ordres de citoyens. L'Anglois avoit trop à réparer dans les outrages faits au trône, pour qu'il fût facile de tenter alors sa fidélité. Guillaume le sentit, et n'eut garde d'annoncer d'abord le rival de son beau-frère: il venoit offrir un protecteur aux opprimés, créer un parlement libre, rétablir la constitution nationale, et surtout élever l'église anglicane sur les ruines de celle de Rome. Si la noblesse, si le peuple y furent quelque temps trompés, Jacques cessa bientôt de se méprendre sur le vrai but du prince d'Orange. Mais le réveil de Jacques, au lieu de le rendre à la lumière, fut celui d'un homme qui, dans la nuit, ne sort d'un rève que pour abandonner son imagination à mille fantômes et se voir la victime de toutes les terreurs qu'ils lui présentent.

Jacques, qui s'étoit roidi contre les premiers chocs, tomba de son caractère altier dans le découragement le plus funeste. Au lieu des voies de prudence, qu'il avoit si fièrement rejetées, il proposa les concessions les plus imprudentes. Les esprits s'étoient aigris, et le respect n'étoit plus un frein. Quand on vit Guillaume aux portes de Londres, on rejeta des propositions dont on suspecta la sincérité, et l'on dédaigna le pardon qu'offroient un dépit et un désespoir impuissans. Si Jacques proposoit de rétracter toutes ses fausses mesures, d'humilier et de dégrader les catholiques, de reconnoître la prérogative de l'église anglicane et les droits des corps, cette expiation étoit rejetée par l'Anglois impérieux, comme un nouvel acte de despotisme; c'étoit d'un parlement libre et non du roi qu'on vouloit obtenir ce rétablissement.

D'autres

D'autres suspectoient la bonne foi du prince qui quelquefois annonçoit trop ouvertement qu'il ne cédoit qu'à la bourasque. D'autres enfin, et c'étoient les catholiques, conseilloient au monarque une inflexibilité que ne pouvoient comporter ni son découragement ni les circonstances qu'eux-mêmes étoient bien éloignés de soutenir. La désertion les gagna bientôt comme les autres, et le peu qui lui resta, ne fit qu'ajouter à sa timidité et à son irrésolution.

Etranger au milieu de son royaume et dans sa capitale, où sa voix n'étoit plus entendue; loin de son armée, qui presque toute s'étoit rendue sous les drapeaux du prince d'Orange, abandonné du fidèle Churchill, si connu depuis comme duc de Marlborough, de ce favori dont la défection entraîna celle d'une partie de ses troupes, et plongea le roi dans une profonde tristesse; séparé de sa femme et de son fils, qu'il avoit fait embarquer pour la France; Jacques, isolé de toute consolation, de tout appui et presque de tout espoir, écoute la proposition du ministre de France; et par une sorte de mystère politique, aussi difficile à expliquer par les circonstances qu'à justifier par l'événement, Jacques laisse son peuple sans juges, la nation sans gouvernail, ses soldats sans paye, Londres au pillage, et ses ennemis maîtres du royaume.

Vêtu très-simplement, sans autre cortége que le chevalier Halles, le sieur Sheldon, un valet-de-chambre françois, le roi s'embarque sur la Tamise. Mais, comme il prévoit qu'après sa fuite, le sceau royal pourroit encore donner la sanction à des actes destructifs de sa prérogative, il le jette dans la rivière : précaution qui annonce plus de frayeur que de prudence. Trois mois après, le sceau fut retrouvé par des pêcheurs. Ainsi la crainte, qui donne aux objets de nos alarmes une grandeur fantastique, ne fait que rapetisser l'homme qu'elle subjugue !

GUILLAUME ET MARIE

Reçoivent la couronne d'Angleterre (en 1689).

Ainsi le roi Jacques passe la Tamise, pour échapper aux poursuites de son gendre, comme autrefois David le torrent de Cédron, pour ne point engager d'action avec un fils rebelle. Mais Jacques n'est emporté que par une terreur panique, et sa pusillanimité fait ici son plus grand malheur. David triompha d'Absalom, et ne fut que trop vengé, au gré de sa tendresse; Jacques, en fuyant, livre son peuple et son trône à un ennemi, qui ne sortira plus de l'Angleterre qu'après en avoir assuré la couronne sur sa tête.

L'intrigant Peters, qui avoit entraîné le roi dans beaucoup de démarches indiscrètes, sur lesquelles il établissoit sa fortune et ses projets pour le cardinalat, frustré dans son attente, avoit porté son dépit au-delà des mers. Tout sembloit conspirer à donner au monarque la défiance la plus désespérante de tout ce qui l'environnoit; et s'il abandonna son peuple, on peut dire que, de toutes parts, Jacques s'étoit vu abandonné lui-même.

Cependant un événement imprévu sembla devoir déconcerter toutes les mesures du prince d'Orange. Des pêcheurs de Féversham arrêtent et dépouillent le roi, sans le reconnoître; avertis de leur méprise, ils le forçent de rentrer triomphant dans Londres. Un reflux inconcevable pour qui ne connoît pas le génie du peuple, ramène vers le monarque malheureux tous les hommages. Guillaume en est alarmé, et prend les mesures les plus efficaces pour empêcher l'effet d'un retour si subit d'affection et de fidélité; mais Jacques, affaissé sous les coups du sort, n'a pas plus d'énergie pour seconder

XXXVIII.



GUILLAUME ET MARIE.

reçoivent la Couronne d'Angleterre.

en 1689.

Dessiné par le Jeune — *Gravé par David*

Tom. II.

la fortune, que pour supporter ses revers. Il tremble au nom de Guillaume; et, quand il peut encore rappeler la nation à son devoir, et en espérer une révolution favorable, il ne se regarde que comme un proscrit, trop heureux de tomber en suppliant devant l'idole de la nation, et de lui demander la vie et une sûre retraite pour toute grâce.

On peut dire que déja Guillaume règne à Londres, et que Jacques, dans sa frayeur, lui met le premier le sceptre en main. Ce prince attend et reçoit dans son palais les gardes que lui donne Guillaume, et ses ordres, qui, tout déguisés qu'ils sont dans la forme, n'en exigent pas moins une exécution prompte et rigoureuse.

La position du prince d'Orange et de la nation angloise devient ici plus délicate. Jacques leur avoit paru trahir les intérêts de son peuple, en le quittant; mais il étoit rentré dans ses états, il pouvoit s'y raffermir. Cette seconde fuite, effet de la violence que lui faisoit son gendre, n'étoit plus volontaire; et si la bonne foi peut encore invoquer ses droits, il n'est plus possible de le taxer d'abandon. Mais en vain l'on voudroit réclamer ici les principes les plus connus. Si un reste de pudeur épargne dans cette crise le sang du roi, la nation se trouve plus inculpée dans la révolution qui va suivre, qu'elle ne le fut dans le parricide de Charles. Cet attentat fut l'ouvrage de l'armée, de la force et du fanatisme; ici, sans effusion de sang, par les seuls ressorts d'une politique hardie, mais froide et circonspecte, la couronne est arrachée à son maître légitime; son fils au berceau et tous ses descendans sont proscrits par le peuple et par tous les ordres de la nation, qui ne sent pas alors qu'une pareille instabilité, dans l'ordre de la succession, peut causer de plus grands maux que l'anarchie.

Aussi, tandis que Jacques se réfugie auprès de Louis XIV,

pour attendre de sa puissance et de son humanité un meilleur sort, la plus inquiète irrésolution s'empare des Anglois. Un petit nombre veut rappeler le monarque, le rétablir et enchaîner sa puissance par l'autorité d'un régent; ceux-ci voudroient une république, sans connoître quelle assiète ils pourroient lui donner; ceux-là se partagent entre Guillaume et son épouse.

Pour donner quelque base aux délibérations, on avoit déclaré le trône vacant, par l'abandon qu'en avoit fait Jacques : cet acte émana de la *convention*, espèce de parlement intermédiaire, qui sort de la forme légale. Wighs et Torys, qui s'étoient réunis pour chasser Jacques, se divisent lorsqu'il s'agit de le remplacer. Ceux-ci, attachés aux droits de la maison de Stuart, n'en veulent que suspendre l'exercice par une régence. Les Wighs alarment la nation sur le danger qui menace la religion protestante, sous la ligne masculine des Stuarts, et cette faction fut la première qui offrit à Guillaume la couronne d'Ecosse. Jamais question plus grande n'eut une base plus caduque, et ne fut débattue par des argumens plus frivoles. On supposa entre le roi et la nation un contrat social, dont personne ne s'étoit douté jusqu'alors, et qu'avoient contredit presque tous les actes du dernier règne.

Guillaume, sans rien précipiter, laissoit la nation s'embarrasser elle-même dans une marche tortueuse. Froid dans toute sa conduite, mais plein d'égards pour ce peuple qui réclamoit sa protection, il voulut bien prendre le timon des affaires, quand un vœu unanime le lui déféra. Ce prince gagnoit insensiblement du terrain, les communes surtout remuoient avec vivacité pour lui porter la couronne. On avoit craint qu'elles ne voulussent une république; mais, sitôt qu'elles eurent manifesté leur vœu secret, une voix presque

générale l'adopta dans Londres, et la *convention* consentit une déclaration solemnelle, qui déposoit Jacques II, élisoit Guillaume et Marie, prince et princesse d'Orange, roi et reine d'Angleterre, avec réserve de l'exercice entier du pouvoir royal pour la personne du prince d'Orange, transmettoit après leur mort la couronne aux héritiers de Marie; à leur défaut, à la princesse Anne de Danemarck; et au défaut des précédens, aux héritiers du prince d'Orange.

Ainsi ce peuple, qui, dans le procès qu'il intentoit à Jacques, rappeloit si hautement les constitutions nationales, ne craignit point, en excluant les enfans et les descendans de ce monarque, de violer ouvertement la loi fondamentale et les règles de la succession de ses maîtres! Guillaume fit venir aussitôt son épouse de Hollande; tous deux furent proclamés, le 24 février, d'abord à Witehall, ensuite à la porte de Londres, où se présentèrent les shérifs, pour la faire ouvrir.

. La solemnité du couronnement fut remise au 21 avril. . Elle se fit à Westminster, au milieu du concours de toute . la noblesse et du peuple. La couronne fut placée par . l'évêque de Londres, sur la tête du prince et de la princesse. Le docteur Burnet, évêque de Sarum, prononça . le discours du couronnement, qui, à en juger par l'histoire qu'il a écrite du règne des deux frères, dut être la plus sanglante, comme la plus injuste satyre du règne . de Jacques. .

Ainsi Guillaume, qui, quatre mois auparavant, avoit déclaré *qu'il étoit bien loin de vouloir détrôner Jacques, et renverser la succession légitime*, ne craignit point qu'on l'opposât à lui-même, quand il prit en main le sceptre qu'il arrachoit à son beau-père et à ses neveux. Tant il est peu de contradictions que ne sache dévorer la politique!

ADIEUX DE LOUIS XIV A JACQUES (en 1689).

L'époque du couronnement de Guillaume fut pour l'Angleterre celle d'une administration nouvelle, où l'on parut vouloir terminer l'éternelle dispute entre la prérogative et le privilége. La balance pencha pour le peuple ; Guillaume, en prenant la place d'un roi déposé, devoit s'attendre qu'un peuple qui s'arrogeoit le pouvoir de faire disparoître du trône son maître légitime et de se créer une nouvelle maison royale, ne négligeroit rien pour tenir celle-ci en tutelle, et pour relever les principes populaires aux dépens de la prérogative. Ce fut pour le nouveau roi une nécessité de souscrire à tout ce qui pouvoit enchaîner ou limiter la puissance que lui déféroit une nation, dont sa royauté étoit l'ouvrage.

Il fut aisé de voir que cette nouvelle monarchie ne seroit qu'un simulacre, qu'on décoreroit de tous les attributs de l'autorité, et que la réalité du pouvoir résideroit dans le parlement, que le monarque seroit tenu de convoquer fréquemment, dont les députés recevroient une mission libre, dont les levées d'argent et de troupes attendroient toujours la sanction, dont aucune cour, même ecclésiastique, ne balanceroit l'autorité ; et qui, dans ses écarts ou ses abus, seroit déclaré n'être justiciable que de lui-même ; que l'abolition du pouvoir dispensatif de cette prérogative, seul frein d'un sénat impérieux, donneroit à ce nouveau parlement toute l'autorité d'une régence, sous le nom d'un roi pupille ; et qu'enfin Guillaume, souverain de fait en Hollande, ne seroit en Angleterre, comme on l'a dit depuis, qu'*un Stathouder couronné*.

XXXIX.



ADIEUX DE LOUIS XIV.

a Jacques II.

Dessiné par le Jeune | Gravé par David

Tom. II.

Telles furent les conditions auxquelles le prince d'Orange reçut la couronne ; et, d'après un pareil ascendant des deux chambres, on ne conçoit pas comment un écrivain (1) des plus accrédités dans cette nation, peut reprocher aux Anglois d'avoir manqué l'occasion d'affoiblir la prérogative royale.

Les factions, qui s'étoient réunies pour appeler et protéger Guillaume, lui firent sentir plus d'une fois la difficulté de son entreprise dans le gouvernement d'un peuple, dont les principes versatiles souffroient difficilement une base. Mais Guillaume étoit vraiment l'homme de sa position. Froid et flegmatique, quoiqu'ardent pour la gloire, qui fut, au mépris des plaisirs et du faste, son unique idole, ce prince eut des vues pénétrantes, un génie actif, l'esprit des affaires, une politique déliée et toujours circonspecte, un courage de réflexions qui l'élevoit au-dessus des revers, et qui rendoit ses retraites presqu'aussi brillantes que ses victoires.

Presque toujours malheureux quand il eut Louis XIV en tête, la fortune sut l'en venger lorsqu'elle le mit aux prises avec Jacques. L'Irlande, long-temps fidelle à ce prince fugitif, obéissoit à l'impulsion du comte de Tyrconnel, qui, à la tête de trente mille hommes, laissoit encore espérer à Jacques un retour vers son trône. Le courage n'avoit point abandonné ce prince; mais il plioit sous le poids de l'infortune. Comblé des bienfaits de Louis XIV, prévenu à chaque instant par sa générosité et par les attentions de la cour de France, Jacques, qui s'étoit vu faire la loi, dans son propre palais, par son gendre, en étoit bien vengé par les hommages volontaires des étrangers.

Mais quel personnage qu'un roi détrôné à côté d'un monarque couvert de gloire! On lui fit un crime de son affec-

---

(1) Smollet.

tion pour les jésuites : si ce prince eût dû s'en tenir au personnage d'un philosophe chrétien, quel choix plus judicieux que celui qui l'eût attaché au commerce d'hommes connus pour être aussi instruits, aussi aimables qu'ils étoient véritablement religieux ! Et si Jacques parut manquer d'énergie, l'imputera-t-on à des hommes si jaloux de l'honneur de leur corps et de celui de leurs partisans !

Jacques, sur les avis qu'il reçut d'Irlande, se montra très-ardent à reconquérir son royaume. Louis XIV douta du succès, et ce doute relève encore la générosité de ce grand prince, qui n'écouta que l'honneur et que le respect dû aux malheureux pour seconder l'entreprise de Jacques. Il lui fournit une armée de cinq mille hommes, sous la conduite du comte de Lauzun, et le pourvut abondamment d'armes et de vivres.

La séparation fut très-touchante. Louis XIV vient à Saint-Germain faire ses adieux à Jacques. *Monsieur mon frère*, lui dit-il en l'embrassant, *je vous vois partir avec peine, et cependant tout mon désir est de ne point vous revoir, quelque disposé que je sois toujours à vous bien recevoir chez moi.* Louis ajouta qu'il avoit armé ses troupes, mais qu'il vouloit l'armer lui-même ; et il lui fit présent de sa cuirasse. Cette armure du roi victorieux, pouvoit être un heureux pronostic ; mais Jacques éprouva bientôt qu'elle n'étoit point un gage assuré de la victoire.

Tyrconnel, malgré son crédit, ne put empêcher qu'on n'indisposât les Irlandois, en leur persuadant que Jacques les avoit vendus à Louis XIV, par un traité avec le comte d'Avaux ; il en falloit bien moins pour refroidir le zèle de cette nation. Mais ce qui dut rompre toutes les mesures du général, fut l'imprudence de Jacques, qui par une faveur trop éclatante envers les catholiques, souleva contre lui les protestans ;

testans ; et plus encore par la cruauté qui rendit l'Irlande le théâtre de ses vengeances. Guillaume trouva dès-lors les esprits disposés à le recevoir. La ville de Londondéry, que Jacques assiégeoit, trompa ses espérances ; son rival y entra vainqueur. Jacques avoit fait une faute en s'en éloignant, son absence découragea l'armée.

Plus d'un an s'écoula dans les préparatifs des armées du beau-père et du gendre, moment précieux pour un prince, dont une sage politique eût dû concerter les mesures et enchaîner le ressentiment. Jacques, aussi outré dans ses concessions qu'emporté dans sa colère, ne montra qu'un homme peu maître de lui-même ; et par-là rendit son courage et ses autres vertus inutiles.

Guillaume descend dans les plaines de la Boyne, il y fait des prodiges de valeur. Un boulet de six livres le blesse à l'épaule, un autre emporte une de ses bottes, son flegme ne l'abandonne pas plus que sa prudence. L'Irlandois se trouble à ce spectacle, on diroit qu'une puissance invisible arrête sa marche et trompe ses efforts, Jacques bat en retraite et semble désespérer lui-même de sa cause. La déroute devient complette dans les Irlandois, les seuls François disputent encore long-temps le terrain et ne le cèdent qu'à la force. Guillaume aura soumis une grande partie de l'Irlande, quand Jacques, après ce malheureux essai, ira chercher de nouvelles consolations à Saint-Germain-en-Laye, et faire cesser par sa présence les joies insensées de Paris, que le faux bruit de la mort du prince d'Orange avoit livré à des transports frénétiques.

MASSACRE DE MACDONALD (en 1692).

LA fortune peut bien, à son gré, départir ses faveurs, servir l'ambition, humilier les vertus et transporter les couronnes, corrompre un peuple, l'égarer dans son hommage; mais elle ne peut corrompre ni la loi, ni la justice, les seules puissances que reconnoisse le tribunal sévère de la postérité, auquel les hautes qualités de Guillaume ne purent couvrir l'odieux de son usurpation. La nation le partagea avec lui. Plus irrégulière à cette époque qu'au temps de Cromvell, elle ne pouvoit soutenir sa révolte, sans se contredire elle-même. Sous Cromvell, on avoit établi la supériorité de la loi sur le monarque; mais, sous Charles II et sous Jacques son frère, l'Anglois avoit abjuré ce principe séditieux. Il falloit ou le reprendre ou dévorer les contradictions les plus révoltantes, pour détrôner Jacques et proscrire ses descendans.

On a vu ce qu'il falloit penser de la fuite de ce prince, qu'on ne pouvoit regarder que comme un excès de prudence. Le motif pris de l'attachement de Jacques à la religion catholique, offrit bien d'autres inconséquences. Il fallut qu'alors la nation convînt que la différence de religion dans un prince anéantissoit tous ses droits; que si l'une des sectes qui divisent encore aujourd'hui l'Angleterre, devenoit dominante, le prince se verroit forcé de l'embrasser ou de quitter sa couronne; qu'il est dans l'ordre et dans les droits d'un peuple catholique de rejeter la domination d'un roi protestant; que la ligue, jadis si fort en horreur aux Anglois, ne suivoit, en persécutant Henri IV, que le vœu d'une sage politique.

XL.



MASSACRE

de Macdonald

en 1692.

Dessiné par le Jeune — Gravé par David

Tom. II.

Ajoutons qu'après avoir ainsi renversé toutes les idées, pour subordonner à la religion du prince le serment des peuples, il falloit que l'Anglois se crût en droit de punir dans les enfans au berceau ce qu'il appeloit l'hétérodoxie du père. Si l'on peut se demander ici comment tant d'inconséquence a pu se trouver dans un peuple qui, selon quelques écrivains, déja marchoit à grands pas vers la philosophie, ne dut-on pas être étonné qu'un prince prudent et éclairé, tel que Guillaume, pût envier ou même accepter un trône dont il voyoit la base si fragile ?

Mais ce que l'ambition lui déguisa dans l'ivresse du succès, son caractère réfléchi le lui fit bientôt appercevoir. La chaleur du zèle et du dévouement pour Guillaume s'étoit attiédie chez l'Anglois. Ce peuple n'étoit pas d'humeur à remplacer son maître naturel, par un despote étranger. On savoit tout ce que le génie adroit de Guillaume avoit ajouté en Hollande à la prérogative du stathoudérat. Les intérêts divers des deux nations qu'il avoit à gouverner, le placèrent dans une position critique. Deux orages le menaçoient presque également dans l'Angleterre et dans les Pays-Bas. Le Hollandois commençoit à se repentir de l'avoir fait si grand ; et déja subjugué par l'habileté du simple stathouder, que n'avoit-il pas à craindre pour sa liberté, d'un homme qu'il venoit de placer à la tête de trois royaumes ! Qu'on ajoute à ce levain, celui que devoit former la jalousie des deux nations.

L'Anglois, plus policé, plus raffiné dans ses mœurs, ne voyoit dans les Hollandois que des hommes d'une classe subalterne, et ne donnoit qu'un mépris insultant à l'honnête simplicité de ce peuple, qui venoit d'être son libérateur. Amsterdam, déclarée contre Guillaume, pouvoit entraîner par son importance la défection des autres provinces.

D'un autre côté, l'Anglois, qui pénétroit toute la politique

de son nouveau maître, s'irritoit en secret de le voir toujours escorté de l'armée de la république Humilié l'année précédente au siége de Limerich, Guillaume venoit d'y réparer sa gloire, en forçant cette ville de capituler, après la défaite de Saint-Ruth et de l'armée combinée de France et d'Irlande, à Agrim, par le général Ginkle. L'Irlande soumise assuroit au dehors le repos de Guillaume ; mais au dedans, l'Anglois, qui ne le vouloit pas trop heureux, ne cessoit d'inquiéter ses jouissances. Les murmures éclatoient sur l'entretien dispendieux d'une armée étrangère, qui n'offroit d'autre avantage que de rendre le roi plus absolu. On censuroit hautement l'affection marquée que le prince portoit aux Hollandois, ses longues résidences dans les Pays-Bas, qui privoient Londres de l'éclat toujours flatteur d'une cour brillante ; et comme rien n'est plus dans le génie du peuple, que l'inconséquence des alternatives, Guillaume, ce prince si désiré, si fêté dans Londres, devint l'objet de mille pasquinades, où l'on n'épargna ni son air froid et taciturne, ni son goût passionné pour la chasse, ni sa petite taille, ni la frêle texture de son corps.

Plus d'une fois, rebuté de l'inconstance de ce peuple et de son antipathie pour les rois, il voulut abdiquer une couronne qui lui devenoit odieuse, et remettre à Marie, son épouse, le soin pénible de morigéner cette nation récalcitrante. *Puis-je jamais compter*, écrivoit-il à Bentinck, son favori, *que l'Anglois me sera plus fidèle qu'à ses anciens maîtres ?*

Tourmenté à Londres par les Wighs et les Torys, il se vit également harcelé en Ecosse par les presbytériens et les épiscopaux. Les premiers, devenus insolens par la faveur qu'il leur avoit accordée, l'avoient forcé de revenir sur ses pas ; mais sitôt qu'ils virent l'épiscopat en honneur, il n'y eut qu'un

intervalle de la jalousie à la sédition. Guillaume crut qu'il n'y avoit pas de temps à perdre pour châtier l'Ecossois rebelle. Braidalbin, qu'il chargea de son autorité, abusa de sa commission pour se livrer à une vengeance personnelle. Macdonald en fut la déplorable victime.

. Macdonald de Glencoe avoit livré au pillage les terres de
. Braidalbin, et rompu ses négociations par l'autorité qu'il
. avoit sur les clans. Retardé d'un jour, par la faute d'un
. gouverneur de place, dans l'hommage que lui et ses adhé-
. rens devoient rendre, pour profiter de l'amnistie de Guil-
. laume, Braidalbin le traduisit à la cour, comme un rebelle
. opiniâtre, dont le sacrifice étoit nécessaire au repos du
. prince et de l'état, et le Warrant de mort fut expédié par
. le Maître de Stair, secrétaire d'état pour l'Ecosse. Camp-
. bell, ministre de la haine de Braidalbin, crut ne pouvoir
. remplir sa mission que par une perfidie; l'amitié la plus cor-
. diale en apparence fut le voile d'un noir attentat. Au mo-
. ment où Macdonald se livre sans réserve au plaisir de l'hos-
. pitalité, sa maison est investie de gardes, une décharge
. de mousquets, dans la vallée de Glencoe, annonce le car-
. nage. A ce bruit inattendu, les enfans de Macdonald ac-
. courent auprès de leur père, et le trouvent tombant sous
. un coup de massue, dans les bras de sa femme, qui ne put
. survivre à ce spectacle. Les deux fils de Macdonald se dé-
. robent par la fuite au massacre, qui fit couler des flots de
. sang dans cette vallée. Le feu et le pillage consommèrent
. la vengeance, et cette scène d'horreur, qui s'exécuta au
. nom de Guillaume, ne fit que lui donner en Ecosse des en-
. nemis implacables, et dans l'Europe, une tache de plus à
. sa réputation. .

LE PRÉTENDANT

Reconnu roi d'Angleterre par Louis XIV (en 1701).

La sombre politique de Guillaume, qui, dans le massacre des montagnards, s'étoit prêtée à des expéditions sanguinaires, et qui, dans l'intérieur du cabinet, sembloit vouloir appesantir l'autorité sur un peuple le plus passionné pour sa liberté, produisoit chez les Anglois une fermentation sourde, qui pouvoit empoisonner le bonheur de ce prince. Déja aux yeux d'une partie de la nation, Jacques n'étoit plus qu'un prince exilé, qui, après avoir expié ses imprudences, trouveroit encore des bras pour le reporter sur son trône. De fréquens messages à la cour de Saint-Germain ranimoient ses espérances, les intelligences qu'on s'étoit ménagées en Angleterre et en Irlande, annonçoient un peuple trop mécontent de la nouvelle administration, pour ne pas se déclarer en faveur de son ancien maître, sitôt qu'on le verroit soutenu.

Il étoit de la grandeur de Louis XIV de réparer l'échec qu'avoient reçu ses troupes, par un effort digne de sa puissance et de sa religion, singulièrement intéressée à la cause du malheureux Jacques. Le roi de France déploya cette fois de grands moyens, dont il jugea le succès indubitable. Un manifeste de Jacques annonça à ses partisans l'expédition nouvelle qu'il alloit tenter. L'histoire observe ici, avec raison, comme un raffinement de prudence de la nouvelle reine, l'attention qu'elle eut de rendre publique la lecture de cette pièce, dont la prohibition eût produit un effet plus dangereux. Seignelay, fils de Colbert, et d'extraction écossoise,

XLI.



LE PRÉTENDANT
reconnu Roi d'Angleterre par Louis XIV.

en 1701.

Dessiné par le Jeune · *Gravé par David*

se fit un point d'honneur de seconder le zèle de Louis et de concourir à rendre aux Ecossois leur ancien maître. Tourville, mécontent des reproches de Seignelay, n'aspiroit qu'à s'en venger en grand homme, par une expédition glorieuse pour la France. Tout conspiroit à réparer les malheurs de Jacques.

Transporté de l'honneur de commander la superbe flotte, que lui confioit Louis XIV, Tourville se montra plus brave que prudent. Le cabinet de Versailles ne vouloit de combat, qu'autant que l'amiral préviendroit la jonction des Hollandois à la flotte d'Angleterre; Tourville contrarié par les vents, ne put l'empêcher; mais tout inférieur qu'il se vit en forces, pour combattre à la fois les deux flottes, il n'écouta que son courage; et comme s'il eût craint le contre-ordre, qu'effectivement il reçut trop tard, il attaqua le premier l'amiral Russel.

Pendant onze heures de combat, l'acharnement fut opiniâtre, la valeur égale, le succès quelquefois incertain. Mais enfin la victoire se rangea du côté de la prudence et du nombre; la flotte françoise se dispersa, la déroute y devint générale, une partie des vaisseaux prit la fuite, d'autres avoient péri par le feu, une chasse humiliante pour les François les poursuivit, les harcela le long de leurs côtes, sous les yeux même de leurs concitoyens, l'épouvante et le malheur suivirent nos vaisseaux dans leur asile.

Cherbourg, si glorieux aujourd'hui du rang que son nouveau port lui donne en Europe, et d'avoir vu dans sa rade et dans ses murs un maître chéri, recevoir de l'Anglois et du François un hommage presque égal de respect et d'attendrissement; Cherbourg ne couvrit une partie de nos vaisseaux, que pour être le triste témoin de la vengeance des Anglois, qui les livrèrent aux flammes.

Mais c'étoit à la Hogue que les plus grands désastres attendoient les François. Treize vaisseaux restoient à Tourville, dont le courage irrité par les revers, vouloit couvrir d'une retraite habile les suites d'une bravoure indiscrète. Jacques vouloit, avec raison, substituer aux matelots découragés, des régimens frais, et des soldats d'artillerie, qui eussent défendu les vaisseaux échoués comme autant de citadelles; Tourville l'emporta, et vit le lendemain tous ses vaisseaux presque sans défense, consumés par le feu dont les embrasa le chevalier de Lavalle. On n'en vouloit point aux hommes; mais on avoit juré d'exterminer la marche de Louis XIV, et la Hogue fut l'écueil fatal de sa gloire.

A cet affreux spectacle, Jacques ne fut plus maître de lui-même; et voyant les matelots de son ennemi s'élancer avec vigueur sur les vaisseaux françois, *non*, dit-il, dans l'expression du dépit et du désespoir, *il n'y a que mes Anglois qui soient capables d'autant de bravoure !* Eloge indiscret dans les circonstances, mais qu'on put pardonner à la douleur.

Tandis que la reine Marie combloit de gratifications les gens de mer, et qu'elle honoroit, par de magnifiques funérailles, les corps des officiers qui avoient péri dans le combat, Jacques, le cœur rempli d'amertume, vint ensevelir quelque temps à l'abbaye de la Trappe le souvenir de son ancienne grandeur, et chercher dans les consolations de la religion, l'adoucissement à tant de maux. La France fut l'asile des sujets fidèles que ne put corrompre la fortune de Guillaume. Un bill de 1698 leur avoit interdit toute correspondance avec le roi Jacques, et prononcé une proscription rigoureuse contre tout Anglois, qui, depuis 1687, auroit porté les armes pour la défense de ce prince. Huit mille hommes sortirent alors d'Angleterre; et de là descendent tant d'illustres guerriers, dont les armes françoises ont pu s'enorgueillir.

De

De long-temps on ne devoit ce semble revoir la marine françoise se mesurer avec l'Angleterre ; mais les Bart, les Forbin, les Dugay-Trouïn vengèrent l'honneur de la nation par d'importantes prises sur la Hollande. Tourville, que désoloit l'importun souvenir de la Hogue, épioit toutes les occasions d'en effacer l'amertume. Il la trouve dans une flotte combinée de l'Angleterre et de la Hollande, commandée par l'amiral Rook, lui présente le combat, fatigue ses vaisseaux, et ne cesse sa poursuite que pour les réduire en cendres, pour la plûpart dans les ports d'Espagne et de Portugal. L'humanité gémissante ne put attribuer qu'à la fureur ces machines infernales que l'Anglois dirigea sur Saint-Malo, sur le Havre et sur Dunkerque, et dont Louis XIV avoit donné le fatal exemple au bombardement de Gènes. Mais Guillaume, dont la plus grande illustration étoit dans son inimitié avec Louis XIV, et dans l'activité avec laquelle il s'attachoit à soulever l'Europe contre ce monarque, ne croyoit point assez venger l'humiliation qu'il avoit reçue à Steinkerque et à Nervinde.

Cependant la paix se fit à Risvich, l'épuisement de la France la rendoit nécessaire ; l'âge de Louis XIV, mais plus encore ses vues secrètes sur un avenir assez prochain, la rendirent facile. Guillaume enfin fut reconnu ; et Jacques, abandonné de toutes les couronnes, n'eut de ressource que dans d'impuissantes protestations.

Le roi de la Grande-Bretagne vouloit la paix ; et, malgré lui, recherchoit l'appui de Louis XIV contre ces fiers insulaires, qui ne l'eurent pas plutôt couronné, qu'ils l'inquiétèrent par les brigues et les factions dont l'Angleterre étoit la proie. On conspiroit sourdement contre lui, on le forçoit hautement à réduire ses troupes, et à renvoyer toute garde étrangère. Mais le testament du roi d'Espagne, Charles II,

en faveur de Philippe d'Anjou, et l'acceptation qu'en fit Louis XIV, ramenèrent à la guerre les intérêts de presque toutes les puissances; et Guillaume, quoique d'abord il eût reconnu Philippe, fut des premiers à sonner le tocsin en Europe. Toujours ennemi secret de Louis XIV, il s'effraya de l'agrandissement de sa maison; dégoûté des Anglois, mécontent de leur insurrection presque continuelle contre toute prérogative, la guerre lui sembla presqu'autant un repos qu'une utile diversion; l'année suivante, 1701, elle devint pour lui une raison d'état.

. Jacques II meurt à Saint-Germain-en-Laye, dans sa
. soixante-huitième année : prince fidèle dans ses alliances,
. droit et noble dans les affaires, et dont les censeurs les plus
. sévères ont au moins justifié la droiture, en disant de lui,
. *qu'il voudroit tout voir, s'il pouvoit;* chéri pour son affa-
. bilité et sa douceur, héros chrétien dans ses disgraces,
. généreux dans le sacrifice de tout ressentiment, mille fois
. plus heureux dans sa retraite, aux yeux de la religion, que
. l'usurpateur qui l'avoit dépouillé. Il mourut en recomman-
. dant son infortunée maison à Louis XIV. Louis, toujours
. magnanime, assemble sa cour, et reconnoît publiquement
. le fils de Jacques II, pour le roi de la Grande-Bretagne,
. sous le nom de Jacques III. Il lui conserve la pension de
. six cent mille livres, qu'il faisoit à son père. Le pape, le
. roi d'Espagne et le duc de Savoie, suivirent l'exemple de
. Louis XIV. Mais par malheur pour Jacques, l'honneur
. rendu à cette maison déja écrasée, ne fut qu'une cou-
. ronne de plus, placée sur un tombeau. .

XLII.



SERMENT D'ABJURATION

contre le prétendant.

en 1708.

Dessiné par le Jeune *Gravé par David*

SERMENT

D'abjuration contre le Prétendant (en 1703).

Si Louis XIV, à la mort de Jacques II, avoit mis sur pied une armée redoutable, pour réaliser le titre d'honneur qu'il donnoit au fils de ce prince, Guillaume eût pu porter au tribunal de l'Europe une réclamation contre l'infraction du traité de Risvich, où le roi de France, le reconnoissant pour roi de la Grande-Bretagne, s'engageoit à ne le point troubler dans la possession paisible de ses royaumes. Mais, dans sa démarche isolée de toute hostilité, Louis ne compromettoit ni sa bonne foi, ni la justice la plus sévère; mais, conséquent dans sa conduite, ayant traité le fils de Jacques II comme prince de Galles, même après la paix de Risvich, pouvoit-il, à la mort du père, refuser au fils le rang que lui donnoit dans sa naissance un droit supérieur à toutes les conventions politiques? Louis enfin pouvoit-il être blâmé d'honorer dans cette maison opprimée la cause d'une religion qu'il professoit lui-même?

Cependant, à cette nouvelle, Guillaume jeta feu et flammes. Sa haine se ranima contre Louis XIV, qu'il dénonça aux Anglois, à l'Allemagne et à la Hollande, comme un prince sans frein et sans foi. Guillaume, dans un retour sur lui-même, eût trouvé de quoi modérer son ressentiment, par l'engagement secret qu'il venoit de prendre avec l'empereur, au mépris du traité de Risvich, et de la reconnoissance authentique de Philippe V. Le roi d'Angleterre, s'estimant heureux d'avoir, aux yeux de l'Europe, des motifs plausibles

pour se livrer à la vengeance, la signala également au-dedans et au-dehors. La grande alliance fut arrêtée entre l'empereur, sa majesté britannique et les Provinces-Unies, et signée à la Haye. Guillaume en fut le moteur; et les alarmes qu'il sut inspirer à sa nation, sur les progrès de la grandeur de Louis XIV, lui fit trouver les subsides qu'exigeoit cette importante confédération. Aussi efficace auprès de son peuple, pour l'animer contre la maison de Stuart, il renouvela l'édit de proscription, qui écartoit à jamais du trône tout prince de la religion catholique.

Le moment sembloit arriver où Guillaume pouvoit se promettre le fruit de sa politique et de ses exploits dans la réunion des partis qui l'avoient chagriné, dans la confiance entière de son parlement et de son peuple. Le terme des prospérités de Louis XIV approchoit. Ce soleil vu dans l'ombre et dans un couchant nébuleux, eût consolé Guillaume de ses revers multipliés, et de l'éclat importun d'une gloire qui l'avoit poursuivi dans toute sa carrière. Le Ciel ne permit pas sans doute qu'un usurpateur, dont une ambition coupable avoit terni les grandes qualités, fût l'heureux témoin des humiliations de ce grand monarque.

Guillaume meurt, en 1702, des suites d'une chute de cheval, et laisse la couronne d'Angleterre à sa sœur, Anne Stuart. Toujours brave et circonspect, mais presque toujours malheureux, nul prince ne leva plus de siéges que Guillaume d'Orange, et ne perdit plus de batailles. Né pour de grandes révolutions, sa politique fut la base de l'équilibre qu'il tenta avec succès de rétablir en Europe, en soulevant les nations, en balançant, par les ressorts multipliés de son ambition, la puissance imposante et redoutable de Louis XIV. Roi de la Hollande, sous le titre modeste d'une simple dictature, si la couronne britannique donna quelque poids à son stathoudé-

rat en Hollande, ce prince en laissa affoiblir l'éclat en Angleterre. Restaurateur de la liberté politique, il n'accrut les droits du peuple qu'aux dépens de sa prérogative. En Hollande, on craignoit l'anarchie ; en Angleterre, le despotisme. De-là, le pouvoir absolu de Guillaume dans les Provinces-Unies, et l'affoiblissement de sa puissance sur le trône de la Grande-Bretagne. Qu'on ne s'étonne point si l'Anglois regarde encore aujourd'hui ce règne comme l'époque précieuse de sa liberté, ébauchée par *la grande charte* et par les statuts du premier des Edouards, depuis la conquête.

Anne, qui remplaça Guillaume, n'imita point Marie sa sœur, dont la soumission modeste avoit déféré toute l'autorité du sceptre à son mari. Anne voulut régner seule; et son époux, le prince George de Danemarck, tombant à ses pieds, comme le premier de ses sujets, fut un triomphe pour les femmes; prince sans ambition comme sans intrigue, de la trempe dont devoit être le mari d'une reine d'Angleterre. Anne n'aima jamais ni Marie, ni Guillaume, soit qu'elle vît avec jalousie la couronne sur la tête de son aînée, soit que l'amour filial la révoltât contre les outrages qu'on faisoit éprouver à son père. Mais ce sentiment, bien loin d'avoir en elle aucune énergie, céda facilement à l'ambition et à la politique. Elle avoit abandonné son père, en lui donnant de stériles regrets; la calomnie, qui poursuivit Jacques, qu'il étoit intéressant pour l'usurpateur de rendre odieux, supposa que ce prince avoit empoisonné sa fille, et, comme on rendoit la religion complice de ce crime, on ne parla que d'égorger les prêtres et les moines. Heureusement cette nouvelle s'effaça comme un rêve.

La politique prescrivit à la nouvelle reine ce que son cœur ne lui auroit point dicté, pour soutenir l'ouvrage de Guillaume, quoique réconciliée avec ce prince sur la fin du der-

nier règne. Un éloge pompeux de ce monarque préluda au plan d'administration qu'elle présenta dans son conseil. Au parlement de Westminster, elle prépara les esprits à ce chef-d'œuvre de sagesse, qui honora le plus son règne, dans l'union de l'Angleterre et de l'Ecosse. Elle annonça son adhésion à la triple alliance contre la France, et sembla s'armer, contre Louis XIV, d'une haine héréditaire. Enfin, elle assura le plus grand crédit à la religion protestante. Tant d'ardeur et d'animosité dans une femme, que son peuple ne nomma jamais autrement que *la bonne reine*, montra bien moins son caractère personnel, que le besoin extrême qu'elle avoit de l'opinion.

. Si l'Anglois put suspecter sa sincérité, s'il put avoir quel-
. ques incertitudes sur son attachement à la réforme, Anne
. eut bientôt levé tous les doutes, lorsqu'elle ordonna la
. célébration d'une fête générale dans le royaume, pour im-
. plorer la protection du Ciel contre les François; quand,
. huit jours après, reprenant à Westminster le serment
. proposé sous Guillaume, d'exclure à jamais du trône
. la branche catholique, et d'abjurer *le prétendu prince*
. *de Galles*, elle n'hésita point à la renouveler avec la
. plus grande solemnité, en lui donnant sa sanction et
. celle de son parlement. Jacques n'étoit pour Guillaume
. qu'un frère de sa femme; et la voix du sang n'avoit point
. à protester contre l'usurpateur; mais cette voix devoit re-
. tentir dans l'ame d'Anne Stuart. C'étoit un frère, et même
. un frère autrefois aimé, qu'elle immoloit à son ambition
. et à la politique......... Plaignons les princes ! .

XLIII.



UNION DES ROYAUMES

d'Angleterre et d'Ecoſse.

en 1707.

Deſsiné par le Jeune — *Gravé par David*

UNION

Des royaumes d'Angleterre et d'Ecosse (en 1707).

Le moment arrive enfin, où la jalousie de l'Europe va se repaître des humiliations et des revers du monarque le plus grand de son siècle, et dont l'éclatante prospérité désespéroit depuis si long-temps l'envie de ses rivaux. La fortune de Louis XIV avoit tenu contre les grandes qualités de Guillaume, dont elle avoit révolté l'ambition et désolé la politique.

Un homme parut, qui devoit venger l'Angleterre, la Hollande et l'Allemagne, des conquêtes de ce prince et de l'ascendant de ses généraux; Churchill, si connu depuis comme duc de Marlborough, osa faire rétrograder la fortune des François. Elève de Turenne, aussi brave et plus heureux encore, capitaine expérimenté; plus grand guerrier que le prince d'Orange, qu'il surpassa par l'étendue de ses vues, par la multiplicité de ses projets, la tenue et la fermeté de sa conduite, et par le ton imposant qu'il sut prendre avec les ministres, dont il ne reçut ni plan, ni direction; Churchill, conservant, avec une ame ardente, cette tête froide, calme dans l'orage, égal dans toutes les positions, fit servir à la gloire de l'Angleterre le haut crédit que la faveur de sa femme lui donna quelque temps auprès de la reine Anne.

A juger de ce général par les qualités les plus intéressantes du cœur, il étoit loin de mériter par lui-même la confiance de sa souveraine. Favori de Jacques II, à la passion duquel il avoit sacrifié sa sœur, il le trahit ensuite, et le combattit dans la guerre d'Irlande; partisan de Guillaume, honoré de sa confiance, de nouveaux intérêts le ramenèrent à Jacques;

il paya de sa liberté une conspiration dont il fut l'ame, en faveur de ce malheureux prince. Soutenu dans sa disgrace par la générosité de la princesse Anne, par elle réconcilié avec Guillaume, plus maître ensuite, plus roi qu'elle-même, sitôt qu'elle fut sur le trône, on verra que tant de bienfaits, et une si haute faveur, n'en firent ensuite qu'un parjure. Etrange contre-poids de si hautes qualités, et qui prouve que dans un grand homme il y a quelquefois loin d'un cœur droit et vertueux, aux élans de l'ambition et de l'amour-propre.

Capitaine-général des troupes angloises en Hollande, ambassadeur à la Haye, Marlborough fit toujours marcher de front, et avec un succès égal, ces deux postes de guerrier et de négociateur. Il souffla le feu chez les puissances ennemies de Louis XIV ; et de ce feu, que sa politique avoit allumé, il alla embraser une grande partie de l'Europe. Et, comme si c'eût été trop peu de ce fléau pour désoler la France, Eugène, que Louis XIV avoit méprisé, et dont il avoit dédaigné de seconder la destination à l'état ecclésiastique, vint prendre son rang parmi les grands capitaines de ce siècle, et faire repentir ce monarque de l'avoir négligé.

La Flandre et les Pays-Bas devinrent le théâtre de la guerre la plus opiniâtre et la plus sanglante. Le François, qui, comme un torrent, s'étoit débordé dans ces provinces, et sembloit avoir englouti pour toujours les villes et les citadelles, éprouve à l'arrivée de Marlborough, comme une pression inattendue, qui le repousse vers ses frontières ; et ce reflux, dans l'espace de trois années, abandonne cent lieues de pays à l'armée victorieuse. Les noms d'Huy, de Ruremonde, d'Ostende, de Menin, de Dendermonde et d'Oudenarde, si fameux par la rapidité des conquêtes de Louis XIV, ne retentissent à Versailles, que pour attrister le monarque, humilier et confondre ses généraux et ses ministres. Aussi malheureuse

reuse en rase campagne que dans les siéges, l'armée françoise voit tomber ses bataillons dans les plaines d'Hochstet et de Ramillies, jonchées de ses morts et de ses drapeaux. Eugène et Marlborough, tels que Castor et Pollux, parallèle qui n'a point échappé aux Anglois, semblent tenir les destins de ces provinces; et, conduisant la victoire à la tête des confédérés, lui faire expier ses anciennes faveurs.

En mer aussi bien que sur le continent, la fortune semble avoir ses intelligences contre le monarque françois et ses alliés. Au port de Vigo, les gallions du Mexique sont brûlés ainsi que les vaisseaux françois; une flotte combinée inquiète les côtes de Portugal. Gibraltar soutient un violent siége, et succombe à l'habileté de l'amiral Rook et du prince de Hesse; place importante, qui dans ces derniers temps a fixé les regards de l'Europe, concentré les efforts de deux grandes puissances et soutenu l'honneur de l'empire britannique.

Ainsi secondée par d'heureux et vaillans généraux, la reine ne s'oublioit point dans l'administration intérieure de ses royaumes. Le génie d'Anne n'avoit ni ces vues étendues, ni ce vigoureux essor qui, dans un gouvernement, produisent les grandes révolutions. La réputation de ses armes avoit tellement exalté son parlement et la nation, qu'elle eût pu tout oser pour le rétablissement de sa prérogative. Le commerce florissant, les armées triomphantes, la religion anglicane protégée, avoient tellement subjugué les peuples, que le dernier règne en souffroit une éclipse; il parut qu'on ne pouvoit brûler un grain d'encens aux pieds de la reine, qu'il n'en sortît un nuage pour aller obscurcir la mémoire de Guillaume.

Anne étoit bonne et sage, elle ne voulut qu'être heureuse et ne fut point trompée dans son vœu. Guillaume avoit conçu,

pour le bien et la gloire de ses états, un projet dont cette reine recueillit tout le fruit. Une conspiration tramée en Ecosse et dans laquelle entrèrent les François, occasionna l'opération la plus importante pour réconcilier et unir deux nations jusqu'alors rivales, quoique sous le même sceptre. Un autre foyer de divisions entre les épiscopaux et les presbytériens inquiétoit la cour. L'Ecosse avoit d'ailleurs ses mécontens qui entrevoyoient avec peine le moment qui les réuniroit à l'Angleterre. Le parlement d'Ecosse fit, en 1704, une levée de bouclier qui pouvoit avoir d'étranges suites, en opérant la distraction entière de ce royaume d'avec la couronne d'Angleterre. Par un bill, qu'ils appelèrent l'*Acte de sûreté*, ils se donnoient la liberté de se choisir un maître après la reine Anne, et celle d'armer tous les habitans de l'Ecosse contre les Anglois.

Une démarche aussi hardie attira l'attention de la cour, et le parlement écossois, qui sentit bien qu'elle ne resteroit pas impunie, se hâta de la révoquer, en demandant à la reine des commissaires pour traiter de la réunion des deux royaumes. Dès-lors toute hostilité cessa entre les deux peuples. Cependant le début de la négociation ne fut pas heureux. Ratifié par les commissaires respectifs, le traité d'union, lu dans le parlement d'Ecosse, ne parut au peuple, ainsi qu'aux provinces, qu'un ouvrage scandaleux et funeste, dont on demanda vengeance; et sur le refus du parlement, le traité fut brûlé publiquement à Dumfries.

. La sédition fut bientôt calmée par la sagesse d'Anne et . par la prudence de ses commissaires, ou du moins elle ne . montra plus que d'impuissantes bravades. Quelques cris . s'élevèrent du parti des républicains zélés, qui craignirent . sans doute de voir trop d'appuis au trône. Enfin cette réu- . nion evint loi nationale, ratifiée par l'un et l'autre parle-

XLIV.



LA REINE ANNE.

donne audience à l'Ambaſſadeur Moſcovite.

en 1708.

Deſſiné par le Jeune — Gravé par David

ment. On y stipula le maintien des lois respectives, l'honneur et les immunités des deux églises, l'égalité des priviléges, enfin l'unité d'un parlement et d'un maître. La reine Anne dut à la haute opinion qu'on avoit de sa sagesse le succès de cet ouvrage, contre lequel avoient échoué ses plus glorieux prédécesseurs. Depuis ce temps, l'Ecosse envoie à la chambre des communes quarante-cinq députés.

LA REINE ANNE

Donne audience à l'ambassadeur moscovite
(en 1708).

MARLBOROUGH régnoit véritablement sur l'Angleterre, sous le nom de la reine Anne, autant que la duchesse, sa femme, régnoit elle-même sur cette princesse, dont elle gouvernoit les goûts, les opinions et les démarches avec un empire absolu; enchantement pareil à celui qu'un siècle auparavant une célèbre Italienne avoit exercé sur une de nos reines. Les honneurs et les richesses s'accumulent sur la tête de l'heureux général, son retour à Londres est un vrai triomphe. Le parlement et tous les ordres de citoyens lui portent un tribut d'admiration et de reconnoissance. Un superbe palais, élevé sous le nom de Bleinheim, village près d'Hochstet, et célébré par la muse d'Adisson, doit rappeler à la postérité, dans ses tapisseries et ses tableaux, les hauts faits de ce général. L'empereur Léopold signale son estime, en conférant à Marlborough la principauté de Mindelheim.

Cependant l'Angleterre s'illustroit et s'appauvrissoit à la fois par les malheurs de Louis XIV. Soit que le peuple se lassât

du fardeau des impositions, qu'appesantissoient chaque jour tant d'expéditions ruineuses, soit que Marlborough dans son apogée sentît se ralentir son ardeur au terme de son ambition, et ne voulût plus qu'une jouissance paisible de sa fortune, l'année 1707 se passa, pour l'armée des alliés, dans une espèce de stagnation, qui permit aux François et aux Espagnols de se remontrer avec avantage. Battus à Almanza, les Anglois, s'obstinant à ressaisir la victoire qui leur échappoit, ne purent avoir que le mérite d'une retraite honorable. Villars, après avoir forcé les lignes de Stolophen, la rappelle à ses drapeaux dans la Franconie, l'électorat de Mayence et le Palatinat; et par ce rayon de gloire qu'il jette sur les lis, il fait renaître l'espérance au cœur des François.

Marlborough, qui porte sur les cours du Nord le coup d'œil d'une politique pénétrante, croit voir dans des troubles qui l'agitent une cause du peu d'activité que montroient les puissances belligérantes. Il y va trouver ce héros plus capitaine que général, plus soldat que capitaine, plus fait pour brusquer la fortune que pour se l'attacher, ce Charles XII audacieux et téméraire, détrônant un roi, en couronnant un autre, rival du Czar et victime des leçons qu'il lui avoit données dans l'art terrible de la guerre. Marlborough entame avec ce prince un projet pour la pacification absolue du Nord. Charles étoit trop ardent pour laisser tempérer son feu par le flegme du général anglois. Marlborough revint à son poste.

L'inaction des armées de terre ne rendoit pas la mer aussi paisible. La flotte angloise rentroit dans la Manche à son retour de Lisbonne, sous l'escorte de cinq vaisseaux de guerre. Deux hommes célèbres dans la marine françoise, oublient pour l'honneur de la nation leur rivalité connue, Forbin et Dugué-Trouïn signalent leur habileté et leur valeur,

en s'emparant de trois vaisseaux, en brûlant le quatrième, dispersant le reste de la flotte, dont ils amènent dans nos ports tout ce que ne peut sauver l'amiral Byng. On s'imagine facilement quels durent être la surprise et le dépit des Anglois à cette espèce de caprice de la fortune, qui, enchaînant sur la terre l'activité de leurs troupes, laissoit ainsi sur mer humilier leur pavillon, et cela au moment où Louis XIV, forcé de plier sous les coups du sort, pour ne point épuiser son peuple, oubliant la fierté de ses anciens succès, étonnoit l'Europe par les sacrifices qu'il demandoit à faire sur l'autel de la paix.

Aussi les débats furent-ils très-vifs dans le parlement de novembre 1707. Un examen rigide passa en revue les négligences et les malversations qu'on reprochoit aux différens chefs des troupes de terre et des armées navales; et l'on ne laissa rien à désirer à la reine pour l'abondance des subsides destinés à recouvrer les avantages qu'on avoit perdus. On donna de justes éloges à la valeur du comte de Péterborough, qui, le premier, ayant commencé la révolution, en se rendant auprès du prince d'Orange, avoit depuis, à la tête des troupes qu'il entretenoit presque à ses frais, renouvelé les exploits des anciens héros des romans; homme intrépide, s'animant par les dangers, respecté pour cette droiture et cette ancienne loyauté que de nouvelles mœurs ont reléguées parmi les vertus romanesques. C'est ce général, qui, recevant à capituler le vice-roi de Barcelone, à la porte de la ville, apprenant le désordre et le pillage que commettoient les soldats du prince de Darmstat, qui venoit d'être tué, obtient sur la parole d'entrer dans la ville, avec ses officiers, fait main basse sur les pillards, leur fait lâcher le butin, les chasse, arrache à la violence et au déshonneur la duchesse de Popoli; et qui, le tumulte appaisé, revient avec sa troupe

signer en dehors la capitulation ; et par-là réalise aux yeux des Espagnols l'héroïsme des fictions de leurs poètes.

Un homme d'un genre et d'une trempe encore plus extraordinaires, occupa l'Angleterre en 1708 ; Pierre-le-Grand, trop connu pour que nous puissions ajouter quelques traits intéressans au tableau de ce grand prince, qui n'imita que pour créer ensuite, au milieu d'un peuple agreste, tous les arts et presque tous les enfans du Génie. Pierre envoya un ambassadeur à la reine Anne, le premier qui eût paru dans cette cour. La princesse le reçut avec pompe. Le peuple s'amusa du costume de l'étranger, et ne parut pas deviner toute la grandeur prochaine du Czar et de l'empire moscovite. En effet, à la veille du départ de cet ambassadeur, quelques marchands auxquels il devoit seulement cinquante livres sterling, obtinrent du shérif de Midlesex un arrêt pour s'en assurer, et l'exécutèrent en le faisant enlever de son carrosse. Irrité de cet affront, et peu fait à rencontrer des sujets aussi entreprenans, le Czar demanda à la reine le supplice du shérif et de ses officiers. Les lois d'Angleterre se taisoient alors sur une pareille injure. Pierre fut obligé de se contenter du désaveu de la reine et de la copie d'une loi nouvelle, qui établit pour la suite l'immunité des ambassadeurs et de leurs domestiques. Le délit dont se plaignoit le Czar, n'étoit qu'un acte d'impartialité, qui tient à l'essence du gouvernement britannique.

XLV.



LOUIS XIV.

fait présent d'une Epée au prétendant.

en 1708.

Dessiné par le Jeune *Gravé par David*

LOUIS XIV

Fait présent d'une épée au Prétendant (en 1708).

LE génie de Marlborough, ses entreprises et ses exploits, luttèrent contre la constitution de l'Angleterre. Les conquêtes du continent, qui convenoient à la gloire de ce grand capitaine, contractoient plutôt qu'elles ne pouvoient servir l'intérêt d'une nation, qui, pouvant être heureuse dans son île, ne doit vouloir que les conquêtes du commerce, et qu'une influence honorable dans les affaires de l'Europe. L'Anglois, sous la direction de Marlborough, prenoit à cet égard une route toute opposée. Les flottes s'appauvrissoient, tandis que l'armée de Flandre regorgeoit de provisions; l'intérieur du royaume, dépourvu de troupes, n'offroit qu'une foible défense à la première invasion tant soit peu concertée. Mécontente du traité d'union, l'Ecosse couvoit une fermentation sourde, dont il sembloit facile de profiter pour une révolution.

Louis XIV, il est vrai, avoit sur les bras toutes les puissances de l'Europe; mais une diversion habilement ménagée, en protégeant une descente du *chevalier de Saint-Georges*, nom donné à Jacques III, éloignoit les Anglois de la Flandre. Louis saisit avec activité cette opération, dont quelques émissaires d'Ecosse avoient démontré le succès à la cour de Jacques.

Le roi de France alla trouver ce prince battu, énervé par les revers, et tout entier à la méditation et aux exercices d'une philosophie chrétienne. On s'assura de toutes les intelligences qu'on avoit parmi les Ecossois, et du

. peu de ressources que dans ce moment on pouvoit
. supposer à l'Angleterre pour sa défense. Jacques, ré-
. veillé comme d'une profonde léthargie, sent renaître
. au fond de son cœur un espoir qu'il ne connoissoit
. plus, et commence à croire qu'il lui est réservé de ven-
. ger l'honneur de son nom, et de recouvrer le bien de
. ses ancêtres. Ce rayon d'espérance le ranime; et certes,
. si la prudence et la force eussent décidé seules de cette
. expédition, ce moment, où l'Angleterre n'étoit point
. sur ses gardes, pouvoit opérer une révolution importante.
. Louis XIV, tout épuisé qu'il est, n'hésite point à sacri-
. fier une partie de ses forces : il ordonne un armement.
. Il avoit fait présent à Jacques II de sa cuirasse, il donne
. au fils une riche épée, qu'il accompagne de vœux ardens
. pour son bonheur. .

Mais les élémens combattent contre l'infortuné Prétendant. Pendant que Nangis va s'assurer des Ecossois, les vents contraires arrêtent, pendant dix jours, à Nieuport, la flotte du jeune prince. L'alarme est bientôt donnée à Londres et à la Haye, et les bataillons anglois repassent la mer. Après bien du temps perdu, on se présente à l'embouchure de la rivière d'Edimbourg. Jacques donne les signaux, mais la terreur avoit déja saisi le peuple, en voyant brûler nos barques; les signaux ne furent point répondus, et le coup fut manqué. Les François perdent un fort vaisseau, et le reste de la flotte ramène à Dunkerque le prince consterné de ce nouveau revers, tandis qu'à Londres son nom est solemnellement proscrit.

La couronne d'Espagne, qui, dans une oscillation continuelle, se portoit, tantôt sur la tête de Philippe, et tantôt sur celle de l'Archiduc, occupoit la plûpart des puissances de l'Europe, et tenoit toujours les armées d'Espagne et de Flandre

dres en mouvement. L'activité s'accroît par les succès d'Eugène et de Marlborough, qui parcourent l'Artois et la Picardie, en mettant toutes les villes à contribution. Lille attire et semble devoir épuiser les forces de ses généraux, qui, dans six semaines environ que dure le siége, y perdent 12,000 hommes, et prennent enfin cette ville et la citadelle.

Tout semble conspirer à la fois contre la maison de Bourbon. Clément XI, long-temps indécis, se déclare enfin, en reconnoissant l'archiduc pour roi d'Espagne. La position de Philippe alloit le ranger dans la classe de ces princes infortunés, dont la société paroît contagieuse. Déja son aïeul lui-même l'abandonne, dès les premières propositions de paix, que lui arrache une cruelle nécessité ; et, si la prospérité n'eût alors aveuglé les puissances confédérées, ou plutôt si le grand crédit des généraux, qui ne pouvoit se continuer que par la guerre, n'eût prescrit les conditions les plus insultantes, Philippe, humilié et confondu, revenoit en France au troisième rang, après avoir porté une des plus belles couronnes de l'Europe.

Heureusement pour lui et pour la France, l'Angleterre connut mieux ses véritables intérêts, et les communes commencèrent un plan de pacification, le même à peu près qui devint la base du traité définitif. Malgré cela, l'ascendant des généraux rappela en Flandre le théâtre de la guerre. Tournay succomba, les plaines de Mons virent à Malplaquet la bataille la plus longue et la plus sanglante de toute cette guerre. Meurtrière pour les François, elle le fut bien plus pour leurs ennemis, qui perdirent, en conservant le champ de bataille, le double de soldats. Ce laurier leur coûta 23,000 hommes, et Marlborough, dans son succès, put envier la retraite glorieuse de Boufflers.

Enfin le Ciel, depuis quelque temps d'airain pour la France,

semble se radoucir. Les impériaux battus par Dubourg à Rumersheim, Vendôme, dont l'arrivée en Espagne y change la face des affaires, préparent le grand ouvrage de la paix, en secondant l'influence des raisons d'état et des causes secrètes qui doivent y concourir. L'empereur Joseph venoit de mourir; l'archiduc, déclaré son héritier dans les états d'Autriche et bientôt élu empereur, changea naturellement le système de l'Europe. On étoit bien éloigné de faire revivre en lui la puissance énorme de Charles-Quint. Cette seule idée décrédita les titres de l'archiduc à l'Espagne, un conflit de passions acheva ce que la justice ne pouvoit obtenir de l'opiniâtreté des généraux, et ce que n'avoit pu qu'ébaucher l'habileté des négociateurs de Gertruydemberg.

L'Angleterre marcheroit rapidement à la perfection du meilleur gouvernement qu'on puisse donner aux hommes, si les factions inévitables dans sa constitution, n'en divisoient les forces. Deux principales avoient successivement dominé dans les deux derniers règnes : Wighs et Torys. Guillaume III avoit protégé les premiers, les Torys reprirent un grand crédit sous la reine Anne. Sacchverel, un de leurs docteurs, imagina de fronder en chaire la dernière révolution, sûr d'être appuyé par le clergé et le peuple, dont le fanatisme commençoit à s'affoiblir. Sacchverel, après beaucoup de débats, fut légèrement puni; mais l'impression de ses discours hâta le succès des négociations. Cet homme, devenu l'idole du peuple, et reçu par lui comme en triomphe, en décréditant le parti des Wighs, avoit levé un principal obstacle à la paix. C'est ainsi que ces deux factions, s'emparant tour-à-tour de l'administration et du pouvoir législatif, n'ont cessé de tenir l'Angleterre dans un état de convulsions, qui, presque toujours, a décidé des révolutions les plus importantes.

Celle qui décida la paix, eut une de ces petites causes qui

si souvent sont le germe des grands événemens. Anne s'étoit donné le maître le plus impérieux, dans sa favorite, la duchesse de Marlborough, femme intrigante, qui, fière des succès de son époux, fatiguoit la reine par ses prétentions, ses hauteurs et ses caprices. La princesse, dont elle avoit épuisé la patience, voulut enfin secouer un joug si dur, et donna toute sa faveur à miss Hill, depuis milady Marsham. La jalousie de la duchesse éclata bientôt, une lettre arrogante qu'elle écrivit à la reine, courrouça cette princesse. Une jatte d'eau répandue malignement sur la robe de la nouvelle favorite; des gants, que s'étoit destinés la reine, et dont la duchesse eut la vanité de se parer devant elle, achevèrent de l'irriter. Inexorable aux larmes et aux prières, Anne ne vit plus dans la duchesse et son mari que deux victimes nécessaires à son repos.

La duchesse fut disgraciée, Marlborough humilié par le retranchement de ses troupes, sans cependant perdre ses titres. Bientôt en butte au nouveau parlement des Torys, son administration fut recherchée, sa conduite empoisonnée par l'ambition à laquelle il parut avoir immolé sa patrie. On vit clairement que l'Angleterre avoit jusqu'alors tout sacrifié gratuitement à la gloire de ce général, puisqu'elle seule étoit sans intérêt dans une guerre dont elle faisoit presque tous les frais. Ainsi, par des voies obliques, l'Angleterre se rapprocha du parti le plus convenable à sa tranquillité comme à l'avantage de la nation. Anne et ses ministres écoutèrent des propositions raisonnables, et, en moins de trois ans, leur exemple entraîna toutes les puissances belligérantes vers la paix. Anne eut la gloire de la donner à l'Europe; et la jalousie de la duchesse de Marlborough répara les maux qu'avoit causés à la France la valeur de son mari.

Mais la faction des Wighs n'étoit pas éteinte. Eugène et

Marlborough, mécontens à l'excès, ne respirèrent que la vengeance. Une conspiration fut tramée, qui n'alloit à rien moins qu'à déposer et empoisonner la reine. On lui imputa, peut-être avec quelque fondement, de vouloir rétablir son frère et la religion romaine. Booling-Brocke l'en avertit à temps. Une démarche d'éclat qu'on lui suggéra, pour appaiser le peuple, mais contre laquelle son cœur protesta dans le secret, lui fit proscrire publiquement son frère. Tout rentra dans l'ordre; mais cet arrêt, si éloigné de sa douceur, lui causa un chagrin violent, auquel elle succomba en 1714, laissant aux Anglois le souvenir et le regret d'un règne le plus paisible et le plus glorieux qu'eût connu depuis long-temps cette monarchie. Toujours la même, *semper eadem*: ces deux mots, placés à la tête de ses armes, furent sa devise, que son caractère ne démentit jamais.

PLUSIEURS CHEFS INDIENS

Sont présentés à Georges II (en 1730).

GEORGES à son avénement trouve l'Angleterre paisible. Proclamé dans son absence, son nom semble avoir rappelé toutes les factions à un seul centre. Il arrive au trône sans obstacle, il en prend possession avec autant de facilité qu'un fils succède à son père; et toute la nation paroît d'abord l'y voir avec plaisir. Mais c'est ici que le sanctuaire de la politique offre un voile, à travers lequel une demi-lueur ne laisse voir que des groupes confus de figures ébauchées, des membres épars qui ne semblent tenir à aucun corps, et des mouvemens sans aucune direction.

XLVI.



PLUSIEURS CHEFS INDIENS.

ſont préſentés à George II.

Deſsiné par le Jeune Tom. II. *Gravé par David*

Wighs et Torys coucourent à maintenir sur le trône la branche protestante. Ceux-ci, qui se trouvoient en faveur, attendirent de Georges un nouvel accroissement de crédit, et ceux-là crurent trouver dans le nouveau règne une révolution avantageuse à leur parti. Les deux factions, dans les derniers temps du règne de la reine Anne, furent tellement bercées d'espérance, qu'à peine put-on entrevoir le vrai but de l'administration. Jacques II crut que la reine ménageoit sourdement son rappel, et plusieurs écrivains ont pensé qu'avec plus de discrétion dans le ministère, les Stuarts se seroient ressaisis de la couronne, et régneroient aujourd'hui sur la Grande-Bretagne. Wighs et Torys tenoient à leur faction bien plus qu'à la branche protestante ou catholique, et ce conflit d'intérêts, où se trouvoient égale impulsion et résistance égale, produisit, ainsi que dans la physique, une sorte de repos. Ce fut alors que Georges prit les rênes de l'empire.

La cour de Lorraine, où s'étoit réfugié le Prétendant, depuis la paix d'Utrecht, avoit été leurrée quelque temps par le ministère d'Angleterre. On ne s'étonnera donc point que Jacques III ait fait plus d'une tentative pour réaliser ses espérances. Son manifeste fut la première, il y donna des raisons solides, il réclama des droits réels; mais il manquoit à leur efficacité une armée de cinquante mille hommes. Ce manifeste ne put arriver jusqu'au trône, où d'ailleurs il n'eût opéré ni remords, ni retour.

Cependant une partie de l'Ecosse tenoit encore pour ses anciens maîtres. Quelques montagnards proclamèrent Jacques, ils causèrent une émeute bientôt dissipée; mais ils n'y firent point une révolution. Jacques se montre à Péterhead, après avoir couru les plus grands risques. La noblesse, qu'il y rassemble, lui forme un cortége; et il lui falloit une armée. Poursuivi dans les montagnes, il échappe aux soldats de

Georges et rentre en Lorraine. Inquiet de la résolution du duc, prince trop foible en ressources pour en avoir une assurée, il se réfugie dans Avignon. C'est là que le génie remuant d'Alberoni, qui jouoit un si grand rôle en Espagne, va le chercher, pour en faire l'instrument de sa vengeance contre l'Angleterre. Jacques reçu et reconnu à Madrid, y fait un essai passager de la pompe de la royauté. On le voit en Ecosse, à la tête d'une petite armée, qu'a bientôt détruite celle de Georges. Jacques quitte l'Ecosse, pour n'y plus reparoître.

Affermi sur son trône, Georges n'avoit plus qu'à cimenter par sa conduite l'ouvrage que les circonstances avoient si heureusement commencé pour lui ; mais il trompa les espérances de la nation. On trouva dans lui un prince trop impérieux pour être conciliant, et dont la politique, au lieu d'une sage neutralité qui eût honoré sa sagesse, donna de nouveaux alimens à l'esprit de faction. Il déconcerta les Torys, en se rejetant du côté des Wighs, il parut ingrat envers sa bienfaitrice. Le peuple, qui ne pouvoit être initié aux mystères de la politique de la reine Anne ou de ses ministres, et qui ne connoissoit que les démarches ouvertes de cette princesse, en faveur de la maison de Hanover, le vit avec un mécontentement sourd, flétrir la mémoire de cette reine et culbuter son systême. On vit pleuvoir des libelles, Georges fut l'objet de mille traits satyriques, on ne lui épargna pas même les conspirations. Un Irlandois catholique osa le braver avec franchise, en plaidant hardiment sous ses yeux la cause du Prétendant. Georges ne crut pas qu'il fût alors prudent de le punir avec sévérité, il la réserva toute entière pour les seigneurs qui avoient conspiré en Ecosse. Plusieurs périrent de la main du bourreau.

Un d'entre eux échappe par un artifice de l'amour conjugal.

La comtesse de Nithschisdale obtient la faculté de voir son mari dans la tour de Londres. En femme éplorée, un mouchoir devant les yeux, soutenue de ses femmes, elle pénètre jusqu'à son mari, change avec lui de vêtement; et celui-ci sort avec la même facilité, dans le costume de la comtesse, qui resta à sa place, et à laquelle on ne put refuser sa liberté.

Marlborough, qui, sur la fin du dernier règne, avoit cédé forcément à l'orage, revient plus brillant que jamais à la cour, par une suite des procédés de Georges, qui s'attachoit à décréditer la politique de la feue reine. La sienne fut quelquefois en défaut. On lui vit oublier entièrement une de ses plus belles prérogatives, lorsqu'au lieu de s'opposer à la fixation du nombre des pairs, il prit le change sur la résistance des communes, et leur fit souscrire un bill qui lui enlevoit ses plus beaux droits.

Georges, en treize années de règne, avoit à peine connu le peuple qu'il étoit venu gouverner. Il imagina que son repos et son autorité vouloient l'appui d'une faction. Il se peut bien que la liberté nationale ne puisse subsister avec toutes ses prétentions que par cet étrange ressort; mais il seroit fâcheux que le trône n'eût qu'un pareil mobile, il en résulteroit presque toujours des mesures violentes, qui entraîneroient le monarque loin de son caractère. Georges eut beaucoup de sang à verser, sans être sanguinaire. Le courage qu'il eut de supprimer le ridicule et fanatique usage de brûler tous les ans l'effigie du Diable, du Pape et du Prétendant, fait honneur à sa sagesse.

Georges meurt à Osnabrugh, laissant la réputation d'un prince sévère, mais équitable, dont la maxime favorite étoit *de ne point abandonner ses amis, de ne craindre personne et de rendre à tous la justice.* On lui reprocha un amour

extravagant pour la duchesse de Kendall, de l'éloignement pour sa femme et de l'antipathie pour son fils, qui le remplaça.

Georges II proclamé, après la mort de son père, oublia, dans la première assemblée de son parlement, tous les reproches que pouvoit lui dicter le ressentiment contre la mémoire de son père, pour ne parler que de sa douleur, en pleurant avec ses peuples leur défenseur et leur ami, l'honneur du trône et le pacificateur de l'Europe. Georges, éloigné de la cour, avoit tiré de son génie les ressources qu'il ne pouvoit devoir à une éducation négligée. Aussi le vit-on manier adroitement les esprits, quand les communes, recherchant avec animosité l'emploi des deniers dans le dernier règne, disputèrent contre lui le terrain, pour ajouter aux subsides ce que la dignité de son rang et une famille nombreuse rendoient nécessaire. Georges dut son succès à l'opinion que le peuple avoit prise de sa sagesse. C'est ainsi que confirmant, par le traité de Séville, les points arrêtés dans la quadruple alliance, il concerta avec la France, au congrès de Soissons, les moyens d'amener l'empereur à la pacification générale, et de triompher de ses lenteurs affectées.

« Un spectacle nouveau honora la troisième année de son « règne. Sir Alexandre Cummins avoit conduit des Indes en « Angleterre cinq rois des Chéroquès Indiens, à qui les « forces navales de la Grande-Bretagne et les succès de son « commerce avoient donné la plus haute idée de cette puis- « sance. On prit jour pour les présenter au roi. Cummins « les amena dans la salle d'audience, où ces princes, dans « l'attitude du respect et de la confiance, firent l'hommage de « leurs personnes et de leurs états à la couronne d'Angle- « terre. Georges répondit à cette démarche par tout ce qui « pouvoit combler ces étrangers de joie et de reconnoissance.

« Il

XLVII.



CHARLES E'DOUARD STUART

Revient en France dans l'etat le plus deplorable

en 1746.

Dessiné par le Jeune — Tom. II. — Gravé par David

Il fit équiper, pour les reconduire, un vaisseau de soixante canons.

LE FILS DU PRÉTENDANT

(Charles-Édouard Stuart) *revient en France de la bataille de Culloden, dans l'état le plus déplorable* (en 1746).

GEORGES, souverain, ainsi que son père, d'un état étranger, laissoit appercevoir dans la politique qui l'avoit choisi, un vice qui plus d'une fois inquiéta les Anglois et les mit en garde contre le trône. On commença de craindre que l'état ne fût sacrifié à des intérêts étrangers, qu'Hanover n'engloutît avec le temps les richesses de Londres; et sentant, qu'après avoir appelé l'un et l'autre électeurs, au mépris du prince légitime, après avoir fait de l'extinction des titres de la maison de Stuart une loi suprême de l'état, il falloit souffrir le règne de ses nouveaux maîtres, comme un mal devenu nécessaire par le choix de la nation.

Dans le parlement de 1731, Georges se récria contre ces alarmes séditieuses; attentif à isoler les intérêts de la Grande-Bretagne de ceux de son électorat, il fit une profession authentique du dévouement le plus exclusif à la gloire et au bien de l'Angleterre. Il importoit au roi d'avoir à ses ordres et à la solde de la nation un corps de troupes, même en temps de paix. C'est à vaincre la répugnance d'un peuple calculateur, qu'incommodoit un pareil fardeau; d'un peuple ombrageux, qui ne vouloit pas son maître aussi puissant, que Georges et ses ministres appliquèrent la politique la plus

déliée et les formes les plus affectueuses. Elles furent efficaces, il fut permis à Georges d'entretenir douze mille Hessois. Mais bientôt ce fut une nécessité d'armer des troupes bien autrement nombreuses.

Le moment étoit venu où la France et l'Espagne devoient rendre à l'Angleterre une partie des humiliations qu'elles en avoient reçues. L'amiral Vernon, après un succès éphémère à Porto-Belo, avoit essuyé à Carthagène et dans l'Amérique des échecs multipliés. Georges lui-même s'étoit vu dans la position la plus critique à Dettinghen, où il n'échappa au plus grand désastre que par l'insubordination de quelques soldats françois, qui firent échouer la manœuvre habile du maréchal de Noailles.

Un théâtre plus éclatant s'ouvrit à l'armée françoise et à celle des alliés dans les plaines de Tournay. Fontenoi vit la victoire se balancer long-temps entre deux armées formidables, qui se livrèrent les plus furieux chocs. Cumberland, l'un des fils de Georges II et grand capitaine, toucha plus d'une fois au moment d'écraser l'armée françoise. Maurice de Saxe, l'invincible Maurice, ne donnoit à son roi que de fâcheux présages, quand Louis s'opposant à la retraite, ranima, par sa voix et son intrépidité, le courage de sa noblesse et de ses soldats. Quelques pièces d'artillerie, destinées à la retraite, enfoncèrent la fameuse colonne à travers de laquelle étoit le chemin de la victoire; la maison du roi s'y lança, la mêlée fut sanglante; mais l'Anglois céda à la force, et le François étonné ne rencontra plus dans la plaine que des François en armes. Cette action, l'ouvrage d'un moment, décida du sort de toute la guerre.

L'année 1745 fut célèbre en Ecosse par un événement, dont le début alarma vivement le roi d'Angleterre, et parut annoncer une révolution prochaine en faveur de l'auguste et

infortunée maison de Stuart. Charles Edouard, fils du Prétendant, perdoit ses plus belles années à Navarre, terre du duc de Bouillon, dans un loisir révoltant pour un prince, dont l'ame grande et le courage entreprenant luttoient sans cesse contre l'injustice du sort. Ce prince épioit le moment d'être le restaurateur de sa maison. La nature sembloit l'avoir formé pour cette auguste destinée. Une constitution robuste, une taille haute, une démarche ferme, une physionomie ouverte et agréable, tempérée de dignité et de douceur, un regard vif, des manières engageantes, une ame accessible à l'amitié, prince fidèle à ses amis comme à sa parole, intrépide dans le danger, modeste dans le succès, surtout aimant le peuple anglois, ne sacrifiant dans tous les périls qu'à l'espoir et au désir de le rendre heureux : est-il étonnant que son arrivée en Ecosse ait été marquée des plus brillans succès ?

Arrivé dans ce royaume, plusieurs tribus s'attachent à sa fortune, une partie de la noblesse se déclare ; un manifeste, qui ne respiroit que sagesse et que douceur, donné au nom de ce prince et de son père, avoit préparé les esprits. Les villes de Dunkell, de Perth, et bientôt après la capitale elle-même, proclament Jacques III, roi, et son fils, régent des trois royaumes. Le bruit de ses exploits avoit effrayé Londres. Georges revient en hâte d'Allemagne, pour couvrir l'Angleterre, qui n'avoit pas alors plus de six mille hommes de troupes réglées. Le manifeste de Georges annonce son dépit et sa colère. On y met à prix la tête de Charles Edouard, et l'on offre 30,000 livres sterling à qui le livrera, tandis que, toujours modéré dans ses poursuites, le fils de Jacques défendoit à ses partisans, sous peine de mort, d'attenter à la vie de l'électeur de Hanover, et d'aucun prince de sa maison.

Tant de sagesse et une si belle cause méritoient une suite

de prospérités. Le comte de Lally, ce général célèbre par de grands exploits, si fameux par sa fin tragique, et dont le nom excite encore aujourd'hui un si vif intérêt, lorsqu'on le voit défendu par l'honneur, par la piéte filiale et par l'éloquence du cœur; Lally, dans la déroute du général Havley, attache un nouveau laurier aux trophées d'Edouard. Mais une bataille décisive va les flétrir et les réduire en poussière. Cumberland arrive, et se sentant supérieur, veut engager le combat; quelques ordres exécutés avec peu d'intelligence, mettent Edouard aux prises avec l'armée angloise à Culloden. Deux heures changent la face des choses : le courage d'Edouard, le génie et le zèle d'O-Sullivan, le choc des montagnards, ne peuvent empêcher sa déroute. Elle fut complète, mais trois fois dans la retraite, sa troupe fit volte-face, et tira sur l'ennemi.

. C'est après mille dangers et les épreuves les plus rigou-
. reuses, qu'Edouard, proscrit à Londres, harcelé sur mer,
. poursuivi d'asile en asile, débarque à Saint-Pol-de-Léon,
. d'où il se rend à Versailles. On ne revit point à la cour
. sans admiration et sans intérêt ce prince infortuné, exténué
. de fatigue, manquant de tout, mais ayant encore des amis
. fidèles, qui l'accompagnoient dans sa retraite; et toujours
. l'honneur, quoique sans espoir. Les sages trouvèrent, en le
. voyant, qu'un héros peut se passer d'une couronne. .

XLVIII.



L'AMIRAL BING

fusillé sur le Vaiseau le Monarque

en 1756

Dessiné par le Jeune *Gravé par David*

L'AMIRAL BING,

Fusillé sur le vaisseau le Monarque (en 1756).

JACQUES III, rendu au trône d'Angleterre par l'intrépide valeur de son fils et par la fidélité de la noblesse écossoise, eût pardonné l'erreur de ses peuples, et n'eût vu, dans la fortune passagère de la maison de Hanover, que l'effet d'un violent orage, qui souvent déplace les ouvrages les mieux cimentés par la nature. Le père et le fils, sans déroger à la prudence, n'eussent suivi que cette douceur qui caractérisa presque tous les Stuarts, pour ramener à l'ordre un peuple égaré dans son hommage. Il n'en fut pas ainsi des conseils de Georges II, qui conduit par l'équité naturelle, devoit trouver dans la nouveauté des titres que lui avoit donnés la révolution, des motifs frappans pour excuser de fidèles serviteurs, dont le zèle pour le sang de leurs maîtres avoit une base bien plus solide. Combien d'ailleurs ses partisans ne devoient-ils pas l'éloigner de rendre son nom odieux, par des proscriptions sanguinaires, quand la facilité qu'on avoit trouvée à détrôner les Stuarts, l'avertissoit sur son trône, que des titres, moins respectables à leur origine, pouvoient être moins respectés ?

Le conseil de Georges en jugea tout autrement, et les arrêts de sang qu'ils lui firent signer, attestèrent bien plus la nécessité où l'on se crut d'étourdir la nation sur ses remords et sur les droits de ses anciens maîtres, que la puissance du monarque. Une force insultante fut le prélude de ces scènes atroces. Les drapeaux pris à Culloden, arborés

dans Londres, furent portés, celui du prince par le bourreau, et les autres par des ramoneurs. Il parut un grand nombre d'échafauds dans les places de Londres. On y vit monter avec intrépidité, des pairs, des lords de la plus haute naissance. Anglicans et catholiques n'eurent, sous diverses formes, qu'un même testament de mort, pour prendre le ciel et la terre à témoin de la justice de leur cause, de l'aveuglement de la nation, de leurs vœux impuissans pour des maîtres chéris, et du pardon sincère qu'ils accordoient aux auteurs de leur supplice. Un vingtième des prisonniers exerça la hache des bourreaux, et le reste fut envoyé dans les colonies. Ce ne fut qu'alors que se reposa la colère du monarque, ou plutôt la fureur de ses ministres.

Tout étoit en feu dans les Pays-Bas, où Louis XV poussant avec rapidité ses conquêtes, faisoit face à une partie de l'Europe, qu'on avoit soulevée contre lui, inondoit du sang de ses ennemis et de celui de ses soldats, les plaines de Laufeld, achetoit chèrement la gloire, mais étonnoit par la hardiesse de ses exploits et de ceux de ses généraux. Berg-op-zoom emporté, Maëstricht aux abois, déterminèrent la paix d'Aix-la-Chapelle, que Louis déclara *vouloir faire en roi, et non point en marchand.* Dans cette paix, il fit tout pour ses alliés; et cinq années de victoires dispendieuses ne donnèrent dans ce traité aucun avantage à la France.

La jalousie des exploits de Marlborough avoit fait la paix d'Utrecht; celle de la gloire qui environnoit Maurice de Saxe précipita également le traité d'Aix-la-Chapelle. L'Angleterre, qui ne s'étoit battue que pour un vaisseau, et qui s'étoit épuisée dans cette guerre, n'en retira pas plus de fruit que la France. Mais ces deux puissances ne restèrent pas long-temps en paix. Une guerre de plume sur les limites de

nos possessions en Acadie, que la précipitation et d'autres motifs secrets avoient empêché de fixer, préluda aux hostilités, qui bientôt éclatèrent dans le nouveau monde. L'Anglois avoit calculé nos forces maritimes, et, d'après ce calcul, qui ne lui montroit que notre foiblesse, il développa des projets, que couvoit depuis long-temps sa politique. Il vit l'Amérique comme la proie du plus fort, déclara la guerre par des prises, répondit aux remontrances par des assassinats (celui de Jumonville), et bientôt fit la loi dans les colonies, tandis qu'en Allemagne le François perdoit en cinq années le terrain et la gloire que lui avoient donnés Maurice et Lovendal.

Une brillante expédition dans l'île de Minorque nous consola quelques momens de nos désastres. Le maréchal de Richelieu s'y couvrit de gloire par la prise de Mahon, et l'escadre de la Galissonnière humilia celle de Bing, en forçant cet amiral, quoique supérieur en fórce, de se réfugier à Gibraltar, dans le plus grand désordre, tandis que Mahon et le fort Saint-Philippe recevoient la loi du vainqueur.

La cour ne couvre point en Angleterre les fautes ni les échecs de ses généraux. Ils ont dans le peuple un juge inexorable, qui s'irrite d'une négligence, qui s'aigrit d'un malheur, et qui les punit comme des crimes. Le soulèvement fut général dans Londres, à la nouvelle de la catastrophe de Bing. On demanda son sang, pour expier le déshonneur passager de la nation, et le roi sentit qu'il n'étoit pas sûr de refuser cette victime. Bing fut arrêté dans la Méditerranée et conduit à Portsmouth. La cour martiale le jugea à bord du Monarque, et le condamna à être fusillé, supplice des militaires d'un ordre inférieur, mais déshonorant pour un officier général. On n'inculpa ni sa fidélité, ni sa bravoure, on ne prononça que sur l'incapacité; et cette faute qui étoit

bien plus celle de la cour qui l'avoit choisi, que la sienne, ne put trouver grâce, malgré la douleur et les sollicitations de ses juges.

. Bing se présenta au lieu de son supplice avec un visage . serein et une ferme contenance; força le chapelain et les . officiers de garde de recevoir quelques présens; déposant . entre les mains du maréchal de la cour l'apologie de sa . conduite, il protesta de son innocence, pardonna à son . prince et à ses juges; et, après le signal donné par lui- . même, il tomba mort de six coups de fusil. .

Minorque ne fut pas la seule expédition fatale aux Anglois. La guerre de l'Inde leur coûta cinquante millions effectifs; mais bientôt ils réparèrent leur perte avec usure. L'Allemagne avoit englouti les trésors de la France, les désastres furent bien plus frappans dans les colonies, et la plûpart sans remède. Par-tout le pavillon anglois triomphe de la foiblesse de notre marine, jusqu'à nous insulter sur nos côtes. L'Anglois regardoit depuis long-temps l'Amérique septentrionale comme sá proie, la valeur françoise la lui disputa avec acharnement : Quebec ne se rendit qu'après un siége opiniâtre. Il fallut enfin subir la loi du plus fort, quand des concussionnaires, en détournant nos ressources, eurent enchaîné la valeur et l'activité de nos troupes.

C'est dans les plus beaux jours de l'Angleterre, après six années de guerre la plus glorieuse pour cette nation, qu'une attaque d'apoplexie enleva dans Kingston, le roi Georges. Les Anglois regrettèrent la sagesse et les succès de sa politique. Ce prince aima toujours les Hanovriens, et la prédilection qu'il sembla leur accorder, les trésors qu'il fit passer dans son électorat, sont les seuls reproches que les Anglois ayent fait à sa mémoire. Ces nuances légères disparoissent, au degré de gloire où il porta la marine angloise; et son règne,

illustré

illustré par d'importantes conquêtes, par une administration prudente, par le voyage du célèbre amiral Anson, fera toujours une époque mémorable dans les fastes de cette monarchie. Georges II, en rapprochant de ses avantages les scènes d'horreur où l'entraînèrent ses ministres, put se dire, comme Sénèque, qu'il ne manqua à sa fortune que de savoir la modérer. *Nihil felicitati meae deest nisi moderatio.*

CONCLUSION DE CET OUVRAGE.

Nous terminons au règne de Georges II nos tableaux historiques sur l'Angleterre; et nous avons voulu peindre à grands traits le génie d'un peuple fier et indépendant; d'un peuple inquiet, qui, comme l'a dit Montesquieu, *se tâte sans cesse*, n'a presque que des endroits délicats ou douloureux, et semble ne devoir connoître ni sommeil, ni vrai repos; d'un peuple, amant de sa liberté jusqu'à l'enthousiasme, voyant toujours sa maîtresse sans défauts, s'aveuglant dans ses sacrifices, jusqu'à immoler sa liberté réelle au fantôme de la liberté; peuple dont les passions toujours libres dans leur essor, sont pour cela même impuissantes, parce que, dans sa constitution, un parti a toujours dans un autre parti son contre-poids; peuple volontaire dans sa soumission; mais dont les formes, calquées encore sur le gouvernement ancien, n'annoncent rien que d'absolu; nation facile à détourner de son véritable intérêt, par l'ascendant de ceux qui la représentent ou par celui du monarque, lorsqu'elle s'imaginera être l'ame d'une faction, et prête à tout souffrir quand elle croira n'éprouver de mal que celui qu'elle se fait elle-même.

C'est au sortir du despotisme de Guillaume-*le-Conquérant*, que ce peuple révolté contre des chaînes qu'il n'avoit pas connues sous les Anglo-Saxons, jeta le premier cri de la

liberté. Resserré dans son île, moins à portée de communiquer avec les autres peuples de l'Europe, il sentit qu'avec moins de ressources étrangères pour se défendre contre un maître impérieux, il falloit qu'il tirât de lui-même une force de résistance qui réprimât la tyrannie. Il s'établit donc de bonne heure une guerre tantôt sourde et tantôt ouverte entre le monarque et son peuple, guerre qu'eût fait cesser bientôt un gouvernement modéré, mais que ranima de règne en règne le passage de quelques monarques absolus ou turbulens, qui ne connurent point le véritable intérêt du trône, intérêt qui sera toujours de faire obéir les peuples à la loi plutôt qu'au prince, en la leur montrant comme une sorte de divinité, qui fait la part au monarque et aux sujets.

Plusieurs rois d'Angleterre voulurent être personnels; parlà ils avertirent le peuple de penser à lui-même. Ainsi que dans un combat singulier, on étudie le foible de son ennemi, le peuple épia le caractère de ses princes, et sitôt qu'il se crut le plus fort, il s'environna de ses *chartes* tutélaires, qui devinrent les remparts de sa liberté. L'esprit d'union naquit sans peine chez les Anglois, et s'y fortifia plus facilement que chez nous, où la féodalité, multipliant les souverains, divisoit l'intérêt comme les pouvoirs.

Le grand art en Angleterre étoit d'empêcher les seigneurs de faire cause commune avec le monarque; on leur laissa, on leur donna même des titres qui n'eurent aucune influence sur la chose publique; mais on les intéressa dans l'administration, en leur faisant partager la puissance législative, qu'on étoit venu à bout de détacher entièrement de la puissance exécutrice. Les grands devinrent tout avec le peuple; sans le peuple, même avec le monarque, ils n'eurent qu'une stérile décoration.

La prérogative royale eut aussi besoin de recevoir son

assiète, pour obvier au vice de l'oligarchie, ainsi qu'au despotisme du tribunal. Tout dut se faire au nom du prince, tout dut se rapporter à un point unique; et l'indivisibilité du pouvoir suprême fut le sceau de la liberté.

Voilà comment, par un concours de circonstances, la plûpart imprévues, il s'est établi en Angleterre une constitution, telle que l'Europe ne l'offre point ailleurs, telle que l'Orateur romain, homme d'état s'il en fut jamais, désiroit de la trouver dans une nation, où par un tempérament toujours difficile à conserver sans orages, les trois pouvoirs, du monarque, des grands et du peuple, composés des deux puissances législative et exécutrice, séparés dans leur exercice, balancés dans leur activité, ne formeroient qu'une puissance unique, qui ramèneroit tous les ordres à l'intérêt de l'état et à celui des citoyens; et dans cet ouvrage, où la nature semble avoir autant fait pour l'Anglois que le génie, tous les droits, comme le disoit Tite-Live, émanent du peuple, et le plein exercice en appartient au magistrat politique. *Quod populus in se jus dederit, eo consulem usurum.* Tite-Liv. L. 3, 9.

FIN.

HISTOIRE
D'ANGLETERRE,
REPRÉSENTÉE PAR FIGURES ACCOMPAGNÉES DE DISCOURS.

TOME TROISIÈME.

Nota. Ce troisième volume de l'Histoire d'Angleterre, est le trente-deuxième de la collection de l'artiste.

Cette collection est composée :

Antiquités d'Herculanum.	11	vol. *in*-4°.
Idem. — Etrusques Grecques et Romaines.	5	
Muséum de Florence.	6	
Histoire de France.	5	
Idem. — d'Angleterre.	3	
Idem. — de Russie.	2	
	32	vol. *in*-4°.

HISTOIRE
D'ANGLETERRE
Représentée par Figures
Gravée par F. A. David.
Accompagnées de Discours.

Contenant 15 Estampes,

TOME III.

A Paris, chez M. David rue pierre Sarazin N.º 13.

HISTOIRE D'ANGLETERRE,

DEPUIS LA DESCENTE DE JULES CÉSAR, JUSQU'A LA FIN DE LA GUERRE D'AMÉRIQUE, REPRÉSENTÉE PAR FIGURES,

GRAVÉES PAR F.-A. DAVID, ASSOCIÉ DE L'ACADÉMIE DE PEINTURE ET SCULPTURE DE BERLIN;

ACCOMPAGNÉES DE DISCOURS,

PAR MILCENT.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,

Chez l'AUTEUR, F.-A. DAVID, rue Pierre-Sarrazin, n°. 14.

M. DCCC.

Pl. I.re



BATAILLE D'HASTEMBECK.

en 1757.

Dessiné par le Jeune Tom. III. *Gravé par David.*

HISTOIRE D'ANGLETERRE.

D'APRÈS le plan que nous nous étions tracé, et le dessein où nous étions de terminer cet ouvrage à la mort de *George II*, l'assassinat du malheureux amiral Bing est le dernier événement de ce règne qui nous avoit paru devoir fournir au burin un tableau fait pour toucher les ames sensibles, fournir d'utiles réflexions au philosophe, et dévoiler une de ces grandes injustices que les rois et leurs ministres se permettent si souvent, sous le prétexte odieux de la *raison d'état*.

Mais l'importance des événemens qui ont suivi la mort de Bing, jointe aux réclamations du plus grand nombre de nos souscripteurs, nous a déterminé à donner un troisième volume qui contiendra l'histoire d'Angleterre jusqu'aux événemens mémorables qui ont amené l'indépendance des colonies angloises de l'Amérique.

BATAILLE D'HASTEMBECK, EN 1757.

LES événemens de la guerre de 1756, dont la ligne de démarcation des limites respectives en Acadie, furent le prétexte, avoit offert à chaque parti des succès divers,

balancés tant aux Indes orientales, qu'en Amérique et en Europe.

La foiblesse et la corruption du ministère anglois avoit préparé et causé des revers qui, à l'ouverture des hostilités, firent mal présumer du succès. La défaite de Braddock, la perte d'Oswego, et des autres forts de l'Amérique, la lenteur des armemens, la perte des occasions, la distribution mal entendue des flottes et des escadres, l'échec de la Méditerranée, qui avoit amené la perte de Minorque, étoient en effet la preuve d'un gouvernement sans prévoyance, sans activité et sans talent. L'assassinat de Bing fut concerté par les ministres pour détourner l'attention publique, et attacher le peuple à l'idée qu'il devoit ses revers moins à l'incapacité des membres du conseil, et à l'infériorité de sa marine, qu'à la lâcheté ou à la trahison du malheureux amiral.

Mais si le ministère parvint à donner le change aux esprits vulgaires, la partie saine de la nation ne pût être trompée, et la force de l'opinion publique les contraignit de s'associer MM. Pitt et Legge, qui étoient regardés comme les patriotes les plus distingués de la Grande-Bretagne, et dont toute la nation reconnoissoit et admiroit également les profondes lumières et l'intégrité. Le premier fut nommé secrétaire d'état, et le second chancelier de l'échiquier; bientôt l'influence de ces deux hommes d'état se fit sentir.

La guerre se continuoit en Allemagne avec un désavantage marqué pour l'Angleterre et ses alliés. Le conseil jugea qu'il étoit nécessaire de faire une puissante diversion qui put obliger la France à rappeler d'Allemagne une partie de ses troupes pour veiller à sa propre conservation et à la sûreté de ses côtes.

La marine françoise ne faisoit que commencer à sortir de l'engourdissement où elle étoit tombée sous le ministère pusillanime du cardinal de Fleuri. La France n'avoit plus cette foule de grands hommes qui, sous le règne brillant de Louis XIV, la firent si long-tems triompher des flottes combinées de ses ennemis. Elle ne pouvoit opposer aux habiles généraux de l'Angleterre et à ses flottes aguerries que des officiers sans expérience et une marine encore novice.

Le ministère anglois sentit sous ce rapport la foiblesse de la France ; il mit sous les ordres de l'amiral Hawke une flotte composée de dix-huit vaisseaux de ligne, quelques frégates et cinquante-huit bateaux de transports. Elle portoit une armée de débarquement de dix mille hommes aux ordres du général Mordaunt.

La France inquiète sur le but d'un pareil armement, faisoit à la vérité des préparatifs dans tous ses ports, depuis Brest et Saint-Malo jusqu'à Rochefort ; mais ils étoient insuffisans, et surtout trop tardifs pour résister à un armement aussi considérable. Les côtes françoises n'étoient pas plus en état de défense ; mais par un bonheur inespéré pour la France, les deux généraux anglois après avoir pris l'île d'Aix, et y avoir commis les excès les plus odieux, perdirent le tems en conseils de guerre, et revinrent honteusement dans les ports d'Angleterre, sans avoir seulement tenté le débarquement.

Les deux généraux anglois, vils instrumens d'une intrigue qui vouloit perdre les deux nouveaux ministres, firent ainsi échouer le plan habilement conçu par eux, et ne craignirent pas de faire perdre à la patrie les dépenses énormes de cet armement et les avantages qui devoient en résulter.

Le peuple indigné, ne se laissa point abuser; les deux

ministres conservèrent l'estime publique. Le procès de Bing étoit encore récent. Un conseil de guerre fut demandé à grands cris par la nation entière ; mais si dans le premier cas un innocent avoit été sacrifié aux intérêts des ministres, ici les coupables furent sauvés pour renverser le crédit de deux ministres habiles et vertueux. Le conseil de guerre déclara innocent les deux généraux.

Quoiqu'il en soit, cet événement fut suivi de nouvelles mesures pour faire échouer le dessein des ennemis, protéger le commerce de la nation, en garantir les possessions, tant en Amérique que dans les Indes orientales, et reculer les limites de ces possessions, en tournant particulièrement toutes les vues de la législation du côté de la marine, mesures qui depuis ont valu à la grande Bretagne les succès de ses armées dans les deux parties du monde.

Bientôt l'amiral West mit à la voile de Spithead avec une escadre de quatorze vaisseaux de ligne, et alla établir sa croisière entre les caps Finistère et Ortugal. L'amiral Coates, avec une forte escadre, mit à la voile du même port pour escorter une flotte marchande destinée pour l'Amérique. Le chef d'escadre Stevens partit aussi avec les vaisseaux destinés pour les Indes orientales ; l'amiral Holbourn et le chef d'escadre Holmer se mirent en mer de Sainte-Héléne pour l'Amérique avec onze vaisseaux de ligne et cinquante bateaux de transport.

Toutes ces forces ne donnèrent pas d'abord aux Anglais la prépondérance qu'elles sembloient leur promettre en Amérique. Les tentatives de l'amiral Holbourn contre Louisbourg échouèrent par l'habileté et la célérité du chef d'escadre Dubois de la Mothe, qui, parti de Brest avec une escadre, avoit prévenu les Anglois et jeté l'ancre dans le port de cette ville.

D'une autre part, M. de Montcalm enlevoit à l'Angleterre le fort Guillaume Henri, construit sur la côte méridionale du lac George pour couvrir les frontières des colonies angloises et commander sur le lac.

Les affaires étoient dans une meilleure position aux Indes orientales. Le célèbre colonel Clives, qui depuis a joué un si grand rôle, détrônoit le vice-roi du Bengale, et y plaçoit une créature de la compagnie des Indes, sous les conditions les plus avantageuses pour elle, et enlevoit Chandernagor aux François, qui par ces opérations furent totalement exclus du commerce du Bengale. Ces succès furent un peu balancés par M. de Bussi, qui se rendit maître de toute la côte, depuis Ganjam jusqu'à Masulipatam.

Sur le continent, l'Angleterre, qui de partie principale n'étoit devenu qu'un foible accessoire, laissoit jouer au roi de Prusse le rôle brillant qui a placé son nom parmi les plus grands capitaines. Réduit presqu'à ses propres moyens, on le vit faire tête à toutes les forces réunies de la France, de la maison d'Autriche, d'une partie de l'Allemagne et de la Russie même, qui envoya cent vingt mille hommes pour pénétrer en Lithuanie. Par des combinaisons profondes, une activité inconcevable, et une audace qui en imposoit à ses ennemis, Frédéric envahit toute la Bohême; il ne lui restoit plus à prendre que la ville de Prague pour réduire aux abois la maison d'Autriche, et triompher de la ligue puissante qui s'étoit formé contre lui. Cette place forte, ou les débris de plusieurs armées vaincues et détruites par Frédéric s'étoient réfugiés, étoit déjà sur le point de se rendre après plusieurs sorties aussi meurtrières qu'inutiles, quand le maréchal Daun, à la tête d'une armée de soixante mille hommes, dernière

ressource de l'impératrice, opposant à l'impétuosité de Frédéric une prudence tranquille et une circonspection flegmatique, parvint à faire changer la fortune.

Le roi de Prusse, comme il l'avoua après la bataille, fit la faute de l'attaquer dans des retranchemens inexpugnables, dont il ne put parvenir à le tirer, et l'on vit la valeur et l'audace échouer contre la sagesse et la prudence. Après la perte de la bataille de Chotzemitz, le roi de Prusse évacua toute la Bohême et se réfugia dans la Saxe.

Cet échec du roi de Prusse fit bientôt tomber tout le poids de la guerre sur les états héréditaires du roi de la Grande-Bretagne. Le duc de Cumberland, à la tête des troupes de Hanovre, de Hesse, de Brunswick, de Saxe-Gotha, de Lunébourg, et d'un gros corps de Prussiens, fut chargé de défendre l'électorat de Hanovre, menacé par les forces françoises, aux ordres du maréchal d'Estrées et du prince de Soubise.

Dès les premiers pas le duc de Cumberland fit une faute qui eut les suites les plus funestes. Chargé de défendre l'électorat d'Hanovre, non-seulement il repassa le Weser qui en est la barrière naturelle, avec une armée en état de faire tête aux François, mais encore il laissa ses ennemis traverser la même rivière.

Le maréchal d'Estrées profita habilement de cette faute qui ne tarda pas à le faire triompher à Hastembeck, poste avantageux, dans lequel le duc de Cumberland s'étoit retranché.

Ce dernier, qui s'étoit avancé jusqu'à Winkelsen, voyant que les ennemis gagnoient toujours du terrain, se retira sur Hall, qu'il abandonna presqu'aussitôt, et dont les François s'emparèrent le 22 juillet 1757.

Le 24, ils s'avancèrent sur trois colonnes avec leur

artillerie vers le village de Latford ; le major général Furstemberg qui commandoit les Hanovriens, postés dans ce village, en donna aussitôt avis au duc de Cumberland qui envoya un corps de troupes sous les ordres du lieutenant général Sporken pour renforcer ce poste. Voyant l'impossibilité de le défendre contre les François, le premier en retira toutes les troupes, et s'attacha particulièrement à se fortifier dans sa position sur de hautes montagnes peu éloignées de la rive droite du Weser, couvertes de grands bois, et traversées par des ravins de plus de vingt pieds de profondeur. Outre les batteries que les Hanovriens avoient élevées au front de leurs troupes, derrière le village d'Hastembeck, qu'ils occupoient, ils en avoient encore d'autres sur les hauteurs à leur gauche, qui étoit le seul côté par où il paroissoit qu'on put les attaquer, et où il n'y avoit de praticable qu'un espace d'environ deux cent toises de large que les batteries devoient foudroyer.

Le 25 au matin, M. d'Estrées vit les Hanovriens rangés en bataille derrière le marais d'Hastembeck, dans la position la plus avantageuse, sur une éminence, entre le Weser et les bois, avec Hamelen à leur droite, Hastembeck au front, et de grands bois à la gauche, où le duc de Cumberland avoit fait élever une batterie de douze pièces de canons et obusiers. Outre le marais d'Hastembeck qui couvroit toute la droite, il y avoit à la gauche un chemin creux qui s'étendoit depuis le village jusqu'à la batterie. Le major général Schulemberg, avec les chasseurs et deux bataillons de grenadiers, avoit pris poste au coin du bois, à la gauche de la batterie, et le duc de Cumberland avoit fait éclaircir le front du village d'Hastembeck, pour que les François ne pussent s'en emparer. Tous les chemins qui y conduisoient du côté de l'ennemi avoient été rendus

impraticables, et ce fut dans cette position que le général des Hanovriens leur fit passer sous les armes la nuit du 24 au 25.

La journée du 25 se passa respectivement en dispositions préparatoires. Enfin le 26, à la pointe du jour, le général anglois monta à cheval pour reconnoître la position des François. Cependant M. de Chevert s'étoit avancé à la gauche de l'armée hanovrienne avec les brigades de Picardie, Navarre et la Marine, auxquelles M. d'Estrées ajouta celle d'Eu, tirée de la réserve de M. de Landau, qui rejoignit l'armée la même nuit.

Le feu commença le matin par les batteries du duc de Cumberland; celles des François leur répondirent jusqu'à huit heures trois quarts, mais avec peu de vivacité, parce que M. d'Estrées vouloit former la principale attaque en même-tems que M. de Chevert paroîtroit à la droite, et comme ce commandant avoit eu quatre lieues à faire pour joindre les ennemis, il ne put arriver que sur les neuf heures. Ce ne fut donc qu'à cette heure que les François firent agir toute leur artillerie; mais elle fit alors un feu si terrible qu'elle détruisit successivement toutes les batteries hanovriennes. Pendant que M. de Chevert chassoit les ennemis de leurs postes, M. d'Armentières longea le bois à mi-côte, et M. d'Anlezy, avec la brigade de Champagne, soutenue de celle de Reding, se rendit maître d'une redoute de neuf pièces de gros canons et de deux obusiers; mais il arriva un contretems qui retarda la victoire des François, et donna la facilité de se rallier aux Hanovriens qui étoient déjà en fuite dans cette partie. Trois mille grenadiers du duc de Cumberland étant tombés sur la brigade d'Eu qui occupoit une hauteur, les autres brigades françoises qui entendirent un feu redoublé de ce côté, méconnurent

méconnurent leurs propres troupes, et crurent que les Hanovriens ayant pénétré dans cette partie du bois, vouloient tourner l'armée françoise ; ils dirigèrent aussitôt tout leur feu sur la brigade, qui se trouva entre celui des amis et des ennemis, et fut forcée d'abandonner son poste, ce qui suspendit l'attaque, et donna aux Hanovriens le tems de faire leur retraite sans être troublés, au-delà de la rivière de Hamel. Cependant l'armée de Cumberland n'ayant pu conserver aucun poste à sa gauche, fut encore forcée dans le village d'Hastembeck par M. de Contade, qui la prit en flanc, soutenu du feu de l'artillerie, qui fut servie avec une activité presque sans exemple, et obligea les Hanovriens d'abandonner le village, et de se replier sur leur droite, avec laquelle ils effectuèrent leur retraite.

Les suites de cette victoire furent l'envahissement par les François de l'électorat de Hanovre qui fut mis à contribution, et dont la capitale ouvrit ses portes au vainqueur.

LA GUADELOUPE

Conquise par les Anglois en 1759.

Après cet échec, le duc de Cumberland se mit à couvert sous le canon de Stade, mais bientôt il ne s'y trouva pas en sûreté ; déjà il étoit à la veille de voir son armée totalement détruite ou prisonnière, quant un moyen inespéré le tira d'affaire.

Par une de ces intrigues si communes à la cour de France, le vainqueur de Hastembeck avoit été obligé de remettre le commandement de son armée au duc de

Richelieu. Celui-ci n'avoit plus qu'à profiter de la victoire due au génie du maréchal d'Estrées. Le duc de Cumberland connoissoit l'avidité du courtisan françois ; tout-à coup, le 10 septembre, on publia au camp de Closter-Seven une convention de neutralité, sous la garantie du roi de Danemarck, et le maréchal de Richelieu se retira à Halberstat, où il resta dans l'inaction. L'argent de l'Angleterre fit ce qu'elle ne pouvoit attendre de l'incapacité de son général; l'armée fut sauvée.

La cour d'Angleterre s'étoit bien promis de n'observer cette convention que jusqu'à la première occasion favorable qui se présenteroit de la rompre. La perte de la bataille de Rosbach par le prince Soubise, et les succès marqués du roi de Prusse, firent penser au cabinet de Londres que le moment étoit arrivé de rompre impunément une convention qu'il avoit grassement payée. L'infraction au traité se commit avec une telle impudence, que les troupes du prince de Brunswick, qui refusoit de s'y prêter, furent enveloppées, ses généraux arrêtés et forcés de se joindre aux Hanovriens. Le maréchal de Richelieu écrivit, pour la forme, une lettre de réclamation au prince Ferdinand, qui commandoit les Hanovriens, et qui déclara qu'il lui porteroit sa réponse à la tête de son armée. Un ton si fier devoit être soutenu par la victoire; mais il fut battu, et l'électorat de Hanovre mis à contribution.

Les succès de la campagne de 1757 n'ayant pas répondu sur le continent aux grandes espérances que les Anglois avoient conçues, et aux dépenses énormes qu'ils avoient faites, tant pour leurs troupes de terre que pour l'augmentation de la marine; ils résolurent de redoubler leurs efforts et de profiter de leur supériorité en mer pour anéantir, s'il étoit possible, la puissance des François

dans la partie de l'Amérique où les deux nations rivales avoient établi le principal théâtre de la guerre.

En effet, la marine angloise devint si formidable par les soins actifs du ministère, soutenus des sommes immenses accordées par la nation, qu'il fut impossible aux escadres françoises, quoique montées par les plus habiles commandans, de résister à la supériorité des Anglois en nombre d'hommes, de canons et de bâtimens.

Jusques-là tout étoit glorieux et convenable, mais par une fatalité qui tient peut-être au caractère anglois, la nation ne sut pas profiter de ses avantages avec le calme et la magnanimité qui sont le plus bel appanage de la puissance et de la victoire ; la piraterie s'exerçoit sur toutes les mers avec les excès les plus déshonorans ; neutres, amis, ennemis, aucun pavillon n'étoit exempt de subir les lois les plus humiliantes. Un vaisseau hollandois chargé des équipages et des domestiques de l'ambassadeur d'Espagne auprès du roi de Dannemarck fut attaqué et pris trois fois successivement ; autant de fois les portes des chambres furent forcées, les malles de l'ambassadeur rompues et pillées, son carosse jeté dans la mer, ainsi qu'un autel et des ornemens d'église; ses officiers furent insultés et maltraités, ses domestiques dépouillés, ses effets ses lettres de crédit même enlevées, et une lettre de change volée. Les réclamations s'élevèrent de toute l'Europe contre les dominateurs de l'Océan, devenus de vils brigands ; à la vérité des ordres furent donnés pour arrêter le cours de ces honteux désordres ; mais le gouvernement bien loin de punir des excès si contraires aux lois des nations, les autorisa bientôt en jugeant toujours en faveur des sujets de la Grande Bretagne.

Les triomphes de la nation angloise lui firent concevoir de

plus hautes espérances et oublier le peu de succès de toutes les descentes tentées sur les côtes de France. Un descendant du fameux Malboroug fut mis à la tête d'une expédition dirigée contre les côtes de Bretagne. Cette nouvelle tentative eut le succès de toutes les autres. Après avoir débarqué dans la rade de Cancale, et brûlé quelques maisons dans un des faubourg de Saint-Malo, le commandant anglois se rembarqua précipitament à l'approche des François qui s'assembloient de toutes parts pour le venir attaquer. Après avoir essayé inutilement de surprendre Granville, le Havre et Cherbourg, Malboroug retourna honteusement en Angleterre.

Une nouvelle tentative attira pour cette fois à l'orgueil britannique un châtiment qui mérite d'être rapporté. L'amiral Bligh commandoit l'expédition, il fit bien sa descente, mais il n'effectua pas son rembarquement assez tôt pour échapper à l'impétuosité et à la valeur françoise. Son arrière-garde composée de l'élite des troupes angloises, de tous les grenadiers et de la moitié du premier régiment des Gardes, au nombre de quinze cens hommes, fut enveloppée et taillée en pièces ou périt dans les flots ; le petit nombre qui survécut fut obligé de se rendre à discrétion, et d'implorer la miséricorde et la générosité françoise. La clémence dont ces derniers usèrent fut d'autant plus honorable pour eux, que de l'aveu même des Anglois, leurs compatriotes s'étoient abandonnés dans cette expédition à tous les excès de la maraude, du pillage, de l'incendie, de la brutalité et de la débauche la plus honteuse.

Si les armes des Anglois n'eurent pas de succès sur les côtes de France, ils en furent amplement dédommagés par la campagne glorieuse qu'ils firent en Amérique. L'anéan-

II.



LA GUADELOUPE CONQUISE
par les Anglois.

en 1759.

Dessiné par le Jeune. *Gravé par David.*

tissement des colonies françoises, et la ruine du commerce de cette nation dans cette partie du monde étoient les principaux objets qu'ils avoient en vue, et c'est à leur marine qu'ils durent la réussite de leur plan.

Avec une rapidité inconcevable les Anglois arrivent à l'isle du Cap-Breton, y font une descente, détruisent tous les vaisseaux qui se trouvent dans le port, s'emparent de Louisbourg et de l'isle Saint-Jean; ils emportent le fort de Frontenac, et forcent les François d'abandonner le fort Duquesne.

Les Anglois éprouvèrent à la vérité quelques défaites; mais la prise de Louisbourg et de Frontenac leur fournit pour l'année suivante des moyens de s'emparer du Canada et de sa capitale.

Le commerce de la gomme arabique, dans une étendue de plus de 500 mille, depuis le Cap-Blanc jusqu'à la rivière de Gambie, étoit fait par les François, sous la protection du Fort-Louis, qu'ils avoient bâti à l'embouchure du Sénégal, et de l'isle de Gorée qu'ils avoient fortifiée. Une escadre fut dirigée contre cet établissement et le Sénégal devint bientôt une propriété angloise.

La nature de cet abrégé ne nous permet pas de suivre sur le continent toutes les opérations militaires, qui, de part et d'autres eurent des succès divers, d'autant que les Anglois n'y eurent qu'une part indirecte et peu remarquable; nous nous hâtons de suivre leurs opérations maritimes.

Pendant que les escadres angloises, infiniment supérieures à celles des François en Europe, avoient pour objet d'anéantir toute la marine des rivaux de la Grande-Bretagne, ou au moins de l'obliger à se tenir enfermée dans ses ports; le gouvernement britannique jugea que le tems étoit venu de profiter de ses avantages, pour s'emparer

des colonies françoises dans l'Amérique septentrionale. On avoit formé un plan en Angleterre, pour faire du Canada le principal théâtre de la guerre, et pour conduire les vaisseaux de la nation sur le fleuve Saint-Laurent, jusque dans Quebec, dont on avoit résolu le siége. L'armement que l'on employoit contre les isles françoises de la Martinique et de la Guadeloupe entroit dans le même plan; et il fut résolu que si on ne réussissoit pas contre ces deux isles, les troupes de cette expédition se joindroient à celles destinées contre le Canada.

En exécution de ce plan, la flotte se dirigea sur la Martinique, et entra le 15 janvier 1759 dans la grande baie du port Royal. Le 16 les Anglois firent leur descente. L'isle étoit sans moyens de défense, et quoique la garnison secondée par les habitans, fit bonne contenance, on sentoit tellement l'impossibilité de résister au vainqueur, que les principaux habitans s'assemblèrent pour délibérer sur la capitulation qu'ils pouvoient demander. Tout-à coup les Anglois changent de plan, se rembarquent, et portent toutes leurs forces sur la Guadeloupe, sans qu'on ait jamais bien su la cause d'un événement aussi singulier.

Quoi qu'il en soit, aussitôt que l'escadre britannique fut arrivée devant Basse-Terre, M. Moore, qui commandoit l'expédition, résolut de faire une attaque générale par mer contre la ville, la citadelle et les batteries qui la défendoient. On fit toutes les dispositions, et chacun des vaisseaux fut mis à son poste. Le lendemain matin, 23 janvier, à neuf heures, le *Lion*, commandé par le capitaine Trelawney, commença l'attaque d'une batterie de neuf canons, et les autres bâtimens s'avancèrent tant contre les différentes batteries, que contre la citadelle, où il y avoit quarante-six canons et deux mortiers. L'action devint

bientôt générale et se soutint pendant quelques heures avec autant de vivacité d'une part que de l'autre. Le chef d'escadre, qui avoit mis son pavillon à la frégate, le *Woolwick*, se tint hors de la portée du canon, vraisemblablement pour être plus en état de donner les ordres nécessaires. Vers cinq heures après midi, le feu de la citadelle fut entièrement éteint ; mais le *Burford* et le *Berwick* ayant été chassés en mer par le vent, le capitaine Suldam, qui commandoit la *Panthère*, ne se trouva plus soutenu. Le capitaine Jekil, qui montoit le *Rippon*, avoit aussi éteint le feu d'une batterie ; mais il étoit alors exposé au feu de deux autres, et un coup de vent le poussant à la côte, il se trouva dans une situation très-périlleuse. Les ennemis voyant son embarras, se rassemblèrent en grand nombre sur la hauteur, et formèrent une ligne d'où ils firent le plus grand feu de mousquéterie. La milice du pays amena ensuite une pièce de canon de dix-huit, et elle ne cessa de tirer pendant deux heures sur la poupe et sur la proue du *Rippon*, qui en fut très-endommagé. Cependant le capitaine rendoit le feu avec autant de courage que de persévérance, quoique ses gens tombassent fréquemment à ses côtés, jusqu'à ce que toutes ses grappes de raisin et toute sa bourre fussent employées, et ses manœuvres hachées. Pour comble d'infortune une caisse de cartouches sauta en l'air, et mit le feu au vaisseau ; mais il n'en arriva pas d'accident par le prompt secours que l'on y apporta. Le capitaine tira un coup de canon de détresse, que le chef d'escadre assura depuis n'avoir pas entendu ; mais le capitaine Leslie, qui commandoit le *Bristol*, voyant la situation dangereuse de ce bâtiment, passa entre le *Rippon* et la batterie, et fit un feu si bien dirigé, que cette diversion donna au capitaine Jekil le

relâche qui lui étoit devenu si nécessaire. Ce secours ne put l'empêcher de toucher la terre, où il demeura engagé jusqu'à minuit; enfin il réussit à se remettre à flot, et avec le secours du *Bristol*, il échappa à une destruction qui parossoit inévitable. A sept heures du matin tous les autres gros vaisseaux ayant éteint le feu de toutes les batteries, les galiotes furent mises à l'ancre près du rivage, et commencèrent à bombarder la ville, dont les maisons qui n'étoient que de bois, et couvertes de paille, furent en peu de tems réduites en cendres. Les magasins à poudre sautèrent, et vers dix heures l'incendie fut général dans toute la place.

Le lendemain l'escadre jeta l'ancre à la rade de Basse-Terre; à cinq heures les troupes britanniques débarquèrent sans opposition, et prirent possession de la ville et de la citadelle qu'ils trouvèrent abandonnées.

Bientôt les François parurent au nombre de deux mille environ, à une lieue et demie de la ville, vers une maison où le gouverneur avoit établi son quartier général, et où il déclara qu'il conserveroit son terrain jusqu'à la dernière extrêmité. Les habitans avoient déjà repris leurs esprits, s'étoient rassemblés et fortifiés entre les hauteurs, avoient équippé et armé leurs nègres, et paroissoient défier tous les efforts des Anglois. Ceux-ci envoyèrent offrir au gouverneur une capitulation honorable, mais il la refusa avec courage.

Les habitans secondèrent parfaitement leur brave gouverneur, et harceloient les Anglois, en tirant sur eux des bois et des plantations à sucre. Ceux-ci se déshonorèrent par l'incendie et le pillage; on lut même alors dans les papiers de Londres, qu'ils poussèrent l'inhumanité jusqu'à faire périr dans les flammes un grand nombre de nègres cachés dans une plantation, et y mirent le feu de toutes parts.

A

A voir le peu de magnanimité avec laquelle la nation angloise a dans tous les tems usé de ses succès, on est tenté de croire qu'elle a un sentiment intime et secret de sa foiblesse, qu'elle dévoile elle-même, en abusant toujours de ses avantages. La modération et la générosité sont les véritables caractères de la force et de la puissance.

La défense de la Guadeloupe offrit un phénomène intéressant. Une jeune dame, nommée Ducharmey, ayant armé ses esclaves, se mit à leur tête, fit plusieurs attaques assez vives sur un poste avancé, que le major Melville occupoit, et éleva un retranchement sur une hauteur opposée à ce poste. Les ouvrages construits par cette héroïne furent emportés d'assaut par un détachement de troupes réglées; les Anglois ne parvinrent à y pénétrer qu'après avoir essuyé la plus vigoureuse résistance. Saisis d'une rage humiliante pour eux-même, ils brûlèrent les maisons et plantations de madame Ducharmey, qui commandoit en personne, et réussit à s'échapper des mains de ses ennemis.

Les habitans adoptèrent pour systême de défense une petite guerre qui harceloit de toutes parts les Anglois et convenoit seule à leurs moyens et à leur position. Ce systême triompha des Anglois, dont le général résolut de transporter le théâtre des opérations militaires dans la partie de l'île nommée *Grande-Terre*, qui est la plus fertile et la moins propre à une guerre de chicanes, qui les harassoit et leur faisoit perdre un tems précieux.

En conséquence, le Fort-Louis qui défend cette partie fut attaqué avec toutes les forces angloises, et ne tarda pas à être emporté. On apprit bientôt que M. de Bompar venoit d'arriver à la Martinique avec une escadre de trois vaisseaux de ligne et de trois frégates. M. Moore

appareilla avec sa flotte pour aller au devant de lui, et établit sa station à la Dominique.

D'un autre côté, M. Barington, à qui le commandement de terre étoit dévolu, résolut de poursuivre l'expédition de la Guadeloupe par détachemens, et le succès remplit parfaitement son attente ; il se détermina à faire une descente dans la partie de l'île nommée la *Grande-Terre*, et choisit pour ce service six cens hommes, qu'il mit sous les ordres du colonel Crump. Ils débarquèrent entre les villes de Sainte-Anne et de Saint-François, et détruisirent quelques batteries des ennemis; en même-tems un autre détachement de trois cens hommes attaqua la ville du Gosier, l'emporta d'assaut, quoique la défense en eut été très-opiniâtre, chassa la garnison dans les bois, mit le feu à la place et démolit la batterie et le retranchement élevés pour la défendre.

Ce service rempli, ce détachement eut ordre de se faire un passage jusqu'au Fort-Louis, pendant que la garnison de ce fort ferait deux sorties pour seconder cette excursion. Ils y réussirent avec quelque perte qu'ils essuyèrent en forçant un poste très-fort qui se trouva sur leur route, et ils s'emparèrent d'une batterie que les François avoient élevée contre le camp anglois, dans le voisinage du Fort-Louis.

Le général ayant jusqu'alors réussi dans son projet, forma celui de surprendre en même-tems les villes de Petit-Bourg, Goyave et Sainte-Marie, situées sur le bord du Petit Cul-de-sac dans la partie de basse-terre. Il en confia l'exécution aux colonels Crump et Claveimg, qui échouèrent dans leur tentative.

Le général renvoya les mêmes commandans avec un détachement de quinze cents hommes pour faire la descente dans une baie peu éloignée de la ville d'Arnouville, au

fond du Petit Cul-de-sac, sous la protection du vaisseau le *Woolwick*. Les habitans ne s'opposèrent pas au débarquement, et à mesure que les Anglois avancèrent, ils se retirèrent vers un retranchement, au-delà de la rivière Lecosne. Ce poste étoit de la plus grande importance, et couvroit tout le pays jusqu'à la baie de Mahant, où l'on débarquoit toutes les provisions et les munitions qui venoient de Saint-Eustache. Des marais couverts de mangrove, rendoient les approches de la rivière inaccessibles, excepté par deux passages étroits, coupés de fossés larges et profonds, et que les François avoient fortifiés avec des redoutes bien palissadées, montées de canons, et défendues par une milice nombreuse. Malgré tous ces obstacles les commandans anglois résolurent de hasarder un assaut. Pendant que quatre pièces de canons et deux obus faisoient un feu continuel sur le sommet du retranchement, le régiment de Duroure et les montagnards s'avancèrent sous la protection de cette artillerie, tirant par pelotons avec la plus grande régularité. Les ennemis intimidés par leur conduite tranquille et hardie, commencèrent à abandonner le premier retranchement de la gauche ; les montagnards, soutenus par une partie du régiment, s'élancèrent avec impétuosité et suivirent les fuyards jusques dans la redoute dont ils s'emparèrent ; mais les habitans conservèrent toujours leur terrain dans les retranchemens de la droite, d'où ils fatiguoient excessivement les attaquans par leur mousquéterie et leurs canons. En une heure et demie on fit un pont de service, et les troupes angloises passèrent la rivière pour attaquer le poste que les ennemis abandonnèrent.

Les Anglois s'avancent alors vers Petit-Bourg, harassés dans leur marche par des partis détachés des ennemis. Ils arrivèrent le soir très-tard sur le bord de la rivière Lizarde ;

mais les François avoient fortifié le seul gué où l'on put la traverser, par de bons retranchemens protégés d'une batterie de quatre pièces de canons, qu'ils avoient élevée sur un côteau à leur derrière. Le colonel Clévering, pendant qu'il les amusoit par un feu constant, qui tira toute la nuit sur leur ligne, fit transporter à un mille et demi du gué, un nombre suffisant de troupes pour prendre les ennemis en flanc au point du jour, en même-tems qu'il les attaqua de front avec sa petite armée. Les François ne soutinrent pas l'affaire, et se retirèrent aussitôt qu'ils se virent entre deux feux. Le colonel fit aussitôt occuper les hauteurs voisines, et ne tarda pas à s'emparer de Petit-Bourg.

D'un autre côté le colonel Crump fut détaché avec sept cents hommes pour la baie de Mahant, où il brûla la ville et les batteries qu'il trouva abandonnées, ainsi qu'une grande quantité de provisions, qu'on avoit apportées de l'ile Saint-Eustache.

Le colonel Clevering, après avoir laissé une petite garnison à Petit-Bourg, se mit en marche pour Sainte-Marie où il apprit que les ennemis avoient concentré leur forces, élevé des retranchemens et construit des baricades; mais on lui dit en même-tems que leurs derrières étoient totalement découverts. Le commandant anglois détacha le colonel Borlow avec un corps de troupes pour les attaquer de ce côté, pendant qu'il marcheroit lui-même contre le front de leurs retranchemens. Leurs corps avancés ne soutinrent qu'une volée de canon, et se retirèrent à leurs batteries de Sainte-Marie, dont les flancs étoient couverts par des bois et par des précipices. Quand ils virent que les Anglois n'étoient point épouvantés de ces obstacles, et qu'ils tournoient leurs lignes, ils en sortirent pour s'opposer à leurs efforts; mais ils furent aussitôt attaqués avec tant de

III.



ALLIANCE DES ANGLAIS
avec les Sauvages.

en 1759.

Dessiné par le Jeune. Tom. III. *Gravé par David.*

vivacité, et par un feu si bien servi, de canon et de mousquéterie, qu'ils abandonnèrent leur terrain, laissant le champ de bataille et toute leur artillerie au vainqueur, qui la même nuit établit ses quartiers à Sainte-Marie.

Le lendemain le colonel Clévering fut joint par deux députés des habitans de l'île, qui venoient demander quelle capitulatiou on vouloit leur accorder. On les conduisit à Petit-Bourg, où ils furent présentés au général Barington, qui, en faisant réfléction sur l'absence de la flotte, sur le petit nombre de troupes qu'il avoit à ses ordres, et qui diminoient tous les jours, sur les difficultés qu'il rencontreroit, et sur les secours que les habitans pourroient recevoir de la Martinique, jugea qu'il devoit profiter des conjectures, et régla aussitôt les conditions auxquelles ils se soumirent.

A peine la capitulation étoit signée, qu'il arriva un exprès au camp des François, pour apporter la nouvelle que M. de Bauharnois venoit de débarquer à Sainte-Anne, avec un corps de six cents hommes et deux mille Boucaniers, avec de l'artillerie, des provisions et des armes; mais aussitôt que la capitulation fut connue tous ces secours tardifs furent rembarqués pour la Martinique.

ALLIANCE DES ANGLOIS

avec les Sauvages, en 1759.

Les succès obtenus sur les colonies à sucre des François, donnèrent la facilité de tourner tous les efforts contre le Canada. Avant d'ouvrir la campagne sanglante que l'on méditoit dans les parties septentrionales de l'Amérique, on

avoit senti la nécessité de se concilier les naturels, et l'on avoit commencé dès la fin de l'année précédente à ramener quelques-unes des nations sauvages qui avoient pris les armes, soutenues et animées par les François, pour se venger des duretés que les Anglois avoient commises contre eux. En 1758, les gouverneurs de la Pensilvanie et de la Nouvelle Jersey, accompagnés d'un asssez grand nombre des principaux habitans, réussirent à les amener à un conférence, où la paix fut conclue avec les nations auxquelles on fit divers présens de bagatelles à leur usage. L'eau-de-vie, pour laquelle ces peuples ont la plus grande passion, ne fut pas épargnée, et ces farouches Américains se retirèrent tranquillement dans leurs habitations, et laissèrent aux deux nations les plus policées de l'Europe toute la liberté de s'égorger et d'arroser de leur sang les plaines du nouveau monde.

Ce traité avec le Canadien, facilitoit l'exécution du projet formé cette année par le ministère anglois contre les possessions françoises, sans être obligé d'employer toutes les forces des armes britanniques.

SIEGE DE QUÉBEC,

où le général Wolf est tué, en 1759.

D'APRÈS le plan arrêté, le général Wolf devoit gagner le fleuve St-Laurent, avec un corps de huit mille hommes et une forte escadre pour entreprendre le siége de Québec. Le général Amherst, qui avoit le commandement en chef, devoit, avec une autre armée de troupes réglées et de troupes provinciales, formant en tout douze mille hommes,

IV.



SIÈGE DE QUEBEC

en 1759.

Dessiné par le Jeune *Gravé par David.*

Tom. III.

réduire Ticonderago et la pointe de la Chevelure, traverser le lac Champlain, suivre la rivière de Richelieu pour gagner les bords du fleuve St-Laurent, et joindre le général Wolf au siége de Québec. Enfin, un troisième corps commandé par le général Prideaux, devoit investir le fort François, élevé près de la chûte de Niagara. Ce fort étoit le plus important de l'Amérique Françoise, et commandoit, pour ainsi dire, à toutes les parties intérieures de ce vaste continent. Il tenoit en respect tout le pays des six nations; assuroit le commerce des parties intérieures, ainsi que la navigation des grands lacs et la communication entre le Canada et la Louisiane, ouvroit un passage pour faire des incursions dans les colonies Britanniques. Il fut en conséquence résolu que le général Prideaux, après avoir réduit Niagara, s'embarqueroit sur le lac Ontario, descendroit le fleuve Saint-Laurent, assiégeroit et prendroit Montréal, d'où il se joindroit à l'armée du général Amherst.

Outre ces trois corps, le colonel Stanwix étoit chargé, avec un petit détachement de réduire les moindres forts, et de nétoyer les bords du lac Ontario.

L'exécution de ce plan, fort bien conçu d'ailleurs, étoit accompagnée de très-grandes difficultés. La navigation du fleuve Saint-Laurent est aussi dangereuse qu'incertaine. La ville de Québec, forte par sa situation, étoit défendue par une bonne garnison, et par des habitans d'une bravoure reconnue. M. de Montcalm, dont le courage et l'activité étoient généralement estimés, tenoit la campagne avec un corps de dix mille hommes entre Québec et Montréal, outre un corps de réserve qui voltigeoit autour de cette dernière place, où M. de Vaudreuil, gouverneur du Canada, faisoit sa résidence.

La garnison de Niagara étoit de plus de six cents hommes;

on ne pouvoit y arriver que par un chemin très-difficile ; et M. de Levy, qui tenoit la campagne avec un camp volant, connoissoit parfaitement tous les bois et tous les passages. La réduction des forts de Ticondérago et de la pointe de la Chevelure, pouvoit être plus difficile qu'on ne l'imaginoit en Angleterre. Les François étoient maîtres du lac Champlain, et du fort de Chambly, élevé dans une situation avantageuse, près de la chûte de la rivière de Richelieu, qui défend le passage par lequel le général Amherst pouvoit entrer dans le fleuve Saint-Laurent.

En supposant tous ces obstacles surmontés, il étoit difficile que ce général et M. Wolf arrivassent en même-tems à Québec, et celui qui approcheroit le premier de cette capitale, courroit risque d'être attaqué et défait par par l'armée d'observation. Le dernier arrivé pouvoit ensuite être exposé au même danger au milieu d'un pays ennemi et sans aucune place de sureté où il pût se retirer, s'il recevoit un échec.

Si ces désastres fussent arrivés, les troupes destinées contre Niagara auroient eu le même sort, à moins que par un bonheur inespéré, les avis ne leur en fussent donnés assez promptement pour leur donner le tems de la retraite.

Quelque défaut qu'il y eut dans ce plan dont les Anglois reconnoissoient eux-mêmes la témérité, la fortune, qui leur avoit été si favorable dans la conquête de la Guadeloupe, le fut encore d'une manière plus étonnante dans celle du Canada.

Le général Amherst trouva les forts de Ticonderago et de la pointe de la Couronne abandonnés par les François dont les instructions portoient de se retirer de place en place vers Québec, qui étoit le centre des opérations. Le général anglois occupa les postes, fit réparer les fortifi-

tifications

cations qui avoient été détruites par les François, et y mit garnison pour poursuivre sa marche.

De son côté le corps du général Prideaux s'empara, comme on l'avoit projeté, du Niagara où le général fut tué en visitant la tranchée. Le commandement échut à M. Johnson, qui suivit le plan de son prédécesseur avec le plus grand succès et ajouta à la réduction de cette place la prise de possession de la pointe de la Couronne.

Cependant deux escadres puissantes, parties des ports d'Angleterre, s'étoient réunies et étoient arrivées dans le fleuve Saint-Laurent. Le général Wolf ayant alors tous les moyens d'exécution se disposa à faire le siége de Québec.

Avant tout il falloit attaquer l'armée de M. de Moncalm qui protégeoit la place. Deux tentatives infructueuses firent d'abord assez mal augurer du succès de cette opération.

Aux dispositions audacieuses du général Wolf M. de Montcalm opposa toujours un sang-froid et une activité qui déjouèrent les plans du premier et lui firent chèrement payer différentes attaques qu'il tenta contre l'armée françoise.

Ces revers firent une impression profonde sur l'esprit du général Wolf qui ne pouvoit souffrir l'idée la plus éloignée de censure ou de disgrace. Il connoissoit le caractère du peuple anglois, naturellement téméraire, impatient et capricieux, qui s'abandonne à une joie excessive au moindre rayon de succès, et qui se laisse abattre jusqu'au découragement à la plus légère apparence d'un revers. Sans mesures dans leurs expressions hyperboliques pour chanter les louanges de ceux qui ont réussi dans leurs entreprises, et également extrêmes dans leurs clameurs contre ceux qui ont le malheur d'échouer dans leurs projets, les Anglois poussent le ressentiment jusqu'à la persécution, et blâment

leurs officiers, sans aucun égard au mérite personel, et sans aucune attention aux circonstances particulières.

M. Wolf vivement frappé de ces idées affligeantes, touché de la honte de n'avoir pas réussi dans son attaque, animé du desir ardent de recouvrer les lauriers qu'on pouvoit croire qu'il avoit perdus à la chûte de Montmorenci, et craignant de ne pas en trouver l'occasion, tomba dans un espèce de désespoir et dans une agitation si violente qu'elle éclata, et que sa constitution naturellement délicate en fut totalement dérangée. Ce trouble d'esprit joint aux fatigues de corps qu'il avoit souffertes, lui causèrent une fièvre et une dissenterie qui le mirent, pendant quelque tems, hors d'état de rien entreprendre.

A la suite d'un conseil de guerre il fut résolu de quitter les positions et d'abandonner le plan qui avoit si mal réussi. Il en fut formé un nouveau pour transporter des troupes dans des barques, et les descendre au-dessus de la ville pendant la nuit, vers l'endroit nommé Sillery, à une lieue du cap du Diamant, dans l'espérance de leur faire monter les hauteurs d'Abraham qui s'élèvent tout-à-coup des bords de la riviere, par une pente très-escarpée, afin de s'emparer du terrein qui est derrière la ville, du côté où elle est le moins fortifiée.

L'exécution de ce plan étoit accompagnée de tant de dangers et de difficultés, que pour s'y déterminer, il falloit une audace qui approchoit du désespoir. Il plut au général, parce qu'il ne laissoit point d'intermédiaire entre le succès ou la mort.

En effet, le courant étoit très-rapide, le rivage coupé en talus; les bords du fleuve garnis de sentinelles, l'endroit du débarquement si étroit, qu'on pouvoit le manquer aisément dans les ténèbres, et le terrein d'un accès si difficile,

qu'à peine aurait-on pu s'en emparer de jour, quand on n'auroit trouvé aucune opposition. Si les François avoient eu quelqu'avis par des espions, ou par des déserteurs ; s'ils avoient seulement soupçonné le projet ; s'il fut survenu dans l'embarquement quelque désordre, occasionné par l'obscurité de la nuit, par la rapidité de la rivière, ou par l'escarpement du rivage septentrional, qu'il falloit nécessairement côtoyer ; si une seule sentinelle avoit donné l'alarme, enfin, si l'on avoit manqué l'endroit du débarquement, les hauteurs d'Abraham auroient été défendues aussitôt par des troupes qui en auroient rendu l'attaque absolument impraticable ; la confusion se seroit mise parmi les Anglois, et augmenté par l'obscurité de la nuit, elle auroit pu les jeter dans une terreur panique qui auroit causé la perte de la plus grande partie du détachement.

Toutes ces difficultés n'échappèrent pas à la pénétration de M. Wolf, mais par une suite des dispositions sinistres de son esprit il se chargea lui-même de l'exécution.

Quand on eut pris toutes les mesures préliminaires, et fixé le tems de cette téméraire entreprise, l'amiral Holmes fit remonter son escadre environ trois lieues au dessus de l'endroit où se devoit faire le débarquement, afin de tromper les ennemis et d'amuser M. de Bougainville que M. de Montcalm avoit détaché avec quinze cents hommes pour veiller sur les mouvemens de cette escadre, mais l'amiral avoit ordre de redescendre le fleuve pendant la nuit pour protéger le débarquement, ce qu'il exécuta avec la plus grande exactitude.

Le 12 de septembre, vers une heure après minuit on fit le premier embarquement composé de quatre régimens complets de l'infanterie légère commandée par le colonel

Howe, d'un détachement de montagnards, et des grenadiers américains. Toutes ces troupes furent mises dans des bateaux plats, sous les ordres immédiats des brigadiers Monckton et Murray, quoique le général Wolf les accompagnât en personne, et qu'il fût des premiers qui débarquèrent.

Les bâtimens se laissèrent aller au courant, favorisés par la descente de la marée, en suivant toujours le rivage septentrional, pour trouver plus aisément l'endroit où ils devoient s'arrêter. Ils suivirent aussi la côte dans le plus bel ordre; mais la rapidité du reflux, jointe aux ténèbres de la nuit, leur fit manquer l'endroit précis où ils avoient intention de descendre, et les troupes débarquèrent un peu plus bas.

Pendant que les bateaux descendoient, il survint quelques circonstances qui auroient dû faire échouer toute l'entreprise, si les Anglois n'eussent été visiblement protégés par la fortune. Vers le soir on avoit conduit deux déserteurs françois à bord du vaisseau de guerre commandé par le capitaine Smith, qui étoit à l'ancre près du rivage septentrional. Ils lui donnèrent avis que la garnison de Quebec attendoit la même nuit un convoi de provisions qui devoit descendre la rivière dans des barques, venant du détachement commandé par M. de Bougainville. Ces déserteurs étant dans la nuit sur le pont, apperçurent les bateaux anglois avec les troupes, et commencèrent à donner l'allarme, criant que c'étoit une partie du convoi des François. Le capitaine Smith, qui n'étoit pas instruit de l'expédition de M. Wolf, crut ce que lui disoient ces deux hommes, et donna ordre aussitôt de pointer le canon, pour tirer sur les bateaux; mais le général ayant remarqué des mouvemens dans ce vaisseau, s'y fit conduire en personne,

assez promptement pour prévenir la bordée, qui auroit allarmé la ville, et fait manquer tout le projet.

Les François avoient mis des sentinelles d'espace en espace sur le rivage, pour appeler les barques et bateaux qui passoient, et pour donner l'allarme s'il étoit nécessaire. Une des sentinelles cria, *qui vive* au premier des bateaux chargés d'Anglois; mais un capitaine du régiment de Fraser qui avoit servi en Hollande, et qui savoit parfaitement la langue et les usages de François, répondit sans hésiter: *France*. Il étoit plus difficile de faire face à la seconde question, *quel régiment?* mais le capitaine répondit: *la Reine*, ayant été instruit, par hasard, que ce régiment faisoit partie du détachement commandé par M. de Bougainville; le soldat jugea par ses réponses que les bateaux portoient le convoi, et cria: *passe*, et ne fit plus aucune question à toutes les barques. Il en fut de même à chaque sentinelle: cependant un des soldats, plus soupçonneux que les autres, s'avança jusqu'au bord de l'eau et demanda: *pourquoi ne parlez-vous pas plus haut?* le capitaine répondit, avec la plus grande présence d'esprit: *tais-toi; nous serions entendus*; sur quoi la sentinelle se retira sans en demander davantage.

On ne peut trop s'étonner du succès de cette nuit, lorsqu'on réfléchit de combien de hasards il dépendit. Quoiqu'il en soit, aussitôt que les troupes furent débarquées, on renvoya les bateaux pour le second débarquement, commandé par le brigadier Townshend. M. Wolf voyant la difficulté de monter par un chemin environné de précipices, dit au capitaine qui avoit si bien répondu aux sentinelles françoises: « je ne peux croire qu'il soit possible de gagner le haut; mais il faut faire tous nos efforts ». Les ennemis avoient rompu le sentier qui conduisoit du rivage au

sommet par des fossés profonds, qui le rendoient impraticable, et dans tous les autres endroits l'escarpement étoit si rude et si dangereux, que les soldats ne pouvoient avancer qu'en se suspendant aux buissons et aux branches d'arbres qu'ils trouvoient des deux côtés du sentier.

Cependant le colonel Howe, à la tête de l'infanterie de ligne, et des montagnards, grimpa dans ces précipices avec un courage et une activité admirables, et délogea un capitaine avec une garde avancée, qui défendoit un petit retranchement formé dans un défilé par où il falloit nécessairement que les Anglois passassent pour gagner le sommet. Ils y arrivèrent sans aucun obstacle de la part des François, et le général les mit en bataille à mesure qu'ils l'attaignirent.

Aussitôt que M. de Montcalm sut que les Anglois avoient gagné les hauteurs d'Abraham, qui commandent en quelque sorte la ville dans sa partie foible; il résolut de hasarder la bataille, et se mit en marche sans perdre de tems, après avoir rassemblé toutes les troupes du côté qu'on nomme le *Beau Port*.

Le général Wolf voyant que les François traversoient la rivière de Saint-Charles, forma sa propre ligne, composée de six bataillons et des grenadiers de Louisbourg; donna le commandement de la droite au brigadier Monckton, celui de la gauche au brigadier Murray, et mit à l'arrière garde le colonel Howe, avec l'infanterie légère, qui revenoit de s'emparer d'une batterie de quatre canons, où elle n'avoit rencontré aucun obstacle. M. de Montcalm s'avançoit de façon à ne pas laisser lieu de douter que son intention ne fût de prendre en flanc la gauche des Anglois. Le brigadier Townshend y fut envoyé avec le régiment d'Amherst, qu'il forma en potence, présentant un double front aux ennemis, et ensuite il fut renforcé par deux

bataillons; mais la réserve, qui n'étoit plus que d'un seul régiment, fut partagée en huit subdivisions separées par de larges intervalles.

La droite des François étoit formée de la moitié des troupes de la colonie, de deux bataillons, et d'un corps de Canadiens et de Sauvages. A leur centre étoit une colonne composée de deux autres bataillons de troupes réglées, et ils avoient à la gauche un bataillon avec le reste des troupes de la colonie. Les buissons et les champs de blé qu'ils avoient au front, étoient bordés de quinze cents de leurs meilleurs tireurs, et ils firent un feu régulier qui coûta la vie à un grand nombre de braves officiers Anglois. Cependant ce feu fut éteint en partie par les troupes avancées de la ligne britannique, qui escarmouchèrent pendant quelques heures avec les ennemis avant que la bataille commençât.

Les deux armées manquoient également d'artillerie, les François n'avoient que deux petites pièces de campagne, et les Anglois un seul canon que les mariniers avoient réussi à transporter de l'endroit du débarquement; mais il fut très-bien servi, et fatigua beaucoup les ennemis. Vers neuf heures du matin les François chargèrent avec le plus grand ordre, et avec toute la vivacité qui leur est naturelle, quoique leur feu fût très-irrégulier, et qu'il ne fit que peu d'effet. Les Anglois se comportèrent avec plus de flegme, ils réservèrent leur feu jusqu'à ce que les ennemls fussent à vingt toises de leur ligne : alors ils leur envoyèrent une décharge terrible, et continuèrent à tirer avec tant de régularité, que la mousquéterie fit un grand ravage parmi les François.

Le général Wolf commandoit alors la droite, à la tête du régiment de Bragg et des grenadiers de

Louisbourg, où l'attaque étoit la plus vive. Comme il étoit en vue au premier rang, il servit vraisemblablement de but à quelque tireur ennemi, et reçut dans le poignet un coup de feu ; mais cet accident ne l'obligea pas à quitter le champ de bataille. Il enveloppa sa main d'un mouchoir, continua à donner ses ordres sans la plus légère émotion, et se mit à la tête des grenadiers qui avançoient la bayonnette au bout du fusil. Comme il marchoit avec intrépidité, une autre balle lui perça la poitrine, et il tomba à l'instant où les ennemis lâchoient le pied. Chacun des régimens britanniques parut alors ne s'occuper que de la gloire de son corps.

Pendant que la droite enfonçoit les François, le brigadier Murrai s'avançoit brusquement avec les troupes qu'il commandoit, rompit bientôt leur centre ; les montagnards marchent avec activité et les poussent jusque dans la ville et dans les ouvrages qu'on avoit élevé pour la défense du pont de la rivière de Saint-Charles. A la gauche et à l'arrière-garde l'attaque des Anglois n'étoit pas si vive ; une partie de l'infanterie légère s'étoit jetée dans quelques maisons où elle fut attaquée et se défendit courageusement. Le colonel Howe qui avoit pris poste avec deux compagnies, derrière un petit taillis, fit de fréquentes excursions sur le flanc des François, pendant que le brigadier Townshend envoyoit des pelotons contre leur front, en sorte que leur aile droite ne put rien exécuter de ce que M. de Montcalm avoit projeté.

M. Townshend demeura avec le régiment d'Amherst pour soutenir cette disposition, et pour tenir en respect un corps de sauvages, posté vis-à-vis de l'infanterie légère, où il attendoit le moment de pouvoir tomber sur l'arrière-garde des Anglois. Le général françois fut à cette époque blessé dangéreusement, à la tête du régiment de Lascelles

où

où il se comportoit avec la plus grande valeur. M. Townshend à qui le commandement de l'armée angloise étoit dévolu après la mort de Wolf, se hâta de joindre le centre, où il trouva que les troupes poursuivoient en désordre les ennemis, et il les reforma en un instant. A peine les eut-il remises en ordre que M. de Bougainville parut à l'arrière-des Anglois avec un corps de deux mille hommes de troupes fraîches. Il s'étoit mis en marche aussitôt qu'il avoit appris que les troupes britanniques étoient sur les hauteurs d'Abraham, et il auroit pu rétablir les affaires des François s'il en eut encore été tems; mais elles étoient désespérées quand il arriva.

M. Towshend fit marcher deux bataillons contre ce brave commandant, qui, hors d'état de résister avec sa petite troupe, aux efforts de toute une armée, se retira dans les bois et vers des marais où les Anglois n'osèrent l'attaquer. Cependant la victoire des derniers étoit alors complète, et les débris de l'armée françoise après avoir renforcé la garnison de Québec, se retirèrent à la pointe au Tremble. M. de Vaudreuil, de l'avis de M. de Montcalm, pensoit qu'on devoit attaquer les Anglois avec le reste des troupes et celles qui n'avoient pas pris part à l'action. Malheureusement le conseil de guerre pensa différemment. Le lendemain, le chevalier de Lévi réussit, mais trop tard à faire changer d'avis aux officiers généraux. On résolut alors de donner du secours à la place, où l'on fit entrer quelques vivres, et l'armée étoit déjà en marche pour s'y rendre, lorsqu'on apprit que le gouverneur avoit capitulé.

Par une lâcheté qui ne peut s'excuser, le gouverneur de Quebec n'attendit pas les dispositions que faisoient les Anglois pour l'investir; le même jour, 17, avant qu'aucune batterie fût terminée, il sortit de la ville un drapeau de

trève avec des propositions de capitulation. Le général anglois qui connoissoit le prix du tems et voyoit la conséquence du retard, ne fit aucune difficulté sur les articles.

Ainsi tomba au pouvoir des Anglois cette ville qui leur préparoit le conquête du Canada.

Pendant que ceci se passoit en Amérique, les François avoient essuyé aux grandes Indes une suite de disgraces depuis qu'ils n'étoient plus commandés par MM. Dupleix et de Bussi. M. de Lalli avoit été forcé de lever le siége de Madras; on s'étoit emparé de Masulipatam, de Surate, et cette campagne avoit été terminée glorieusement par la prise d'Arcate.

Pendant que les armes britanniques s'emparoient des colonies françoises dans l'Amérique septentrionale, et qu'après une suite de succès marqués, les Anglois espéroient faire tomber dans peu les murs de Pondichéry, leurs rivaux se soutenoient avec gloire dans les campagnes germaniques, et ils firent repentir plus d'une fois la Grande-Bretagne et ses alliés d'avoir entrepris en Allemagne une guerre capable de les épuiser d'hommes et d'argent. Les François avoient à la vérité reçu quelques échecs; mais leurs armées, semblables aux flots de la mer, ne se retiroient quelques tems des pays qu'elle avoient couverts, que pour y rentrer avec plus de forces, en renversant tous les obstacles qu'on opposoit à leur passage.

Broglie et Ferdinand, vainqueurs et vaincus tour à tour sse disputoient la victoire pied à pied, tandis que le Prussiens, aux prises avec les Autrichiens et les Russes, éprouvoient la même diversité de fortune.

Quoiqu'il en soit, le continent de l'Amérique septentrionale étoit devenu réellement le théâtre de la guerre la

plus importante pour la Grande-Bretagne. La révolte des Chiroquois, peuple nombreux et puissant, établi sur les confins de la Virginie et de la Caroline, mit pendant quelque tems obstacle aux progrès des armes britanniques. Ces peuples révoltés contre les rigueurs trop ordinaires aux sujets de la Grande-Bretagne envers les peuples qu'ils regardent comme sauvages, rompirent vers la fin de 1759 la paix qu'ils avoient faite avec les Anglois ; on eut toutes les peines du monde à les soumettre, et le colonel Montgommery, à la tête d'une armée puissante, échoua plus d'une fois dans ses tentatives contre eux. Ils parvinrent même à forcer le commandant du fort Laudoun à capituler, et se rendirent maîtres de cette place.

Cependant le brigadier Murray qui avoit été laissé dans la ville de Québec avec une garnison de six mille hommes, tandis que le lord Colvil avoit conduit une forte escadre à Halifax, dans la Nouvelle Ecosse, pour revenir à Québec aussitôt que le retour de la chaleur rendroit le fleuve Saint-Laurent navigable, et que le général Amherst prit ses quartiers d'hiver dans la Nouvelle Yorck ; sentit la nécessité de mettre cette place importante en état de résister aux tentatives des François pour la reprendre. Il ne perdit pas de tems pour en réparer les fortifications et les maisons. La prévoyance ne fut pas perdue.

Les François manquoient d'artillerie, de munitions et d'approvisionnemens de toute espèce. Une entreprise de vive force eut été aussi mal conçue que désastreuse, mais MM, de Vaudreuil et de Levy formèrent le projet de reprendre Québec par surprise au cœur même de l'hiver, qui, comme on sait, est d'une rigueur extrême dans le Canada.

Le succès couronna d'abord l'audace et l'intrépidité des

François. M. Murray ayant jugé à propos d'aller à leur rencontre, et de ne pas les attendre dans les murs de Québec, fut complètement battu, et perdit toute l'artillerie qu'il avoit amenée contre l'armée ennemie qui en manquoit.

Heureusement M. Murray ne perdit point courage après cette défaite; il rentra dans Québec, qu'il s'apprêta à défendre jusqd'à la dernière extrémité. Cependant les François, après avoir cassé la glace qui environnoit leurs vaisseaux, étoient parvenus à en amener trois devant Québec; ils ouvrirent bientôt la tranchée, et suivant toute apparence, Québec alloit retourner au pouvoir des François, lorsque l'arrivée d'une forte escadre à laquelle les vaisseaux françois, en trop petit nombre, ne pouvoient résister, les força de lever le siége et de se retirer sous la ville de Montréal, contre laquelle le général Amherst dirigea alors toutes ses forces. Elles étoient si considérables en comparaison de celles des François attaqués dans Montréal par trois armées chacune plus formidable que celle qu'ils pouvoient leur opposer, que cette place importante fut enfin forcée de capituler, et la reddition de Montréal acheva et assura la conquête entière du Canada.

V.



SOULEVEMENT DES NEGRES
à la Jamaïque.

en 1759.

Dessiné par le Jeune. Tom. III. *Gravé par David.*

SOULÉVEMENT DES NÈGRES.

à la Jamaïque, en 1759.

PENDANT que les Anglois, par une conquête aussi importante, s'assuroient dans la vente des pelleteries une nouvelle branche de commerce, et que prévoyant l'obligation où ils seroient de rendre, à la paix, l'isle Royale; ils démolissoient les fortifications de Louisbourg; ils furent sur le point de perdre la riche colonie de la Jamaïque par un soulévement général des nègres.

Ces malheureux Africains que la cupidité européenne arrache à leur patrie pour les employer dans les colonies Américaines, à des travaux au-dessus de leurs forces, conservent toujours cet amour de la liberté qui est inné dans le cœur de l'homme, et ne cesse qu'avec lui. Ceux de la Jamaïque révoltés par l'avarice et l'inhumanité des colons anglois, voyant d'ailleurs combien le nombre des blancs étoit peu considérable, en comparaison de celui des noirs, résolurent de secouer le joug par un soulévement général. Ils tinrent plusieurs assemblées; et quoique les nègres ainsi transplantés fussent de diverses nations, l'intérêt commun qui les unissoit, leur fit garder entre eux le secret le plus inviolable. Ils convinrent de prendre les armes tous en même-tems dans les différentes parties de l'isle, de massacrer tous les blancs, et de s'emparer du gouvernement aussitôt après le départ de la flotte anglaise; mais l'impatience de quelques-uns fit échouer l'entreprise.

La révolte commença par ceux qui appartenoient à la plantation du capitaine Forster. Echauffés par la boisson,

ils tombèrent tout-à-coup sur le contre-maître qui soupoit avec ses amis, tuèrent, blessèrent ou mirent en fuite toute la compagnie. Ils furent joints par quelques confédérés, attaquèrent les plantatious voisines, massacrèrent tous les blancs qu'ils purent rencontrer, s'emparèrent des armes, et s'assemblèrent en si grand nombre que la colonie se trouva tout-à-coup dans le plus grand danger, quoique la précipitation de ceux-ci eût prévenu le jour où devoit se faire le soulévement général.

Le gouverneur donna aussitôt les ordres nécessaires pour faire prendre les armes à tous les habitans. Les troupes réglées ayant été jointes par celles de milice et par un grand nombre de volontaires, que la nécessité pressante de la colonie avoit rendus soldats, marchèrent de la ville Espagnole à celle de Sainte-Marie où la révolte avoit commencée. Ils eurent une escarmouche avec les nègres; mais comme ces derniers évitoient un combat général, et qu'ils se tenoient cachés entre les buissons, d'où ils tomboient inopinément sur les blancs, le gouverneur résolut de les faire attaquer par les noirs libres, qu'on appelle communément *Noirs sauvages*, et qui vivent en paix dans leur établissement, sous la protection du gouvernement. La récompense qu'on promit pour la tête de chaque esclave qu'ils apporteroient, leur fit oublier qu'ils étoient tous de même origine, et ils attaquèrent leurs frères révoltés, en tuèrent un grand nombre par surprise, affoiblirent leurs forces de jour en jour, et le désespoir ayant fait disperser tout le reste dans les bois, on crut la conspiration totalement appaisée; mais cette tranquillité ne fut pas de longue durée. Peu de tems après les révoltés, renforcés de tous ceux qui purent s'échapper des différentes plantations, reparurent avec une nouvelle fureur. Les

troupes réglées, les milices et un corps de matelots, formèrent un camp sous les ordres du colonel Spragge, qui envoya plusieurs détachemens contre les nègres; il y en eut beaucoup de tués, d'autres furent pris; mais le reste, bien loin de se soumettre, se retira dans les bois et les montagnes. On fit le procès aux prisonniers, comme coupables de rébellion, et on leur fit souffrir toutes sortes de supplices; les uns furent pendus, d'autres eurent la tête coupée; d'autres furent brûlés; d'autres furent attachés vivans à des gibets, où plusieurs de ces infortunés périrent dans les transports de la fureur et du désespoir. On en vit qui demeurèrent pendant près de neuf jours, exposés nuds à l'ardeur du soleil, et auxquels on refusa non-seulement toute nourriture, mais encore jusqu'à la moindre goutte d'eau. Les mémoires anglois avouent que leurs cruels maîtres se repaissoient du plaisir barbare de voir expirer lentement, dans les plus affreuses tortures, des êtres semblables à eux, dont l'unique crime étoit d'avoir cherché à recouvrer la liberté qu'on leur avoit ravie, sans autre droit que celui de la force et de la violence.

C'est à-peu-près à cette époque que M. Lalli rendit honteusement la ville de Pondichéri, et fit perdre à la France toutes ses colonies orientales.

Sur le continent, les affaires n'étoient guères animées. Le besoin et le désir de la paix se faisoient généralement sentir, et il fut même fait des propositions à ce sujet; mais les différens cabinets ne s'étant pas rapprochés, on continua la guerre pendant l'hiver, sans pour cela arriver à aucun résultat définitif.

L'Angleterre jouoit d'ailleurs un rôle tellement secondaire en Allemagne, que les événemens de cette guerre sont, pour ainsi dire, étrangers à l'histoire de cette nation,

Le principal acteur étoit le roi de Prusse, qui se montra toujours supérieur à la bonne et à la mauvaise fortune, et paroissoit encore plus formidable aprés ses défaites que ses ennemis après leurs victoires. Forcé de lever le siége de Dresde, il courut au secours de sa capitale envahie par les Russes et les Autrichiens, qui ne tardèrent pas à en être chassés, et à évacuer le Brandebourg.

Pendant ces événemens, et tandis que les escadres de l'Angleterre faisoient prospérer son pavillon aux Indes orientales et occidentales, et que, malgré les dépenses excessives d'une multitude de vaisseaux, qui leur assuroient l'empire de la mer, le cabinet britannique répandoit encore avec profusion l'or de la Grande-Bretagne pour soutenir la guerre du continent, et payer d'énormes subsides, le roi George II mourut.

SERMENT DU ROI GEORGE III, *en* 1760.

L'AVÉNEMENT de George III jeta d'abord de l'inquiétude dans tous les esprits. Le poids de la royauté tomboit sur un jeune prince qui n'avoit jamais eu de part à l'administration, ni dans les projets et les secrets du cabinet. On craignait dans les affaires un changement subit, qui pouvoit rendre inutiles tous les avantages obtenus dans le cours de la guerre. Si l'Angleterre fut vivement affectée de la perte de George II; ce coup fut encore plus sensible aux alliés de la Grande-Bretagne en Allemagne, et aux sujets du pays d'Hanovre, qui craignirent de perdre leur plus puissant appui, et de se voir exposés aux désastres

qu'auroit

VI.



SERMENT DU ROI GEORGE III.

en 1760

Dessiné par le Jeune. *Gravé par David.*

Tom. III.

qu'auroit entraîné le plus léger changement dans les dispositions et les volontés de son successeur.

Mais le nouveau roi ne tarda pas à rassurer tous les esprits par la déclaration suivante, qu'il prononça au conseil assemblé à Castleton-House.

« La perte que j'ai faite, ainsi que la nation, par la mort » du roi mon grand-père, auroit toujours été très-sensible » en tel tems qu'elle fût arrivée ; mais ayant été si peu » prévue dans des conjectures aussi critiques, les circons- » tances augmentent encore de beaucoup cette perte et » le poids qui tombe sur moi. Je conçois mon insuffisance » pour le porter comme je désirerois ; mais animé de la » plus tendre affection pour le pays où je suis né, et comp- » tant sur vos avis, votre expérience et votre habileté, de » même que sur le secours et l'appui de tous les honnêtes » gens ; j'entre avec ardeur dans cette carrière difficile. » L'objet qui m'occupera toute ma vie, sera de procurer » en toute occasion, le bonheur et la gloire de ces royaumes, » ainsi que de conserver et d'affermir la constitution de » l'église et de l'état. Je monte sur le trône au milieu » d'une guerre très-dispendieuse, mais aussi juste que » nécessaire, et je ferai mes efforts pour la pousser de la » manière la plus propre à parvenir, de concert avec mes » alliés, à une paix solide et durable ».

Cette déclaration, qui faisoit voir que les intentions du roi étoient de suivre les mêmes mesures qu'on avoit prises sous le dernier règne, fut rendue publique sur la demande des lords qui composoient le conseil ; après quoi le roi prêta le serment relatif à la sûreté de l'église d'Ecosse, et en signa deux actes en présence des lords du conseil qui y prirent la qualité de témoins. Le premier de ces actes fut envoyé à la cour, nommée de la session, pour

être portée dans les livres, intitulés *sederunt*, et insérée dans le registre public d'Ecosse; l'autre demeura dans les registres du conseil d'Angleterre. Les deux chambres du parlement s'étant assemblées, le lord garde des sceaux prêta serment pour la chambre des pairs, et le duc de Rutland po u celle des communes.

La satisfaction de l'Angleterre ne tarda pas à se manifester, en prodiguant au nouveau monarque des secours extraordinaires et puissans, qui pussent le mettre à portée de remplir des vues si agréables à la nation. Cependant une nouvelle taxe imposée sur la bierre, vint tout-à-coup changer les esprits et démontrer que cette joie universelle, témoignée à l'avénement de George III, devoit en partie son effet à l'amour de la nouveauté, qui frappe toujours la populace.

L'émeute assez sérieuse qui avoit été la suite de cette taxe, ne fut pas plutôt appaisée, que le roi déclara son mariage avec la princesse Charlotte de Mecklembourg-Strélitz.

COURONNEMENT

Du Roi et de la Reine d'Angleterre, en 1760.

LA nouvelle reine fut accueillie avec ivresse par la nation entière; son mariage fut remarquable par le déploiement d'un luxe inconnu jusqu'alors. La cérémonie du couronnement ne fut pas moins brillante. Nous en épargnerons le détail aux lecteurs, et nous remarquerons seulement, pour faire connoître l'excès du luxe qui étendit alors son empire dans Londres, que malgré toute la splendeur de

VII.



COURONNEMENT DU ROI
et de la Reine.

en 1760.

Dessiné par le Jeune. Tom. III. *Gravé par David.*

la suite du monarque, cette magnificence fut effacée par la richesse des habillemens d'un nombre prodigieux de spectateurs des deux sexes. Toutes les fêtes furent terminées par l'élection d'un nouveau lord-maire. Il est d'usage que les rois et les reines de la Grande-Bretagne soient traités à Guidhall par les magistrats élus dans l'année de leur couronnement. On fit de grands préparatifs pour la réception de leurs majestés, qui honorèrent le repas de leur présence, accompagnées des principaux seigneurs, et au milieu des acclamations du peuple.

Pendant toutes ces fêtes, on faisoit les dispositions nécessaires pour activer les forces de la Grande-Bretagne, et pousser la guerre, tant sur le continent que dans les deux Indes.

Les succès furent d'abord de peu d'importance, et se réduisirent, dans les mers de l'Europe, à la destruction de quelques vaisseaux françois, qui firent toujours chèrement acheter la victoire; aux Indes, à la prise de Mahé; en Amérique, à la conquête de la Dominique, et sur les côtes de France, à l'occupation du stérile rocher de Belle-Isle, où la défense brillante de M. de Sainte-Croix éclipsa l'honneur qui résultoit d'une conquête inutile, qu'on étoit sûr de ne point conserver, et qui coûta beaucoup de sang et des dépenses énormes. La nation angloise manifesta hautement son opinion à cet égard, et regretta qu'on se fût amusé à une pareille expédition, tandis qu'on laissoit tranquillement les François se fortifier et s'accroître dans dans leur établissement sur la rivière du Mississipi, d'où il auroit été facile de les déloger avec une partie des forces que commandoit le général Amherst.

Tandis qu'en Allemagne les armées des différentes puissances continuoient une guerre d'autant plus onéreuse à

à tous les partis, qu'elle traînoit en longueur, et ne produisoit aucun résultat définitif; des négociations se rouvrirent pour donner la paix à l'Europe. Tous les cabinets en avoient également besoin.

Les Hollandois continuoient à se plaindre du trouble que les corsaires anglois causoient à leur commerce; à la vérité les Etats-Généraux avoient trop d'avantage à garder la neutralité, pour que cette violation des traités pût les déterminer à se déclarer contre la Grande-Bretagne; ils s'étoient bornés à ordonner qu'il seroit armé en toute diligence douze vaisseaux de guerre pour protéger leur commerce dans la Méditerranée.

Les Danois profitoient des circonstances pour étendre celui qu'ils faisoient, et pour le pouvoir soutenir après la guerre terminée. Les Espagnols commençoient à jouir des mêmes avantages, sous la domination d'un monarque qui connoissoit les véritables intérêts de la nation, et travailloit à la retirer de la langueur où elle étoit tombée depuis la conquête du nouveau monde.

Le roi de Portugal ne paroissoit occupé que de l'expulsion des jésuites, et de l'extinction des conspirations dans son royaume. La cour de Vienne penchoit fortement vers la paix; celle de Pétersbourg promettoit de seconder ses alliés par de nouveaux efforts; les Suédois étoient toujours divisés entre deux partis; l'Angleterre s'épuisoit d'hommes et d'argent, mais elle trouvoit des ressources continuelles dans l'immensité de son commerce. Le roi de Prusse sembloit ne se soutenir que par la politique de ses rivaux; mais l'activité de son génie lui fournissoit tous les moyens de réparer ses pertes, et de se retrouver à chaque printems dans un état aussi brillant que si chacune de ses campagnes eût été marquée par des victoires.

Enfin, la France ne manquoit pas d'hommes, et à en juger par le luxe de la cour et de la nation, l'argent devoit y être commun, mais on prétendoit que celui qui étoit destiné aux besoins de l'état passoit par tant de canaux que la paix lui étoit nécessaire pour examiner à fond et corriger les abus. Aussi le monarque la désiroit-il ardemment, comme il le prouva par les offres qu'il fit dans le cours des négociations. Telles étoient les dispositions des cours de l'Europe, lorsqu'elles s'ouvrirent.

La modération et la droiture du monarque françois éclatèrent dans cette circonstance. Il fit des propositions tellement désintéressées, que l'Angleterre les prit pour de la foiblesse. Dès-lors le cabinet britannique manifesta une telle hauteur, et porta si haut ses prétentions, qu'elles révoltèrent tous les esprits, et que les négociations furent bientôt rompues.

L'ambition de l'Angleterre éclata dans cette occasion d'une manière si frappante, que l'Espagne crut devoir unir ses intérêts à ceux de la France. M. Pitt n'eut pas plutôt appris qu'il venoit d'être conclu un traité particulier entre les cours de Versailles et de Madrid, que sans savoir si le traité avoit quelque rapport à la guerre, ce ministre proposa d'envoyer immédiatement et sans aucune formalité, une flotte dans la Méditerranée, pour agir contre les Espagnols, et déclara impérieusement que si sa proposition étoit rejettée, ou si l'on en différoit l'exécution, il remettroit ses emplois, et se retireroit des conseils.

Les autres membres du conseil privé, offensés du despotisme du premier ministre, et frappés de l'injustice révoltante d'une pareille mesure, firent échouer sa proposition. M. Pitt tint parole, et quitta le ministère; mais il sut par

des menées sourdes et habiles se faire redemander à grands cris par la populace de Londres.

Nous nous sommes un peu étendu sur ces dernières circonstances et sur l'acharnement du ministère anglois contre la France, parce qu'il nous a paru qu'on devoit y reconnoître les premières causes de la perte que l'Angleterre fit peu de tems après de ses colonies américaines. En effet, le ministère françois, réduit à subir le joug de l'Angleterre, se promit bien de prendre sa revanche à la première occasion, et de la faire naître si elle tardoit à se présenter. Il a été constant pour toute l'Europe que la révolte des Anglo-Américains fut préparée, conduite, développée et secondée par la France, sans laquelle l'Angleterre eût aisément triomphé de l'insurrection de ses colonies, et réussi à les contenir dans sa dépendance. Nous allons bientôt voir le développement de cette scène mémorable, qui donna à tous les gouvernemens de l'Europe une grande leçon sur les suites de l'abus du pouvoir et de la violation du droit des nations.

LA POPULACE DE LONDRES

Menace de tirer vengeance des brasseurs, en 1762.

Les contestations qui eurent lieu entre les cours de Londres et de Madrid, relativement au *pacte de famille* signé le 15 août, et ratifié le 8 septembre suivant, furent bientôt suivies d'une déclaration de guerre entre l'Espagne et l'Angleterre. Pendant que les hostilités se préparoient de part et d'autre, une émeute assez grave eut lieu à Londres.

Dans la dernière session du précédent parlement, on

VIII.



LA POPULACE DE LONDRES
menace les Brasseurs.

en 1762.

Dessiné par le Jeune. Tom. III. *Gravé par David.*

avoit mis une augmentation de droits de trois schellings par chaque baril de bierre, ce qui avoit commencé à exciter quelques troubles ; mais ils avoient été promptement appaisés, lorsque le peuple avoit vu que les brasseurs et les débitans n'avoient pas augmenté le prix de cette liqueur. Au commencement de l'année 1762, les brasseurs firent une augmentation, et les receveurs des droits résolurent d'exiger le demi sol d'extraordinaire sur chaque quart de forte bierre. Aussitôt les villes de Londres et de Westminster furent remplies de tumulte ; la populace menaça de tirer vengeance des brasseurs, pour avoir haussé le prix de leur marchandise, et d'abattre les maisons des receveurs qui voudroient faire payer le demi sol. Les uns et les autres s'adressèrent par une pétition à la chambre des communes, pour demander à être protégés, et l'on passa un acte par lequel il fut réglé qu'on ne pouvoit intenter de procès à aucun brasseur ni cabaretier, pour avoir augmenté le prix de la bierre ; mais qu'il leur seroit défendu de faire le mélange de la bierre forte avec d'autre, quand elle auroit été jaugée par un commis de l'accise. Le peuple fut obligé de se soumettre.

Cependant les opérations maritimes des Anglois eurent le plus grand succès. Bientôt la Martinique fut prise, et des escadres furent dirigées de toutes parts contre les possessions espagnoles. La conquête de la Martinique fut bientôt suivie de celle de la Grenade et des îles voisines. Les Anglois s'emparèrent en même-tems de celle de Sainte-Lucie, de Tabago et de Saint-Vincent, après quoi ils dirigèrent leurs forces contre la Havane, qu'on peut regarder comme la clef de la baie du Mexique, et contre Manille aux Indes occidentales.

Cependant les revers multipliés des François n'avoient

rien diminué de leur ardeur, ni de leur courage. Tandis qu'on ne cessoit de publier dans toutes les parties de la Grande-Bretagne que la France étoit totalement épuisée, qu'elle ne pouvoit plus supporter le poids des impôts, on vit des preuves éclatantes de la fausseté de ces bruits, ainsi que de l'amour des peuples pour la gloire de leur patrie. Un enthousiasme subit s'empara de toute la nation, les provinces, les corps, tous les établissemens publics s'empressèrent d'offrir et de faire construire des vaisseaux de guerre, et dès la fin de mai, on apprit en Angleterre qu'une escadre formidable, commandée par M. de Ternay, étoit sortie de Brest. L'amiral françois sut éviter la rencontre des flottes britanniques; il arriva, sans coup férir, à Terre-Neuve, et s'empara de la capitale.

LE CAPITAINE CLARKE

Envoye des chaloupes pour sauver une frégate françoise qui s'étoit brisée sur des rochers, en 1762.

PENDANT cette puissante diversion, les mers de l'Europe et de l'Amérique, couvertes de vaisseaux des nations belligérantes se disputoient partiellement, et dans tous les parages, l'empire de cet élément redoutable, avec un acharnement plein de courage. Il se passa de part et d'autre une foule d'actions qui durent exciter réciproquement l'estime des deux peuples rivaux. Il en est une à laquelle nous plaisons de donner la plus juste célébrité.

Une frégate françoise, nommée *la Minerve*, périt dans le port de Villa-Franca, par le trop de précipitation du commandant. Elle avoit donné la chasse, conjointement avec quatre vaisseaux de guerre françois, à la frégate angloise

la

IX.



LE CAPITAINE CLARKE

Sauve une Frégate Française

en 1762.

Dessiné par le Jeune. Tom. III. *Gravé par David.*

la *Sheerness*, commandée par le capitaine Clarke qui étoit sorti de Gibraltar. Les Anglois se réfugièrent dans le port de Villa-Franca, où ils jettèrent l'ancre, le vent étant alors très-frais. Le capitaine de la *Minerve* les y suivit, voulut passer entre le vaisseau ennemi et la terre, et donna sur les rochers qui bordent la partie orientale du port. Son bâtiment fut brisé en pièces, et une partie de ses gens y périrent, malgré les secours de ses consors; alors le capitaine Clarke oubliant que les François étoient des ennemis, ne les regarda plus que comme des hommes en danger, il envoya ses chaloupes à leur secours, et sauva la vie à un très-grand nombre de François qui auroient péri dans les flots, sans cet acte de générosité, plus glorieux qu'une victoire, et qu'on désireroit rencontrer plus souvent dans l'histoire de la Grande-Bretagne.

Pendant que les escadres angloises, dirigées contre la Havane et Manille, s'emparoient de ces deux places importantes, une autre escadre puissante qui avoit suivi M. de Ternay, parvint à reprendre Terre-Neuve, et termina ainsi cette campagne maritime, si glorieuse pour la marine britannique.

En Europe, la cour de Portugal se trouva bientôt forcée de prendre part à la guerre, les cours d'Espagne et de France ayant refusé la neutralité qu'elle proposoit; elle préféra de se réunir aux Anglois, qui lui firent passer des secours et des officiers. La campagne s'ouvrit de part et d'autre, et se continua jusqu'à la paix, sans des succès bien marqués.

En Allemagne, le prince Ferdinand étoit occupé à arrêter les progrès des François, et à faire avorter le dessein qu'ils manifestoient de prendre possession de la Hesse, et d'étendre leurs conquêtes dans l'électorat de Hanovre, où ils avoient

conservé la ville de Gottingen, qu'ils avoient fortifiée à grands frais. Après quantité d'affaires peu importantes, les François et les Autrichiens furent chassés de la Hesse et de toute la Vestphalie.

La mort de la czarine apporta quelques changemens dans les affaires des alliés. Son successeur fit la paix avec le roi de Prusse, et retira ses troupes. Les succès du général Haddick contre les Prussiens, balancèrent ce désavantage.

Pendant que tout ceci se passoit en Allemagne, l'Angleterre étoit devenue le théâtre où deux partis opposés se disputoient la faculté de faire prévaloir leurs plans et leurs vues particulières. A la tête du premier étoit le premier ministre, le comte de Butte, favori du roi. L'autre parti étoit conduit par Pitt, ennemi irréconciliable de la France, et par conséquent opposé à toutes les mesures qui pouvoient amener la paix. Pitt et son parti étoient secondés en sous-œuvre, par le lord maire de Londres, nommé *Bécford*, homme d'un caractère violent, orgueilleux et opiniâtre, qui, par une grande fortune et un commerce très-étendu, avoit acquis beaucoup de crédit dans la ville, quoiqu'il n'eût aucune supériorité d'esprit. On publioit, en faveur de cette faction, une multitude d'écrits périodiques et de pamphlets ou brochures remplies d'infâmes calomnies, dans lesquels on ne respectoit pas plus la majesté du monarque et la famille de ce prince que le favori.

Ces moyens odieux aigrirent les esprits au point de faire craindre les événemens les plus fâcheux; mais sans y avoir égard, le roi étoit absolument déterminé à saisir la première occasion de travailler au rétablissement de la paix; il y étoit excité non-seulement par les sentimens d'humanité,

mais encore parce qu'il pensoit que c'étoit l'avantage de la Grande-Bretagne, il désiroit ardemment pouvoir soulager ses sujets du poids énorme des taxes que cette guerre et la précédente avoient obligé de leur imposer. Il voyoit que leur sang et leurs trésors étoient épuisés pour des querelles qui ne leur étoient point personnelles; mais pour des guerres d'Allemagne, qui ne pouvoient être terminées que par une pacification générale. La dette publique étoit montée à une somme si prodigieuse, qu'il n'y avoit qu'une prompte paix qui pût empêcher la ruine totale du crédit national. L'objet primitif de la guerre, la sûreté des colonies de la Grande-Bretagne, étoit pleinement rempli; quarante vaisseaux de ligne se trouvoient hors d'état de servir plus long-tems, et la longueur de la guerre avoit tellement diminué le nombre des hommes, que dans l'année précédente il avoit été impossible d'en lever plus de quinze cents pour recruter les régimens, quoiqu'on eût offert de très-grosses récompenses à ceux qui prendroient parti dans le service. Ces considérations donnoient un nouveau poids à l'opinion du premier ministre et aux autres raisons qui portoient le roi à désirer la paix, et son sentiment fut très applaudi de tous les membres du conseil.

Bientôt les cours de France et d'Angleterre s'envoyèrent des ministres plénipotentiaires; le duc de Bedfort fut choisi à cet effet par le roi de la Grande-Bretagne, et le duc de Nivernois passa en Angleterre de la part du roi de France. Les intérêts des alliés d'Allemagne n'arrêtèrent pas les progrès de la négociation, qui eut uniquement pour objet le rétablissement de la paix entre l'Angleterre et les deux branches de la maison de Bourbon.

Le roi de Prusse, délivré de deux formidables ennemis par son accommodement avec la Suède et la Russie, fut

jugé en état de pourvoir lui-même à sa défense, et de plus, le système qui avoit fait embrasser si vivement ses intérêts à la cour de Londres, étoit totalement changé en réglant les préliminaires, qui furent réglés de concert avec les rois d'Espagne et de Portugal; les puissances belligérantes firent un accomodement au sujet des événemens qui auroient pu arriver dans les Indes orientales et occidentales, et l'on régla les concessions qui pourroient être faites, suivant la réussite ou le défaut de succès des armemens de la Grande-Bretagne.

Le parti opposé à la paix se déchaîna bientôt avec force contre ce plan de pacification dès l'instant où il transpira dans le public; les sarcasmes, les déclamations, les projets insensés, furent employés avec profusion pour faire échouer des négociations si contraires au caractère haîneux des chefs du parti de l'opposition, et aux vues intéressées des principaux acteurs. On soutenoit avec emportement qu'il falloit continuer la guerre pour se rendre maître de Saint-Domingue dans une autre campagne, et par cette conquête porter le dernier coup au commerce et à la navigation de la France, afin qu'il n'y eût à l'avenir que la Grande-Bretagne qui pût fournir toute l'Europe de sucre. Les partisans de ce système soutenoient que le crédit public n'en souffriroit aucune atteinte, puisqu'on avoit vu dans le cours de l'année précédente, que le gouvernement avoit trouvé à emprunter des sommes beaucoup plus fortes que celles qui avoient été nécessaires pour la dépense annuelle de la guerre.

Le parti opposé convenoit qu'on avoit en effet offert de grosses sommes au gouvernement; mais il soutenoit avec raison que ces offres étoient l'effet de l'avarice plutôt que de l'abondance. Tout particulier qui pouvoit rassembler

une somme d'argent comptant, s'empressoit d'être mis au rang des souscripteurs, à cause des sacrifices considérables que faisoit le gouvernement. Un esprit d'usure s'étoit emparé de toute la nation ; les dettes les plus justes n'étoient point acquittées ; les dépôts les plus sacrés n'étoient point regardés comme inviolables ; tout l'argent des royaumes réunis étoit porté à la capitale, et les provinces éloignées en étoient absolument privées ; le crédit personnel, qui est l'ame et l'essence d'une nation commerçante, étoit réellement détruit, les manufactures languissoient, et un infâme agio avoit pris la place du commerce.

Certainement la justice, la raison et les vrais principes militoient en faveur de ceux qui pensoient ainsi ; mais que sont la justice, la raison et les principes pour des hommes de la trempe de Pitt, qui mettant à leur place, leurs vues ambitieuses et leurs conceptions enfantées par la haîne et l'audace, ne comptent pour rien le sang des hommes, les malheurs de la guerre, les risques dont ils environnent leur patrie, et les funestes effets d'un incendie général dans toute l'Europe.

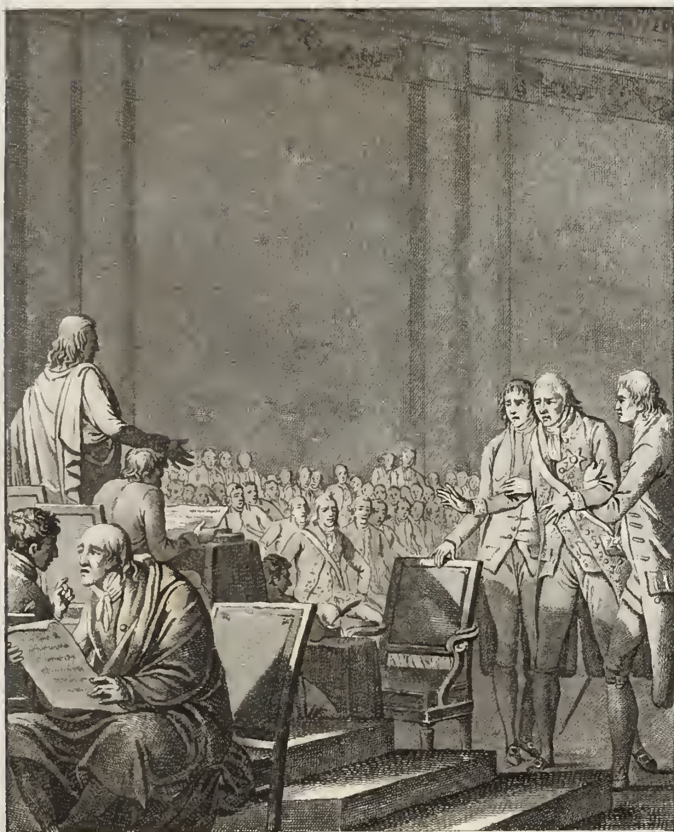
Sans doute ce ministre a développé par la suite un grand caractère, et justifié, pour ainsi dire, la tenacité de ses conceptions, par la force de ses plans, la constance et l'éloquence avec lesquelles il les a soutenus, et les ressources immenses que son génie entreprenant et fécond lui a fait trouver sans cesse au besoin ; mais c'est encore un problême de savoir si après avoir bouleversé toute l'Europe, et préparé la révolution françoise, il est parvenu au but qu'il s'est proposé. Le génie ne consiste pas seulement à former de grandes entreprises, mais à les faire réussir.

M. PITT

S'oppose à la paix avec la France, en 1762.

LE cabinet britannique laissa gronder l'orage, et n'en poursuivit pas moins l'ouvrage de la paix. Les préliminaires en furent signés à Fontainebleau ; la nouvelle en fut communiquée à la ville de Londres par une lettre du sous-secrétaire d'état au lord-maire. Aussitôt il s'éleva dans la capitale une fermentation que ce premier magistrat, dévoué à Pitt et à son systême, ne chercha pas à appaiser. L'opposition s'étoit fortifiée depuis le renouvellement des négociations ; on avoit fait des démarches pour unir d'intérêt le duc de Newcastle et M. Pitt, qui étoient demeurés chacun séparément à la tête de son parti. Le duc n'avoit pas toujours approuvé les mesures du ministre, parce qu'il voyoit que son propre crédit diminuoit par la continuation de la guerre, quand les événemens en étoient heureux. Il encourageoit secrétement les attaques qu'on portoit à M. Pitt, et si le lord Butte se fut retiré, le duc auroit été à la tête du systême pacifique ; mais ils avoient mutuellement beaucoup moins d'éloignement l'un pour l'autre que chacun n'en avoit pour M. Pitt. Enfin cette inimitié qui leur étoit commune, servit à les réunir, et ils joignirent leurs efforts pour persuader au peuple que le parlement ne ratifieroit jamais les conditions d'une paix qu'ils traitoient d'infâme. De leur côté les membres de l'administration prenoient toutes les mesures qui pouvoient leur procurer l'approbation de ce grand corps. Ce fut ainsi que le comte d'Hallifax eut le titre de secrétaire d'état, conjointement avec le comte d'Eguemont, M. Greenville

X.



Mr. PITT S'OPPOSE À LA PAIX.

en 1762.

Dessiné par le Jeune. Tom. III. *Gravé par David.*

fut mis à la tête de l'amirauté ; M. Fox agit efficacement pour gagner un grand nombre de voix dans la chambre-basse ; enfin, presque tous ceux qui possédoient de grands biens en fonds de terre, parurent satisfaits des mesures prises par le gouvernement.

Les choses en cet état, l'adresse du roi fut portée au parlement, et les adresses d'adhésion furent votées au gré de la cour. Le lendemain on publia à Londres la cessation des hostilités, qui fut également publiée en France. L'on donna de part et d'autre des ordres pour rétablir la communication entre la France, l'Espagne et l'Angleterre.

Ce n'étoit pas assez, il falloit encore que le traité de paix fût ratifié par le parlement. M. Pitt et son parti espéroient encore trouver de nouvelles ressources dans les discussions qui devoient avoir lieu à ce sujet. Lorsque les articles de ce traité furent pris en considération par la chambre haute, les lords de l'opposition formèrent plusieurs objections, accompagnées de réflexions fâcheuses contre le comte de Butte, où il paroissoit beaucoup de chaleur et d'animosité personnelle.

Ce ministre justifia sa conduite avec autant de décence que de modération, par une harangue si bien faite, qu'elle excita la surprise de ceux qui n'avoient pas une haute idée de son éloquence. Il y fit le détail de la négociation, et déclara que non-seulement il avoit agi avec ardeur pour procurer la paix, mais qu'il désiroit que cette circonstance fût un jour gravée sur son tombeau ; il fut secondé par le comte d'Hallifax, et soutenu du plus grand nombre.

M. Pitt désespéré de voir son parti prêt à succomber, tenta un dernier effort. et tâcha de tirer parti de la popularité qu'il s'étoit acquise. Sa santé étoit très-dérangée, il se fit porter dans la chambre-basse, et là, soutenu

sur les bras de ses anciens amis, il obtint de l'orateur la permission de parler assis. Sa harangue dura deux heures sans aucune intermission. Son objet fut de justifier d'abord sa conduite lorsqu'il étoit à la tête de l'administration, et de donner ensuite son avis sur chacun des articles de la paix, qu'il condamnoit avec force et emportement, comme peu proportionnés au succès des armes britanniques.

M. Pitt, forcé de convenir qu'il avoit accordé lui-même dans le cours de l'année précédente, des articles beaucoup moins avantageux à la nation, insistoit sur les conquêtes qu'elle avoit faites depuis ce tems. M. Pitt ne fut pas écouté avec l'intérêt dont les circonstances sembloient l'environner, ni avec cette attention et ces applaudissemens qui avoient coutume de suivre ses harangues. En vain le lord-maire le seconda de tous ses efforts. La chambre-haute sentit que si l'on avoit remporté de nouveaux avantages, d'un autre côté les difficultés étoient de beaucoup augmentées par la guerre avec l'Espagne, par la protection qu'on devoit au Portugal, par l'accroissement de la dette nationale, et par le manque d'hommes pour recruter les troupes de terre et de mer. En conséquence les deux chambres convinrent d'une adresse pour approuver les articles.

Ici, il faut en convenir, la sagesse du gouvernement sut éviter les suites désastreuses que pouvoit entraîner l'opinion du lord Chattam. Sans doute ce célèbre lord étoit un grand homme d'état, sans doute il aimoit son pays, et en a mérité la réconnoissance par ses utiles et longs services, par ses rares talens; mais il est incontestable que sa haîne déclarée sans ménagement contre la France, l'a égaré dans cette circonstance, a préparé de loin la longue tourmente qui agite l'Europe depuis dix ans, et dont le levier a été la révolution françoise.

Si

Si l'esprit public d'une nation a besoin d'un enthousiasme passionné pour se soutenir, son gouvernement doit être calme et sans passion. La haîne de Pitt contre le gouvernement françois, ses déclamations éternelles toujours remplies de fiel et d'orgueil, ses plans hostiles, ont dû aigrir le ministère françois, et lui faire desirer l'occasion d'humilier et de dompter un cabinet qui ne ménageoit rien.

A la vérité, la défaite et l'anéantissement de la marine françoise ôtoit au cabinet de Versailles la faculté de punir tant de présomption; mais ce n'est pas toujours la force et la puissance qui sont redoutables dans un ennemi, la dissimulation, l'adresse, la patience ne sont pas moins à craindre; on verra bientôt, dans la guerre d'Amérique, combien de pareilles armes, dans des mains habiles, ont fait de mal à la Grande-Bretagne.

En effet, la perte de l'Amérique, qui n'eut point eu lieu sans les secours d'abord cachés, et ensuite prodigués avec acharnement par la France, fut le coup le plus sensible que cette puissance pouvoit porter à son ennemi, et devint pour elle la vengeance la plus éclatante de ses humiliations et de ses pertes.

L'Angleterre dut à son tour songer à la vengeance, et il faut convenir que son ministère en a saisi par la suite habilement l'occasion et les moyens. M. Pitt appelé au gouvernement, y apporta l'esprit du lord Chattam, son oncle. Ce ministre déploya tous les talens de son oncle, et sa haine pour la France. Il vit de longue main dans l'état de décrépitude où se trouvoit la monarchie françoise, dans la situation déplorable de ses finances et dans le mécontentement général de la nation, les moyens de lui faire payer cher un jour la perte de l'Amérique. Il n'est plus douteux, pour les gens éclairés, et qui ont suivi la

marche de notre révolution, qu'elle a été préparée, fomentée, soutenue et payée par le ministère anglois. C'est avec l'or de l'Angleterre que la faction d'Orléans parvint à détruire le trône antique des Bourbons. C'est l'or de Pitt qui payoit en même-tems les agens de ce régime sanguinaire, qui couvrit pendant deux ans la France de cadavres et de deuil, et cette guerre affreuse de la Vendée, qui avoit pour base le fanatisme et toutes les horreurs qu'il entraîne. C'est avec l'or de l'Angleterre, que Pitt, désespérant de vaincre des armées dont les succès n'ont rien d'égal dans l'histoire d'aucun peuple, parvint à entretenir les longues et pénibles oscillations, qui pendant dix ans ont laissé la France sans gouvernement et failli d'anéantir toutes ses ressources. C'est la haine et l'or de Pitt qui ont sans cesse organisé les malheurs et les désastres de la France, et c'est ainsi que par le ministère et les insinuations de quelques gouvernans des deux nations les plus illustres, et les plus puissantes de l'Europe, cette belle partie de la terre, est en proie à tous les maux de la guerre, que tous les gouvernemens en sont ébranlés jusque dans leurs fondemens, que cinq millions d'hommes ont péri, sans qu'on sache encore où s'arrêtera ce fléau destructeur.

Avant de reprendre le fil des affaires de la Grande-Bretagne, il n'est pas inutile d'observer qu'à cette époque si glorieuse pour la marine et le gouvernement anglois, la nation étoit bien éloignée du bonheur. Les mémoires du tems annoncent que les meurtres, les vols, la fraude, l'imposture, et tous les vices régnoient, non-seulement dans la capitale, mais encore dans toutes les parties du royaume, à la honte de la police publique, au reproche de la nation et au déshonneur de l'humanité. M. Smollet lui-même ne peut dissimuler la vérité à cet égard. « En

XI.



CHEFS DES CHIROQUOIS
à Londres

en 1762.

Dessiné par le Jeune. *Gravé par David.*

Tom. III.

» réfléchissant, dit-il, sur la férocité du peuple, sur sa » fureur pour la nouveauté, sur son admiration pour la » pompe et l'éclat, sur son extravagance ridicule, sur le » goût barbare de guerre et de carnage, dont il ne faisoit » plus un mystère, et sur l'esprit de superstition qui s'en » étoit emparé, on croiroit que l'espèce humaine com- » menceroit à dégénérer dans la Grande-Bretagne, et » qu'elle seroit prête à retomber dans la barbarie et l'igno- » rance des anciens tems. »

CHEFS DES CHIROQUOIS

A Londres, en 1762.

Dans cette année 1762, des troubles assez sérieux se manifestèrent en Irlande. La tranquillité de ce royaume fut troublée par des troupes de mutins, qui s'assembloient armés pendant la nuit, et commettoient des excès en différentes parties de l'île. On les nommoit indistinctement les *Enfans Blancs* ou les *Levellers* ou *Niveleurs*, parce qu'ils renversoient ou mettoient de niveau toutes les clôtures qu'ils prétendoient qu'on avoit envahies sur les communes. Ils regardoient ces usurpations comme des injustices envers les pauvres qui en jouissoient précédemment. Ils en détruisoient les haies, voloient et maltraitoient ceux qui s'en étoient rendus les propriétaires. Ils firent tête à quelques détachemens qu'on envoya pour les disperser; il y eut du sang répandu de part et d'autre. Le bruit se répandit alors que ces gens étoient des mécontens qui prenoient des mesures contre le gouvernement, qu'ils étoient bien armés et disciplinés par des officiers venus de France et d'autres pays étrangers.

Quoiqu'il en soit, ces révoltés furent bientôt réprimés par la vigilance et la sage conduite du gouvernement, et par la levée qu'on fit de six bataillons, composés indistinctement de catholiques et de protestans. Ces levées, jointes à quelques faveurs qu'on accorda aux catholiques Irlandois, qui, en général, étoient affectionnés au gouvernement, empêchèrent l'émigration d'un grand nombre de gens industrieux, qui, non-seulement auroient été perdus pour leur pays, mais qui auroient contribué à augmenter la puissance des rivaux de la Grande-Bretagne. On sait combien la tolérance est avantageuse à un état, lorsqu'elle est renfermée dans de justes bornes. La France n'avoit que trop éprouvé les funestes effets du zèle outré qui força les sujets les plus industrieux à abandonner leur patrie ou à y devenir les ennemis secrets du gouvernement. Une sage administration, en protégeant la liberté des opinions religieuses, et se bornant à punir sévérement ceux qui troublent l'ordre public, peut et doit maintenir cette tranquillité, à l'ombre de laquelle on voit fleurir le commerce et l'industrie.

A cette époque un spectacle nouveau vint distraire l'attention publique de ces dissentions civiles, qui avoient été si heureusement calmées. Au mois de mai, trois chefs indiens de la nation des Chiroquois arrivèrent en Angleterre et furent présentés au roi, qui donna des ordres pour qu'ils fussent entretenu à ses frais. Le principal se nommoit *Outacite*, c'est-à-dire le *tueur d'hommes*, et il s'étoit souvent signalé par sa valeur. Ces Indiens avoient été portés à venir en Angleterre par des motifs de curiosité; cependant on remarqua avec surprise que pendant tout le tems qu'ils y demeurèrent, ils ne firent paroître aucune surprise de ce qu'ils virent, quoiqu'on présentât à leur yeux

tout ce qu'on croyoit le plus propre à frapper l'imagination d'un sauvage. On ne réfléchissoit pas que pour sentir tout le prix des arts de l'Europe, il faut un certain dégré de lumière, d'instruction et d'expérience que ne pouvoient avoir ces pauvres Indiens, qui, étrangers à la langue, aux usages et aux mœurs des nations civilisées, ne pouvoient être aisément et tout à coup tirés de leur flegmatique ignorance. Aussi traversèrent-ils la capitale, où fourmille une multitude innombrable de peuple, sans sortir de leur apathie. Ils virent les boutiques et les magasins remplis de toutes sortes de richesses et de marchandises, parcoururent les églises, les hôpitaux, les palais et les maisons des seigneurs; on leur fit voir la revue des gardes qui faisoient l'exercice dans le parc, le magasin des armes dans la tour de Londres, l'artillerie, les vaisseaux et les chantiers dans les différentes parties du royaume, enfin tout ce qui a rapport aux arts, aux mécaniques, au commerce, à la force et à l'opulence de l'Angleterre, sans qu'ils fissent paroître la moindre surprise, ni par leurs paroles, ni par leurs gestes, ni par leurs regards. Ainsi cette ostentation tout à la fois puérile et orgueilleuse, échoua contre le flegme de ces pauvres Américains, qui aux yeux des gens comme il faut, passèrent pour être doués d'une insensibilité brutale que l'on regardoit comme le caractère distinctif des nations sauvages.

Il est tems de revenir aux affaires générales. La cour de Portugal ayant accédé au traité de paix entre la France, l'Espagne et l'Angleterre, et ces dernières puissances ayant, par ce même traité, renoncé à la guerre d'Allemagne, les cours de Vienne et de Berlin ne tardèrent pas à conclure un accommodement. L'impératrice reine ne pouvoit guères espérer avec ses seules forces de l'emporter sur un monarque qui avoit soutenu si long-tems les efforts de tant de

puissances confédérées. Le roi de Prusse de son côté n'avoit plus de subsides à attendre de la Grande-Bretagne, et il avoit tellement épuisé d'hommes et d'argent les pays où il avoit fait la guerre, qu'ils étoient absolument hors d'état de lui fournir ni soldats, ni contributions. La paix générale fut donc conclue, et les rois de l'Europe, ou plutôt leurs ministres, permirent un peu à cette belle contrée de respirer après sept ans d'une guerre sanglante et ruineuse, qui avoit étendu ses ravages dans les quatre parties du monde. Cette guerre ruina plusieurs des plus belles provinces de l'empire germanique et fit périr plus d'un million d'hommes. La Grande-Bretagne, d'après l'aveu même de ses écrivains, en perdit pour sa part plus de deux cents quatre-vingt mille. Elle y dépensa une quantité presqu'incroyable de trésors, et porta sa dette nationale de quatre-vingt millions sterling, où elle étoit dans l'origine de la guerre, à cent trente millions, somme prodigieuse, puisqu'elle égale environ deux milliards neuf cens quatre-vingt millions, argent de France, c'est-à-dire plus que la valeur réelle de toutes les propriétés foncières de la Grande-Bretagne.

Nous allons voir bientôt cette nation ambitieuse payer chèrement les succès de cette guerre, et chercher à couvrir ce déficit monstrueux par des exactions criantes et la tyrannie la plus révoltante envers ses colonies d'Amérique. Si à l'extérieur la Grande-Bretagne jouissoit d'une prospérité inconnue jusqu'alors, il n'en étoit pas de même dans l'intérieur. Il fallut aussitôt après la guerre réparer ses pertes et mettre le gouvernement à même de revivifier toutes les parties de l'administration. Il ne fut pas difficile au parlement de voter des fonds disponibles, mais les moyens de les lever n'étoient pas aussi aisés. Les ministres chantant alors la palinodie, soutenoient au parlement contre ce

qu'ils avoient souvent eux-mêmes avancé, qu'il étoit faux que la nation fût épuisée, que les succès qu'on avoit eu dédommageoient amplement des dépenses de la guerre; que la nation n'avoit jamais possédé tant de richesses. Le parti de l'opposition répondoit victorieusement à ces assertions ministérielles par le tableau défectueux de la chose publique; il peignoit l'État dans un épuisément total des hommes nécessaires à l'agriculture et aux manufactures, au point qu'on étoit obligé, dans un grand nombre d'endroits, d'employer les femmes aux travaux les plus rudes. D'après les états qui en furent dressés, on reconnut que dans le cours de cette guerre, on avoit perdu, indépendamment des troupes de levée, cent trente-cinq mille deux cents vingt matelots. Le salaire des ouvriers étoit monté à un prix si excessif que les profits du commerce ne pouvoient en dédommager les marchands. Le peuple étoit dans un état de souffrance et de fermentation inquiétant, il y eut diverses cruautés exercées, les vols, ainsi que les meurtres devinrent plus fréquens qu'on ne les avoient vus jusqu'alors, et les troubles recommencèrent en Irlande.

Le gouvernement françois n'étoit pas assez peu clairvoyant pour ne pas s'appercevoir de cet état pénible, et pour ne pas en concevoir l'espérance secrète de la vengeance. Ce n'est pas que la paix de 1783 fût aussi défavorable pour la France qu'elle auroit dû s'y attendre, la restitution de la Martinique, de la Guadeloupe, et d'une partie des établissemens de l'Inde surpassoit ses désirs, et le retour de la tranquillité seule étoit pour elle une conquête assurée sur le reste du monde, qui est et sera toujours tributaire de son sol, de son industrie et de sa population; mais certains articles du traité, qui en flattant la vanité du peuple anglois, indignoient et humilioient la France,

devoient nécessairement entretenir dans cette nation un levain de haîne, de ressentiment et de malveillance, qui, tôt ou tard menaçoit de venir funeste à la Grande-Bretagne. Leçon frappante, mais toujours inutile pour ceux à qui les intérêts des grandes nations sont confiés, qui ne devroient jamais perdre de vue qu'un traité de paix qui n'est pas fondé sur un retour sincère vers la confiance, la justice, la bonne intelligence, n'est autre chose qu'une trève, pendant laquelle la partie lésée se prépare à reprendre un jour ses avantages à l'instant qu'elle en trouvera l'occasion favorable.

Quoiqu'il en soit, l'Angleterre accablée du poids de ses lauriers, et d'une dette nationale insupportable, jeta un coup-d'œil d'avarice et de cupidité sur ses colonies américaines, dont l'état florissant sembloit lui promettre des ressources incalculables. Elle crut pouvoir réparer les maux intérieurs qui résultoient du traité qu'elle venoit de conclure, en contraignant ses colonies, riches et puissantes, à supporter une seconde fois leur portion des frais de cette longue guerre, dont le chagrin public leur reprochoit d'avoir tiré tout le fruit. Le même gouvernement, qui quelques années auparavant avoit cru devoir compenser par des imdemnités les augmentations de dépenses dans lesquelles ces colonies avoient été entraînées par le systême politique de leur métropole, voulut les forcer à rendre avec usure et par des taxes éternelles, ces dédommagemens passagers. Ce fut le lord Greenville, chancelier de l'échiquier, successeur du lord Butte, qui annonça ce systême, et le parlement, jaloux d'étendre son autorité, l'accueillit avidement. Il parut le 4 août 1764 un premier bill à l'effet de taxer les colonies.

Les propriétaires des terres situées dans les trois royaumes

y

y trouvoient leur avantage. Ils espéroient que leurs taxes seroient diminuées, et que les possesseurs des champs cultivés dans l'immense continent de l'Amérique, en supporteroient la moitié. Les négocians croyoient y trouver les moyens de regagner la préférence du commerce, que la hardiesse, l'économie et l'activité des Anglo-Américains leur disputoient dans la plupart des marchés de l'Europe sur les articles qu'ils pouvoient fournir en concurrence. Presque tous les membres de la chambre des lords avoient été ministres, gouverneurs, commandans de troupes en Amérique; les autres étoient vendus au parti de la cour, et tous y trouvoient une augmentation de pouvoir et de richesses pour eux.

Pendant que l'on étoit à Londres dans ces dispositions, celles de l'Amérique septentrionale étoient bien différentes; on n'y songeoit point à exempter sa terre d'un impôt qu'elle n'avoit jamais supportée; on ne désiroit dans le commerce que la concurrence et la franchise. L'Amérique avoit senti ses forces. Aguerris dans les glaces du Nord, le cultivateur et l'artisan robuste qui avoient depuis peu déposé la cuirasse et les armes, méprisoient le stipendiaire recruté dans la fange de Londres, que l'on ôsoit envoyer pour leur forger des fers; ils étoient secrètement indignés de ce que l'on croyoit en Europe que des mains si viles pourroient les asservir. Les commerçans enrichis par les avantages qu'ils avoient retirés de la prise du Canada et des échanges que leur droiture et leur utilité leur avoient facilité dans toutes les Antilles, murmuroient de la dépendance et des prohibitions qui enchaînoient leur activité. Les navigateurs dont le nombre s'élevoit à plus de trente mille, supportoient avec impatience le joug de la cour d'amirauté, érigée à Hallifax, où des juges placés par la corruption, décidoient

seuls, d'après les préjugés de Londres et l'intérêt britannique, de toutes les discussions qui s'élevoient dans l'Amérique septentrionale, sur le fait de la navigation. Les grands propriétaires ne pouvoient endurer le gouvernement de gens qui ne possédoient aucun terrain dans l'Amérique, qui ne connoissoient ni la culture, ni les moyens de défense, ni les lois convenables à leurs propriétés. Tous s'élevoient contre la nécessité qui leur étoit imposée d'aller à 1500 lieues demander la sûreté, la tranquillité, la justice, et d'attendre leur malheur ou leur prospérité de gens qui n'avoient jamais planté ni combattu pour elle. La nation entière enfin se récrioit contre l'ingratitude de la métropole qui étoit uniquement redevable de ses glorieux succès en Amérique contre la France, au zèle, à la force et aux sacrifices de ses colonies; en effet, elles avoient entretenu vingt-cinq mille hommes en campagne pendant toute la guerre; elles avoient huit cens corsaires à la mer, et les efforts qu'elles firent pour ajouter aux triomphes de l'Angleterre, avoient occasionné une dette publique, pour laquelle elles avoient été obligées de s'imposer elles-mêmes une taxe assez onéreuse.

Tel étoit l'état respectif des colonies angloises et de leur métropole. La conquête du Canada rompant la barrière qui resserroit les colonies, avoit préparé de loin leur indépendance. Tant que les Anglo-Américains avoient eu pour voisins des peuples inquiets et capables de les occuper sans cesse, ils n'avoient point songé à se séparer de la mère-patrie, et le besoin continuel qu'ils avoient eu de ses secours, auroient fait oublier ses torts; mais les proportions que l'Angleterre travailloit à établir depuis cent ans pour retenir l'Amérique dans sa dépendance, se trouvoient dérangées par l'orgueil et l'ambition de la cour de Londres.

Aux yeux des gens éclairés c'étoit une grande faute de la part de cette cour de n'avoir pas rendu le Canada à la France et la Floride à l'Espagne. Cette restitution qui auroit été considérée comme l'acte le plus glorieux de la modération politique, auroit assuré pour toujours à la Grande-Bretagne la conservation de ses colonies et du plus grand commerce du monde. Comment le cabinet de Londres ne s'apperçut-il pas que la France et l'Espagne en établissant au Canada et dans la Floride un gouvernement militaire et des colonies de soldats, entretenoient à grands frais, et sans en tirer aucun profit, les garnisonsqui contenoient au sud et au nord les provinces angloises dans la dépendance de leur métropole, et que cette situation de choses ne pouvoit changer, parce qu'il étoit impossible que la population fût considérable dans des colonies militaires, et que leurs habitans devinssent agriculteurs et commerçans; qu'il étoit impossible que les Anglo-Américains cessassent de réclamer la protection de l'empire puissant qui les aidoit à réprimer l'audace de ces voisins dangéreux. Le sort des Canadiens étoit d'attaquer sans cesse les colons de la Nouvelle Angleterre dans l'espoir de s'attribuer, par le droit du plus fort, une partie des fruits de leurs travaux; et celui des colonies angloises d'implorer l'assistance des flottes et des armées de la mère-patrie. Le courage des Américains se seroit exercé, mais toujours au profit de l'Angleterre. Leur industrie se seroit entretenue, mais toujours au profit du commerce métropolitain et selon ses vues. Leur agriculture auroit élevé l'Angleterre au niveau des puissances territoriales de l'Europe; mais l'acquisition du Canada ne laissoit plus rien subsister de cet ordre politique. Les colonies débarassées de leurs ennemis naturels et livrées à elles-mêmes, venant tout-à-coup de sentir leur force et leur puissance,

et la France qui avoit intérêt de se venger de l'Angleterre, et de voir son commerce diminuer, devoient faire plus que des vœux pour leur indépendance. Déjà par une prévoyance habile celle-ci entretenoit dans l'Amérique des émissaires qui fomentoient les mécontentemens particuliers. Etoit-ce dans de telles circonstances qu'il falloit proposer des taxes, étendre les prohibitions, et soulever les esprits ?

La cour de Londres ayant reconnu, quoi qu'un peu tard, les inconvéniens du trop grand pouvoir des colonies, devoit sans doute en chercher le remède ; mais un esprit d'orgueil et de tyrannie présida à ses déterminations ; elle résolut d'y remédier par un projet d'asservissement général ; elle voulut rendre toutes les provinces dépendantes du parlement, et leur ôter peu à peu leurs chambres particulières et leur droit de législature. Elle n'attendoit que l'occasion de commencer l'exécution de ce projet ; mais de tous côtés il se présentoit un écueil.

Employer la violence et la sévérité, c'étoit allumer de toutes parts le flambeau de la révolte ; employer la lenteur et la persévérance, c'étoit risquer de voir les peuples profiter de chaque délai pour se fortifier contre l'oppression dont ils étoient menacés. Ce dernier parti fut préféré, et en demandant des impôts, les ministres qui n'attendoient que le prétexte d'introduire des soldats dans les colonies, désiroient secrétement qu'elles se refusassent à ce que l'on exigeoit d'eux.

XII.



FRANKLIN S'OPPOSE AUX TAXES

en 1766.

Dessiné par le Jeune — *Gravé par David*

Tom. III.

FRANCKLIN,

A la chambre des communes, à Londres, s'oppose aux taxes sur les marchandises d'Amérique, en 1766.

A la première nouvelle du bill de taxation proposé par le lord Greenville, la province de Massachuset, qui avoit, suivant sa chartre, le droit de porter dans son assemblée les loix de taxation, engagea les autres à se joindre à elle pour empêcher le roi et le parlement d'attenter à ce droit; elle déclara : *que l'imposition des taxes sur le commerce, ou sur les terres, sur les maisons, ou sur les vaisseaux, sur les biens réels et personnels, fixes ou flottans dans les colonies, étoit absolument incompatible avec le droit des Américains, comme sujets britanniques et comme hommes.*

Pour réponse à ces réclamations, le roi sanctionna, le 22 février 1765, un bill pour établir l'impôt du timbre en Amérique, et modifier différens actes du parlement, qui faisoient une partie de ses privilèges.

Ce bill funeste eut l'effet qu'il devoit avoir. L'assemblée de Massachuset convoqua les représentans des différentes colonies pour délibérer sur cet acte. La maison de distribution du papier timbré fut investie et détruite à Boston par le peuple qui menaça de tuer le percepteur; la maison du lieutenant de roi fut démolie, ainsi que celle du greffier de la cour d'amirauté, dont les registres furent déchirés, les bureaux du contrôleur de la douane furent brûlés. L'assemblée générale de la province arrêta qu'il seroit légal de transiger sans papier timbré, nonosbtant

l'acte du parlement britannique, et lors de l'élection des membres du conseil, elle excepta tous les officiers du gouvernement. Ce mouvement ne pouvoit aller qu'en croissant. Bientôt les principaux habitans formèrent entre eux un projet de résistance passive contre laquelle les bayonnettes devoient échouer. Ils résolurent de n'acheter aucune des marchandises des fabriques d'Angleterre jusqu'à la révocation du bill ; tous les citoyens et les femmes mêmes, se soumirent à cette nécessité.

Cette fermeté en imposa pour un moment à la cour ; elle parut vouloir revenir sur ses pas, et désirer s'entourer de nouvelles lumières. Dans la session de 1765 à 1766, le comité de la chambre des communes invita le docteur Francklin à une de ses séances pour le consulter sur les affaires d'Amérique. Cet homme célèbre, auteur de tout ce qui s'est fait de plus sage en Amérique, depuis et pendant la révolution, parut dans la chambre des communes, et assura avec une fermeté noble que les colonies ne pouvoient supporter aucune taxe intérieure au-delà de celles qu'elles supportoient déjà, et qu'elles n'étoient nullement disposées à souffrir que le parlement s'attribuât le droit d'en imposer.

L'air vénérable, le ton ferme et noble du docteur, sa voix éloquente qui faisoit retentir les accens de la liberté et de la plus juste indépendance, firent une profonde impression.

L'acte du timbre fut révoqué, mais ce pas rétrograde occasionné par les manœuvres d'une intrigue qui vouloit la chute du lord Greenville, étoit si peu dû à la justice du cabinet, qu'au bill de suppression, il en fut substitué un *pour mieux assurer au roi et au parlement la dépendance des Domaines de sa majesté en Amérique.*

A la réception de ce bill, un régime militaire s'organisa

XIII.



INSURRECTION DU PEUPLE
en Amérique.

en 1768.

Dessiné par le Jeune. Tom. III. *Gravé par David.*

de toute part dans la Nouvelle Angleterre, et l'indignation du peuple se manifesta par une résistance qui s'accrut en raison des mesures oppressives.

On se disoit partout qu'il étoit impossible de tolérer cet attentat sans donner un libre accès au despotisme. La conduite du gouverneur Bernard contribua à augmenter le mal, et comme si ce gouverneur britannique eut porté l'aveuglement au comble, on n'attendit pas que les colonies fussent appaisées pour faire signer au roi deux actes, l'un pour établir des douanes dans les colonies; l'autre pour y exercer des prohibitions, faire cesser les remises sur toute espèce de contrebande et autres dispositions fiscales, non moins vexatoires.

INSURRECTION DU PEUPLE

En Amérique, à la réception du bill sur les douanes; en 1768.

LE 5 mars 1768, deux régimens étant venus d'Hallifax à Boston, le tocsin sonna tout-à-coup dans tous les quartiers de cette ville. La sentinelle postée à la douane, voyant accourir le peuple en fureur, appelle du secours; le capitaine degarde, Thomas Preston, ordonna de faire feu, et le sang du peuple coula. La révolte devint générale. Le sang versé par l'infâme Preston fit retentir de toute part le cri de la vengeance, et les troupes furent contraintes par le peuple en fureur de se sauver dans le fort Guillaume. Le corps de ville de Boston prit un arrêté dans lequel, après avoir nié l'autorité législative de l'Angleterre sur l'Amérique, il déclara qu'*il valoit mieux lutter contre la*

métropole, que de lui laisser lâchement usurper les droits de l'Amérique. Cette résolution généreuse fut suivie d'une invitation à toutes les provinces d'envoyer des députés à une confédération générale.

Tant de fermeté en imposa pour un tems à la cour de Londres. Il s'établit pendant trois ans une lutte sourde entre le gouvernement et les colonies. Aux tentatives incertaines de la cour, les Américains opposoient une résistance constante et soutenue, qui ne leur laissa pas perdre un pouce de terrain pendant cette espace de tems.

Par une circonstance fort remarquable, les voies de fait auxquelles un peuple irrité se portoit quelques fois contre les agens du fisc, ne bannissoient aucunement la sagesse du sein des assemblées délibérantes des colonies, pendant les trois années qui suivirent encore cet événement. Les plus puissans et les plus éclairés d'entre les Américains, assuroient dans des écrits publics que si la métropole renonçoit à l'injuste prétention de leur imposer des taxes à son gré, ou que s'ils étoient requis comme hommes libres on les trouveroit disposés à faire de nouveaux sacrifices. Le docteur Francklin avoit depuis long-tems adressé des représentations vigoureuses sur le danger de lever des impôts dans l'Amérique septentrionale ; mais la nation offroit de venir au secours des finances britanniques par des contributions volontaires et conformes à ses facultés, pourvu que les contributions fussent appliquées à l'avenir à remédier à la détresse publique ; que les sommes qu'elle consentiroit à donner, et les propres fonds d'amortissement levés en Europe, ne fussent plus dissipés en dépenses oppressives et en essai de corruption ; que ces sommes, enfin, fussent appliquées à racheter la dette de la nation.

Ces dispositions si sages et si modérées ne satisfaisoient

pas

pas le despotisme de la cour de Londres, qui, par un esprit d'aveuglement inconcevable, ne voulut rien rabattre de ses prétentions. Cette détestable et injuste obstination révolta enfin toute l'Amérique septentrionale. Cette contrée qui avoit déjà le sentiment de ses droits et de sa force, commença à entrevoir qu'une réconciliation avec la métropole lui seroit désavantageuse. Chacun sentit enfin que quand même on accorderoit aux colonies le droit de se faire représenter dans le parlement, qu'elles demandoient avec instance, la voix de leurs députés seroit étouffée sans cesse par la majorité vendue au parti du ministère; on commença à se convaincre que les liaisons avec la Grande-Bretagne, qui avoient servi à l'établissement de tant de grandes colonies, n'étoient plus nécessaires à leur prospérité, qu'il suffisoit qu'elles fussent unies entre elles. Plusieurs mêmes de ceux qui entraînoient le suffrages du peuple, soutenoient que les anciennes liaisons n'avoient été d'aucune utilité aux colonies. Le commerce que nous exerçons, disoient-ils, consiste dans les choses du premier besoin et nous aurions trouvé la vente de ces objets dans toute l'Europe dès que nous avons commencé de les posséder en abondance. Il peut être convenable que de petites îles soient gouvernées par un royaume puissant, mais il est absurde de vouloir qu'un vaste continent soit gouverné par une île, de même qu'elle ne peut pas nous conquérir, il lui est impossible de nous gouverner. L'Angleterre appartient à l'Europe et l'Amérique à elle-même. Le moment de notre indépendance est arrivé. La postérité ne pourra comprendre comment on nous a retenu tant d'années dans cet état de soumission et de perplexité, qui nous réduit à traverser quinze ou dix-huit cents lieues pour aller solliciter une puissance si disproportionnée, si éloignée de nous, qui nous

connoît si mal, et lui présenter des suppliques auxquelles elle ne daigne pas répondre. Ne souffrons plus de si sanglans affronts; s'ils duroient plus long-tems l'histoire des nations daigneroit à peine nous compter au rang des hommes.

De tels discours adressés à des républicains naturellement vifs et impatiens du joug, devoient faire une impression profonde. Ces dispositions contraires au régime tyrannique de l'Angleterre, étoient encore renforcées par les sugestions secrètes des ennemis de cette puissance, qui ne laissoient échapper aucune occasion d'alimenter les mécontentemens et de souffler le désir de la résistance. Enfin, la cour ne mettant plus de bornes dans ses mesures, les colonies se déterminèrent à employer la force.

UN OFFICIER DES DOUANES

Est traîné à la queue d'une charrette, en 1770.

L'IMPÔT sur le thé devint le premier brandon de la discorde civile. Tous les navires chargés de cette denrée furent d'abord renvoyés en Angleterre, et bientôt après le peuple prit le parti de jeter à la mer tout ce qui en arriveroit dans les colonies. Les dispositions militaires des agens du gouvernement, et l'arrivée d'une flotte ne firent qu'ajouter à l'indignation du peuple et servit à lui faire prendre des mesures de résistance; les compagnies franches furent mises en activité et une compagnie d'artillerie leur fut ajoutée.

A cette époque John Malcom, officier des douanes, s'attira une rude punition. Malgré les exemples que le

XIV.



UN OFFICIER DES DOUANES
trainé à la queue d'une Charrette

en 1770

Dessiné par le Jeune. Tom. III. *Gravé par David.*

peuple lui avoit déjà donnés, il eut la hardiesse de saisir un vaissseau dans le port de Falmouth. Ce mépris des jugemens du peuple lui mérita le châtiment qui, depuis quatre ans avoit été ordonné pour cette espèce de crime; il fut arrêté par la multitude irritée, on le couvrit de gaudron et de plume; mais on eut le ménagement de ne le pas dépouiller : il fut exposé en cet état pendant trois jours aux huées de la populace. Ce châtiment exemplaire ne calma point le caractère véhément de ce maltotier anglois; il eut l'impudence de s'expliquer avec mépris sur le châtiment qu'il avoit reçu, disant que le roi et le parlement lui feroient bientôt raison de cette canaille. Ces propos indignèrent tout le peuple contre lui, et l'on n'attendoit qu'une occasion de le punir avec plus d'éclat et de sévérité qu'il ne l'avoit été la première fois. Malcom ne tarda pas à faire naître cette occasion. Il avoit offensé quelque tems auparavant un marchand de la ville, et l'ayant rencontré depuis, sa querelle recommença; il traita le marchand avec beaucoup d'insolence, et y mit le comble en le frappant de sa canne. Cette violence excita l'attention des juges-de-paix, ainsi que la colère du peuple. Un ordre fut donné contre lui; mais le constable ne pouvant pas le trouver, le peuple environna sa maison; les fenêtres ayant été brisées, il vint l'épée à la main pour repousser les assaillans, qui n'avoient d'autres armes que leurs bras, et il en blessa plusieurs. Les Bostoniens, modérés jusques dans leur vengeancs, entrèrent en foule dans sa maison, l'attachèrent à une corde et le descendirent par la fenètre dans une charette, où, après avoir mis ses habits en pièces, ils lui gaudronnèrent la tête et le corps tout entier, l'emplumèrent et le traînèrent dans la grande rue et dans les principaux quartiers, d'où ils le ramenèrent au pied du gibet,

K 2

l'attachèrent à la potence, le fouettèrent de verges, et l'obligèrent à remercier de n'être pas pendu. Après cette exécution, le peuple le ramena chez lui sans lui faire d'autre mal.

Ce jugement populaire fut bientôt suivi d'un autre plus imposant, rendu par le conseil de Philadelphie, contre Hutkinson, gouverneur de Boston, Wderburne, son conseil et son confident. La sentence portoit que leurs effigies, ayant devant et derrière des écritaux chargés d'inscriptions où seroient rappelés leurs crimes envers le peuple, seroient promenées sur un tombereau, et ensuite attachées à un gibet sur la place publique où elles restèroient exposées pendant deux heures. L'exécution eut lieu et la fureur du peuple y ajouta tout ce que peut inspirer la vengeance. On dressa un bûcher au pied de la potence, et lorsque les effigies y furent jetées, les acclamations retentirent dans toute la ville. Ces voies de fait étoient de part et d'autre les avant-coureurs de la lutte imposante qui étoit prête à s'établir entre une cour tyrannique et corrompue et un peuple fier et courageux, prêt à tout entreprendre pour sauver sa liberté et assurer son indépendance.

Ce fut la cour de Londres qui commença les hostilités. Le lord North fit passer le fameux bill d'interdit du port de Boston, et le chevalier Thomas Gage, déjà commandant en chef des troupes royales en Amérique, fut nommé gouverneur de cette ville.

A la nouvelle de l'interdit du port de Boston, les peuples se préparèrent de toute part à la résistance; ils retinrent les vaisseaux appartenans à l'Angleterre et aux îles angloises; ils prirent les armes et suspendirent tout commerce d'importation et d'exportation avec les trois royaumes et les îles, et résolurent d'ouvrir leurs ports à toutes les autres

XV.



LE PRÉSIDENT DU CONGRÈS
Partage la Couronne.

en 1774.

Dessiné par le Jeune. Tom. III. *Gravé par David.*

nations. Gage, plus ambitieux qu'habile, avoit besoin de de la guerre civile ; il se présenta comme l'ange destructeur, et il crut en avoir assez imposé aux Américains pour pouvoir convoquer sans risque l'assemblée de la province de Boston, dans la petite ville de Salem, où il avoit transporté le siége du gouvernement et des autres autorités qui siégeoient auparavant à Boston ; mais cette assemblée débuta par une convocation générale des comités des diverses colonies. Gage sentit aussitôt sa faute, et s'empressa, mais trop tard, de dissoudre cette assemblée. Le coup étoit porté ; une confédération générale s'organisa tout-à-coup, et Philadelphie fut désignée pour le siége du congrès.

LE PRÉSIDENT DU CONGRÈS

Partage en douze parts la couronne, et la distribue aux représentans des douze colonies, en 1774.

En vain la force, les bayonnettes, les canons et les soldats, furent mis en avant pour empêcher cette réunion ; les délégués des différentes provinces étoient rassemblés à Philadelphie, et l'ouverture du congrès général se fit le 5 septembre 1774. Peyton Randolph, homme très-considéré dans toute l'Amérique, à cause de sa sagesse et de son zèle patriotique, fut élu président. Le premier pas de Randolph fut un trait de génie. Aussitôt après son élection, il se fit apporter une couronne qu'il partagea en douze parties égales, et il les distribua aux représentans des douze colonies confédérées, comme le symbole de l'égalité qui devoit régner dans leurs délibérations, et le gage de l'anéantissement du pouvoir royal. Le congrès se

procura avant tout un dénombrement exact des douze provinces, et il eut l'assurance qu'il avoit trois millions d'hommes à opposer aux stipendiaires du cabinet britannique.

Aussitôt l'enthousiasme de la liberté s'empare de tous les esprits. Un plan raisonné d'insurrection générale s'organise; de tous côtés on se prépare à la guerre; dans toutes les provinces on fait des levées d'hommes. Le lieutenant-colonel, Charles LEE, qui le premier eût l'audace et la gloire d'offrir ses services au congrès, se met à la tête de ces levées, et dirige les opérations militaires, les munitions, les approvisionnemens; il enflamme le courage du peuple, exerce les milices par détachement et les accoutume à ne point redouter les troupes réglées. Bientôt une armée entière, que lord Dunmore avoit conduite contre les sauvages, avoit abandonnée les drapeaux du despotisme pour se ranger sous la bannière de la liberté. Déjà le congrès s'étoit procuré une artillerie nombreuse et formidable. De toute part on fabriquoit des armes, on se procuroit des munitions de guerre, et on formoit des magasins. De son côté, le fougueux général Gage, qui avoit d'abord cru qu'il n'avoit à soumettre que des rébelles, s'aperçut enfin qu'il auroit à combattre un peuple libre, et se crut en état d'agir. C'est au bourg de Lexington que devoit couler le premier sang de la guerre civile. Huit cents hommes, commandés par le lieutenant-colonel Smith, avoient été chargés d'enlever le congrès provincial de Boston. En traversant dès le matin le village de Lexington, ils y trouvèrent une compagnie de milice, prête à passer en revue; après une sommation inutile de rendre les armes, Smith ordonne à sa troupe de faire feu; dix-sept Américains furent jetés sur la place, le reste de la troupe, qui n'étoit point préparé

à combattre, et se voyoit attaqué par un nombre dix fois plus grand que le sien, prit la fuite, et fut bientôt joint par les compagnies des lieux circonvoisins, à qui ils firent aussitôt partager le désir et le besoin de la vengeance.

Smith victorieux continuoit sa route; déjà il s'étoit emparé de plusieurs voitures chargées de farines, qui appartenoient à la province, lorsque les milices rassemblées vinrent s'opposer à ses succès. Tandis qu'il entroit dans la ville et que son avant-garde étoit déjà en possession du pont qu'il s'apprêtoit à traverser, les Anglo-Américains entroient par un autre côté, et leur commandant envoya un détachement s'emparer du pont. Les Anglois, qui comptoient sur un succès aussi facile qu'à Lexington, firent feu, mais aussitôt ils virent un corps de troupes considérable accourir pour soutenir le détachement, et furent repoussés avec tant de valeur qu'ils prirent la fuite. Renforcés à leur tour par lord Percy, qui venoit les soutenir avec mille hommes et deux pièces de campagne, ils furent encore obligés de se replier et de précipiter honteusement leur retraite. Ils eurent l'infâmie de mettre, en fuyant, le feu à Lexington. Les Américains, indignés et furieux, joignirent bientôt les incendiaires, en firent un horrible massacre, et les poursuivirent jusques dans les faubourgs de Boston; ils ne s'arrêtèrent qu'à la levée de Charles-Town, où un vaisseau de 64 canons se trouvoit à portée de protéger la fuite des Anglois.

A la nouvelle de ce combat, tous les habitans prirent les armes; ils vouloient entrer l'épée à la main dans Boston et y massacrer la garnison entière; mais ce mouvement, plus généreux que prudent, fut sagement arrêté par le général Ward, qui en sentit toutes les conséquences, et vint former un camp de vingt mille hommes aux environs

de Cambridge, tandis que le colonel Putnam se saisit d'un poste avantageux à Rosbury.

Le général Gage, qui jusqu'alors avoit promis de subjuguer l'Amérique avec cinq mille hommes, demanda du renfort. On lui avoit déjà fait passer un secours de trois régimens et d'un corps de cavalerie légère ; on lui envoya encore les généraux Howe et Burgoine avec cinq mille hommes de toutes armes, et la cour se préparoit à soudoyer dix mille hommes de troupes étrangères, de peur que les soldats anglois ne fissent quartier aux Américains.

Le congrès disposé à tout faire pour la liberté, sentit qu'il avoit besoin d'un homme extraordinaire pour être le bras de la révolution ; il comprit que la destinée de l'Amérique dépendoit du choix qu'il falloit faire d'un général ; cette auguste assemblée entrevoyoit tout ce qu'il falloit de talens, de loyauté, de vertus dans un général pour assurer l'indépendance de l'Amérique. On comptoit déjà à la tête des troupes plusieurs habiles officiers généraux ; Ward, Putnam, Gattes, Schengler et Charles Lee s'étoient montrés dignes de commander des hommes libres. Le choix tomba sur Wasington, et dès ce moment le sort de l'Amérique fut fixé par l'ascendant du génie et des vertus, sur les passions et les vues étroites des courtisans d'un despote.

Bientôt la guerre s'engagea avec tout l'acharnement auquel on devoit s'attendre. La flotte de l'amiral Suldham venoit de mouiller dans le port de Boston, et de vomir sur le continent américain Howe, Burgoine et les cinq mille hommes que le ministère anglois envoyoit pour renforcer le gouverneur Gage. Les chefs de l'armée américaine avoient senti l'avantage de resserrer de plus en plus celle du roi ; le brave Putnam, à la tête de deux mille hommes,

fut

fut chargé de s'emparer du poste de Bunkershill, éminence située auprès de Charles-Town ; il s'y porta sur le champ et s'y retrancha. Les royalistes sentant tout le danger d'une pareille entreprise, se hâtoient d'attaquer les revers du retranchement avec des batteries flottantes, tandis que l'escadre et une forte batterie le canonnoient de deux autres côtés ; mais la position avantageuse de Putnam ne permettant pas d'espérer de succès de ce genre d'attaque, Howe en personne, à la tête de trois mille hommes, détachés de tous les régimens de l'armée royale, passa Charles-River, et débarqua à cinq cents pas du retranchement. Ayant d'abord fait incendier le faubourg de Charles-Town pour que la fumée couvrît ses dispositions, il divisa ses troupes en deux corps ; l'un marcha droit à l'ennemi, et l'autre tourna la montagne pour lui couper la retraite. Putnam laissa avancer les Anglois à la distance de vingt pas et fit une décharge si vive et si inattendue que les troupes royales se rompirent et abandonnèrent le terrain. Leurs officiers les rallièrent, et ayant doublé les rangs tentèrent une seconde attaque, qui n'eut pas plus de succès ; ils se retirèrent en désordre, et furent à deux cents pas se former sur douze hommes de hauteur. Burgoine, le compagnon et le rival de Howe, à la tête d'un nouveau détachement de mille hommes, arriva pour les soutenir. Les colonnes angloises étant devenues les plus fortes, elles pénétrèrent enfin dans les lignes où Burgoine sauta le premier. Les Américains forcés de céder au grand nombre, abandonnèrent alors leurs retranchemens ; leur retraite se fit en bon ordre, et les Anglois ayant poussé jusqu'à eux, tentèrent envain d'entamer le corps que commandoit Putnam. Le jour étoit prêt de finir qu'ils combattoient encore ; mais à huit heures du soir, les Anglois ayant été une troisième fois repoussés

avec perte, regagnèrent les retranchemens dont ils venoient de s'emparer.

Ce combat, où Putnam, avec deux mille cinq cents hommes de milice avoit repoussé trois fois dans un même jour quatre mille hommes de troupes réglées qui étoient l'élite de l'armée royale, et que les deux plus habiles généraux de cette armée commandoient en personne, fit en Angleterre une profonde impression, et mit le peuple à portée d'apprécier la bassesse des courtisans, qui dans la chambre haute, n'avoient pas rougi de motiver leur avis de réduire les colonies par la force, sur la *lâcheté des Américains*. En effet, sur quatre mille hommes, douze cents tués ou blessés furent mis hors de combat, et l'armée royale perdit quatre-vingt huit officiers.

L'opinion publique se manifesta à Londres de la manière la plus allarmante pour les ministres; mais leur obstination s'accrut en proportion de la résistance; ils sentirent seulement qu'au lieu des *poltrons mutins* que le chevalier Gage vouloit châtier avec cinq mille hommes, on auroit affaire à des nations puissantes, habiles à se gouverner elles-mêmes et à défendre leurs droits. Les ministres amusèrent le parlement, et lui donnèrent à discuter des plans de conciliation avec l'Amérique, tandis que l'on accéléroit le plus secrétement possible les préparatifs et les armemens pour porter le fer et la flamme dans toutes les provinces américaines, et les réduire à une dépendance absolue.

Cependant la guerre continuoit en Amérique avec le plus grand acharnement, déjà la révolte se communiquoit au Canada. Tarleton, gouverneur de cette contrée, officier connu par son ardeur, son ambition et ses talens militaires, après avoir employé de grands moyens de terreur pour comprimer les esprits, avoit proposé de venir attaquer

Philadelphie par les derrières. Le congrès sentit que l'intérêt de la liberté lui faisoit une loi de prévenir Tarleton, et d'aller l'attaquer dans son gouvernement même, pour le mettre dans l'impuissance de faire des entreprises sur les provinces limitrophes du Canada. Le moment de tenter l'invasion étoit favorable pendant que l'armée britannique, foible et bloquée dans Boston, ne pouvoit faire aucun effort redoutable. Ce fut Wasingthon qui le premier donna le projet de cette entreprise. Sans doute les moyens manquoient aux Américains ; mais cette diversion étoit un coup de parti qu'il ne falloit pas laisser échapper. Les généraux Schuyler et Montgomery, furent chargés de porter la guerre dans le haut Canada par la route des lacs.

Il est de la nature des révolutions de produire de grands hommes. Putnam n'eut été qu'un brasseur sans la guerre civile qui en avoit fait un héros. Arnold, simple marchand de chevaux, développa à cette époque un grand caractère. C'était un de ces hommes qui, se plaisant dans les fatigues et les dangers, semblent déplacés partout ailleurs ; dont le tempérament robuste supporte également et la chaleur et les frimats, dont l'intrépidité fougueuse ne conçoit rieu qui l'arrête ; il offrit d'attaquer la partie basse du Canada et de porter les allarmes jusqu'aux remparts de Québec par une route qui jusqu'alors avoit été regardée comme impraticable, tandis que Montgomery et Schuyler feroient leurs tentatives par les lacs. L'intrépidité d'Arnold triompha des irrésolutions du congrès, et lui attira la confiance du général, qui agréa ce projet et le chargea de l'exécution.

Tandis que ces héros se disposoient à rendre un service aussi important à leur patrie, l'exécrable lord Dunmore errant sur les côtes de la Virginie, dont il étoit gouverneur, faisoit une guerre d'extermination, et s'occupoit à incendier

les bourgs et les vilages où il faisoit débarquer ses soldats, à l'aide de quelques intelligences il étoit parvenu à entrer dans Norfolk, port de la Virginie, et à y établir enfin son gouvernement ; mais bientôt assiégé par les milices de la province, il fut obligé de se rembarquer. En se retirant il incendia la ville. Nous allons emprunter le récit de cet embrâsement à un officier de la marine angloise, consigné dans sa lettre, datée *du sloop l'Oter, le 6 janvier, devant les ruines de Norfolk.*

« . . . . Quel beau et ravissant spectacle ! » tous les vaisseaux marchands qui bordoient le quai ne » paraissoient plus qu'un rideau de flammes ; notre artil- » lerie faisoit un bruit d'enfer qui redoubloit de tems en » tems par l'horrible fracas des maisons qui s'abimoient.. » Les ravages de l'incendie ont duré pendant toute la nuit » et le jour suivant. Le feu n'est pas encore éteint quoiqu'il » n'y ait plus qu'environ douze maisons sur pied ; le reste » n'est plus qu'un cahos de ruines. *Nous avons beaucoup* » *de joie de la destruction de cette ville*, parce que c'étoit » la retraite la plus favorable de ces maudits rébelles, et » *nous espérons en faire autant de toute la Virginie.* »

Le tigre qui a écrit cette lettre n'étoit que l'écho du féroce Dunmore, qui trouvoit la plus douce jouissance dans la barbare contemplation de son ouvrage. Tant d'atrocités firent un effet contraire à celui qu'en attendoit la cour de Londres. Au lieu du découragement le désir de la vengeance couvrit de soldats toutes les provinces Américaines, au point que dans la Virginie l'assemblée provinciale s'étoit cru obligée de contenir ce noble enthousiasme, et arrêta que pour porter les armes, il faudroit être *homme libre, et faisant partie du peuple soumis aux loix.*

Cependant la campagne mémorable de 1776 alloit s'ouvrir,

l'Angleterre s'étoit flatté qu'elle suffiroit pour soumettre l'Amérique et avoit fait des préparatifs en conséquence. Soixante-dix mille hommes, tant de terre que de mer, et le lord Cornwallis, alloient être employés à cette entreprise. Treize vaisseaux de ligne, vingt-sept frégates et deux cents quarante-deux autres bâtimens devoient tous être rendus en Amérique au mois de mai, et l'on préparoit des renforts.

Le congrès pour faire face à de pareils efforts, avoit quatre cent vingt-trois mille hommes armés pour la défense de leurs foyers. De tous côtés la haîne du nom anglois faisoit passer aux Américains des officiers et des ingénieurs de France, d'Allemagne et de l'Angleterre même. Les ports principaux de toutes les côtes étoient hérissés de forts, de redoutes et de batteries. Dans tous les endroits où les côtes ne laissoient pas la faculté d'employer ces moyens, des batteries flottantes étoient disposées pour résister aux vaisseaux ennemis. Des nuées de corsaires intrépides, et bien armés, interceptoient les vaisseaux du commerce anglois, non-seulement à la sortie de la Grenade et de la Jamaïque; mais dans toutes les mers de l'Amérique, dans la Méditerranée, et jusque dans la Baltique. Les fournitures navales, destinées pour Londres et Portsmouth, étoient enlevées par les corsaires américains qui croisoient presque sur les côtes d'Irlande et d'Angleterre. Les ports étrangers leur étoient ouverts pour la vente de leurs marchandises, et bientôt l'Angleterre se vit réduite à acheter, des François, des Hollandois, des Italiens mêmes, le sucre, le rum, le café de ses propres colonies.

Pendant tous ses préparatifs, l'intrépide Arnold dirigeoit sa petite armée sur le Canada par une route qui, peut-être, eut étonné l'audace d'Annibal, à travers des terrains

que les pieds des hommes n'avoient point encore foulés. On y rencontroit alternativement des bois touffus aussi vieux que le continent, à travers desquels il falloit s'ouvrir un passage avec le sabre et la hache. Des marais stagnans et profonds, sur lesquels il falloit établir des routes solides; enfin des rochers, des montagnes à gravir à chaque pas. La fatigue, la maladie, la misère, la faim, ne purent triompher de cette troupe de héros, dans l'ame desquels Arnold avoit su faire passer sa constance et son intrépidité. Malgré les pertes inséparables d'une grande entreprise, Arnold gagna enfin les parties habitées du Canada, où sa troupe trouva abondament tout ce dont elle avoit besoin pour réparer ses forces.

D'un autre côté, Schuyler et Montgomery avoient également gagné le Canada par la route opposée qu'ils avoient prise. Schuyler se chargea d'aller conclure un traité avec les Sauvages des environs, et laissa au général Montgomery le soin de diriger les opérations militaires. Celui-ci sut tellement se concilier l'esprit des Canadiens, qu'ils le regardoient comme un libérateur, et deux mille d'entre eux vinrent se joindre à lui. Abandonné de Schuyler, éloigné des secours, et ne recevant pas du congrès les renforts qu'il en espéroit, Montgomery sentit qu'il devoit se suffire à lui-même. Il mit le siége devant le fort St-Jean, et pendant que les travaux se poussoient avec activité, il se mit à la tête d'un détachement pour aller s'emparer du fort Chambly. Le général Prescot qui y commandoit, soutint d'abord l'attaque avec courage, et s'efforça, par une longue résistance à donner le tems au gouverneur Tarleton de venir à son secours. Montgomery n'en laissa pas la faculté à ce dernier, qui fut battu, et forcé de se jeter dans Montréal. Le fort Saint-Jean s'étant rendu,

Montgomery poursuivit Tarleton jusques dans Montréal, dont il s'empara sans coup férir ; mais Tarleton lui échappa, et prit la fuite déguisé en matelot, et arriva sans accident à Québec.

Arnold et sa petite troupe étoit arrivé à la vue de Québec le 9 novembre, Montgomery et lui se hâtèrent, malgré l'hiver, de former le siége de cette place ; il savoit que l'Angleterre projettoit d'envoyer une armée dans cette contrée pour soutenir les efforts de Tarleton, et ils sentoient la nécessité de prendre Québec avant l'arrivée de ce renfort.

Les dispositions de Montgomery pour la prise de Québec, furent faites avec tant de sagesse et d'audace, que cette capitale du Canada alloit tomber au pouvoir des Américains. Déjà Arnold avoit emporté la basse ville ; Montgomery, de son côté, attaquoit la haute ville, et s'étoit emparé des premiers postes, quand la fortune trahit le courage des deux généraux américains ; Arnold eut la jambe fracassée par un boulet de canon, et Montgomery reçut également un boulet qui lui ôta la vie. Ce désastre abattit le courage des troupes qui suivoient les ordres du général, et le colonel Campbell, qui se trouvoit à leur tête, ne put empêcher leur déroute. Du côté de la ville basse, les compagnons d'Arnold qui ignoroient le malheur de Montgomery, continuoient l'action avec ardeur, et s'étoient déjà emparés d'un second poste ; mais bientôt moissonnés de tous côtés, et réduits à trois cents, ils furent obligés de mettre bas les armes, et de se rendre prisonniers de guerre.

Loin d'être accablé par un si grand revers, Arnold oublioit ses blessures, et réservant à des momens plus tranquilles les larmes qu'il devoit à Montgomery, rassembla les débris de l'armée, et se retira à trois mille de Québec

pour y attendre les renforts que le général Woster lui amenoit de Montréal, et les troupes qu'il espéroit que le congrès lui enverroit.

Cette campagne doit être mise au rang des entreprises de guerre les plus surprenantes que l'histoire ait célébrées. Le projet d'attaquer le Canada par deux côtés à la fois, et de le conquérir tout entier jusqu'aux portes de Québec, où les deux armées devoient se joindre à travers des difficultés presqu'insurmontables, et par une route de presque deux cents lieues; l'exécution d'un si grand projet, avec moins de quatre mille hommes, et la jonction effectuée par les deux généraux, sont ce que l'on peut imaginer aujourd'hui de plus digne des tems héroïques. Le malheur de ces deux généraux devant Québec, où devoient finir leurs combats et la souveraineté de Georges III, en Amérique, ne pouvoient être réparés; mais leurs efforts n'en sont peut-être que plus intéressans et plus glorieux.

Tarleton qui avoit montré pendant tout le siége et l'attaque de Québec autant d'habileté que de courage, avoit trop d'expérience pour poursuivre les assiégeans, et chercher à les forcer dans leurs quartiers; montrant une prudence égale à sa fermeté, il se contenta de l'avantage inespéré qu'il avoit remporté, et n'exposa point le sort de la province à une démarche téméraire.

Arnold blessé, vaincu, privé de son brave compagnon d'armes, et de tout espoir de secours de la part du congrès, se montra supérieur aux événemens. Il fit passer la fermeté de son âme dans tous ses compagnons, et développant un génie plein de ressources, il convertit le siége en blocus, et disposa tellement le petit nombre de ses troupes, qu'elles étoient encore formidables. Ayant enfin été joint par Woster, avec environ cinq cents hommes, et l'artillerie de

de Montréal; il recommença le siége avec une nouvelle audace; mais les renforts d'Angleterre étant arrivés, le général Burgoine étoit débarqué avec une armée. Une plus longue persévérance eut été une impardonnable témérité. Arnold leva le siége, et par suite, cédant à la nécessité, il abandonna tous les postes du Canada pour se rapprocher d'Albany et du centre des forces continentales.

Pendant ces événemens mémorables, Wasingthon pressoit avec vigueur le siége de Boston; il força enfin le général Howe d'évacuer cette ville, et de lever, par sa fuite, le fameux interdit du port de Boston. Chassé de cette capitale, Howe ne voulut rien entreprendre avant l'arrivée de l'escadre commandée par le lord Howe, son frère, et la réunion des troupes angloises et allemandes que cette escadre lui amenoit. Il résolut d'aller les attendre à Hallifax, dans la Nouvelle Ecosse, où ils devoient relâcher.

Lord Dunmore poursuivoit d'un autre côté son systême incendiaire, habile également à faire du mal dans l'ombre, et à fuir sur ses vaisseaux aussitôt qu'il éprouvoit quelque résistance.

Le ministère britannique s'occupoit depuis plus de cinq mois du projet d'envahir les deux Carolines, et des préparatifs nécessaires à ce plan. De toutes les provinces confédérées, la Caroline méridionale étoit la plus révoltée contre la tyrannie de la métropole, et celle qui désiroit le plus d'en secouer le joug oppressif. Les troupes étoient bien pourvues d'armes et d'habits. Charles Lée les commandoit et les avoit mises sur un pied militaire redoutable. Instruite des projets du ministère, elle y répondit par la déclaration de son indépendance, et en adoptant une nouvelle forme de gouvernement. Le nouveau pacte social, remarquable par sa simplicité et sa sagesse, fut publié avec

la plus grande solennité, à Charles-Town. La victoire mit le sceau à cette démarche éclatante. L'amiral Parker étoit arrivé avec l'expédition, déterminé à soumettre Charles-Town. Clinton, qui commandoit les troupes de terre, s'étant concerté avec lui, tous les moyens de destruction furent tentés contre cette ville, mais inutilement. La flotte angloise fut excessivement endommagée et mise hors de combat, les attaques de terre furent désastreuses pour l'armée royale, et Charles-Town, au lieu d'être conquise, fit repentir ses ennemis de leurs projets cruels, et de leurs plans mal concertés.

Cependant le lord Howe, commandant en chef les forces navales employées dans l'Amérique, venoit d'arriver avec toutes les forces destinées à soumettre l'Amérique. Son frère et lui étoient revêtus des pleins pouvoirs les plus étendus. Le lord débuta par une proclamation, par laquelle il annonçoit l'étendue de ses pouvoirs, et invitoit les colonies *à mériter le pardon du roi au moyen de leur repentir, et de leur soumission indéfinie.*

Le congrès général répondit à cette proclamation, en publiant solennellement l'*acte d'indépendance* de l'Amérique, à Philadelphie, le 4 juillet 1776. Cet acte, qui contenoit une longue énumération des griefs de l'Amérique contre la tyrannie de la cour de Londres, est un chef-d'œuvre de sagesse et de modération.

« Invoquons le juge suprême de l'univers, y est-il dit,
» en témoignage de la droiture de nos intentions; nous
» publions, au nom du bon peuple de ces états, et déclarons
» solennellement qu'ils sont de droit états libres et indé-
» pendans; que leurs habitans sont et demeurent absous
» du serment de fidélité à la couronne britannique, et que
» tout lien politique entre eux et la Grande Bretagne, est

» et doit être rompu ; qu'ils sont en droit de faire ou la » guerre ou la paix, contracter des alliances, établir un » commerce, et faire tels et tous autres actes et traités que » des état indépendans peuvent faire de droit.

» Et pour soutenir cette déclaration, nous mettons notre » confiance dans la protection divine, et nous engageons » les uns envers les autres, nos fortunes, nos vies, et ce » que nous avons de plus cher et de plus sacré, l'honneur ! »

Le premier soin du congrès, dans l'exercice de la souveraineté, fut d'envoyer des délégués aux cours de France et d'Espagne. Siléas Deane partit en cette qualité pour Paris, et Arthur Lée pour Madrid.

Ainsi étoit arrivé le jour marqué dans les destinées du monde, où les rapports qui enchaînoient à l'Angleterre la vaste étendue de l'Amérique septentrionale, devoient s'anéantir. Il avoit été prévu et prédit par tous les gens sages de l'Angleterre qui jugeoient sainement la conduite aveugle et tyrannique du roi et de ses ministses. Les états de l'Amérique devoient enfin figurer à leur tour dans le monde politique, à proportion de leur force et de leur étendue.

La province de Virginie avoit la première donné des instructions à ses délégués au congrès pour déclarer l'indépendance. Cette déclaration fut proclamée dans toutes les parties du continent au milieu des transports d'allégresse. La Nouvelle-Yorck, qui, dans ce moment même, étoit menacée d'invasion, fut celle où l'on montra le plus grand enthousiasme pour la liberté. Wasingthon s'y étoit rendu, et son armée étoit forte de vingt-huit mille hommes. L'acte d'indépendance fut lu le 10 juillet dans la ville de New-Yorck, à la tête de chaque brigade ; il excita les plus vives acclamations. Dans le premier moment d'ivresse, le

peuple courut en foule à la place publique, fit retentir jusqu'au ciel les cris de la liberté, environna la statue équestre du roi George, qui avoit été érigée en 1770, la renversa, brisa le piédestal, et le métal dont elle étoit formée fut employé à des instrumens de mort. On ordonna qu'il en seroit fait des balles, qui furent distribuées aux troupes continentales. Les habitans du Nouveau-Jersey montrèrent le même zèle et les réjouissances durèrent plusieurs jours dans les deux Carolines.

On a déjà vu que les habitans de la Caroline méridionale accusant de lenteur le congrès général, avoient devancé dans leurs délibérations la déclaration d'indépendance, et s'étoient donné des lois. Toutes les provinces, à leur exemple, se hâtèrent de faire des comités ou conventions, à l'effet de régler la forme particulière de leur gouvernement, conformément à l'idée qu'on se faisoit du droit public et de la liberté. Les conventions étoient composées des citoyens les plus éclairés, et l'on ne pouvoit attendre d'eux que des réglemens capables d'assurer à jamais l'indépendance et la prospérité de l'Amérique. Ils s'assemblèrent régulièrement dans les provinces respectives. Leur travail s'avançoit rapidement; on ne négligeoit rien pour consolider la liberté publique, et écarter l'effet des projets et des négociations artificieuses de la cour d'Angleterre. Les momens n'étoient pas favorables à la promulgation des pleins pouvoirs des frères Howe, et des promesses ou des menaces du monarque britannique.

Ce n'étoit pas assez de déclarer la liberté, et l'indépendance de l'Amérique, il falloit la soutenir contre les efforts de l'Angleterre. Nous allons voir, dans cette lutte imposante, un peuple, bon, simple, loyal, généreux, plein de courage et du saint enthousiasme de la liberté, aux

prises avec les agens serviles des volontés d'un despote et d'un ministre également cruel et corrupteur.

Le cabinet de Londres, malgré la bonne contenance qu'il affectoit, ne se dissimuloit pas à lui-même combien la réduction de l'Amérique devenoit difficile. Il savoit que les forces dont il pouvoit disposer, à cet effet, étoient plus qu'insuffisantes pour résister aux efforts généreux de trois millions d'hommes, qui avoient acquis le sentiment de leurs forces, et étoient dans la première ivresse de la liberté. Le ministère eut recours à des moyens de corruption; il tenta de séduire le général Wasingthon, et lui fi faire des ouvertures pour une négociation secrette. Wasingthon en avertit sur-le-champ le congrès. Cette conduite, à laquelle ne s'attendoient pas les ministres, accoutumés à disposer, pour de l'or, des volontés et des actions de tous ceux qui les approchent, mit en mouvement la vengeance ministérielle, et on mit tout en œuvre pour faire périr l'homme vertueux qu'on n'avoit pu séduire.

Le complot fut découvert au moment où, par son exécution, l'Amérique alloit être privé de son plus ferme appui. Le gouverneur Tryon, retiré sur la frégate, la *Duchesse de Gordon*, étoit l'agent direct des ministres, et le maire de New-Yorck l'ame de la conspiration; c'est dans la vie privée de Wasingthon qu'on avoit cherché les moyens de perdre ce général. Ce grand homme cédoit à l'amour. On n'est pas encore sage quand on n'a point senti sa foiblesse et la violence de ses passions. Les conjurés découvrirent qu'il étoit épris d'une belle femme de New-Jersey, appelée *Marie Connor*, veuve d'un Irlandois nommé *Gibbon*. Ses manières étoient engageantes, et sa phisionomie remplie d'agrémens; il régnoit dans ses traits, qui, sans être réguliers, étoient parfaitement beaux, un air de sensibilté qui

ne nuisoit pas à ses graces et à sa vivacité naturelle. Wasingthon l'entretenoit dans une maison près de la rivière d'Hudson, et il se rendoit souvent à cette maison déguisé pendant la nuit.

Cette femme aimoit en secret un jeune homme nommé *Claifort*, et lui rapportoit tout ce que disoit le général.

C'est sur ces découvertes que les conjurés firent le plan de leur complot. On commença par séduire Claifort. Non-seulement cet indigne favori rapportoit tout ce qu'il avoit pu découvrir de l'assemblée du congrès, il leur communiquoit même des lettres et des papiers, que la fragile Gibbon tiroit des poches de son bienfaiteur, et qu'il copioit à la hâte. Les conjurés, après en avoir pris lecture, en remettoient une seconde copie au maire, qui la faisoit passer au gouverneur Tryon. Un des complices déclara dans son interrogatoire, que beaucoup d'autres papiers étoient communiqués par un officier d'un grade supérieur, qui approchoit le commandant général, et étoit dans sa confidence. D'autres conjurés déposèrent qu'on avoit déterminé Claifort et plusieurs de ses compagnons à s'emparer de Wasingthon ; deux des gardes de ce général étoient gagnés ; on se proposoit de le mettre sur un bateau et de le conduire au gouverneur Tryon.

On se hâta de déconcerter de si funestes projets. Après s'être assuré de Mathews, maire de New-Yorck, de la veuve Gibbon, et de Claifort ; on découvrit et on fit arrêter les autres conjurés. Le congrès traita cette affaire avec beaucoup de prudence et de ménagement, et dans le plus grand secret.

L'attachement du peuple accrut pour Wasingthon, en raison des risques qu'il avoit couru. Chacun veilloit à sa conservation. Son courage et sa prudence inspirèrent une

confiance universelle ; les femmes, les vieillards, les enfans bénissoient son nom, tandis que les hommes et les jeunes gens s'empressoient à chercher sur ses pas les dangers et la gloire.

Le cabinet de Londres sentit désormais qu'il falloit renoncer aux moyens de séduction, et n'espérer quelque succès que de la force et des moyens de l'Angleterre.

Toutes les troupes destinées à subjuguer l'Amérique étoient réunies à Staten-Island. La grande armée, qui devoit être chargée des principales opérations, se trouvoit complète. Le théâtre de la guerre s'ouvrit bientôt avec tout l'acharnement auquel on s'attendoit de part et d'autre.

Les commencemens furent d'un bien sinistre augure pour la cause de la liberté ; des revers sanglans et multipliés trahirent d'abord le courage des Américains ; Long-Island, New-Yorck, tombèrent au pouvoir des troupes royales. La férocité des soldats anglais, qui avoient massacré de sang-froid à Long-Island plusieurs milliers de prisonniers, porta les habitans de New-Yorck à un trait de désespoir qui dût faire trembler les vainqueurs, et leur faire entrevoir qu'ils ne pouvoient se flatter que de conquérir des débris et des monceaux de cendres.

On vit les habitans de New-Yorck mettre eux-mêmes le feu à cette ville malheureuse. En vain les soldats furent distribués dans tous les quartiers pour éteindre l'incendie, ils ne purent en arrêter les progrès, et furent à portée de remarquer la joie que témoignoient les habitans en voyant les flammes dévorer leurs propres maisons.

Les femmes, surtout, sembloient être animées du courroux des furies ; on les voyoit courir égarées les cheveux épars et hérissés ; tantôt elles fuyoient vers le rivage avec leurs enfans, puis les regardant avec horreur et regrettant

leurs foyers, elles rentraient précipitamment dans la ville en frémissant et poussant des hurlemens. Dans leur désespoir elles veulent tout embrâser. La flamme vole : elle dévore les maisons, les magasins, les chantiers ; des tourbillons de fumée et de flamme s'élèvent dans les nues. On raconte qu'une de ces femmes, le couteau levé, accusant les hommes de lâcheté, remplissoit l'air de ses cris ; un officier anglais la saisit et la désarma à l'instant où elle alloit se poignarder elle-même ponr se soustraire à la loi du vainqueur. Une autre fuyoit vers le camp de Wasingthon, en criant : *j'ai vu brûler ma maison, les tyrans ne l'auront pas.* Une troisième est arrêtée le flambeau à la main ; les soldats l'environnent, et lui demandent avec colère ce qu'elle fait. *Je mets le feu à la ville*, leur répondit-elle avec fermeté. Un tiers de New-Yorck devint la proie de l'incendie, et si le général anglais n'avoit pas détaché de son camp la brigade des gardes pour renforcer la garnison, cette ville auroit été entièrement consumée,

Au milieu de ces désastres et de ceux qui les suivirent, le congrès se montra supérieur aux événemens. Il sentit que non-seulement il falloit supporter avec courage et résister avec constance aux forces de l'Angleterre ; mais encore montrer aux peuples étonnés un corps politique constitué régulièrement sur la base solide d'un intérêt commun, et qui n'ait de pouvoir qu'autant qu'il en falloit pour assurer le salut et la prospérité de ses subordonnés.

Les nouvelles qui arrivoient de l'armée, le massacre de Long-Island, ni l'invasion, ni l'incendie de New-Yorck, ni les nouveaux malheurs dont on étoit menacé, ne troublèrent pas les délibérations des sénateurs de Philadelphie ; leur fermeté stoïque sembloit défier la fortune, et le 4 octobre 1776 fut le jour où ils arrêtèrent les articles de

la

la confédération générale des états de l'Amérique septentrionale, monument de sagesse, et chef-d'œuvre d'égalité politique, entre toutes les parties de la grande république qu'ils venoient de former, sous le nom des *Treize Etats-Unis de l'Amérique.*

Cependant le sort continuoit d'être favorable à l'armée royale. Howe, à qui ses succès antérieurs n'avoient point encore ouvert le continent, résolut, pour y parvenir, de chasser l'armée américaine du poste important de Kings-Bridge, que Wasingthon défendoit avec vingt-deux mille hommes. Howe avoit rassemblé contre lui près de trente mille hommes; les dispositions savantes de Wasingthon ne furent point secondées par les troupes qui, il faut l'avouer, ne firent rien dans cette occasion digne de leur cause : le poste fut emporté.

La prise des forts Lée et Wasingthon suivit de près cette défaite, et bientôt Philadelphie fut menacée par le vainqueur. Dans ce moment critique, Wasingthon abandonné de son armée, qui, en vingt-quatre heures, se trouva réduite à moins de trois mille hommes, ne désespéra point du salut de la patrie; il vint avec de si faibles forces se poster à dix lieues de la capitale, et se saisit d'un poste avantageux. C'est-là qu'il se disposa à arrêter la marche triomphante de Cornwalis, qui, avec dix mille Anglais et six mille Hessois, s'étoit flatté de prendre ses quartiers d'hiver à Philadelphie.

L'audace et la résistance de Wasingthon, secondés par le patriotisme et l'éloquence des ministres de l'évangile, et surtout par l'activité du congrès, enfantèrent une nouvelle armée.

De son côté, le cabinet de Londres, malgré le nombre et la supériorité de ses troupes, qui déjà s'étoient rendus

maîtresses de deux provinces, de la plus grande partie du Nouveau-Jersy, et qui menaçoient la Pensilvanie, ne rougit pas d'opposer au courage magnanime du congrès et de son général, les moyens de la faiblesse et de la cruauté. Il excita de toutes parts les sauvages du Canada à l'incendie, au massacre et au pillage contre les malheureux Américains, et il n'eut pas de honte de se transformer en faux monnoyeur, en faisant contrefaire, par des agens à sa solde le papier-monnoie qui suppléoit au numéraire en Amérique. On a vu depuis ce cabinet odieux employer cette ressource infâme et déshonorante contre la France; mais avec aussi peu de succès.

C'est à cette époque, que le congrès, instruit des vues secrètes du gouvernement français, fit partir pour la France Siléas Deane et le célèbre docteur Francklin. Peu après leur arrivée, on vit Beaumarchais, sous le voile d'une spéculation mercantile, s'occuper de nombreux armemens dans plusieurs ports. Bientôt l'*Amphitrite*, avec un chargement complet d'armes, de munitions et d'habits, et douze vaisseaux sont prêts à mettre à la voile, et le *Fier Rodrigue* sort des ports de France avec des batteries menaçantes, qui commandent à l'Angleterre de respecter le commerce de son armateur.

On ne conçoit pas comment des conjonctures aussi frappantes ne firent aucune impression sur le cabinet de Londres.

« Les colonies françaises en Amérique, disoit le lord » Germaine dans le parlement, sont peut-être encore plus » mécontentes que les nôtres, seroit-il donc croyable que » la cour de Versailles osât encourager une rébellion voisine; » ne craindroit-elle pas que ses propres colonies ne fussent » tentées de participer aux droits illimités de la liberté?. » Celles de l'Espagne ne trouveroient-elles pas le commerce

» de toutes les nations plus avantageux que celui des » compagnies exclusives de leur métropole; la jouissance » de leurs trésors plus agréable que l'obligation de creuser » des mines pour un monarque européen? Le voisinage » d'un grand état indépendant seroit pour la France et pour » l'Espagne un sujet perpétuel d'inquiétude, et ces cours » ne peuvent pas être aveugles à ce point sur leurs propres » intérêts. »

La suite des événemens a fait voir le peu de justesse de ces présomptions.

Quoiqu'il en soit, Wasingthon, dont l'armée avoit été renouvelée, conçut que l'instant étoit arrivé de changer de plan. Ce même guerrier, qui jusques-là n'avoit fait, pour ainsi dire, que se défendre, et n'avoit point voulu confier au hazard la cause sacrée de la liberté, se préparoit à repousser l'ennemi; il entreprit de resserrer l'armée angloise, et de forcer tous les postes avancés, sans risquer de bataille. Un semblable projet prouvoit de grandes connoissances de l'art militaire, et un coup-d'œil juste sur les différentes situations que présentoit l'immense étendue de la ligne occupée par l'armée royale. Les généraux anglois ne tardèrent pas à se repentir de s'être trop éloignés de leurs vaisseaux, et d'avoir laissé jusqu'à six lieues de distance entre leurs différens postes. Wasingthon profita habilement de leur faute; il les battit complètement à Trentown, les força d'évacuer tous les postes avancés, et de se replier jusqu'à Brunswick, où Cornwalis s'enferma avec un corps de troupes considérable, tandis que Howe, avec le reste de l'armée, fut réduit à prendre ses quartiers d'hiver à New-Yorck.

L'époque étoit enfin arrivée où les Américains devoient trouver la récompense de leur courage, de leur persévé-

N 2

rance et de leurs sacrifices. L'ascendant du génie devoit enfin l'emporter sur les froides conceptions des courtisans, et Wasingthon ne devoit plus désormais que voler de victoire en victoire.

L'armée angloise déconcertée et divisée, ne peut résister à un systême d'attaques successives et multipliées, qui dérangeoient tous les plans, et bientôt le général Howe fut réduit à demander une suspension d'armes. Mais Wasingthon connoissoit trop bien le prix du tems pour l'accorder et ne pas profiter de ses avantages.

Pendant que ceci se passoit en Amérique, les bons esprits de la métropole tâchoient, mais inutilement, de faire revenir le cabinet de Londres à des vues plus justes et moins contraires au bien public.

En vain le célèbre Pitt se fit transporter au parlement, où depuis deux ans, il n'avoit point voulu paroître ; vainement cet illustre vieillard employa toutes les ressources de son éloquence pour démontrer la nécessité de se reconcilier avec l'Amérique, et de déclarer la guerre à la France ; en vain il s'éleva de toutes parts un cri de guerre *contre tout l'univers, pourvu qu'on eut la paix avec l'Amérique.* Les ministres s'obstinèrent dans leur projet d'asservir l'Amérique et de regarder les Américains comme des rébelles.

A cette époque les armes royalistes eurent au Canada quelques succès éphémères. Burgoine ayant réussi à Londres à faire oublier les services du brave Tarleton, étoit arrivé avec le titre de commandant en chef de l'armée du Canada, et des approvisionnemens immenses. Il avança dans les terres par la route des lacs ; son armée parvint à reprendre Ticonderago et tous les postes fortifiés jusqu'à Saratoga. Les généraux Shuyler et Saint-Clair, surtout le dernier,

furent soupçonnés, non sans fondement, d'avoir trahi la cause de la liberté ; il est au moins certain qu'ils ne firent aucun effort pour arrêter les progrès de Burgoine, et ils furent bientôt remplacés par Gates et Arnold, qui ne tardèrent pas à rétablir les affaires.

Sur le grand théâtre de la guerre, Wasingthon et Howe étoient aux prises. Ce dernier, forcé de céder aux ordres de la cour, qui attachoit la plus grande importance à la prise de Philadelphie, et la regardoit comme le coup le plus fatal à la cause américaine, avoit évacué les Jersey, et formé le projet d'aller attaquer cette capitale par la mer. Howe avoit reconnu la difficulté de suivre la route qui conduit de la Nouvelle Yorck dans la Pensilvanie, ayant sur les bras un ennemi aussi expérimenté et aussi habile que Wasingthon. Celui-ci ne tarda pas à reconnoître le nouveau plan de son adversaire, et fit aussitôt toutes les dispositions convenables pour faire échouer un pareil plan.

Les Américains, privés d'une marine respectable, ne purent empêcher Howe de remonter la Delaware ; mais Wasingthon avoit tellement combiné sa marche, qu'il se trouva à jour précis au-devant de l'armée de Howe, et prit la position la plus propre à arrêter la marche de l'ennemi sur la rive gauche du creck de Brandiwine. Sa grande expérience lui faisoit sentir les risques d'une bataille décisive ; mais le congrès allarmé de l'approche de l'armée angloise, demandoit une bataille, et lui envoya des ordres. Wasingthon obéit ; mais son armée ne put résister dans une bataille rangée à la discipline de l'armée ennemie. La perte de la bataille de Brandiwine fut suivie de l'occupation de Philadelphie par les troupes royales.

Le congrès étoit sorti de cette ville et avoit transféré le lieu de ses séances à Yorck-Town, d'où il continua ses

délibérations. Il n'étoit resté dans la ville qu'un assez grand nombre de Quakers, dont la douceur, la patience et les vertus arrêtèrent l'insolence du vainqueur. La vertu obtint dans cette occasion l'hommage qu'elle doit recevoir en tout tems ; elle fut respectée du soldat sanguinaire et de l'Allemand sans pitié. L'audace et l'orgueil se changèrent en admiration, tant est grand le pouvoir de la sagesse et des mœurs, même sur les cœurs les moins accoutumés à leurs douces impressions.

Nos lecteurs nous sauront gré sans doute de suspendre un moment les récits militaires, pour donner quelque place à l'histoire intéressante de deux amans qui, dans ce tems de crise, attirèrent l'attention des deux partis.

Dans les habitations situées sur les bords de la Delaware, il y avoit une jeune fille d'une grande beauté, nommée Molly ; elle aimoit le jeune Seymour, et en étoit éperduement aimée. Harvey, père de Molly, étoit riche ; il avoit des champs fertiles et de nombreux troupeaux, et Seymour étoit pauvre, il ne vouloit pas consentir à lui donner sa fille. Les deux amans auroient pu se passer du consentement de leurs parens, et ils y étoient autorisés par les usages du pays ; mais le respect étoit plus fort, ils n'osoient en venir à cette extrémité. Seymour, dans son chagrin, résolut d'aller faire la guerre. Il partit pour la Caroline à la suite d'une troupe de volontaires. Jaloux de rapporter des lauriers aux pieds de sa maîtresse, il se distingua à la défense du fort Sullivan, et le commandement d'une compagnie devint bientôt sa récompense. Ayant rejoint depuis l'armée de Wasingthon, il desiroit revoir sa maîtresse ; il demanda et obtint un congé de trois jours. Le père de Molly le voyant revenir capitaine, le reçut avec joie, et ne crut pas devoir refuser pour gendre un homme

utile à la patrie. Le tems pressoit, il falloit que Seymour retournât dans le camp ; le mariage se fit dès le lendemain. Après la cérémonie les parens du jeune homme et ceux de l'épouse se rassemblèrent sous de grands arbres environnés de treillages à deux cents pas de l'habitation d'Harvey. Ils y faisoient un repas champêtre, assaisonné par le plaisir, lorsque quelques soldats de l'infanterie légère du général Howe, qui parcouroient le pays pour y chercher des vivres, traversèrent l'habitation. Seymour et les témoins de son bonheur étoient en sécurité ; l'armée angloise étoit très-loin de là, et le pays étoit couvert par les détachemens de Wasingthon qui tenoient la campagne. Cependant deux soldats appercevant de loin entre les arbres un uniforme américain, s'avancèrent en appelant leurs camarades. Ils surprennent Seymour au milieu de la joie et de l'ivresse des plaisirs ; ils veulent l'emmener prisonnier. Il n'avoit pas ses armes, mais le courage et l'amour ajoutant à sa force, il saisit un de ses agresseurs, s'empare de son fusil et le renverse d'un coup de bayonnette. L'autre soldat prend la fuite, Seymour le poursuit et lache son coup après lui. Il regarde, il voit le piquet anglois retourner sur ses pas, et précipiter sa marche, craignant sans doute de s'engager au milieu de quelque parti américain. Alors il revole vers ses parens et ses amis ; il avance joyeux de sa victoire, et il n'entend que des gémissemens et des cris ; il approche ; la balle a frappée son épouse ; il la trouve baignée dans son sang. La mort avoit choisi pour la moissonner le jour même de son hyménée, et son sein est frappé d'un coup mortel. Ne pouvant supporter ce spectacle douloureux et terrible, ni la voix d'Harvey qui lui redemande sa fille ; il retourne éperdu dans le camp pour se livrer tout entier à la fureur et au désespoir. Il ne tarda pas à

trouver dans les combats la mort qu'il désiroit, et à suivre dans la nuit du trépas celle qu'il avoit tant aimée.

Après la défaite de Brandiwine, Howe étoit maître de Philadelphie; mais Wasingthon possédoit le pays et le brave Putnam averti du mauvais succès des armes du congrès, étoit accouru par une marche prompte au secours du général à Elisabeth-Town.

Cependant l'Angleterre voyoit avec la plus grande inquiétude le séjour de Francklin, Deane et Lée en France. La considération dont la philosophie américaine jouissoit à Paris, l'attention de cette capitale fixée depuis quelque tems sur la guerre de l'Amérique, et plus encore le ressentiment profond et caché qui devoit nécessairement régner dans le cabinet de Versailles, donnoient la plus vive inquiétude aux ministres anglois. Tandis qu'ils affectoient dans le parlement une grande sécurité sur les dispositions de la France, et le rétablissement de la marine; leur ambassadeur à Paris témoignoit fréquemment ses craintes et son humeur. Tantôt il demandoit avec fierté qu'on lui déclarât le motif des armemens qu'on préparoit en France: tantôt il prioit en suppliant que l'on ne donnât aucuns secours a l'Amérique révoltée; il ne parloit que de paix, et la cour de France dissimuloit et jouissoit secrètement des dangers de l'Angleterre en attendant le moment favorable de rompre ouvertement.

Pendant ces oscillations de la politique européenne, l'Amérique s'occupoit sans relâche des moyens d'assurer sa liberté. Son impatience à cet égard ne se trouvoit pas d'accord avec la sage lenteur de Wasingthon, qui sentoit très-bien qu'il convenoit aux intérêts de la patrie, d'éviter les risques d'une guerre offensive, pour se renfermer dans des mesures défensives, qui, en faisant gagner du tems,

devoient

devoient nécessairement détruire l'armée angloise. La saison de 1777 avançoit. Le général étoit sollicité par le congrès et par les officiers étrangers qui servoient dans son armée d'engager une action. Forcé de céder, et ayant été informé que le général Howe avoit détaché une partie de ses troupes, dans le dessein d'attaquer les forts sur la Delaware, il jugea cette occasion favorable pour déloger les corps qui étoient cantonnés à Germantown ou dans les environs.

Wasingthon assembla ses officiers généraux le 3 octobre, et il fut résolu que l'attaque se feroit lendemain. La division Sullivan et de Waine, soutenue par la brigade de Conway, devoient entrer dans la ville, tandis que le général Armstrong, à la tête des milices de la Pensilvanie, se porteroit sur l'aîle gauche et les derrières de l'ennemi. Les divisions de Gréen et de Stephens, soutenues par la brigade de Mac-Dougal, devoient faire un circuit pour attaquer l'armée angloise, et les milices de Maryland et de Jersey devoient tomber sur les derrières de l'aile droite. Le lord Stirling commandoit un corps de réserve.

On doit remarquer dans ces dispositions une nouvelle preuve du génie militaire de Wasingthon. Le chevalier Howe, averti des mouvemens de l'armée américaine, accourut au secours de Germantown, avec tout ce qui lui restoit de troupes. C'étoit ce que Wasingthon avoit prévu. Si son plan de bataille réussissoit entièrement, l'armée angloise étoit perdue, au lieu que le plus mauvais succès ne pouvoit rien produire de décisif contre lui; il hasardoit peu de chose et pouvoit détruire son ennemi.

L'armée américaine se mit en marche le 3 octobre à sept heures du soir, et le lendemain matin, au lever du soleil, un parti avancé de la brigade de Conway attaqua le piquet des Anglois, campés à Germantown,

en une espèce de bourg, où il n'y a qu'une seule rue qui se prolonge des deux côtés du grand chemin pendant près de trois quarts de lieues. Le corps anglois qui y étoit campé étoit d'environ quatre mille hommes, et le camp étoit à l'extrémité de la ville.

Le général Sullivan qui commandoit la colonne de droite, ayant attaqué l'infanterie légère et les autres troupes campées près du piquet, les chassa de leur poste, où elles laissèrent leurs bagages à l'abandon et les tentes toutes dressées. Aucun Américain ne s'arrêta pour piller; ils traversèrent le camp, laissant les maisons sur la gauche, et pénétrèrent dans la ville, où ils furent arrêtés par des troupes qui défendoient la place du marché. Le corps de réserve qui attendoit l'arrivée de la colonne de gauche, marchoit par la grande rue. Les Anglois avoient jeté des soldats dans une maison de pierres que sa position rendoit difficile à forcer. Ils pouvoient, en tirant par les fenêtres, incommoder les Américains; mais ils ne devoient pas espérer d'arrêter leurs progrès. Par malheur au lieu de poursuivre on s'obstina à vouloir forcer les Anglois dans cette maison. En vain le chevalier Duplessis-Mauduit et le jeune colonel Laurens, s'emparèrent d'une grange remplie de paille, et allèrent sommer les Anglois de se rendre, en les menaçant de mettre le feu à la maison, déjà environnée par les troupes américaines. Cet excès de témérité ne produisit aucun effet; on ne leur répondit que par une grêle de coups de fusil auxquels ils échappèrent par un hasard aussi rare que leur audace. Alors Wasingthon envoya en parlementaire un officier américain avec un tambour; mais les Anglois, sans égard au signal de paix qu'ils avoient arboré, les tuèrent tous deux à bout portant. L'artillerie de campagne étoit d'un trop foible calibre pour faire brêche

à cette maison ; des boulets de quatre livres laissoient à peine une trace légère dans des murs de près de trois pieds d'épaisseur ; on essaya inutilement de l'incendier, les flammes ne pénétrèrent point au-delà des portes du rez-de-chaussée ; il fallut y renoncer.

Pendant que la colonne de droite perdoit ainsi un tems précieux, l'attaque de la colonne de gauche, sous les ordres du général Gréen, débuta de la manière la plus heureuse. Les Anglois furent attaqués, rompus et repoussés. Sur ces entrefaites l'armée angloise qui avoit quittée le camp de Skuilkill pour secourir Germantown, accourut pour rétablir les affaires. Les élémens trahirent alors la cause de la liberté. Un brouillard épais s'étant élevé, les différentes colonnes de l'armée américaine restoient dans l'ignorance de leurs mouvemens respectifs ; elles ne purent ni se déployer, ni agir de concert. Les divisions, trop multipliées, qui devoient entourer Germantown et l'armée angloise, se croisèrent, et se prirent réciproquement pour des corps ennemis. Le général Cornwallis, arriva de Philadelphie avec les grenadiers et les chasseurs, sans rencontrer d'obstacles, et le chevalier Howe qui s'apperçut promptement de la confusion de l'armée américaine, profita du désordre occasionné, tant par la méprise des troupes, que par le siége infructueux de la maison de pierres, pour rallier son armée, déjà presque vaincue, et repousser les ennemis, qui prirent une position avantageuse à quatre mille de Germantown.

Tandis que Wasingthon et Howe tenoient ainsi par leur habileté la fortune indécise entre les deux partis, Arnold avoit joint l'armée du nord avec un renfort considérable en hommes et en artillerie. L'armée du nord fut dès-lors en état de s'opposer aux progrès de Burgoine, et de lui

couper le passage. Ce général enflé de ses premiers succès, ne s'arrêta point à s'assurer des postes circonvoisins, ni à combattre les détachemens de milice qui se rassembloient autour de lui. Pressé d'arriver à Albany, il pénétra dans l'intérieur du pays, malgré les obstacles naturels qui le retardèrent et qui l'obligèrent d'employer seize jours à faire six lieues. Il avoit fait prendre une route plus facile à l'aile droite de son armée, commandée par le général Saint-Léger, qui, sous la conduite des Sauvages, devoit traverser le lac Ontario et le pays de Mowack, pour le venir joindre à Albany. Saint-Léger fut complètement battu par le colonel Alkerman, et réduit à fuir jusqu'à Montréal.

Burgoine reconnut alors, mais trop tard, qu'il s'étoit avancé imprudemment dans le pays ennemi. En effet, les Américains s'emparoient autour de lui de tous les postes; ils détruisoient les bateaux, enlevoient des prisonniers et coupoient toutes les communications avec les magasins et les subsistances qu'il avoit laissées derrière lui. Burgoine, en retournant sur ses pas, perdoit tout le fruit de ses travaux, les dépenses énormes de cette expédition, et trahissoit les plus grandes espérances de sa cour. Il entreprit de forcer ses ennemis en leur passant sur le ventre en rase campagne, et de risquer une action d'éclat.

Il attaqua, en conséquence de ce plan, les troupes commandées par Arnold, qui lui tua trois cents hommes, et lui prit une partie de son artillerie; malgré cet échec, il continua de se porter en avant, et résolut de faire une tentative contre Remington, où il savoit que les Américains avoient rassemblé beaucoup d'approvisionnemens. En pénétrant vers Albany, il se rapprochoit du général Clinton, qui, de son côté, remontoit la rivière d'Hudson, et s'apprêtoit à attaquer le fort Montgomery, dont la prise lui

couvrant tout le pays, pouvoit réduire le général Gates à diviser ses forces, et pouvoit empêcher ce dernier de correspondre avec Arnold.

Il dirigea tous ses efforts contre l'aile gauche de l'armée américaine. C'étoit là qu'Arnold combattoit, soutenu par le brave Lincoln. Arnold voyant que ses troupes souffroient beaucoup du feu de cinq pièces de canon que Burgoine avoit avantageusement placées, se mit à la tête de deux cents hommes de bonne volonté qui marchèrent droit à la batterie, l'emportèrent l'épée à la main. Le sixième régiment d'infanterie angloise qui défendoit cette batterie, fut taillé en pièces; Les deux officiers généraux américains furent blessés dans cette action; mais la blessure d'Arnold le rendoit plus redoutable encore; il ne voulut point quitter le combat. Le fer et le plomb voloient de toutes parts. L'armée angloise fut repoussée presque dans ses lignes, et les Américains y entrèrent vainqueurs; ils enlevèrent en entier le bagage d'un des régimens allemands; le général Frazer qui commandoit sous Burgoine, fut tué; ils s'emparèrent des malades et des blessés, et forcèrent enfin les vaincus à se retirer honteusement dans une espèce de camp fortifié auprès de Saratoga. Le colonel Morgan, secondé par le chevalier de Kermorvan, l'un des officiers françois passés des premiers en Amérique, se distinguèrent dans cette journée, à la tête des *Riflemans*, en tournant la droite de l'ennemi par une marche forcée, et hâtant la victoire par un feu soutenu, qui tua beaucoup de soldats, et ne permit pas au général anglois d'exécuter une manœuvre habile qu'il avoit préméditée pour rentrer dans ses lignes et garder le terrain.

Gates poursuivit Burgoine et l'enveloppa dans son camp de Saratoga. Le général anglois voyant alors que les chas-

seurs américains harceloient continuellement l'arrière-garde et les flancs de son armée ; qu'ils interceptoient ses provisions ; que ses troupes découragées et épuisées étoient prêtes à succomber sous le fer des ennemis, et qu'il ne leur restoit de vivres que pour douze jours, se décida enfin à fuir honteusement devant son ennemi, trop heureux s'il pouvoit parvenir à lui dérober la connoissance de la retraite qu'il alloit entreprendre pour regagner le lac George.

Mais Gates l'avoit deviné, et déjà l'armée angloise étoit cernée de toutes parts. Un corps d'Américains, commandé par le colonel Browne, parut à la tête d'un défilé qu'il falloit passer pour sortir du camp de Saratoga. Le général anglais perdit la tête et le courage, et passa toute la journée dans l'incertitude et les délibérations. Le lendemain l'armée de Gates toute entière parut à l'autre côté du camp, et il ne resta plus à Burgoine d'autre parti à prendre que de se rendre au vainqueur et d'implorer sa clémence. Le général Burgoine demanda que son nom ne fût pas compris dans la capitulation : quoiqu'on ait imputé cette particularité à un excès d'orgueil, l'humilité de la prière d'un général vaincu, qui demande à son ennemi qu'on ne le nomme pas, doit lui faire pardonner le motif d'une telle demande. Que Burgoine ait été nommé ou non dans la capitulation de Saratoga ; l'avenir saura qu'il a mis bas les armes avec toute son armée devant les troupes confédérées de l'Amérique, commandées par Gates. Ce général ne contesta point à son ennemi désarmé une satisfaction si frivole ; il écrivit seulement, en apostille, que le général Burgoine, quoiqu'il ne fut pas nommé dans la capitulation, n'en étoit pas moins tenu à l'exécution de tous les articles.

Profitant de la victoire, Gates envoya le brave Starck

avec un détachement de quatre mille hommes reprendre Ticondérago, et lui-même, à la tête du reste de son armée, s'empressa d'occuper les bords de la rivière d'Hudson.

Pendant que les armées américaines soutenoient si honorablement la cause de la liberté, et que les Anglois éprouvoient à Saratoga la clémence et la modération de leur vainqueur, deux vils stipendiaires développoient, avec l'acharnement le plus odieux, le système de destruction si chéri du cabinet anglois.

Le cruel Waugahm, à la tête de quatre mille Irlandais et Allemands, avoit emporté plusieurs passages fortifiés, et remonté la rivière d'Hudson. James Wallace, son digne compagnon, le même qui l'année précédente avoit inutilement tenté d'incendier le bourg de Connecticut, l'accompagnoit sur des galères à rames, armées de canons, et qui portoient les bagages. Ils parvinrent dans la soirée du 15 octobre 1777, devant la ville d'Esopus, et tandis que Wallace mettoit le feu aux navires et aux bateaux qui étoient à l'ancre, Waugham entroit dans la ville qui n'étoit pas fortifiée, et livroit tout au pillage. Les habitans surpris coururent aux armes, et voulurent quelques momens défendre leurs foyers; mais après s'être convaincus de leur impuissance, ils jettèrent leurs armes et demandèrent quartier. Ne pouvant l'obtenir, ils se réfugièrent tumultueusement dans leurs maisons, qu'ils regardoient encore comme un asile contre la férocité de leurs ennemis.

Alors Waugham fit mettre le feu aux maisons; rien ne fut épargné, et lorsqu'il ne resta plus d'autre vestige de la ville d'Esopus que ceux que le pillage avoit mis entre les mains de ses soldats, il continua sa marche, enlevant les bestiaux, pillant les villages, égorgeant les habitans désarmés et dispersés dans la campagne, mettant le feu

aux chaumières, et faisant la guerre aux femmes, aux troupeaux. Il surpassoit les Sauvages eux-mêmes, par sa manière féroce de traiter les prisonniers, les estropiant à coup de sabre, après qu'ils s'étoient rendus à discrétion. Ses soldats s'abandonnoient à l'envi à tous les excès et à toutes les abominations dont l'histoire craint de se souiller, et qu'elle rejette sur les tems fabuleux pour que l'humanité ne conçoive pas une trop juste horreur d'elle-même. Il a été constaté qu'à la ferme de Lauceu, les dignes compagnons d'armes de Waugham retirèrent de la tombe le corps d'une jeune et belle personne nouvellement inhumée, et que pendant plusieurs jours le spectacle de ses appas flétris accusa leur curiosité barbare. A leur approche les sombres asiles des forêts devenoient la retraite d'un sexe timide et foible, que les bêtes féroces effrayoient moins que l'iniquité des Anglois. Le nom de Waugham étoit devenu l'indignation et l'effroi de l'Amérique entière; mais les lâches prirent la fuite et disparurent aussitôt qu'on apprit la défaite de Burgoine, et que Gates approchoit.

La joie fut universelle dans toute l'Amérique, à la nouvelle de l'heureux événement qui venoit de précéder la fin de la campagne. Il y eut des illuminations à Boston, à Charles-Town et dans plusieurs villes. On applaudissoit surtout à la modération avec laquelle le général Gates avoit usé des droits de la victoire, en faisant des conditions honorables à son ennemi, au lieu d'user de représaille que méritoit sans doute la politique farouche et sanguinaire du cabinet britannique. C'étoit la première fois qu'on avoit vu une armée entière forcée de mettre bas les armes, et de se rendre à la merci des vainqueurs, sans pouvoir se délivrer, ou sauver du moins son honneur dans les hasards d'une bataille.

Les

Les armes angloises ne furent pas plus heureuses devant le fort Blisshis, défendu par le colonel Smith. Les assaillans furent repoussés et obligés de renoncer à leur entreprise.

Tandis que les forts étoient attaqués du côté de la mer, la flotte angloise s'efforçoit de remonter la rivière pour pénétrer jusqu'à la ville; mais le génie de Wasingthon pourvoyoit à tout. Les passages furent si bien défendus par les galères, les bateries et les chevaux de frise, que pour y parvenir il en coûta à l'Angleterre deux vaisseaux qui furent entièrement détruits; quatre autres furent contraints de se retirer, et toute la flotte fut désemparée.

Le tems étoit enfin arrivé où la France pouvoit, sans risque, faire repentir la cour de Londres du peu de modération dont elle avoit usée dans la dernière guerre.

Il ne manquoit aux Américains que d'avoir en Europe des alliés puissans pour aider la foiblesse de leur marine militaire contre les flottes redoutables de l'Angleterre. Tant que ces flottes ne seroient point détournées pour combattre des ennemis étrangers, elles pouvoient empêcher les Américains d'étendre leur commerce dans les marchés européens, et les priver par conséquent de toute la prospérité qu'ils attendoient des suites d'une révolution entreprise avec tant de courage, et conduite avec tant de fermeté. Leurs agens auprès des cours de France et d'Espagne, croissoient en crédit et en considération, à proportion des avantages remportés par leurs armées. L'agitation étoit générale dans toutes les cours. On vouloit abaisser l'Angleterre et la réduire à n'être désormais qu'une puissance secondaire dans la hiérarchie politique de l'Europe. Le peuple de France se rappeloit, avec amertume, tout ce qui avoit précédé la paix de 1763; il se montroit ardent

pour la guerre, et sembloit être animé du désir de la vengeance. Le même esprit fermentoit à la cour de Versailles.

La conduite insolente des agens de l'Angleterre, et les hostilités que commettoit journellement la marine angloise contre les vaisseaux françois, sous prétexte qu'ils portoient des vivres et des secours à l'Amérique, alimentoient de plus en plus les germes de haîne, et le désir d'humilier un orgueil aussi déplacé.

Le lord Stormont, ambassadeur d'Angleterre renouvelloit, prodiguoit ses plaintes, et prenoit la modération du cabinet de Versailles pour de la timidité, et finit par s'exprimer avec une chaleur si peu convenable, qu'un jour le comte de Vergenne se crut obligé de l'interrompre en lui observant que si ce qu'il venoit de dire étoit l'objet de sa mission, il alloit en rendre compte au roi, et que la cour de Londres devoit être trop éclairée sur la dignité des souverains, pour ne pas pressentir sa réponse. Cette fermeté inattendue le frappa; il pria le ministre françois de regarder comme non-avenu ce qu'il venoit de proférer. L'ambassadeur britannique s'apperçut alors que le tems n'étoit plus où les Anglois bravoient impunément les grandes puissances de l'Europe.

Les choses étoient en cet état quand la nouvelle de la défaite du général Burgoine vint changer tout-à-coup les dispositions et les desseins de la cour d'Angleterre. Ne pouvant plus espérer de soumettre les Américains, elle désira se réconcilier avec eux pour déclarer la guerre à la France. Elle employa d'habiles agens pour rechercher et sonder les commissaires américains qui résidoient à Paris, et leur proposer la paix à condition que le congrès réuniroit ses efforts à ceux de l'Angleterre contre la maison de Bourbon; mais Vergenne sut gagner de vîtesse; l'indépendance des

Etats-Unis de l'Amérique fut tout-à-coup reconnue par la cour de France, dans un traité préliminaire, le 6 février 1778. Francklin, Déane et Lée signèrent avec le plénipotentiaire de France un traité définitif d'amitié et de commerce entre la couronne de France et les Etats-Unis de l'Amérique.

Francklin parut devant le roi de France, comme ministre de la nouvelle puissance. Il lui fut présenté dans la galerie par le comte de Vergenne, ministre des affaires étrangères. Il étoit accompagné et suivi par un nombreux cortège d'Américains et de particuliers de tous les états, que la curiosité avoit attirés. Son âge, son extérieur vénérable, la simplicité de ses habits, en une telle cérémonie, tout ce qu'il y a d'heureux et de singulier dans la vue de ces Américains augmentoit l'attention publique. On battit des mains, et tout annonçoit à l'instant cet enivrement d'imagination dont les François sont plus susceptibles qu'aucun autre peuple, et dont leur politesse et leur douceur augmentent encore le charme pour celui qui en est l'objet. L'accueil du roi de France fut des plus obligeans. Lorsque le nouvel ambassadeur traversa les cours pour se rendre chez le ministre des affaires étrangères, la multitude l'attendoit au passage, les acclamations publiques le suivirent, et le même accueil dura quelque tems à Paris.

Le traité d'amitié et de commerce entre les deux puissances, fut bientôt officiellement notifié à la cour de Londres par le marquis de Noailles, ambassadeur de France, et cette notification fut le signal des hostilités.

La France s'y étoit préparée depuis long-tems, et une flotte considérable, commandée par M. d'Estaing, partit pour l'Amérique, portant M. Gerard, en qualité de ministre plénipotentiaire de France auprès du congrès.

Le congrès, malgré les menaces et les moyens de séduction employés par l'Angleterre, n'eut qu'une voix pour ratifier le traité, et lorsqu'ensuite on donna en pleine assemblée lecture de la commission des envoyés de l'Angleterre, le président l'interrompit parce qu'elle contenoit des termes injurieux à la France. Les commissaires ne tardèrent pas à recevoir une réponse définitive, dans laquelle le congrès leur déclara qu'il ne pouvoit écouter aucune proposition avant le rappel des forces de terre et de mer, et la reconnoissance de la souveraineté des Etats-Unis de l'Amérique.

L'armée angloise apprenant l'arrivée prochaine de la flotte françoise aux ordres du comte d'Estaing, sortit de Philadelphie, le 18 juin 1778.

Enfin Philadelphie étoit délivrée; les Américains étoient parvenus à anéantir peu à peu le grand armement devant lequel les ministres de Londres avoient annoncé que toutes les troupes de l'Amérique mettroient bas les armes. Un allié puissant faisoit une diversion redoutable en faveur de la cause américaine. L'indépendance de l'Amérique cimentée par tant de travaux et de sang répandu, étoit enfin assurée, la souveraineté du peuple américain reconnue par les deux premières puissances de l'Europe, et l'Angleterre humiliée et vaincue recevoit le juste prix de sa tyrannie injuste et sanguinaire, par la perte entière d'une de ses colonies la plus importante, et les Etats-Unis de l'Amérique eurent une place marquée parmi les puissances libres et souveraines.

FIN.

